

ASADA Jirô
L'OMBRE D'UNE VIE



Éditions Picquier

ASADA Jirô

L'OMBRE D'UNE VIE

Roman traduit du japonais
par Jacques Laloz



OceanofPDF.com

Du même auteur
aux éditions Picquier

Le Roman de la Cité interdite,
tomes 1 et 2
Le Cheminot

Titre original : *Omokage*

© 2017, Asada Jirô
Publié avec l'autorisation de Mainichi Shimbun Publishing Inc.,
par l'intermédiaire du Bureau des Copyrights Français, Tokyo

© 2020, Editions Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.com

En couverture : © Edouard BOUBAT/GAMMA RAPHO

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1457-9

OceanofPDF.com

CHAPITRE I

Le vieil ami

Avec la tombée du jour surgit la neige.

D'épais flocons descendant avec lourdeur, dans une chute sans fioriture. Pulvérisé au contact du pare-brise et sitôt disparu sous le coup de balai de l'essuie-glace, un pétale lui fit l'effet d'une petite vie éphémère.

Il disposait de quelque temps. Et sa secrétaire n'était pas là, qui n'aurait pas manqué de le reprendre.

— Excusez-moi. Vous voulez bien me conduire à l'hôpital ?

Trop laconique. Dans le rétroviseur, les yeux de son chauffeur s'étaient écarquillés.

— Quelque chose ne va pas, monsieur ?

— Non. Un ami à moi est hospitalisé.

Le soulagement de l'autre parvint jusqu'à lui. Quand on conduit le véhicule d'un dirigeant de sa société, on est en quelque sorte un collaborateur de l'ombre, songea-t-il, mais en réalité, qui peut affirmer qu'il ne se soucie pas davantage de moi que ma secrétaire ou mes collaborateurs, voire parfois que les miens ? Nous passons de longues heures seuls tous les deux, même si ce n'est pas face à face. C'était surtout le cas depuis que Norio Hotta, promu directeur général adjoint, disposait d'une voiture de fonction et que Saitô était devenu son chauffeur particulier.

— Entendu, monsieur. A quel hôpital dois-je vous conduire ?

— L'hôpital international de Nakano, vous connaissez ? Sur l'avenue Ôme, presque au début.

— Oui, je connais, monsieur.

Le chauffeur jeta un rapide coup d'œil à son planning. Ils disposaient d'un certain temps, mais ce serait juste pour rejoindre ensuite le restaurant d'Aoyama. Il fallait que l'état du malade fût bien grave pour justifier ce détour ; à moins que son patron puisse se permettre de faire patienter les convives de ce soir sans les offusquer outre mesure ?

C'était à la fois l'un et l'autre. Hotta n'aurait pas gardé ce chauffeur ces sept dernières années si celui-ci n'avait pas été aussi taciturne et perspicace. Une fois engagée sur l'autoroute surélevée, la voiture prit de la vitesse. On eût dit que les lourds flocons se faisaient plus nombreux chaque fois qu'on passait un tunnel. Il s'inquiétait plus pour le retour à son pavillon banlieusard planté à flanc de colline que pour la soirée qui l'attendait. Cela pouvait du reste être un prétexte pour écourter sa présence à cette soirée parfaitement dépourvue d'intérêt.

— Saitô, vous en avez encore pour combien de temps ? s'enquit-il, prenant soin d'éviter de prononcer les mots « retraite » ou « limite d'âge ».

— Ce second emploi prendra fin l'an prochain, monsieur.

Bien qu'il ait posé la question à l'improviste, la réponse avait fusé, comme prêle.

Les lumières des réverbères défilaient en colorant d'orangé l'intérieur de la voiture. Est-ce que mon ami aussi, songea Hotta, avait fait le compte à rebours de ce qu'il lui restait à vivre dans la maison ?

Cela faisait une éternité que Hotta avait perdu de vue Masakazu Takewaki. Il avait beau chercher à quand remontait leur dernière rencontre, il n'arrivait pas à s'en souvenir. Lorsque, de directeur au siège de la société, Takewaki avait été nommé administrateur de cette filiale, il était venu rendre visite à Hotta, entre-temps promu directeur général. En homme éminemment scrupuleux qu'il était, il avait pris soin de passer au préalable par son secrétariat pour demander une entrevue de quinze minutes.

Cette affectation à un an de la retraite dans une filiale était tout ce qu'il y a de régulier, Hotta n'était nullement intervenu dans le processus. Si les rémunérations s'en trouvaient quelque peu diminuées, c'était la garantie de

voir sa retraite repoussée de cinq ans. C'était une manière de parachutage interne au groupe. L'intéressé avait toujours la liberté d'opter pour un départ immédiat, mais la solution choisie par Takewaki était de loin préférable.

— En tout cas, je te dois d'être tiré d'affaire.

— Oh, je n'ai rien fait, tu sais. Je t'avais complètement oublié.

Ils avaient échangé des nouvelles de leurs familles. Puis Takewaki, qui n'avait cessé de jeter des coups d'œil nerveux à la pendule, s'était relevé à la quinzième minute tapante.

— J'aimerais bien qu'on se retrouve pour boire un verre, dès que le boulot le permettra.

— Tout à fait d'accord. Je te fais signe.

Sa réponse n'avait rien de diplomatique, cependant il n'avait pas réalisé sa promesse. Il n'était pourtant pas occupé au point de ne pouvoir se libérer une soirée pour revoir son vieil ami. Il avait tout bonnement oublié son existence. Comme si Takewaki n'avait plus le moindre intérêt pour lui.

La voiture quitta l'autoroute à la sortie de Hatsudai. La neige tombait toujours, épaisse et serrée, mais il ne la voyait pas s'accumuler tant que les flocons resteraient aussi gros.

— Je vois que vous ne vous servez pas de la géolocalisation ?

— C'est vrai. Je ne me fie guère au GPS.

— Je comprends ça. On est entouré aujourd'hui de tant de choses auxquelles on ne peut pas se fier.

— Avec de l'expérience et du flair, on ne fait pas d'erreur.

Six ans avaient passé depuis. Il ne pouvait croire qu'il n'ait pas revu Takewaki au moins une fois dans l'intervalle. Les bureaux de sa nouvelle société n'étaient qu'à une encablure du sien, leurs activités touchaient de très près celles du siège social. Ils s'étaient probablement croisés à maintes reprises, ou trouvés ensemble dans l'ascenseur. Takewaki se tenait tête baissée, lui-même ne lui avait pas adressé la parole. Non, étant donné qu'il n'en gardait aucun souvenir, c'est qu'il devait l'avoir ignoré. A un moment ou à un autre, il avait cessé de considérer son ami de jadis autrement que comme un des quatre mille, ou, plus précisément, un parmi les quelques dizaines de milliers d'employés du groupe.

Le nom de Masakazu Takewaki figurait au registre des départs annexé au

dossier de la réunion du conseil d'administration.

Sa nouvelle affectation avait été portée sur la liste six ans plus tôt, mais le motif pour lequel il quittait ce second emploi était *a atteint la limite d'âge*, et c'était daté du jour de ses *64 ans et 364^e jour*.

Tous les noms de cette liste étaient connus de Hotta. Qu'ils aient repris un emploi après leur départ ou qu'ils soient passés administrateurs dans une filiale, à l'exemple de Takewaki, pour tous ceux de cette promotion, Hotta excepté, cette année était la dernière.

Il n'en avait pas éprouvé d'émotion particulière. Cent nouvelles recrues, c'étaient cent autres employés qui partaient. Cependant, tous ne partant pas le même jour, il en était informé seulement par les rapports mensuels.

La réunion terminée, un administrateur délégué s'était approché, une copie à la main, et l'avait questionné.

— Monsieur le directeur, vous connaissez ce Takewaki, il me semble.

— Oui. Nous avons été embauchés en même temps.

La date de départ à la retraite de Takewaki était passée. Sa société produisait et commercialisait des marques d'habillement et comme ledit délégué était chargé du secteur Textiles, Hotta avait présumé qu'il venait proposer d'organiser un dîner en comité restreint. En toucher un mot au patron, camarade de promotion de l'intéressé, n'avait donc rien d'extraordinaire.

Or, Hotta s'était entendu annoncer tout autre chose.

Le pot d'adieu avait eu lieu trois jours plus tôt. Il apprit alors que Takewaki n'avait pas souhaité, semblait-il, qu'on dérange le grand patron dont l'emploi du temps était déjà surchargé. A la fin, il était reparti sous les regards des employés plus jeunes et avait été victime d'un malaise dans le métro qui le ramenait chez lui.

Cela s'était produit dans la soirée du vendredi. Que Hotta en fût informé après la réunion du lundi suivant ne justifiait pas de faire des reproches à son collaborateur.

— Et comment va-t-il ?

— Je n'en sais pas plus. J'ai jugé préférable de vous mettre au courant.

Responsable du même secteur et directement concerné, Takewaki était l'invité d'honneur et Hotta supposait qu'il s'était éclipsé sitôt le toast offert. Il ne pouvait qu'ignorer les détails que, de toute façon, rien ne l'obligeait à connaître.

Revenu à son bureau, Hotta avait appelé chez Takewaki mais sans résultat. L'idée lui vint tout à coup de composer son numéro de portable, chose qui ne lui était encore jamais arrivée, et il eut la surprise d'entendre la voix de l'épouse.

Son oreille avait retenu le timbre de cette voix, tant de fois entendue lorsqu'ils habitaient le même immeuble que la société mettait à la disposition de son personnel.

« Il est toujours sans connaissance », entendit-il répondre. Puis : « Il ne faut pas vous tracasser, vous êtes assez occupé comme ça. »

— Attendez-moi ici, j'en ai pour dix à quinze minutes, tout au plus.

Il ne fit pas arrêter la voiture devant l'entrée mais sur le parking. Il ne voulait pas que quelqu'un de la famille ou de la compagnie l'aperçoive descendant de sa voiture de fonction.

Ecartant le parapluie que le chauffeur lui tendait, il s'éloigna sous la dense masse neigeuse. « Tout au plus dix à quinze minutes. » Puisque Takewaki n'avait pas repris connaissance, inutile de s'éterniser.

Il se dit qu'il débarquait vraisemblablement juste à l'heure du dîner, à voir les lumières qui affluaient par toutes les fenêtres et le nombre d'ombres humaines qui s'y projetaient.

L'antique hôpital avait subi rajout sur rajout. Des bâtisses qui étaient le résultat forcé d'empilements à l'évidence ratés, voilà tout ce qu'il pouvait en dire. Quant au parking en partie surélevé, il ne devait certainement pas suffire durant les heures de consultations externes.

Hotta se remémora tout à coup l'époque où l'on avait reconstruit l'immeuble du siège social dans le quartier Ôtemachi.

Bâti avant guerre, l'ancien building de cinq étages avait résisté aux bombardements aériens et passait pour avoir été un temps réquisitionné par l'occupant américain. Hotta y avait travaillé à peine une année mais le souvenir lui revint, très net, de ses escaliers de marbre truffé de fossiles et de son ascenseur à la porte accordéon en laiton.

Takewaki et lui avaient leurs bureaux côte à côte au service commercial de la section Textiles. Les activités des frais émouls de l'université qu'ils étaient consistaient essentiellement à déménager les bureaux. De nos jours, on confierait cette tâche à des déménageurs professionnels, mais à l'époque, on ne se souciait pas de rationalité, en dépit de la prospérité régnante. Leur

stage d'entrée achevé, ils s'étaient attelés en plein été à faire la navette dans la rue Ôtemachi avec des cartons dans les bras.

Le vieil ensemble hospitalier pris dans le voile cotonneux de la neige ramenait le visiteur à ce vieil immeuble de la compagnie. A cause de ses centaines de lits où dans chacun une vie était en jeu, on avait sans doute jugé impossible de le reconstruire de fond en comble. Il songea que parmi les vénérables hôpitaux et cliniques de la capitale, nombreux étaient ceux qui avaient subi pareils agrandissements successifs.

Plus il se rapprochait et plus il avait l'impression de retrouver l'aspect de l'ancien building, avec cette façade blanche, ces petites fenêtres et ces souffleries extérieures de la climatisation, rangées dessous en bon ordre.

Ainsi, Takewaki avait eu un malaise dans le métro qui le ramenait chez lui après le pot de départ et c'est ici qu'il avait été transporté depuis la station Shin Nakano.

Levant les yeux sur la façade, Hotta poussa un soupir. Il lui sembla que son vieux copain, ce soir-là, s'était égaré et fourvoyé dans cet établissement si ressemblant à ce qu'avait été ce bon vieux building de leurs débuts.

A la réception, il s'apprêtait à noter le nom de celui qu'il venait voir quand le stylo à bille se figea entre ses doigts. Pas moyen de se rappeler comment écrire le prénom de Takewaki.

Il eut beau réfléchir, les caractères ne venaient pas, et il finit par écrire Masakazu en caractères syllabiques. L'employé ayant pianoté le nom entier sur son clavier, Hotta vit apparaître à l'écran tout le nom avec les bons idéogrammes. Un nom qui fit naître en lui un sentiment indéfinissable de tristesse.

— Le patient étant en soins intensifs, vous voudrez bien demander au poste des infirmières si vous êtes autorisé à le voir.

Le ton administratif de l'employé l'irrita. Il se ravisa toutefois à la pensée que l'autre ne pouvait faire correctement son travail s'il se préoccupait de l'état d'âme de chacun des visiteurs. En somme, ce n'était pas que l'homme se fût mal exprimé mais tout simplement que lui-même n'avait pas l'habitude qu'on lui parle de cette façon.

Il se dirigea vers l'unité de soins intensifs en se guidant sur le plan qu'il avait reçu. Elle était située dans le pavillon Est, au premier étage. Le trajet n'était pas évident dans cet établissement agrandi maintes et maintes fois.

Norio Hotta ne se connaissait aucune maladie particulière. Ce qui n'était pas toujours le cas des hommes de son âge. A la réflexion, sa réussite professionnelle sans accroc tenait pour beaucoup à sa vigueur et à sa santé.

Imperméable par nature aux contraintes sociales, il ne s'était quasiment jamais rendu au chevet d'un malade. Au point qu'il s'étonnait d'avoir songé à rendre visite à Takewaki.

A la différence du pavillon précédent envahi par le vacarme de la noria des chariots apportant les repas, le premier étage de celui-ci était silencieux. Il eut la sensation que la vie s'éloignait à chacun de ses pas et que la mort s'infiltrait à mesure, avec une implacable précision.

Un doute l'assaillit : pourquoi avait-il découpé le temps en tranches de dix à quinze minutes ? Il n'y avait ici que des vies acculées à leur dernière extrémité, rien ne fonctionnait au gré des heures marquées par les aiguilles des pendules.

Ses pas s'immobilisèrent devant la large porte qui isolait le pavillon. L'idée lui vint de tourner les talons.

Il avait honte de s'être montré d'une telle indifférence, pendant toutes ces années, envers son vieil ami. Bien sûr, c'était l'organisation hiérarchique qui décidait des nominations, pour autant Takewaki ne méritait pas qu'il se détourne de lui à ce point, il n'était pas si mauvais homme. Bien loin de là, il était même son irremplaçable ami.

En vérité, il avait pistonné les courtisans et chassé quelqu'un qui ignorait foncièrement la convoitise.

Son manteau mouillé retiré, sa décision fut enfin prise. Je suis froid, d'accord, songea-t-il, mais pas question de me comporter en lâche.

— C'est pour une visite, je suppose ?

A l'infirmière qui venait de s'adresser à lui, il annonça en chuchotant le nom de son ami.

Le poste du personnel était bordé par un comptoir semi-circulaire au centre d'un espace nettement plus éclairé, depuis lequel on avait vue sur une suite de lits isolés par des rideaux.

Les silhouettes des patients entre la vie et la mort s'offraient aux regards. Pour lui qui voyait ce spectacle pour la première fois, cela suffit à le convaincre qu'il était particulièrement chanceux. En effet, Masakazu Takewaki, du même âge pourtant, gisait sans connaissance quelque part dans ce service.

Son propre père était décédé d'un infarctus vingt ans plus tôt. Il était alors en poste à l'étranger et n'avait pu assister à ses derniers instants. Quant à sa mère, à quatre-vingt-dix ans, elle se portait encore comme un charme et, loin d'être un fardeau pour sa belle-fille, s'occupait elle-même des travaux du ménage.

Décidément, se dit-il, il m'a fallu arriver à l'âge que j'ai pour voir quelqu'un sur son lit de mort. Bien sûr, il avait lui aussi connu son lot d'épreuves, mais le fait est qu'il n'avait jamais côtoyé de près ces misères affectant les humains que sont la mort, la maladie, les accidents.

Se pourrait-il, se demanda-t-il, que ce qui m'a hissé jusqu'à ce poste de directeur général ait été ma chance insolente et non l'appui de mes supérieurs ou mes capacités ?

A ce compte, Takewaki n'avait pas eu de chance dans sa vie. Il avait connu une enfance malheureuse, pitoyable même, qu'il prenait garde à évoquer le moins possible.

Les Takewaki avaient perdu un jeune enfant dans un accident de la circulation. Hotta vivait dans le même logement de la compagnie qu'eux et avait un enfant du même âge, si bien qu'il avait partagé la douleur du couple. Il s'était mis en quatre pour empêcher que les époux fous de douleur se séparent.

Avec cela, les ennuis professionnels s'étaient acharnés sur un Takewaki qu'on aurait dit visé par le mauvais sort. La plupart du temps, ce n'était pas dû à quelque faute de sa part. Simplement, soit il s'était trouvé là où il ne fallait pas au mauvais moment, soit on avait fait porter le chapeau au brave type maladroit qu'il était.

— Monsieur Takewaki, vous avez une visite.

L'infirmière s'éloigna sans un mot superflu.

Son ami dormait, entouré d'appareils, prisonnier d'un enchevêtrement de tubes. Hotta se sentit pris de pitié en voyant par la fenêtre la neige qui donnait l'impression de vouloir s'accumuler par-dessus l'abondante chevelure blanche. Inarticulés, deux « ah ! » s'échappèrent de ses lèvres tremblantes.

— Ah, mon vieux Take, comment je te retrouve ! lança-t-il, agrippé au bord du lit, prononçant le nom familial qu'il avait bien failli oublier.

OceanofPDF.com

L'épouse

La visite de Norio Hotta l'avait prise au dépourvu.

Quand il avait appelé sur le portable de son mari, elle était d'abord restée sans comprendre, tant leurs relations s'étaient distendues. Son mari avait même des scrupules à évoquer son vieil ami, a fortiori depuis que celui-ci était directeur général de la maison mère.

Hotta s'inquiétant de l'état du malade, elle lui avait répondu qu'il n'avait pas repris ses sens, et il s'était enfermé dans un lourd silence à l'autre bout du fil. Setsuko elle-même n'avait pas souvenir de lui avoir expliqué ce qui était arrivé, ni les détails de l'état de son époux, tant elle était tourneboulée.

Leur dernière rencontre datait d'une vingtaine d'années, croyait-elle se rappeler. Hotta était passé au bureau de Shanghai où son mari était en poste et ils avaient dîné ensemble.

Elle ignorait la tournure que leurs relations avaient prise entre-temps. Son mari n'était pas du genre à parler travail, et à la pensée que c'était Hotta qui avait le plus brillamment réussi de tous ceux qui étaient entrés avec lui dans la société, elle-même hésitait à le questionner.

Un sacré bonhomme, celui-là. Je ne lui arrive pas à la cheville, crois-moi.

A chaque nouvelle promotion de Hotta, il lui en faisait part en s'en réjouissant comme s'il était question de lui. Dépourvu de la moindre parcelle de jalousie, il paraissait authentiquement fier de son ami.

Tu peux être certain qu'il va t'aider à avoir une promotion, lui avait-elle dit un jour sans trop réfléchir, et il s'était aussitôt rembruni. Je plaisantais, s'était-elle dérobée prudemment. Elle connaissait son honnêteté de brillant lycéen chef de classe devenu un adulte identique à lui-même, et il arrivait

fréquemment qu'il se ferme à une plaisanterie.

Tout ceci expliquait qu'il ait choisi au contraire de mettre de la distance entre lui et un Hotta qui grimpait régulièrement dans la hiérarchie. Elle n'en concevait pas d'irritation. Ce qu'elle aimait par-dessus tout chez lui, ce n'était ni sa haute taille qui lui conférait si belle allure, ni son sens de l'humour, pas plus que sa gaieté teintée d'elle ne savait quelle distraction, non, c'était ce qui était le plus vital en lui, son honnêteté avec laquelle il se refusait obstinément à composer.

Chose singulière, Setsuko, qui s'était levée de sa chaise, se sentit absente du champ de vision du nouveau venu, surgi inopinément dans l'unité de soins intensifs. Hotta laissa choir le manteau qu'il tenait à son bras, serra avec force le barreau du lit comme pour s'y raccrocher et gémit : « Ah, mon vieux Take, comment je te retrouve ! » Puis, sans en croire ses yeux, elle le vit se couvrir le visage à deux mains et se lamenter. Les visiteurs qui s'étaient succédé sans interruption jusque-là avaient certes eu des paroles d'encouragement, mais aucun ne s'était laissé aller ainsi.

C'est alors seulement qu'elle songea qu'il le croyait mort.

— Ah, je te demande pardon, fit-il en relevant enfin la tête. Ne l'avait-il pas remarquée ou bien son émotion avait-elle pris le dessus, elle n'aurait su dire.

— Je ne l'ai appris que tantôt, ça m'a fait un de ces chocs.

Il s'essuya les yeux avec son mouchoir. Il n'avait pas l'air gêné d'avoir perdu son sang-froid. Elle réalisa que c'étaient leurs relations sociales qui les avaient éloignés l'un de l'autre, en dépit de l'étroitesse de leurs liens d'amitié.

— Merci d'avoir pris sur votre temps si précieux pour lui rendre visite.

Elle devait être très attentive à ce qu'elle disait. Le moindre mot risquait d'être pris pour un sarcasme ou un reproche.

— Et comment va-t-il ?

Devait-elle lui dire toute la vérité ? Elle hésita mais se dit qu'être évasive, ce serait faire preuve de froideur envers lui qui se montrait si affligé.

— Il paraît que son état est grave. L'hémorragie est sévère, la pression intracérébrale rend toute opération impossible, m'a dit le docteur.

Hotta leva les yeux vers la fenêtre, expira lourdement.

Elle savait que l'expression « état grave » que le médecin avait employée voulait dire qu'il était entre la vie et la mort. En clair, qu'il était sans doute

à l'agonie. Sauf que cela ne revêtait aucune réalité pour elle.

En cas d'hémorragie, on opère si l'on est certain qu'on va sauver le patient, sinon on écarte d'emblée l'intervention, se souvenait-elle d'avoir entendu dire. Apparemment une tomographie permettait de se faire une idée exacte avant de prendre une décision.

Le courage lui manquait pour interroger davantage l'homme de l'art, mais à vrai dire, elle se doutait qu'une pareille décision avait été prise pour son époux.

— Je ne savais même pas qu'il y avait ce pot de départ vendredi. Si j'avais été au courant, j'aurais tout laissé tomber pour venir. Toi non plus, tu n'y étais pas, n'est-ce pas ?

— Il m'a bien demandé ce que je comptais faire, mais ça m'était vraiment impossible.

Cela, quelqu'un comme Hotta pouvait le comprendre. A n'en pas douter, l'organisateur de la fête avait incité Masakazu à inviter sa femme, mais celui-ci répugnait à la sortir en public, et elle-même ne s'y sentait pas à son aise. Un couple de la vieille école.

— Tout de même, tu n'y es pour rien, Setchan.

Tout à coup il venait de lui parler comme au bon vieux temps, tandis qu'il gardait les yeux levés vers la neige. C'était si impromptu qu'elle crut s'être fourvoyée à une époque révolue, mais cela lui fit chaud au cœur.

Elle déplaça une chaise métallique et la lui proposa. Il semblait s'être un peu empâté mais elle ne lui aurait pas donné plus que son âge.

— Vous n'avez pas changé, monsieur Hotta.

— Oh, si tu vas par là, toi non plus, je te retrouve telle que je t'ai connue. Takewaki est un heureux homme.

De sa propre initiative, elle entreprit de lui parler de ce qui s'était passé trois jours plus tôt.

Le 16 décembre, jour où s'était tenu le pot de départ, était le lendemain de son soixante-cinquième anniversaire, autrement dit le lendemain de son départ à la retraite. Dirait-on pas un fait exprès, avait-elle songé, mais au dire de son mari, « ça vaut mieux que si j'étais encore en activité ». Le dernier mois de l'année étant particulièrement chargé, trouver une date convenant à ses proches collègues n'avait pas été facile, et on s'était finalement rabattu, expliqua-t-elle, sur un compromis bancal : dix-sept heures, le vendredi.

Ce créneau permettait aux uns de retourner à leur travail, aux autres de se rendre à tel ou tel dîner d'affaire prévu.

Son mari avait commencé à se préparer bien en avance, avec entrain. Il n'avait rien changé à sa tenue habituelle. Chemise blanche et cravate discrète ; costume bleu foncé comme il en portait depuis ses jeunes années.

Sa santé ne lui causait pas d'inquiétude particulière. Il buvait raisonnablement, avait cessé de fumer bien des années auparavant. Sa tension était celle qu'on a à son âge et Setsuko croyait pouvoir dire qu'il ne s'en souciait pas. Il prenait des médicaments contre le cholestérol et un début d'obésité, ce qui ne faisait pas automatiquement de lui un malade. Il lui avait paru tout à fait comme à son ordinaire. Exactement comme chaque jour, ils avaient eu cet échange sur le pas de la porte : « Bon, j'y vais. – A ce soir. »

La veille, elle ne s'était pas sentie émue plus que cela mais il est vrai qu'elle s'était dit ce matin-là : « C'est la dernière fois » en le voyant s'éloigner sous les cerisiers de la rue dépouillés par l'hiver. Prémonition ? C'était possible.

Elle était revenue dans le séjour, avait étalé des brochures sur la table et réfléchi à ce projet de voyage à l'étranger qui risquait bien de ne jamais voir le jour si elle laissait ce soin à son époux.

Ils auraient désormais tout leur temps devant eux.

A ne savoir qu'en faire.

Il avait été en poste à Shanghai et à Pékin, soit six années de Chine, c'était amplement suffisant. Oui, cette fois, elle allait opter pour l'Europe, qu'ils ne connaissaient pas. S'inscrire à un voyage organisé, c'était s'épargner les complications, mais ni l'un ni l'autre n'était à son aise au milieu d'inconnus. Qu'à cela ne tienne, elle allait mettre sur pied un voyage en amoureux sans ménager ni l'argent ni le temps.

En compagnie d'un mari parlant couramment anglais et accoutumé aux missions à l'étranger, ce serait là un second voyage de noces, le départ d'une nouvelle vie, et elle se disait que cela n'avait pas de prix.

Elle avait dispersé prospectus et magazines en remuant ces idées, avait décidé de regarder l'émission sur les voyages qu'on donnait sur une chaîne satellite. Elle avait goûté tout son soul à ce moment dépourvu de toute inquiétude.

Alors qu'elle s'assoupissait sur le canapé, le téléphone avait sonné. Un

réflexe lui avait fait regarder la pendule, comme si elle était prise d'un mauvais pressentiment. Elle se souvenait clairement de l'heure : vingt heures quinze. A l'instant même, c'en fut fini de ce moment de plénitude.

— Je suis bien chez monsieur Masakazu Takewaki ?

A cette simple question préliminaire, elle sut ce qui s'était passé. En dépit du caractère totalement inattendu de l'événement, cela se révéla à elle, comme si elle venait d'ouvrir un paquet contenant le cadeau qui lui était destiné. Elle ne se souvenait pas de la suite de la communication.

Elle était étonnée de se voir un tel sang-froid, parce que, au fond, elle n'avait jamais associé son mari à la maladie ou à la mort. Sans qu'elle sût pourquoi, son oreille avait enregistré cet appel urgent comme s'il ne la concernait pas.

Elle avait pris soin de couper le gaz, éteint les lumières mais pas toutes pour qu'on ne devine pas que la maison était vide, fermé toutes les ouvertures, puis elle était sortie. Elle avait rejoint l'avenue Ôme et c'est alors qu'elle faisait signe à un taxi – ce qui n'était pas dans ses habitudes – qu'elle avait enfin pris conscience de la gravité de la situation. Tu ne peux pas te permettre de prendre le bus ou le métro, venait de dire son corps maintenant en éveil à son esprit engourdi.

— Pour son pot de départ, la moindre des choses aurait été qu'il dispose d'une voiture. Je suis impardonnable.

— Ce n'est pas de votre faute. Ça lui serait arrivé tôt ou tard, vous savez. Ne vous mettez pas martel en tête.

Mais elle le savait bien. Elle était même certaine que son mari avait fait savoir au préalable qu'il ne voulait pas de véhicule navette.

Elle se l'était représenté mentalement quittant l'entrée de l'hôtel, avec dans les bras la gerbe de fleurs qu'on lui avait offerte.

— Il avait reçu une magnifique gerbe de fleurs. Il semble qu'il l'ait portée tout ce temps dans le métro. C'est à se demander s'il ne se sentait pas gêné, ça faisait tellement retour d'un pot de départ à la retraite.

Le regard de Hotta fila à la ronde en quête des fleurs. Apportées en même temps que lui, elles n'avaient pu être introduites dans l'unité de soins intensifs. Il souhaita à part lui qu'elles soient encore épanouies quelque part dans l'établissement.

— C'est tout à fait lui.

— C'est quelqu'un qui n'a que faire du qu'en-dira-t-on.

— Je voulais dire que ces fleurs étaient un cadeau, il n'a pas voulu les refiler à quelqu'un ni les laisser à l'hôtel. Je me demande si l'idée même lui en est venue.

— C'était une gentille attention de leur part, il faut dire. Et ce serait tout lui, ça ?

Hotta acquiesça d'une monosyllabe avant d'ajouter :

— Tu es bien placée pour le connaître, pas vrai ?

— Pour ça, je le connais, bien sûr...

Ils avaient beau avoir vécu quarante années de vie commune, certains côtés de son mari échappaient toujours à Setsuko. Elle pensait que la réciproque était aussi valable. Elle n'aurait su dire pour les autres couples, mais entre eux tout au moins, une règle implicite existait : on ne fouillait pas dans le passé du conjoint.

— Excusez-moi, je n'ai même pas de thé à vous offrir.

— C'est moi qui m'excuse, j'avais la tête ailleurs, je suis venu les mains vides.

— Savez-vous ce qu'on m'a dit ? Même inconscient, il se peut qu'il nous entende.

— Quoi ? Tu crois vraiment ? Si c'est le cas, on ne peut pas dire n'importe quoi.

— Les fleurs ne l'intéressent pas du tout, vous savez. Mes plantes d'intérieur, pour lui, ça prend tout de suite des proportions de jungle.

— Mais tous les hommes sont comme ça. Et c'est pareil pour moi. Je trouve ça plus déprimant que beau.

— Et madame Hotta, elle va bien ?

— Toujours à soigner ses fleurs sur la véranda. Tu ne vois pas d'inconvénient à ce que je lui dise de passer ?

— Ça me ferait très plaisir de la revoir. Mais ne vous croyez pas obligé, surtout.

Les mains de Hotta se refermèrent sur un pied de son mari par-dessus la mince couverture.

— Peut-être qu'il voulait te les montrer, ces fleurs ?

Ces mots la touchèrent. L'image de son mari appuyé à la portière de la voiture avec sa gerbe dans les bras surgit devant ses yeux. Possible, songea-t-elle.

— Tu m’excuseras mais je dois y aller, j’ai un rendez-vous, dit-il après un coup d’œil à sa montre.

— Mon Dieu, mais je vous accapare ! Merci encore d’avoir pris la peine de vous déranger.

Elle s’inclina avec une intense reconnaissance. Ainsi, il n’était pas simplement passé sur le chemin de la maison, il allait retourner au centre-ville. Il leur avait fait l’amitié d’accourir durant un court intervalle de son emploi du temps surchargé.

— Et votre Akane, elle va bien ?

— Oui. Elle est en congé maternité, elle ne peut pas le veiller.

— Ah bon ? Je l’ignorais. Takewaki est grand-père, alors ? Dire que je ne l’ai pas félicité.

— Grand-père deux fois, figurez-vous. Elles sont nées à un an d’intervalle.

Il lui avait fait plaisir en se souvenant du prénom de leur fille.

— Et vous, vous avez des petits-enfants ?

— Deux aussi. Pas des petits-enfants, des enfants d’enfants.

— Pardon ? Des enfants d’enfants ?

— Exactement. Je n’ai pas encore envie de les considérer comme des petits-enfants.

Il s’était expliqué en riant sous cape. Il ressemblait à son mari, lequel avait juré ses grands dieux qu’il ne se laisserait jamais donner du « papy ».

Au moment de prendre congé, Hotta se pencha au chevet de Takewaki à qui il chuchota : « Hé, Takewaki, il faudrait peut-être songer à te réveiller. J’ai un tas de choses à te raconter. »

Setsuko n’y vit pas une plaisanterie. Non. Le monde dans lequel son mari avait vécu était une compagnie, un milieu inconnu d’elle et des siens.

— Monsieur Hotta... dit-elle en direction du dos qui s’éloignait. Qu’au moins elle lui fasse savoir. Il vous était infiniment reconnaissant. Il ne cessait de répéter qu’il vous devait tout. Acceptez nos remerciements.

Dos tourné, Hotta n’esquissa ni approbation ni dénégation, il sortit de la chambre sur un bref « Bon, eh bien... »

Setsuko avait prononcé ces mots sans aucune arrière-pensée, uniquement désireuse de se faire la porte-parole de son mari, mais peut-être n’avait-elle réussi qu’à embarrasser le visiteur. Elle ne savait rien de ce monde à part

qu'est une firme.

Elle se rapprocha de la fenêtre, suivit des yeux Hotta qui avançait sans parapluie sous l'épaisse averse cotonneuse.

OceanofPDF.com

Obligations

Le gars s'est pris une gamelle sous mes yeux.

Ses pieds sont partis en avant et patatras, les quatre fers en l'air ! Un gadin de première, tellement que j'ai pas pu me retenir de rigoler.

J'y suis pour rien, moi, hein. Sauf que, vu qu'il est tombé devant moi, je peux pas faire celui qu'a rien vu. Chance que ce soit un hosto ici, s'il est blessé j'aurai pas à m'occuper de lui.

— Ça ira ? Vous vous êtes pas cogné la tête, des fois ?

Je l'ai soulevé. *Holà c'que t'es lourd. Te cramponne donc pas comme ça, hé.*

Son crâne a pas l'air d'avoir porté, mais il donne l'impression d'avoir mal au coude.

— Vous vous êtes cassé le bras ? Si vous voulez, je peux vous accompagner aux urgences. C'est tout près.

— Non, je crois que je n'ai rien.

Je croyais le bonhomme entre deux âges, en fait c'est plutôt un croulant avancé.

Sacrée prestance, je le verrais bien comme qui dirait dirigeant de je ne sais quelle compagnie. Un P-DG. ? Et si c'était celui de la fameuse maison mère de cette boîte ? Oui, le gars embauché en même temps, qui habitait le même logement pour employés, celui dont Akane disait qu'il l'avait prise en affection quand elle était gamine.

Pas possible. Le patron d'une si grosse boîte, venir au chevet du beau-père ? J'y crois pas.

Nos regards se sont croisés. Manquerait plus que ça soit lui ! Vu ma tenue

de prolo qui rentre du chantier, faut dire.

— Les semelles en cuir, c'est pas conseillé, savez. Avec c'te neige qui s'est mise à tomber, v'là c'qu'il faut porter, vous voyez.

J'ai tapé sur le sol d'un bon coup les godillots à bout renforcé que j'étrennais. Du quarante et un fillette. Bonne marque de chez Mannenya à Shinjuku. Un cadeau de ma femme pour mon anniversaire. J'en aurais chialé, parole.

— Eh bien, on peut dire que je me suis donné en spectacle. Un grand merci, jeune homme.

Il me tend la paluche ? Un papy ordinaire ferait jamais ça, à tous les coups le gars bosse dans une maison de commerce.

J'ai arrêté de cogiter et repris ma marche. C'est pas tout ça. Le beau-père est peut-être bien en train de clamser.

Même sur le chantier, impossible de tenir en place. Toutes les fois que mon portable sonne, j'ai l'impression que le palpitant va s'arrêter. J'étais tellement agité que le patron m'a interdit de monter sur l'échafaudage.

Mes groles de sécurité s'alourdissent à chaque pas. Je prie pour que ce soit qu'un mauvais rêve. J'veux pas que le beau-père meure. Ça, je l'accepterai jamais. J'veux qu'il reste près de moi, même si c'est en restant endormi tout le temps.

Arrivé près de l'entrée du pavillon Est, j'ai senti que c'était au-dessus de mes forces. Je voulais pas voir le beau-père endormi, ni la belle-mère avec son visage qu'avait pris je sais pas combien d'années d'un coup.

J'ai acheté une canette de café bien chaud et je me suis posé sur une banquette. Ah, si je pouvais m'en griller une.

Normalement, je devrais être en train de m'occuper des mômes et Akane ici à veiller son paternel. J'imagine que c'est ce qu'on fait dans les autres familles.

Seulement voilà, j'veux lui éviter autant que possible les occasions de se sentir triste. C'est pour ça que je lui ai raconté que je sais pas préparer le lait du bébé, que j'ai pas envie de changer les couches, et que me v'là ici à l'hosto. Si c'est déjà si pénible à l'étranger que je suis, ça doit bien l'être cent fois plus pour sa propre fille.

J'ai levé les yeux vers la neige, par la fenêtre. Qu'est-ce que t'as à tomber un jour comme aujourd'hui ! Va pas croire que ça fait joli, surtout, ni

romantique. Mais c'est égal, j'apprécie le café de ma canette, allez expliquer ça.

Je viens de me rappeler le jour où j'ai rencontré le beau-père pour la première fois. Vacherie, ça fait mal.

Ce jour-là aussi ça caillait, des petits flocons tombaient par-ci par-là. Le patron s'est pointé sur le chantier en compagnie d'un monsieur costume-cravate. Tous les collègues ont dû penser qu'il s'agissait du maître d'œuvre mais moi, j'ai aussitôt percuté. Le père d'Akane ! J'avais l'air fin, du coup. Alors que je m'disais que c'était à moi d'aller le trouver, voilà que j'venais de m'faire prendre de vitesse.

Il a acheté un café chaud au distributeur et s'est posé à côté de moi sur le tas de poutres. Le patron avait disparu je ne sais où, les collègues se fendaient la poire en regardant par ici, et moi, j'en étais à souhaiter qu'une bonne guerre atomique éclate.

— C'est meilleur que je ne pensais.

— Quoi ? Vous ne buvez pas de café ?

— Du café, si, j'en bois, mais je n'en avais encore jamais bu en boîte.

Et il a ajouté, sérieux comme un pape : « On dit qu'un produit à succès n'est pas celui que le grand public achète. C'est celui que les *hard users* achètent quotidiennement. »

Tu parles si j'en avais à cirer, moi ! N'empêche, j'ai senti qu'il venait de m'enseigner un truc vachement important, et des larmes ont coulé de mes yeux. Les yeux mouillés, j'ai réussi à parler.

— J'suis pas l'gars qu'il lui faut, c'est ça ?

— Mais non voyons. Pas du tout.

— J'ai pas de parents, vous savez.

— Où est le problème ?

— J'suis plus jeune aussi. De trois ans même.

— On appelle ça « chausser des sandales en or ».

— Hein ? De quoi vous parlez, là ?

— Un homme qui épouse une femme plus âgée que lui arrivera à quelque chose dans la vie.

A ce moment-là, j'étais prêt à prendre la tangente. Pas que je songeais à me faire la belle, là, non, mais à quitter Akane si des excuses pouvaient suffire. J'ai beau être balèze, j'suis du genre pétochard.

— J'ai pas terminé le lycée, vous savez. J'aurais fini yakuza si le patron

m'avait pas ramassé.

— Le même patron se porte garant de toi.

Je me suis relevé sans y penser, j'ai cherché le boss des yeux. *Sans déc', merde, où il a foutu le camp ?*

— P'être bien mais à l'âge que j'ai, j'ai encore bien des choses à apprendre.

J'ai levé la tête vers l'échafaudage pour engueuler les jeunes : « Dites donc, les mecs, on s'tourne pas les pouces ! » Ils sortent tous du lycée ou d'un bahut technique. Y en a même un qu'a étudié en fac et qui possède un diplôme d'architecte. N'empêche que, question carrière, c'est moi le plus ancien, forcément, vu le temps que j'ai passé à bosser. Mais y a pas que la carrière qui compte. J'ai toujours été adroit de mes dix doigts et puis, je considère que si j'suis pétochard j'en suis que plus soigneux.

— Je possède rien, vous savez.

— C'est normal, voyons. Est-ce qu'on vient au monde avec quelque chose dans les bras ?

— Sûr mais, ensuite, des choses on en acquiert des tas.

— Au moment de mourir, chacun tire sa révérence sans rien emporter.

C'est pas que les paroles du beau-père m'aient fait plaisir. On aurait dit que ma pétoche, mon complexe d'infériorité venaient de disparaître sous un coup de varlope, comme celle que le patron manie, et j'ai pensé que j'aimais Akane.

— J'vous demande pardon. C'est gentil à vous d'être venu jusqu'ici.

Je m'suis incliné, nuque raide comme on me l'a inculqué au centre éducatif fermé. Je n'ai pas pu prononcer la formule consacrée : « Accordez-moi la main d'Akane, s'il vous plaît. » Enfin, disons que j'ai été à un doigt, mais je me suis mis à pleurnicher.

Le patron s'est enfin décidé à revenir. *Où vous étiez donc passé ? C'est pas des choses à faire, merde.* Mais j'étais bien content que la guerre atomique n'ait pas éclaté.

Ce soir-là, on a pris une biture de tous les diables, le beau-père, le patron et moi, dans un troquet du quartier. Et on a débarqué tous les trois dans la maison d'Ôgikubo ; la belle-mère et Akane en sont restées comme deux ronds de flan.

— Alors, c'est-y pas de la belle ouvrage que cette maison ? a fait le patron, comme s'il s'agissait de chez lui. Soi-disant que c'était la première

qu'il avait construite après s'être mis à son compte.

Le café irrigue jusqu'aux dernières fibres de mon corps gelé. J'aimerais en faire boire au beau-père mais je peux quand même pas en mettre dans sa poche à perfusion.

Trois jours entiers maintenant qu'il a rien mangé ni bu. Ce qui fait que moi aussi je saute mes repas de midi. Et pas pour suivre un régime, non, parce que je peux rien faire d'autre pour lui.

L'idée m'est venue de payer aussi un café à la belle-mère. J'imagine qu'elle n'en a jamais bu. Quand je serre la canette chaude dans ma poche de veste de travail, je me trouve de plus en plus minable, impuissant comme je suis.

J'ai dans l'idée qu'elle était opposée au mariage. Sa fille unique si mignonne, à qui elle tenait comme à la prune de ses yeux, elle voyait pas de raison de la filer à un mec dans mon genre. Et pourtant, elle a pas eu un seul mot pour protester.

Tu penses bien que jamais je lui aurais fait du plat à notre secrétaire à mi-temps si j'avais su qu'elle était la fille du maître d'œuvre. J'ai pas l'air, comme ça, mais j'ai jamais eu d'histoire avec les filles.

On sortait ensemble depuis bien un an quand j'ai appris que le beau-père et mon boss étaient des amis d'enfance. « Mon père et ton patron », comme m'a dit Akane.

L'enfoirée, elle pouvait pas m'dire ça avant, non ? Se pinter la gueule tous les deux et puis faire la connerie de baiser, on était mal barrés là ! Mais, belle, intelligente et gentille comme elle est, Akane en avait rien à faire, elle est tellement nature, faut dire. Je suis prêt à parier que pour elle ça n'avait pas d'importance.

Ben si que ça en avait de l'importance, tu parles ! Le soir même, je suis allé tirer le patron du lit et je lui ai tout déballé, quitte à me faire fendre le crâne d'un coup de marteau. Sa femme se serait pas interposée que les journaux auraient sûrement titré « Mort violente d'un charpentier ».

Qu'est-ce que tu comptes faire ? il a voulu savoir, et je lui ai répondu : L'épouser ! Du coup, voilà que je m'étais engagé auprès du patron avant même de faire ma demande officielle. Ah, j'étais bien, tiens ! A cette époque, Akane travaillait dans un grand magasin. Pas comme simple vendeuse, ah non, elle avait un super poste dans l'encadrement. Alors, un

jour qu'il flottait trop pour qu'on puisse bosser, je suis allé pour la première fois à son magasin de Shinjuku et je lui ai acheté une bague de fiançailles.

Un truc de prix, je m'étais dit que ça serait bien pour elle, question rendement, et puis les employés bénéficient d'une réduc importante. Le soir, on s'est retrouvés au Starbucks et on est allés manger ce qu'elle aime le mieux, la cuisine vietnamienne. Même si dans les Staba c'est interdit de fumer, et que leurs herbes aromatiques, moi c'est pas mon truc.

Ça va pas la tête ? elle m'a dit en se couvrant le visage de la main où elle avait passé la bague, et elle s'est mise à pleurer.

Avec tout ça, j'étais pas chaud chaud pour me pointer officiellement à la maison d'Ôgikubo.

Même maintenant que je suis père de deux gosses, j'ai pas changé. La même frousse me prend quand je viens dans cette unité de soins intensifs, alors je me pose ici à boire ma canette.

Mon intention était de me faire adopter sous le nom de ma femme. De toute façon, sans père ni mère ni aucune autre parenté, rien ne me retenait à ce nom, Takeshi Ôno. Enfin, j'dirais plutôt qu'il me plaisait pas.

— Ta-ke-shi Ta-ke-wa-ki... C'est comme si tu avais « mari adopté » collé sur le front, allons. Oublie ça, a répliqué le beau-père. A croire que j'avais pas gambergé du tout.

C'est vrai, j'avais pas gambergé plus que ça. A part sur le fait que Takeshi Takewaki, ça sonnait pas top.

Il m'a aussi dit qu'on n'était pas obligés de célébrer le mariage. Seulement, comme Akane aurait été triste, j'ai préféré organiser une réception tout ce qu'il y a de simple, sans cérémonial. Pas une réception, en fait. Un repas où les jeunes mariés portaient des costumes de location et les invités étaient en habits de tous les jours.

Ça faisait un moment que ça me turlupinait. Pas à dire, ils vont pas apprécier, un manuel dont on sait pas d'où il sort, j'imagine qu'ils auront pas envie de l'exhiber. Ça me prenait la tête grave, et j'avais personne à qui en parler.

C'est pas qu'elle et moi on était tout le temps fourrés ensemble. Forcément, vu que nos jours de congé tombaient pas en même temps. Dans la vraie vie, les boulots où on débauche parce qu'il pleut, on peut pas dire qu'ils sont bien nombreux. Quand on est à la bourre pour finir un chantier, on bosse sans arrêt du lever du soleil jusqu'à la nuit, des vrais charpentiers

de l'ancien temps d'avant la modernisation du pays.

C'est ce qui fait que, rapport aux beaux-parents, je l'ai appris petit à petit à partir du moment où Akane et moi on s'est mis ensemble. Même qu'elle aussi, elle n'était pas vraiment au courant. Toujours est-il qu'elle m'a dit : « On n'a aucun parent, comme quoi on se vaut, tu vois, toi et moi. »

M'est avis que j'aurai jamais le courage de l'interroger. Les hommes sont tous pareils, les tracas dont ils peuvent parler, on en a vite fait le tour. Même moi, je comprenais au moins ça.

Je sais rien d'eux. Sinon que le beau-père est diplômé d'une université nationale, il fait partie de l'élite, quoi, et avec ça il a bien voulu m'accorder la main d'Akane. Respect ! Pas vrai ?

Mince, le café est en train de refroidir. J'ai donné un coup de pied au cul du dégonflé que je suis pour me forcer à avancer. Je voyais approcher, en face, au bout du couloir, le battant blanc qui sépare ce monde-ci de l'autre.

Dites. Vous êtes quand même pas en âge de passer l'arme à gauche, pas vrai ? Je compte bien célébrer un jour en grande pompe les mariages de nos deux filles, alors faites-moi le plaisir d'attendre jusque-là.

Il dormait dans une pièce blanche laissée ouverte. Au-delà de la fenêtre, il neigeait. Mieux vaut pas fermer le rideau. Fait chaud dans cette chambre, les murs assez merdiques sont parcourus de bandes teintées. Par-dessus, des ombres, petites et grandes. Pas dégueu un papier peint dans ce style, je me suis dit.

La belle-mère caressait la tête du beau-père et elle m'a pas remarqué, jusqu'à ce que je lui tende la canette.

— Peut-être que vous en avez jamais bu.

— Bien sûr que si.

Hein ? Ah bon ?

J'ai tiré la languette et la lui ai passée.

— Il va comment ?

— Toujours pareil. Il est en observation, à ce qu'on m'a dit.

Je voulais pas être pessimiste, mais j'avais l'impression que c'était désespéré. A mon avis, c'était pas de rester à l'observer qui changerait quoi que ce soit.

— Aujourd'hui, je vais rester. Faut rentrer et essayer de dormir un peu.

Elle a soupiré pour toute réponse.

— Allons. Rester tous les deux à le garder en observation, je vois pas

l'utilité.

Surtout, sois convaincant, m'avait demandé Akane. Il n'y avait que des chaises de bureau là-dedans, le seul endroit où on pouvait s'allonger était une banquette dans le couloir.

Décidément, j'y arriverai pas. Si je m'occupais des mômes et qu'Akane prenait ma place, je crois bien que la belle-mère rentrerait et pourrait se reposer.

Ah non, pas de ça ! C'est mon devoir à moi. J'ai pas oublié ce que le patron m'a dit quand je me suis marié : « Une bonne chose, Takeshi. Les obligations sociales, c'est un devoir. » En règle générale, c'est pas quelqu'un de casse-pieds, mais sur ce coup-là, il s'est montré ferme, ses mains serraient mes épaules sous le kimono armorié de location.

« Lié à son père par le sang, un fils peut faire comme bon lui semble, on lui pardonnera, mais un gendre, ça a des obligations et il doit les respecter. » C'est comme ça que j'interprète ses paroles.

Et mon devoir, ce soir, c'est pas de coucher les gosses.

— Eh bien, je vais m'allonger un peu par là.

— Pas « par là » ! Vous achetez un bentô dans une supérette et vous rentrez vous coucher. Et prenez au moins une douche, sans quoi le beau-père va pas être content !

J'aurais sans doute dû m'exprimer plus gentiment, mais je peux pas. J'ai pas assez de vocabulaire.

— Merci, mon petit Takeshi.

Mais vous inclinez pas comme ça. C'est dur pour moi, merde !

OceanofPDF.com

L'ami d'enfance

Tôru Nagayama arriva à l'hôpital peu après vingt heures.

Les visites étaient autorisées jusqu'à dix-neuf heures, mais cette limitation ne s'appliquait apparemment pas à l'unité de soins intensifs. Il lui suffit de donner une signature à l'accueil des urgences et d'obtenir un badge de visiteur. Bref, l'état de Masakazu Takewaki était si critique qu'on ne respectait pas le règlement hospitalier.

Le soir où il avait appris la nouvelle, Nagayama s'était précipité mais n'avait pu le voir ; le lendemain, et hier dimanche encore, il n'avait fait qu'observer le visage endormi au milieu de son écheveau de tubes.

La neige tombait à gros flocons sur une ambulance à l'arrêt. Nagayama s'immobilisa à la vue de ce qui semblait une flamme soulevée par le gyrophare rouge.

Les secouristes descendirent un brancard sur roues, que des infirmiers tirèrent précipitamment vers l'intérieur.

Masakazu devait avoir été amené juste au même moment, trois jours plus tôt. Dans le même état, sans connaissance.

Il demeura planté là sous la neige jusqu'à ce que le gyrophare s'éteigne.

Ce n'est pas comme s'il s'agissait d'un inconnu, tu comprends, ne cessait de dire sa femme. Mais cette remarque ne pouvait pas s'appliquer à lui. Car Masakazu n'avait absolument rien d'un inconnu.

Le terme d'amis intimes n'était pas approprié. Tant qu'à faire, il trouvait plus exact de parler du « charpentier qui avait construit sa maison une trentaine d'années auparavant » et du « maître d'œuvre ». Seulement, ils se connaissaient depuis longtemps, très longtemps même.

Ils sont comme deux frères, se plaisaient à dire leurs épouses, mais ils avaient exactement le même âge et rien ne les rapprochait ni dans leur caractère ni dans leur apparence.

Heureusement que le mot « ami d'enfance » existe, il est bien pratique. Il permettait de ne pas mentir tout à fait, et Nagayama l'utilisait souvent quand on lui posait la question. Quoi de plus naturel, il le connaissait si bien.

La neige pénétrait dans le col de fausse fourrure de sa veste de travail. Voyant que le calme était revenu en face, il se dirigea vers l'accueil.

Tôru Nagayama. Soixante-cinq ans. Chaque fois qu'il avait à inscrire son âge – et c'était pourtant bien le sien – il ne pouvait y croire. Dans le temps, à soixante-cinq ans, on était un vieillard. Par exemple, l'été, on passait la journée assis sur un banc devant la maison, à regarder passer les gens ; l'hiver, on remuait les cendres du braséro, bien au chaud dans son kimono ouaté.

Alors qu'il avait vécu autant d'années que ces vieux, lui courait çà et là d'un chantier à un autre et Masakazu se rendait à son travail en métro. Nagayama détestait viscéralement les médecins, et autant ou presque les médicaments. Il est vrai qu'à son âge, c'était une preuve de bonne santé.

Se retrouver devant une blouse blanche sûre de son importance après avoir attendu pendant des heures, cela le mettait hors de lui. C'est pourquoi il ne faisait pas confiance aux chiffres qu'indiquait le tensiomètre que l'on s'empressait de lui imposer avant toute chose.

S'il avalait les remèdes antigrippe ou antidiarrhée, ceux qu'on lui prescrivait pour l'hypertension, il s'en débarrassait au plus vite avant que son épouse s'en aperçoive. Il pensait au danger qu'il courrait sur un chantier si sa tension venait brusquement à chuter.

A chaque bilan de santé qu'il passait dans le cadre du syndicat, on lui diagnostiquait un fort taux de cholestérol et une hyperlipidémie, mais il n'avait rien de plus pressé que de jeter les médicaments reçus.

M'est avis que trop de gens prennent les mêmes médicaments parce qu'on leur serine à tous la même chose. Mais si tout le monde présente les mêmes symptômes, alors il s'agit pas d'une maladie, mais de la norme, jugeait-il, c'est juste que ça arrange les affaires des hostos et des toubibs. Pas question d'avalier des médocs inutiles, pour me bousiller le foie !

Il venait de tenir ces propos devant Masakazu dans un bistrot, lorsque

celui-ci – « Ah, j’oubliais ! » – avala des pilules pour la digestion. Parfois il se disait que si Masakazu tombait malade, alors qu’il buvait modérément, ne fumait pas et n’avait pas besoin de suivre un régime, alors lui aurait dû claquer depuis belle lurette.

Arrête donc, se souvenait-il de lui avoir dit. A moitié en plaisantant, bien sûr, mais en y repensant, depuis, il n’avait cessé de s’inquiéter. Il n’en est tout de même pas arrivé là parce qu’il m’a pris au mot et a arrêté de prendre ses pilules ?

Le couloir peu avenant se poursuivait devant lui. En tout cas, il était sûr d’une chose : il allait prendre définitivement en grippe les hostos.

A l’infirmière qui, le voyant débouler le premier soir, avait voulu connaître ses liens avec Takewaki, il avait répondu : « un ami d’enfance ». Probablement lui aurait-on permis de le voir s’il avait annoncé « son frère » ou « un parent ».

« Un ami d’enfance ». Qu’est-ce que j’aurais pu dire d’autre ?

Ils étaient parfaitement étrangers l’un à l’autre. Pas une seule goutte de sang en commun. Mais Masakazu était son ami d’enfance, le seul et l’unique.

Takeshi se tenait tête baissée et son profil s’encadrait dans la fenêtre qui laissait voir la neige tomber.

— C’est bien, mon gars. Et Setchan ?

— Elle est rentrée à la maison. Depuis le temps qu’elle le veillait, fallait bien.

Takeshi lui céda sa chaise.

— Pas de changement, on dirait.

— Vous croyez qu’il rêve ?

— Va savoir. Espérons au moins que ce sont des beaux rêves...

— C’est pas des cauchemars, toujours, il gémit pas.

Nagayama aurait souhaité être avec lui devant un verre, à parler entre autres de la fois où il marchait au milieu des champs de fleurs inondés de lumière et où, arrivé au bord de la rivière des enfers, quelqu’un l’avait renvoyé d’où il venait.

Néanmoins, la pensée que Masakazu n’avait personne cette fois pour le renvoyer l’emplissait d’une insupportable angoisse. On dira ce qu’on voudra, une pareille injustice, c’est pas possible que ça existe.

— Dire qu’il voulait se faire faire un bilan de santé avec la belle-mère, une fois tout redevenu calme, en début d’année. Dans un hosto qu’on dirait un hôtel, cinq cent mille yens les trois jours. Il m’a même fait voir la brochure.

Nagayama aussi l’avait entendu parler de cette histoire. Je compte faire un voyage à l’étranger avec ma femme, mais à soixante-cinq et soixante-deux ans, mieux vaut s’occuper de ça en premier, avait-il dit en riant.

— Il n’aurait pas dû traîner.

— Il avait beau avoir tout son temps, ils font pas de bilan de santé dans les derniers jours de l’année. En parlant d’ça, vous aussi, patron, vous devriez en faire un. Vous avez son âge. A cinq cent mille yens la séance, ils doivent pas vous faire mal du tout.

— Pour être deux soirs sans pouvoir boire ni fumer ? Autant crever.

— Parlez pas de malheur, patron.

Takeshi avait mis tout son cœur dans ces paroles. Si en plus de ça il m’arrive quelque chose à moi, songea Nagayama, le pauvre gars, il sera bien à plaindre.

Ils avaient quatre chantiers. Sur chacun, ils devaient tenir les délais pour ne pas retarder le suivant. Le plus ancien des ouvriers était plutôt mauvais, il ne pigeait rien au fonctionnement de la boîte. Nagayama avait l’intention de confier un jour à Takeshi l’ensemble des responsabilités, mais il estimait que cela ne pourrait pas se faire avant une bonne dizaine d’années.

Encore qu’il croyait se souvenir que Masakazu lui avait fait comprendre qu’il était trop sûr de lui et voyait trop loin en tablant sur dix ans.

— T’as pas mangé, je parie ? Je vais rester ici, va dîner dans le coin.

Sans en avoir l’air, Takeshi avait du tact. Il perçut immédiatement le désir de son patron d’être seul avec Masakazu.

Dis donc, Masakazu.

Tu crois pas qu’il faudrait songer à te réveiller ? Je te parle, là, comme si j’étais le premier venu, mais je ferme pas l’œil de la nuit et j’ai perdu l’appétit. J’ai même plus goût à boire. Y a que le tabac, je fume deux fois plus.

A l’appel de Setchan, il avait bondi en renversant sa chaise au *sushiya*. Il avait deviné ce qui s’était passé avant même de l’entendre parler.

Il avait eu un rendez-vous avec un architecte pour une séance de travail à

son bureau, après quoi il était passé au restaurant en rentrant chez lui. Il était assis au comptoir depuis peu lorsque son portable avait sonné dans sa poche de bleu de travail.

— Allô ? Tôru ?

L'écran indiquait Masakazu Takewaki, mais c'était la voix de Setchan qui lui était parvenue soudain. Qu'est-ce que j'aurais pu imaginer, hein, sinon que t'avais perdu l'usage de la parole ?

Il avait bondi dans la rue, arrêté un taxi. Même si ça ne changerait rien d'accourir.

Il m'avait semblé que le gamin que t'étais était entouré de sales voyous qui lui faisaient passer un sale quart d'heure. Et ils se sont taillés à toutes jambes en me voyant rappliquer à travers les champs de théiers.

Quand je pense qu'il y a de ça plus de cinquante ans, dis donc. Mais pour moi, c'est comme si c'était hier. Suffit, quoi, tu remets ça, ma parole ! je me suis dit.

Ces derniers temps, on dirait que ce genre de persécuteurs sans malice a disparu. En revanche, ils sont devenus plus vicieux.

Et le paysage aussi, il a complètement changé. Les champs de théiers comme de gazon *shiba*, y en a plus aucun. La moindre route est goudronnée maintenant, les chemins en graviers, y en a plus un seul.

J'ai réalisé que cinquante ans étaient passés quand j'ai regardé le paysage par la fenêtre du taxi, c'était un paysage de nuit mais clair. Alors seulement mes yeux se sont ouverts sur la réalité.

District de Nishitama, Tokyo. Si on m'avait dit qu'un jour viendrait où notre quartier ne ferait plus qu'un avec Tokyo. Les bons vieux autocars à capot reliaient encore les gares des lignes de Chûô et Seibu. Ils roulaient peinarde dans un nuage de poussière en faisant ronfler leur moulin.

Je n'avais aucun atome crochu avec cet endroit, ce qui fait que je comptais foutre le camp sans demander mon reste dès que j'aurais fini le collège. Seulement voilà, j'ai eu la drôle d'idée d'entrer en apprentissage chez un charpentier du cru, résultat des courses, je m'y suis fixé. Des potes d'enfance, j'en ai, c'est vrai, mais la plupart sont propriétaires d'immeubles de rapport ou d'appartements à louer.

Hé, Masakazu. T'as pas froid ? T'as pas mal, ça te démange pas quelque part ? je lui ai fait à l'oreille. Peut-être qu'il entendait, après tout.

Je lui ai bien serré la main d'où sortait tout un tas de tubes, pas de

réaction. Malgré une tiédeur identique, la mienne de main était moite, la sienne desséchée.

Une chose à laquelle je pense depuis un bout de temps, tu sais.

Au cas où il n'y aurait plus d'espoir que tu reviennes à toi, il se peut que le toubib mette la famille devant un choix. Eh ben, sache qu'ils auront beau dire, moi, c'est nient ! Pas question que j'accepte ça, qu'on t'aide à en finir.

Dix ans, vingt ans, peu importe, je paierai les frais d'hospitalisation. Et s'il m'arrive le même sort entre-temps, ils auront qu'à m'euthanasier avec toi.

Ouais, hein ? T'es d'accord ? je l'ai supplié en portant le dos de sa main de momie à mon front dégarni.

Est-ce que je t'ai supplié une seule fois jusqu'ici ? Tu vois bien. Une fois n'est pas coutume, tu peux bien faire ce que je te demande. T'as pas le droit d'accepter de mourir !

Tu me fais l'effet de dormir comme un bienheureux, mais viens pas me dire que t'es d'accord pour faire cette ânerie, hein ? Pour penser des trucs du genre « J'ai réussi ma vie », « Je pars sans regret », « C'est bien comme ça ». Dis-moi un peu pourquoi tu ferais ça ! Laissons de côté ta société et ta famille, mais toi, t'es encore bien loin d'avoir amorti tous les malheurs que t'as connus. Je veux bien croire que t'aies bossé du mieux que t'as pu et que tu sois parti à la retraite avec un bon magot, que ta femme et ta fille soient heureuses, mais le compte de ta vie est toujours pas bon. Ce genre de consentement, c'est pour dans vingt, trente ans, seulement une fois que t'auras vécu ta vie tranquille de retraité.

Et alors là, ok, je veux bien arrêter de ramener ma fraise et je te ferai un brin de conduite pour ton dernier voyage, sourire aux lèvres.

Mais on n'en est pas encore là. Loin s'en faut, même.

Réfléchis bien à ce qu'on a enduré, toi et moi, pour arriver jusqu'ici. La reconstruction du pays, après guerre, qu'est-ce que ça a été, hein ? Les Jeux de Tokyo, qu'est-ce que ça a été ? La fameuse croissance accélérée, ça nous a pas concernés, avoue.

On a ramé comme des bêtes pour ça, on en a bavé, peut-être. Toujours est-il qu'une chose est sûre, c'est qu'on n'aurait pas pu s'en tirer dans la vie sans courber la nuque devant les autres.

Alors cette vie, viens pas me faire croire que t'es rentré dans tes frais, surtout !

— Monsieur Takewaki, je viens changer votre poche.

Tôru Nagayama se réveilla à la voix de l'infirmière. Il s'était assoupi et affaissé sur le dos de la main du malade.

Il songea qu'elle n'adressait sûrement pas la parole chaque fois aux patients inconscients et comprit qu'elle voulait ainsi le réveiller.

— Crénom, je me suis laissé aller.

— Si vous souhaitez vous reposer, je vous conseille d'utiliser la banquette du couloir. Nous avons aussi des couvertures à votre disposition.

Une infirmière chevronnée au visage souriant.

— Vous n'éteignez pas ?

— Juste assez pour pouvoir distinguer le visage.

— Ça l'éblouit pas ?

— Ce serait bien s'il pouvait s'en plaindre, c'est vrai.

— Je peux pas dormir avec toute cette lumière, il dit.

Tous deux esquissèrent un sourire. A sa façon de s'exprimer, elle devait avoir senti que, sans être de la famille, il était quelqu'un de très proche. Quels mots utiliser pour expliquer ça, à part « ami d'enfance » ? se demanda-t-il.

— Lui et moi, on était pupilles de la nation.

L'infirmière interrompit ses gestes avec une monosyllabe de surprise. Il ne s'était jamais plaint devant un étranger. Il regretta aussitôt ces paroles échappées de sa bouche. J'accuse le coup, ma parole, ou alors c'est que j'ai vieilli, l'un ou l'autre.

— A cause de la guerre ?

— Non, non. On n'est pas aussi vieux que ça.

Tous deux du même âge, ils étaient nés six ans après la fin de la guerre. Il se savait d'une génération postérieure à celles des « orphelins de guerre », mais à l'âge qu'ils avaient atteint, on ne pouvait faire la distinction.

— Un accident de la route. Faut dire qu'il y en avait beaucoup à l'époque. Ça faisait deux fois plus de morts qu'aujourd'hui.

— Et monsieur Takewaki aussi ?

— Pour lui, je sais pas bien ce qui s'est passé, en tout cas on a passé toute notre jeunesse dans la même institution.

Avec ça, elle devrait avoir pigé, se dit-il. Que je suis pas un banal ami d'enfance.

— Pour ce que je viens de vous dire, c'est comme ça, attention.

Il dressa l'index contre ses lèvres. Il pensait être le seul à connaître les détails de l'enfance de Masakazu. Ou il se trompait fort ou ce dernier ne s'en était jamais vraiment ouvert à Setsuko ni à leur fille. Son histoire n'avait rien de honteux, jugeait-il, mais il n'aurait pu mener une existence normale sans faire le silence sur son passé.

Il sortit de la chambre et s'allongea sur une banquette du couloir. Peu après, une infirmière arriva avec une couverture.

La neige avait-elle commencé à s'accumuler ? Il ferma les paupières, le profond silence surgit.

L'absence complète de souvenirs l'intriguait. Sans doute s'était-il efforcé de ne pas y penser et, à la longue, il avait tout oublié.

On lui avait dit que ses parents roulaient à moto et qu'ils avaient eu un accident. C'était le seul fait qu'il avait conservé en mémoire : un prof ou quelqu'un d'autre de l'orphelinat le lui avait révélé, lorsqu'il avait eu quelques années de plus.

Il ne savait rien de précis. Néanmoins, son imagination avait fini par conférer de la substance à l'événement, il lui semblait à présent qu'il en avait été témoin.

Un début d'après-midi de plein été, les rails du tram de Tokyo étincellent au soleil ; en chemise carrément zazou, son père fonce sur sa moto. Sa mère, un foulard sur ses cheveux, est montée en amazone sur le tansad et appuie sa joue sur son dos.

La moto brûle à toute allure le feu orange, s'engouffre sous une voiture verte du tram. Leurs corps tournoient dans l'air tels des génies célestes.

Il paraît qu'autrefois, on n'était pas obligé de porter un casque. Beaucoup de femmes étaient gênées de monter à califourchon et préféraient s'asseoir en amazone. Quant aux feux de signalisation, le rouge et le vert changeaient simultanément.

Or, ce que son imagination lui donnait à voir n'avait rien d'affreux ni de désagréable. Il trouvait quelque ressemblance avec, par exemple, l'image héroïque et pathétique des pilotes kamikazes.

S'il habillait son père d'une chemise excentrique hawaïenne, sa mère d'une robe blanche, lui faisait porter sous le bras une ombrelle de dentelle, des lunettes de soleil, tout cela comme s'il les avait vus de ses yeux, c'était

parce que l'image lui semblait plus belle.

C'est ainsi que Nagayama se repassait encore et encore le film, sans se lasser. Il s'installait à un endroit ou un autre du carrefour, se muait en conducteur ou en agent du poste de police, et à ce titre assistait à la mort de ses parents. Toutefois, le point de vue qui faisait battre son cœur avec le plus d'intensité était l'œil paternel à l'instant précis où il se précipitait dans la mort.

Il avait cessé d'en appeler à son imagination une fois devenu adulte. A une occasion qu'il avait oubliée, Masakazu lui avait déclaré : « Tes parents n'ont peut-être pas eu d'accident de moto. Ça te simplifierait la vie si tu te disais ça une fois pour toutes. »

Venant de cet homme intelligent qu'était Masakazu, c'était bien possible, avait-il admis. D'autant que son ami connaissait la vie bien mieux que lui.

Sous sa couverture, il devina le passage feutré d'une femme, mais ses paupières, trop pesantes, demeurèrent closes.

OceanofPDF.com

CHAPITRE II

Madame Neige

Où suis-je ?

Mais qu'est-ce que je fais ?

Il aurait dit qu'il était dans un lit, mais lui avait-on fait respirer du chloroforme ? Son corps était immobilisé. Or, il ne paniquait pas. Au contraire, il se sentait au chaud, le cœur dans un cocon de bonheur.

Des ombres innombrables dévalaient le long du mur blanc. Il se demandait ce que cela pouvait être lorsqu'il se rendit compte que c'était la neige qui tombait au-dehors.

Ainsi prit-il conscience qu'il était couché, par une nuit neigeuse, dans cette chambre aux murs clairs, sans tableau ni fleurs, après avoir reçu une injection de quelque anesthésique.

Aurais-je été enlevé ? Bien sûr que non, qu'aurait-on à gagner en enlevant un homme qui vient d'atteindre la limite d'âge et s'apprête à vivre une existence de retraité ? Il ne manquerait plus qu'on m'ait pris pour un autre ou que j'aie été victime d'un malencontreux quiproquo.

Réfléchissons un peu plus.

Voyons, par quoi ça a commencé ? Ah, oui, par ce pot de départ. « Soirée d'adieu en l'honneur de Masakazu Takewaki ». Une appellation peu faite

pour me plaire, mais bon, ils n'avaient pas d'autre manière de présenter la chose, passons.

Quand j'y pense, quelle surprise cela a été tout de même de voir tout ce monde rassemblé là. Plus de cent personnes, à mon avis. Il y avait beaucoup de va-et-vient dans la salle, si bien que le nombre total a dû même atteindre le double. Cent rien qu'en comptant les désœuvrés qui ont bien voulu rester jusqu'au bout, de cinq heures à sept heures passées. Voilà qui fait plaisir ! Et ces gens du siège social et ces anciens qui ont pris la peine de se déplacer pour quelqu'un qui n'était jamais qu'un administrateur de filiale.

Je pensais que les jeunes me détestaient foncièrement. Les termes de *compliance*, de *harcèlement* nous étaient destinés de façon automatique, nous autres de cette génération.

Moi qui trouve que c'est normal, je ne peux pas changer comme ça. Il y a toutes les chances pour qu'en tant que supérieur réfractaire à la *compliance*, j'aie été un vrai concentré de harcèlement, tant moral que sexuel.

Lorsque je suis monté sur l'estrade pour le laïus final, j'ai été surpris d'en apercevoir avec la larme à l'œil par-ci par-là dans l'assistance.

— Hé là, ce sont des larmes de crocodile, avouez. On a figolé le scénario, à ce que je vois.

Ma vanne improvisée est tombée à plat et un frisson m'a glacé l'échine. Ce que j'ai dit ensuite, je ne m'en rappelle pas le premier mot.

J'avais refusé la voiture avec chauffeur qu'on me proposait pour le retour. Aucune raison particulière. Je voulais simplement rentrer en métro.

La gerbe ? Bien sûr que j'allais l'emporter. Je ne me voyais tout de même pas jeter les fleurs que m'avait remises cette employée en larmes.

Qu'ai-je fait après ça, déjà ?

J'ai pris le métro à Akasaka Mitsuke. La SNCJ est devenue Japan Railways et je m'y suis fait, par contre leur TOKYO METRO sera toujours le « métro ».

J'ai fait construire à Ôgikubo parce qu'à l'époque c'était la tête de ligne, il n'y avait pas d'autre raison. Habiter à proximité d'une ligne de métro dans un des vingt-trois arrondissements de la capitale me semblait le comble du luxe.

J'étais bien conscient d'être un peu jeune pour cela, mais c'était juste le moment où les prix des terrains à bâtir se mettaient à s'envoler et j'en avais

conclu que l'occasion était trop belle.

C'était une heure creuse mais j'ai trouvé la voiture pleine de monde. Si je me tiens toujours près de la porte, ce n'est pas par flemmardise. Cela m'étonnerait beaucoup, mais si jamais un jeune bien intentionné me proposait sa place, sûrement que j'en éprouverais un grand choc. Quant aux sièges prioritaires troisième âge, il va sans dire que je les fuis.

L'image que je me fais de moi est celle d'un quadra, quarante-cinq ans plus exactement. Seulement, quand je me regardais dans le miroir ces derniers temps, je me trouvais plus vieux que mon âge. J'étais bien certain de ne pas être rouillé, ni au mental ni au physique, néanmoins, je n'aurais pas juré que des jeunes voyant mon visage ou certains de mes petits gestes ne me prendraient pas pour un septuagénaire.

A Shinjuku, une place s'est libérée mais je ne me suis pas assis. Il suffit, paraît-il, de se tenir debout pour fortifier le bas du corps. D'ailleurs, je n'ai pas osé m'asseoir avec cette gerbe contre moi. La poser sur le porte-bagages ? Probable que je l'aurais oubliée là-haut.

Un peu après que la rame a quitté Nakano Sakagami, la tête m'a soudain fait mal. Ni migraine ni nausée, une sensation comme je n'en avais encore jamais connu m'a assailli. Je n'ai même pas eu le temps de penser à quoi que ce soit, impossible de garder la station debout, je me suis affaissé en tenant la barre d'appui.

Les gens s'agitaient autour de moi.

— C'est pas normal, ça.

— Faut appeler le contrôleur.

— Vous m'entendez ? Tenez bon.

— Surtout ne bougez pas.

Je ne saisisais pas la situation mais j'étais content. Des gens que je ne connaissais pas s'inquiétaient pour moi. Jamais jusque-là je n'avais eu l'impression que le monde était plein de gens bienveillants.

Merci, merci, ai-je répété sans pouvoir articuler. J'ai eu honte de moi qui avais passé ma vie à me protéger d'autrui.

Sur le quai de Shin Nakano, on m'a installé sur la civière d'une équipe d'ambulanciers. De ce qui a suivi je n'ai aucun souvenir.

Enfin j'ai compris.

J'ai été transporté dans un hôpital. C'est difficile à croire mais tout de

même plus plausible que mon hypothèse abracadabrante de prise d'otage par des terroristes.

Le cerveau ? Le cœur ? L'un ou l'autre, on dirait que je suis mal parti.

Je n'ai pas été anesthésié, c'est mon corps qui est paralysé. Je ne suis pas maintenu immobile par des cordes, ce sont des tuyaux qui s'enchevêtrent autour de moi.

Ce *bip bip* électronique n'est pas le tictac d'une machine infernale mais vient de mon cœur qui bat.

Tiens, quelqu'un est assis sur une chaise à côté du lit.

Setsuko ? Non, ce n'est pas elle. C'est une femme plus âgée.

— Oh, mais vous êtes réveillé, je vois.

L'inconnue m'a adressé un sourire. Son visage ne me disait rien du tout.

Ce n'est pas une voisine, ni une parente qui vient me voir car je n'en ai pas. Une connaissance de Setsuko ? L'épouse d'un ancien supérieur ? me suis-je demandé, mais la femme avait une expression trop cordiale.

— Vous êtes resté bien longtemps endormi. On dirait que vous allez mieux.

— C'est vrai. Je vous ai causé de l'inquiétude. (Les mots m'étaient venus tout naturellement.) Euh, et ma femme ?

— Aujourd'hui, elle est rentrée et elle dort à présent. Songez qu'elle ne vous a pas quitté pendant trois jours. Il faut lui en savoir gré.

— Trois jours, vous dites ?

Si j'avais imaginé cela ! Moi qui pensais que mon malaise dans le métro remontait à quelques minutes.

— Exactement. Trois jours entiers. Il faut dire que quand on dort, on ne fait pas la différence entre trois heures et trois jours.

— Avertissez-la, s'il vous plaît.

— Mais elle dort à poings fermés. Vous avez une épouse parfaite.

Qu'est-ce qu'elle vient me raconter là ? C'est sans doute une de ces amies de Setsuko qu'elle rencontre au club de gym ou au salon de beauté, je crois me souvenir qu'elle m'a dit qu'il y avait parmi elles une femme qui s'entendait à jouer les meneuses.

A vrai dire, c'était une belle femme pour son âge. Cheveux argentés coupés court, élégantes lunettes aux verres légèrement teintés de bleu, tout cela dégageait une impression de femme du monde.

— Dites, vous pouvez me rappeler votre nom ?

Elle a porté la main à sa poitrine mince sous son pull à col roulé et s'est présentée sans aucune gêne ni hésitation :

— Appelez-moi madame Neige.

Elle plaisante ou quoi ? Pourvu que ce ne soit pas l'envoyée de la Faucheuse.

« Madame Neige », carrément en français. Cette langue m'est inconnue mais je sais au moins que *neige* se dit *yuki* chez nous.

Est-ce qu'elle sous-entendrait qu'elle est l'esprit de la neige qui tombe du ciel en dansant ? Ou alors serait-ce tout simplement son nom : Yukiko ? Dans un cas comme dans l'autre, ce doit être une de ces insupportables prétentieuses entichées de la France, comme, chose curieuse, le pays en a connu à toutes les époques, et toujours aussi nombreuses de nos jours.

En tout cas, elle a au moins de la classe. Il se pourrait bien qu'elle ait vécu quelques années à Paris. Ce pourrait bien être l'épouse d'un ancien supérieur, ai-je conclu en y repensant, mais malheureusement j'ai eu beau remonter dans ma mémoire, cela ne me disait rien.

D'abord, j'avais toujours eu en sainte horreur l'habitude japonaise de mélanger vie privée et vie professionnelle, pas une fois depuis mes débuts dans la compagnie je n'avais offert de cadeau rituel de saison à un supérieur.

Quant aux fréquentations avec les autres familles, elles s'étaient limitées aux Hotta, qui avaient vécu dans un logement en face du nôtre durant nos six premières années dans la compagnie. Et même si madame Hotta était aujourd'hui « madame l'épouse du directeur général », je la savais plus jeune que Setsuko et donc elle ne pouvait avoir pris un tel coup de vieux.

Madame Neige a toujours le même sourire aux lèvres. A force de regarder ce visage énigmatique qui sourit, je me sens tout réjoui, comme si j'étais en train de me creuser la cervelle pour résoudre une devinette ardue.

J'ai reporté mon regard vers le pied de mon lit. Le rideau est resté grand ouvert, au-delà j'aperçois le comptoir de la salle des infirmières. Le personnel de nuit s'active, mais on dirait que personne ne se soucie de cette mystérieuse visiteuse.

— Euh, madame...

— Oui, qu'y a-t-il ?

— Vous ne vous seriez pas trompée de chambre ?

Je ne le crois guère mais la possibilité n'est pas à exclure. Etant donné le

nombre d'années qu'elle a de plus que moi.

— Que dites-vous là ? Allons, il faut vous secouer.

Elle ne me paraît pas gâteuse. D'ailleurs, ce pavillon accueille probablement des patients gravement atteints et je n'imagine pas une vieille qui aurait perdu son chemin venir échouer ici. En premier lieu parce que les infirmières restent parfaitement indifférentes.

Voilà qui élimine cette possibilité. Réfléchissons encore. Je suis revenu en pensée sur les maigres propos que nous avons échangés.

Mais bien sûr. Je venais à peine de m'éveiller que j'avais demandé où était ma femme. « Aujourd'hui, elle est rentrée et elle dort à présent. Songez qu'elle ne vous a pas quitté pendant trois jours. Il faut lui en savoir gré » m'avait-elle répondu. *Avec ça, je suis fixé.*

Et si, épuisée de m'avoir veillé et voulant rentrer à la maison, Setsuko m'avait confié aux soins de quelqu'un gardant le malade voisin ?

De l'autre côté de ce qui est une cloison blanche allant du sol au plafond et non un mur, le mari de madame Neige repose endormi, relié à des tuyaux. Un pareil concours de circonstances a pu amener les deux femmes à s'entraider : « Vous paraissez à bout, rentrez donc chez vous pour une fois et reposez-vous. » Voyant cela, les infirmières ont donné leur accord. Et voilà, C.Q.F.D.

— Je vous cause des ennuis. Comment se porte votre mari ? je lui ai demandé, sûr de moi. Elle a affiché une mine ahurie.

— Grands dieux mais vous vous méprenez. Malheureusement, je ne suis pas mariée.

— Comment ? Vous ne veillez sur personne ?

Elle a porté devant sa bouche le dos d'une main où les veines saillaient et émis un *ho ho* tout à fait distingué.

La honte. On voit souvent des scènes de ce genre dans des quiz télévisés et rien n'est plus comique qu'un candidat qui joue son va-tout et répond à côté, surtout s'il le fait débordant de confiance en lui.

Dans ces occasions, Setsuko et moi nous tordons de rire sur le canapé devant le poste. Nous éclatons de rire en voyant le candidat qui pensait « Je vous ai bien eu, haha ! » et dont la mine se défait l'instant suivant et se colore peu à peu de honte et de désespoir, c'est véritablement irrésistible.

Eh bien, il se peut que moi aussi, à cet instant, j'aie eu une tête aussi désespérée.

Qui c'est cette vieille, à la fin ?

Ma théorie tout à fait personnelle est que toute bonne réponse donnée après avoir hésité entre une chose et une autre est dictée par notre intuition première. Plus les informations dont nous disposons se bousculent et plus notre jugement fondé sur le bon sens s'éloigne.

Aussi suis-je revenu à de meilleurs sentiments et j'ai réfléchi. En définitive, madame Neige est bien la mémé du club de gym de Setsuko.

« Ce n'est pas une mauvaise femme, non, et puis je la trouve bien courageuse pour quelqu'un qui a une douzaine d'années de plus que moi, mais ça n'empêche pas qu'elle me met mal à l'aise... »

Pour que ma femme se laisse aller à dire cela, elle qui se plaint rarement, il faut croire que sa patience était à bout.

— Quelle beauté ! Une nuit de neige, c'est d'un romantique, vous ne trouvez pas ?

J'ai suivi des yeux la silhouette de madame Neige qui s'était rapprochée de la fenêtre.

Aucun doute, vu de dos, son physique laissait penser qu'elle fréquentait une salle de fitness. Même si elle est maigre, elle se tient droite comme un I. Probablement est-elle musclée comme il faut. Ce n'est pas une petite affaire que d'entretenir un corps dans d'aussi belles proportions quand on a soixante-dix ans passés.

Pour parler comme Setsuko, « elle est bien courageuse ». Après de tels efforts et avec la fierté qui découle de leurs résultats, ai-je songé, il est naturel qu'elle exerce un ascendant de reine.

Bref, elle était l'objet d'un certain respect au sein de ce groupe de femmes, même si cela allait de pair avec une certaine prévention.

Setsuko lui aurait-elle téléphoné, dans son désarroi ? Non, elles ne sont pas assez intimes. La rumeur aura circulé parmi ses amies et elle sera venue, voilà. A moins qu'elle ne soit tombée à l'hôpital sur Setsuko, qui lui aura expliqué la raison de sa présence ici. Domicile, club et hôpital étant à peu de distance sur la même ligne de métro, l'une et l'autre des hypothèses sont plausibles.

Allons, cessons de voir les choses par leur mauvais côté, me suis-je dit.

Car il ne fait pas de doute que madame Neige est là avec de bonnes intentions.

J'ai fermé les yeux et me suis livré à un examen de conscience. Ces

derniers temps, j'ai l'impression d'être devenu plus méfiant. Au départ, j'étais du genre optimiste, je prenais tout du bon côté, mais passé soixante ans, je me suis mis à me méfier de la malveillance éventuelle.

Je ne l'impute pas à la société en général. Il me semble voir là un instinct animal qui entend compenser la diminution de la vigueur physique en s'employant à nous prévenir des incidents et des accidents.

Cependant, si je réfléchis bien, cette façon de voir est terrible car si je vieillis en obéissant à un pareil instinct, je finirai en vieil excentrique sournois.

Non, je dois être plus large d'idées. J'ai quand même un certain nombre d'années derrière moi, je devrais être capable de faire la part du bien et du mal.

— Vous avez faim, j'imagine, m'a dit madame Neige qui s'était retournée vers moi depuis la fenêtre.

Question qui n'appelait pas de réponse. Quelqu'un d'inconscient enchaîné à toute une tuyauterie depuis trois jours peut-il sentir s'il a faim ?

Qu'en était-il donc de ce côté-là ? J'ai réfléchi sur l'état de mon estomac.

Rien qui ressemble à de la faim. En admettant même que mon ventre soit vide, se pourrait-il que le corps finisse par se satisfaire des seuls éléments nutritifs qui lui sont dispensés goutte à goutte ?

Pas de soif non plus. J'imagine que c'est grâce à ce qu'on m'injecte dans les veines.

— Mais que vous arrive-t-il ? Je vous trouve bien sage tout à coup.

— Eh bien, c'est que je viens de me dire qu'il ne faut pas grand-chose à l'être humain pour vivre, du coup, j'ai eu comme une sensation d'inanité.

Je venais de penser à la somme d'argent et de temps faramineuse que j'avais jusqu'ici consacrée à boire et à manger.

Une large proportion de mon revenu passe dans les dépenses de table, je mange pendant un minimum de deux à trois heures par jour. Le total pour les soixante-cinq ans que j'ai vécus est proprement faramineux.

— Vous vous êtes donné bien de la peine dans votre vie, n'est-ce pas ? a-t-elle repris avec une certaine émotion dans la voix, embrumant de son souffle la vitre de la fenêtre. Je me suis récréé :

— Il faut bien manger pour vivre, c'est valable pour chacun d'entre nous.

— Ce n'est pas dans ce sens que je disais cela. Vous autres qui avez grandi durant des années d'abondance, vous devez avoir pris grand plaisir à

vous nourrir. Et malgré cela, à vous entendre, je n'ai pas cette impression.

J'en ai conclu qu'elle avait traversé une époque où on ne mangeait pas tous les jours à sa faim. Mais je n'appréciais pas qu'elle fasse le rapprochement entre ses épreuves à elle, authentiques, et ma vie à moi.

Je suis le premier à savoir quel homme heureux je suis. Car le destin m'a fait naître dans un pays et à un moment parmi les plus privilégiés de l'histoire de l'humanité.

Pas de guerre ; égalité des chances ; aide maximale pour ceux que frappent les aléas du destin. Elle parlait de « peine » de manière métaphorique, me semblait-il, ou bien cela voulait dire « manque d'effort. » Au moins devais-je le prendre ainsi, sans quoi, nous qui avons connu le bonheur ne pourrions assumer de responsabilité vis-à-vis de la cruauté de l'Histoire.

— Je ne me suis pas « donné de la peine », non. J'ai mangé autant que j'ai voulu, bu de même, tout ça pour finir dans l'état où vous me voyez.

J'ai levé la main à laquelle s'accrochaient les tuyaux, grimacé un sourire. C'était tout à fait cela.

Mon appétit a gagné en vigueur avec l'âge. Néanmoins, la chance a voulu que je ne prenne pas un gramme. Norio Hotta, en revanche, avec le même âge que moi, a grossi d'au moins dix kilos ces dix dernières années. Et comme c'est également le cas de Nagayama, ce n'est pas une question de milieu social.

De métabolisme basal, comme on dit, alors ? La morphologie de Setsuko n'a pas changé non plus, et cela me fait dire qu'elle doit être attentive à la composition de ses menus.

Ce terme de métabolisme, m'est avis que je pourrais en faire un calembour, mais quand je me dis que je n'ai plus mon public de collaborateurs prêts à se chatouiller pour en rire, je me sens tristounet.

De fait, j'ai toujours eu un petit appétit et les gueuletons d'affaires à la japonaise ou les menus des restaurants français étaient toujours trop copieux pour moi. Je dirais que c'est à partir de la cinquantaine que j'ai commencé à manger comme tout le monde.

Un soir que j'en parlais à table, Setsuko m'avait répondu avec un fin sourire : « Et tu as perdu tes autres envies, n'est-ce pas ? » Et notre fille avait renchéri en éclatant de rire : « Ah bon ? C'est vrai ? » Contrairement à moi, Setsuko est douée d'un bon sens de l'humour. Akane le lui rend bien,

elle tient de sa mère. Cet esprit de l'escalier m'avait empêché de saisir le sens de ses paroles jusqu'à ce que je sois dans le métro, le lendemain matin.

Je contrebalance mon absence d'humour par une profonde réflexion. Aussi, je n'avais pas ouvert mon journal ce matin-là et cogité tout le long du trajet pour Ôtemachi.

L'être humain porte en lui divers désirs. Et tous ces désirs ne sont pas égaux entre eux. Résultat, celui-ci est ambitieux mais pas travailleur, celui-là est un petit dormeur mais gros mangeur, cet autre est accro au jeu au point de se couvrir de dettes. Si l'on pouvait numériser ces besoins et dresser une courbe, je me demande si l'homme supérieur ne serait pas celui dont la courbe serait la plus ample et la plus remarquable par sa forme. Autrement dit, on aurait là une représentation graphique de nos aptitudes. Et la mienne, j'imagine que si elle n'était pas vilaine, envisagée dans son ensemble, elle était de taille réduite.

De plus, et tout est là, la somme des désirs individuels est fixe, elle n'augmente ni ne diminue. Ce qui fait que seule la forme évolue avec les années. Dans mon cas, l'appétit avait augmenté autant que le désir sexuel avait régressé. La remarque, émanant de mon épouse, ne pouvait être mise en doute.

Telle était la conclusion à laquelle je venais enfin de parvenir en passant les guichets pour gagner la surface et je m'étais mis à sourire largement à part moi tout en avançant.

J'étais au milieu de ces réflexions quand celui qui survivait depuis trois jours par le seul secours du goutte à goutte se dit : Pauvre de moi ! Quelle misère !

Au fond, c'est vrai, quelle que soit l'emprise des repas sur notre vie, un homme sain ne saurait vivre uniquement par transfusion. C'est uniquement le fait de rester couché sans penser ni faire mouvoir ses muscles qui lui permet de se passer de calories excédentaires.

Qu'on me donne le moyen de manger et on va voir, tiens ! ai-je pensé. Je n'avais pas d'appétit, d'accord, mais il y allait de ma dignité d'homme.

— Maintenant que vous me le dites, j'ai comme un petit creux.

— Voilà qui est très bien. Dans ce cas, allons manger.

— Mais où ça ?

— Songez un peu que ce sera votre premier repas depuis trois jours.

Allons manger quelque chose de bon.

— Dehors, vous voulez dire ?

— Ne vous faites pas de souci. Bon, allons-y.

Soutenu par madame Neige, je me suis redressé sur mon séant.

— Pas si vite. C'est que je m'en fais du souci, moi. Ne me forcez pas la main, je vous prie.

Les tubes et cordons qui m'entravaient sont tombés l'un après l'autre, comme autant de cordes dénouées ou d'élastiques qui s'échappent.

Sous l'effet de la surprise, j'ai passé la main sur mon avant-bras. Sans rencontrer l'aiguille de transfusion, pas même le moindre sparadrap.

Je suis sûrement en train de rêver. Non, c'est trop réaliste pour un rêve, sûr que le liquide qu'on m'instille doit contenir je ne sais quelle drogue et que je suis en proie à une hallucination.

Ça ne pouvait pas être autre chose, j'en aurais mis ma main au feu. Car je venais à peine de descendre du lit en tenant la main de ma visiteuse que je me suis retrouvé en costume.

Ma manie m'a repris : j'ai fait face à la fenêtre assombrie. Costume bien ajusté ; même mon col de chemise n'était pas avachi, malgré ces trois jours au lit.

— Vous avez une cravate d'un goût exquis. Serait-ce un choix de votre épouse ?

— Jamais de la vie ! Sachez que je ne l'ai jamais laissée choisir quoi que ce soit de mes tenues. Même mes sous-vêtements, je les achète moi-même.

— Vous êtes un mari facile à vivre.

Se débrouiller tout seul dans la vie. C'est une seconde nature chez moi depuis mon enfance.

Un coup de main pour lisser mes cheveux, ma veste boutonnée, je me suis aperçu, silhouette familière, debout sous la neige.

Je ne me suis jamais fait à leur « cool business ». Je sais bien que l'objectif initial de cette campagne de *cool biz* initiée par les autorités visait à économiser l'énergie, mais la température dans les bureaux, d'abord fixée à un certain degré, est vite revenue à son niveau premier ; et en fin de compte, il n'y a que la liberté de ne pas porter de cravate en été qui a fini par s'imposer.

Après tout, qu'on porte la cravate ou pas ne change pas grand-chose. Mais en tant que businessman j'estime que ne pas en porter risque de vous faire

passer pour quelqu'un qui ignore les convenances ou se laisse aller. En tout cas, personnellement, sans cravate je me sens nerveux.

— Mes compliments. J'avais vu juste.

— V... vu juste ?

— Vous êtes grand, vous n'avez pas de brioche. Et puis, le costume ne sied pas aux jeunes.

— Vous savez flatter les gens, madame.

— Mais je ne voulais pas vous flatter. Vous êtes élégant, voilà tout.

— Quiconque porte un costume pendant quarante ans finit par acquérir une certaine élégance. En revanche, les vêtements sport ne sont pas pour moi. Je ne possède que des tenues de golf et je m'inquiète de ce que je vais devoir porter dorénavant.

— Vous pourriez opter pour le costume à la maison également, non ?

J'ai souri et un souvenir m'est revenu.

Dans notre entourage il y avait un vieillard qui promenait son chien chaque matin en costume. Je ne faisais guère attention à lui, le prenant pour quelque chef d'entreprise irréductible ou peut-être un de ces vieux élégants passablement attachés aux mœurs d'autrefois. En repensant à lui maintenant, je me dis qu'il s'agissait peut-être d'un « employé de bureau incapable de renoncer au costume-cravate ». L'homme avait soudain disparu sans que j'aie su son nom ni où il demeurait.

Je suis revenu de ma prévention : au fond, le *cool biz* n'est pas une si mauvaise chose. Au moins ne verra-t-on plus de vieillard promener son chien en costume-cravate.

— Bien. A présent, allons nous régaler.

Madame Neige m'a passé mon cache-nez autour du cou puis m'a aidé à enfiler mon manteau. Il émanait d'elle une odeur de femme sèche.

C'est égal, quelle hallucination délectable. Dans ma jeunesse, lorsque diverses drogues étaient en vogue, nous utilisions le mot « psychédélique » pour qualifier les visions multicolores engendrées par l'absorption d'hallucinogènes.

Cette fois, pourtant, l'hallucination n'avait ni couleur ni luminosité exceptionnelles. C'était juste une autre réalité.

Je suis sorti de la chambre sur la pointe des pieds en étouffant le bruit de mes chaussures en cuir. Personne dans le poste des infirmières.

Mes genoux se plaignaient, mes cuisses tremblaient. Ce devait être à

cause de mes trois jours d'immobilité complète, en tout cas cette hallucination avait un caractère très réaliste.

— Ciel, les malheureux.

Plusieurs grands malades sont endormis, dans leur toile d'araignée de tuyaux, par-delà les rideaux écartés. *Oreillers côte à côte*, pour reprendre l'expression consacrée, les pauvres hères flottent entre la vie et la mort, et je suis un des leurs.

C'est ici ce qu'on nomme l'unité de soins intensifs. Je n'ai pas souvenir d'y avoir été transporté. J'ai été encouragé par bien des gens dans la rame de métro, puis installé sur une civière alors que j'étais vaguement conscient ; j'ai monté les escaliers porté à bout de bras tel un autel portatif de fête. Cela s'arrête là.

Je suppose que le trafic a été interrompu un certain temps. Cela n'a pas arrangé les voyageurs qui étaient pressés.

Un doute m'a pris, je me suis retourné : mon double moribond était au repos.

— Inutile de vous en faire, venez.

Elle m'a tiré par la main.

— Mais bien sûr que je m'en fais !

La peur m'a envahi. Et si tout ceci n'était pas une illusion, si mon esprit était véritablement sorti de mon corps et se dirigeait je ne sais où ?

— Un instant, s'il vous plaît, madame.

— Oui. Que voulez-vous ?

Elle ne paraît pas embarrassée. Du reste, si telle était sa mission, elle éviterait toute attitude susceptible de la trahir.

— Qui êtes-vous, à la fin des fins ? lui ai-je demandé en la regardant droit dans les yeux. Cela n'a pas raté, elle a pâli. Détournant son regard, elle a pris un air perplexe, poussé un petit soupir.

— Je vous l'ai dit, madame Neige.

— Arrêtez ce petit jeu, s'il vous plaît. Avouez que vous êtes l'envoyée de la Mort.

— Nous sommes dans un hôpital. L'endroit est mal choisi pour prononcer ce mot.

J'ai été bien obligé de lui donner raison. Ce n'était pas convenable de lui lancer à la tête ce mot en présence d'agonisants.

— Quoi qu'il en soit, je puis vous certifier ceci. Je ne suis pas celle que

vous croyez, ai-je été heureux de l'entendre affirmer.

Face à un client qui a manifesté clairement sa décision, ne pas insister, quelle que soit notre déception.

C'est un principe commercial de base. Quoi qu'on pense, on propose de renégocier un autre jour.

Je n'avais pas pris pour argent comptant la réponse de madame Neige mais je me suis empressé de prendre un air soulagé.

— Je plaisantais, madame.

— Je n'en doute pas. Même si la plaisanterie était un peu raide.

— Ça ne risque pas de faire des histoires ?

— Pourquoi cela ? Regardez, vous voyez bien que vous dormez toujours.

Après un signe de la main à moi-même toujours endormi comme si de rien n'était, je me suis mis à marcher. Que ma visiteuse soit la Mort en personne ou pas, je voulais donner de l'exercice à mes jambes affaiblies.

Chaque pas active davantage le sang dans mes membres inférieurs. Le battant blanc se rapproche.

Trois jours plus tôt, j'avais franchi cette porte sur une civière. Je n'en ai pas de souvenir, cependant, il m'a semblé me voir arriver en brancard, moribond, par ce couloir au-delà de la porte vitrée.

« Monsieur Takewaki, monsieur Takewaki. Vous m'entendez ? » me répète une infirmière en train de pousser le brancard. Je devine qu'elle veut dire : « Ne nous quittez pas, revenez. »

Sans doute a-t-elle lu mon nom sur mon permis de conduire ou ma carte de crédit.

Une de ses collègues appuie fortement une poche gonflée sur ma bouche, un jeune urgentiste tire le brancard derrière lui. Tous font de leur mieux. Pourtant aucun d'eux ne connaît ce Takewaki.

« Tenez bon. Tenez bon. »

« Monsieur Takewaki, monsieur Takewaki. »

Au moment où mon fantôme passait de l'autre côté de cette porte blanche, j'ai baissé la tête en m'adressant à eux, plus jeunes que Takeshi et Akane, et j'ai dit de tout mon cœur : « Désolé de vous donner tout ce travail. »

— Bon, vous comprenez à présent, a commenté madame Neige en inclinant légèrement la tête.

De la porte part un large corridor le long duquel des gens, que je suppose

être des proches de malades, sont assis sur des banquettes. Une vue plutôt insolite pour un hôpital quand on sait combien se sont améliorés les soins médicaux. Celui-ci sommeille, celui-là fixe le mur d'en face d'un regard absent, ceux-là discutent à voix basse.

Je n'aperçois aucun des miens. Pour mon plus grand soulagement.

Je ne doute pas qu'ils soient inquiets, mais cela ne change rien de me veiller alors que je suis endormi, aussi je préférerais que, la nuit, ils rentrent se coucher. Setsuko n'est plus jeune, Takeshi doit avoir du travail par-dessus la tête pour finir son chantier dans l'année, et Akane attend son troisième.

J'ai reconnu la tête chauve allongée sur la banquette du fond. C'est Tôru couché frileusement en chien de fusil sous une couverture.

« Aujourd'hui, laisse-moi m'occuper de lui. J'ai rien à faire, alors... » lui a-t-il dit.

Je n'ai pas envie d'être une charge pour la famille, mais la présence de Tôru me fait plaisir.

— Il dort comme une souche. Attention à ne pas le réveiller.

Madame Neige m'a donné une poussée dans le dos.

— Ce n'est pas vrai qu'il n'a rien à faire. Regardez ses bottes, elles sont toutes boueuses.

J'ai involontairement haussé le ton. Personne ne connaît Tôru mieux que moi. J'ai trouvé qu'elle en prenait à son aise.

— Alors, raison de plus pour ne pas le déranger.

— Ce serait une bonne occasion de dîner avec lui.

— Vous en demandez trop.

Je ne voyais pas en quoi j'en demandais trop mais comme la situation m'échappait complètement, je ne pouvais pas insister.

— Comment trouvez-vous cela, de marcher sur vos jambes ? m'a-t-elle demandé tandis que nous progressions dans le couloir devenu désert.

— Ça va très bien. Mon sang circule, ça me démange, du coup.

C'est ce que je sentais vraiment. Moi qui n'avais jamais connu de maladie sérieuse ou de blessure grave, depuis que tout petit je m'étais dressé sur mes pieds, pas un seul jour de ma vie ne s'était passé sans que je marche.

Remarcher au bout de trois jours était une première pour moi. Mon sang dérouillait les articulations de mes genoux et mes chevilles, les muscles de mes cuisses et de mes mollets s'échauffaient. Cela de démangeait

terriblement, c'est vrai, mais ce n'était pas comme si l'épiderme me chatouillait, cette sensation était agréable.

J'ai descendu l'escalier sur les pas de mon guide. Les heures de visites étant passées, les allées et venues devaient se faire par l'accueil de nuit.

— Vous croyez vraiment que c'est bien prudent ?

— Ne vous inquiétez pas.

Le veilleur de nuit, au guichet, ne s'est pas intéressé à nous. Il était là pour vérifier l'identité des visiteurs, les sortants ne devaient pas l'intéresser.

Il neigeait. C'étaient des flocons pas très gros, doux et moelleux, de ceux que les anges puisent dans leur corbeille de fleurs et répandent autour d'eux.

Pareille neige se prête parfaitement à la cité. C'est une neige qui ne tombe pas en virevoltant mais en glissant comme une draperie et qui fond aussitôt en faisant juste briller le noir de l'asphalte.

J'ai relevé le col de mon manteau par une habitude acquise de longue date au sortir de la maison et du bureau et non parce que j'avais froid. En dépit de la neige, mon corps entier était irrigué d'une douce chaleur.

Cette euphorie rappelait celle qu'on éprouve dans un demi-sommeil bienheureux. Grâce à elle, je me suis senti libéré de toute pensée sinistre.

— Donc, ce sera votre premier repas en trois jours. Dites-moi, que souhaiteriez-vous manger ?

Je ne pouvais pas prétendre avoir faim. Dans l'immédiat, je ne voyais rien qui me tentait.

— Je suis désolé, madame. Normalement, les repas au restaurant, c'est à l'homme de s'en occuper.

— Oh, mais vous êtes un vrai gentleman.

Elle m'a dévisagé avec une expression admirative, s'est rapprochée pour glisser son bras sous le mien. Son geste était si naturel qu'il m'a convaincu qu'elle était accoutumée à la vie en Occident. Mais peut-être pareil usage existait-il aussi dans son monde d'outre-tombe...

— C'est exact, mais aujourd'hui acceptez que je vous escorte. Tout gentleman que vous soyez, n'oubliez pas que vous êtes malade.

Des mots qui n'étaient pas très rassurants, en un sens, mais qui m'ont semblé émis sans intention maligne.

Les belles femmes ont toujours l'avantage. A plus forte raison, une femme qui a su vieillir ainsi, je parie que même chez les Parisiennes, il ne

doit pas s'en trouver tant que ça.

Maîtriser au fur et à mesure les atteintes inéluctables à sa beauté par le biais de la distinction et de l'intelligence requiert des efforts hors du commun.

Elle cheminait d'une démarche légère. Je lui donnais à peu près la taille de Setsuko. Peu importe que je vive ou pas, j'aimerais beaucoup qu'elle aussi vieillisse de cette manière.

Tel que cela se présentait, il se pouvait que je me retrouve captif d'un monde inconnu de moi. Mais toute pensée avait quitté mon esprit que baignaient une chaleur et une moiteur comme de ma vie je n'en avais ressenti de plus bienheureuses.

— Je voudrais prendre le métro... lui ai-je soufflé timidement à l'oreille.

Elle a laissé échapper une exclamation à voix basse, avant de lever les yeux vers moi.

— Prendre le métro ! Ai-je bien entendu ?

Nous étions à proximité du carrefour de l'avenue Ôme. L'antique galerie nous offrait sa protection contre la neige.

Les lumières au néon vacillaient, irrégulières, comme si les lampes étaient arrivées à bout de souffle, le ciel nocturne était étrangement sombre et vaste.

J'ai ôté du bout du doigt les flocons qui s'attardaient sur le col de son manteau.

— Hum. Tant qu'à faire, si nous poussions jusqu'à Shinjuku ?

Elle s'apprêtait à faire signe à un taxi, je l'ai attirée à moi par l'épaule.

— Excusez-moi. Je veux prendre le métro.

— Pensez que vous êtes très malade.

— Justement. Une dernière fois.

J'ai dressé mon index, ses yeux se sont humectés de larmes derrière les verres légèrement bleutés de ses lunettes.

— Mais c'est dans le métro que vous avez eu votre malaise. Tenez, c'est de là qu'on vous a transporté.

— Je sais.

J'ai porté mon regard vers le fond du passage couvert qu'elle m'indiquait.

Une lampe tournait à toute vitesse : le gyrophaire d'une ambulance à l'arrêt.

« Hé là ! Hé là ! Ouvrez les yeux, inspirez ! »

Le brancard qui me portait a surgi à la surface, parmi les éclats de lumière projetés dans la nuit.

« Son nom ?

— Shôichi Takewaki », a répondu l'employé de la station à la question de l'urgentiste.

Non, bon sang. Pas Shôichi, Ma-sa-ka-zu !

« Courage, monsieur Takewaki, l'hôpital est à deux pas ! » a lancé l'ambulancier d'une voix qui a fait se retourner les passants.

« On arrive. Tenez bon. Courage. »

Tiens ! Mais c'est le jeune homme qui n'avait d'yeux que pour sa console de jeu. Eh bien, merci ! Alors c'est vous qui avez pris en main les opérations.

Je me suis répandu en excuses devant tous les gens présents jusqu'à ce que l'ambulance fantôme ait disparu dans la nuit.

— Bon, vous comprenez à présent.

Madame Neige s'est mouchée puis m'a regardé.

— Ce n'est pourtant pas une chose qu'on a envie de se rappeler.

J'ai parcouru des yeux l'avenue sombre et large. Elle avait été épargnée par l'autoroute aérienne, si bien que le ciel avait tout loisir de s'étendre au-dessus.

— Pendant toutes ces années, je suis allé au bureau en métro. Il me resterait comme un arrière-goût désagréable si cela finissait de cette façon, après en avoir été si longtemps tributaire quotidiennement.

Savoir si c'est un argument valable...

Tout à coup j'ai songé que si ce paysage nocturne semblait si vaste, c'était parce que les arbres de l'avenue étaient complètement dépouillés.

Ce carrefour était une ligne de démarcation : vers Shinjuku, c'étaient des platanes, vers Ôgikubo, des ginkgos. Je ne pouvais m'expliquer pourquoi je le savais.

Nous nous sommes engagés dans les escaliers menant aux voies. Des bouffées d'air chaud parvenaient d'en bas. L'unique chose qui ne change pas dans ce Tokyo en perpétuelle mutation, c'est probablement l'odeur de son métro. C'est ce qui explique qu'au contact de ce souffle, je me sente chaque fois comme enveloppé dans un doux cocon paisible. Moi qui n'ai pas de pays natal, je jurerais que ce souffle ressemble au vent qui attend

ceux qui doivent nous quitter.

Madame Neige a sorti des pièces de son portefeuille et acheté des tickets. Ce geste m'a suggéré qu'elle n'était pas l'envoyée de la Mort mais, en même temps, un doute m'a assailli : *Justement, elle l'est puisqu'elle n'a pas de passe.*

— Vous n'avez pas de PASMO ?

— Non. Je n'ai pas confiance en ce genre de gadget.

— C'est pourtant bien commode.

— Etant donné mon âge, je ne prends guère le métro. Et d'abord, dites-moi, ça ne vous paraît pas bizarre de payer par anticipation, alors qu'on ne sait pas quand on le prendra ?

L'argument se défendait. Aujourd'hui, ce passe s'était si bien intégré à ma vie quotidienne que je ne me posais plus de question, mais je me souvenais que lorsqu'il avait fait son apparition, je m'étais fait la même réflexion. Ce n'était peut-être pas un « paiement par anticipation » mais, vu que l'argent engrangé devait atteindre un montant colossal, j'avais soupçonné la compagnie de faire fructifier ce dépôt pour son plus grand profit.

Il est vrai que comme les tarifs des transports n'augmentaient guère, on pouvait aussi estimer que c'était une façon de restituer ces profits aux usagers.

Je me suis dirigé vers le quai en lui tenant le bras.

— Attention à ne pas glisser. Le sol est mouillé.

— Ne me traitez pas en petite vieille. Cela vaut pour nous deux.

Tout à fait. Cela vaut pour moi comme pour elle.

Au fond, c'est juste. Un vieillard qui fait ses premiers pas depuis trois jours risque plus qu'une vieille qui fréquente un club de gym.

— Il n'empêche, vous êtes gentil.

Elle a tourné la tête vers moi et a souri. Elle était jolie quand elle souriait.

Est-ce qu'elle habitait depuis des années sur cette ligne ? Sa personne m'a paru se fondre harmonieusement avec ce vieux métro. Moi aussi, cela dit, je devais produire la même impression chez quelqu'un de jeune qui m'observerait.

Patine du carrelage mural, apparence un peu gondolée du sol, luisance des épais piliers, tout avait vieilli de manière on ne peut plus naturelle, à l'instar des humains.

Quand j'étais enfant, le métro de la capitale se résumait à deux lignes :

Ginza et Marunouchi. Cette dernière qui se terminait à Shinjuku a été prolongée jusqu'à Ôgikubo un peu avant les Jeux olympiques.

— Un demi-siècle à travailler sans interruption, donc.

— Non, quarante-quatre ans.

— Je ne parle pas de vous mais du métro.

Nous avons attendu la rame, adossés aux carreaux ternis de la paroi. A part les façades de quai, rajoutées entre-temps, rien ne me semblait avoir changé.

— Gamin, je rêvais de prendre le métro. Comme j'habitais plus loin en banlieue, je n'allais jamais au centre-ville, ai-je laissé échapper, avant de fermer vite les yeux avec force. Les souvenirs d'enfance faisaient partie des choses que je m'interdisais d'aborder.

Tu ne pourras pas avoir une vie normale si tu ne te débarrasses pas du complexe qui te vient de ta naissance, avais-je décrété une fois pour toutes, et j'avais mis un couvercle sur mes souvenirs d'enfance. En parlait-on que je donnais le change, étais-je près d'y penser que je les chassais.

Ces pitoyables efforts m'avaient permis de mener vaille que vaille une existence satisfaisante, mais ces derniers temps, le couvercle n'épousait plus si étroitement le bord.

— Le métro est silencieux, je trouve, ai-je tenté pour détourner la conversation.

— C'est vous qui le dites. Je le trouve plutôt bruyant, moi.

— Il n'y a pas de parasites. Tenez, le voilà.

Un grondement de roues approchait du fond du tunnel. Le souffle d'air chaud s'est fait plus intense. La rame est apparue.

Nous nous sommes détachés de la paroi, avancés jusqu'à la façade de quai. Les bruits des chaussures se répercutent. Ici, il n'y a pas de parasites. Le fond de la terre est un espace de paix, les humains sont pleins d'humilité.

Avant toute chose, je dois réfléchir à l'identité de madame Neige.

Une copine de gym de Setsuko ? L'envoyée de la Mort ? Bien sûr, la pure raison voudrait que je considère tout cela comme un rêve, mais chaque détail est si réel !

Ce restaurant, par exemple.

C'est un établissement de grand luxe dans une des tours de Shinjuku. Par

les baies vitrées, je vois une neige sensiblement plus fine que celle qui tombe sur le sol en bas. Au-delà de son voile s'alignent les gratte-ciel familiers du sous-pôle urbain mais je n'arrive pas à situer l'immeuble où nous nous trouvons. Plus j'élimine une par une les constructions qui pointent dans mon champ de vision et plus la réponse s'éloigne.

Le plafond est à une hauteur vertigineuse. On logerait ici aisément deux étages et cela suffit pour juger du luxe de l'établissement. Les tables sont recouvertes de nappes blanches, des bougies éclairent des bouquets d'une taille suffisamment discrète pour ne pas gêner les convives.

— Joyeux Noël ! Mais peut-être suis-je un peu trop impatiente ?

— Joyeux Noël ! Je me sens désorienté, pour ne rien vous cacher.

Nous avons choqué nos flûtes à champagne puis, sans attendre d'avoir porté les lèvres à la mienne, je l'ai questionnée :

— Mmm, fêtons-nous mon rétablissement ? Ou bien est-ce pour marquer mes adieux à ce bas monde ?

J'étais satisfait de mon entrée en matière, mais sa parade a été un sourire.

— C'est Noël avant l'heure, disons. Et le réveillon, je compte bien que vous le fêterez avec votre femme.

Nous avons levé une seconde fois nos flûtes puis bu une gorgée.

La première fois depuis trois jours que j'avale quelque chose. Une sensation de liquide qui s'infiltre dans du sable desséché. C'est si réel en moi qu'il ne saurait s'agir d'un rêve ou d'une hallucination.

L'euphorie qui m'habite depuis que j'ai rouvert les yeux a gagné encore en ampleur. Si le malheur engendre la sagesse, le bonheur inhibe l'intellect. C'est exactement ce qui m'arrive à présent. Et il n'y a rien à faire, car cela n'a rien à voir avec la psychologie humaine, cela prend sa source dans mon animalité.

Après être sortis du métro, nous nous étions mêlés un moment à la foule, après quoi, guidé par madame Neige, j'étais entré dans ce restaurant. Je n'avais jamais eu d'escorte féminine, mais que pouvait faire le convalescent que j'étais ?

L'endroit était à peu près désert. Les larges baies qui occupaient toute la hauteur du sol au plafond m'ont fait croire d'abord que les quelques couples présents et nous-mêmes dînions en plein ciel au milieu de la neige. Je suis mal à l'aise dans les lieux élevés, mais de par ma profession, j'ignore la

peur en avion et dans les gratte-ciel.

— Quand est-ce que vous avez réservé ?

— Bah, il neige ce soir. Et il se fait tard.

Tout en consultant de loin la carte, madame Neige a changé négligemment de lunettes pour lire. Celles-ci ont une monture rouge d'allure mutine.

— Eh bien, pour votre premier repas en trois jours, il vous faut quelque chose qui se digère aisément. Vous me faites confiance ?

Je n'ai pas faim. C'est simplement que je suis prêt à relever le défi, question de dignité !

Elle a expédié la commande sans se soucier de mon opinion. J'ai subodoré une certaine connivence entre elle et le garçon. Peut-être cet établissement lui est-il familier.

— Chanel vous va à ravir.

— Oh, mais vous vous y connaissez, mon cher.

— J'ai fait toute ma carrière dans le textile, avant de finir dans l'habillement.

— Vous êtes un expert alors.

Notre division Textiles perpétuait la tradition issue des années où les exportations de soie et soieries constituaient une des industries nationales majeures. A ma génération, bien sûr, le volume des transactions était devenu médiocre comparé à celui des autres branches, cependant nous la considérons avec fierté comme le *flagship* de la maison.

C'est pourquoi, même si je n'avais pas formulé la moindre objection à intégrer ensuite une société du même secteur, j'avais été désagréablement surpris en découvrant que mes activités seraient désormais concentrées sur l'industrie de l'habillement. J'avais eu l'impression de me retrouver dans un petit village aisé nommé Prêt-à-porter perdu dans le vaste monde du Textile.

Rétrospectivement, je crois pouvoir affirmer que c'était un point de chute idéal. Je pouvais prendre des congés, les repas d'affaires étaient moins fréquents, et surtout je pourrais continuer d'aller au bureau en métro jusqu'à ma retraite.

A mes yeux de professionnel, madame Neige était une des rares Japonaises qui portaient du Chanel avec aisance.

Une vie au long cours, riche d'expériences sentimentales, un peu petite, mince, pas une intellectuelle de préférence. Ce design sobre et naturel était

indiscutablement une forme d'opposition à l'esprit français moderne.

Un consommé bon pour la santé. Voilà par quoi nous allons commencer, m'avait indiqué ma guide attentionnée.

Sur le devant de son pull à col roulé scintillait le diamant d'un petit pendentif.

— J'aurais une question incongrue à vous poser... Vous permettez ?

— Faites, ne vous gênez pas.

— Je suppose qu'après le dîner, vous me reconduirez à mon lit d'hôpital ?

— Vous ne souhaitez pas un autre lit ?

J'ai toussé dans ma cuillère. Moi qui en temps ordinaire avale avec le soin le plus extrême.

A n'en pas douter elle plaisante, mais je dois réagir avec l'air de l'avoir plus ou moins prise au sérieux.

— C'est que, ma femme va s'inquiéter.

Au tour de mon interlocutrice de s'étouffer.

— Pourquoi s'inquiéterait-elle ? N'oubliez pas que vous êtes toujours endormi là-bas. Que vous retourniez à l'hôpital ou non, quelle différence cela fait-il ?

J'ai terminé mon consommé, je me suis essuyé les lèvres, puis, bien décidé, j'ai déclaré :

— Non, madame. Il n'est pas question que je disparaisse comme cela avec vous.

Elle a bu une gorgée de champagne et repris d'une voix sourde :

— Disparaître ? Et où donc, je vous prie ?

Outre-tombe. Paradis. Enfer. The other world. Chacun de ces mots m'était trop abominable pour pouvoir le prononcer.

— La limite d'âge professionnelle est celle de la vie tout court, dit-on, et c'est d'une tristesse absolue, vous ne trouvez pas ? J'admets que, privé de travail, je ne possède plus rien qui vaille. Je n'ai aucun passe-temps digne de ce nom, rien pour le moment que j'aie envie de faire. Peut-on dire qu'une personne comme celle-là ne mérite plus de vivre ? Si c'est le cas, j'aurais mieux fait de continuer encore un peu à travailler et de me ménager quelque passe-temps ou quelque rêve en prévision de mes années de retraite. Mais voyez-vous, je n'ai pas eu le loisir d'y penser.

J'avais parlé sans colère, sans chagrin, calmement. Rien ne sert de se révolter contre le sort mais je savais que j'avais raison.

— Ce n'est pas de la peur, ne croyez pas cela. J'en suis même le premier surpris. Mais voilà, je n'ai pas rempli mon contrat de mari et de père. Et tout ce que vous ferez...

J'ai trop de regrets pour mourir maintenant, allais-je poursuivre, mais je me suis tu.

— Je crois bien que vous vous méprenez, mon ami.

Elle a reposé sa cuillère et m'a adressé un sourire.

En hors-d'œuvre, il y avait de la coquille Saint-Jacques en marinade. J'en raffole. Les gens de ma génération n'ont pas été habitués à la viande dans leur enfance, si bien que nous sommes nombreux à préférer les fruits de mer.

Même lorsque les Japonais consommaient uniquement du poisson, les coquilles Saint-Jacques étaient un mets de luxe inconnu des repas populaires. Ma première rencontre a eu lieu, le croirait-on, à New York où la société m'avait envoyé. Je déjeunais avec un client dans un restaurant de fruits de mer du Lower Manhattan et j'ai connu la honte de ma vie, par ignorance du mot *scallop*. N'en ayant jamais mangé, pourquoi aurais-je dû connaître ce mot ? me dis-je encore aujourd'hui.

— Mais rien n'est plus normal. Il y a quarante ans, nous ne connaissions tout au plus que les praires et les *shijimi*.

— L'économie stagne peut-être, il n'empêche que nous vivons une période d'abondance.

Cessons les impertinences. Madame Neige est bien plus âgée que moi, elle a sans nul doute connu les dures années de disette de l'après-guerre.

En l'absence de sujet de conversation judicieux ou lorsqu'une question délicate vient sur le tapis, rien n'égale de parler bonne chère. Cependant, le jeune homme que j'étais autrefois devait tenir compte de l'âge de ses interlocuteurs. Sous peine de se voir considéré comme un freluquet ignorant de la vie, lorsqu'en face on se mettait à évoquer les difficultés qu'on avait rencontrées autrefois, mieux valait se taire.

Au sein de la compagnie, nombreux étaient les cadres qui avaient fait l'armée, et ceux qui étaient un peu plus âgés que nous avaient été adolescents quand on ne mangeait pas encore à sa faim. C'est ainsi que moi qui suis né en 1951, je fais partie de la première génération à avoir pu

manger son content.

A propos, quel âge peut avoir madame Neige ?

Je n'avais pas renoncé à voir en elle une créature démoniaque douée d'immortalité, néanmoins la question me taraudait. « Anti-âge » est devenu une sorte de mot d'ordre populaire et l'âge des représentantes du beau sexe tout particulièrement est devenu indéchiffrable.

Par le passé, une certaine esthétique voulait que les Japonais se montrent « en conformité avec leur âge ».

Elle avait également cours en Europe, me semble-t-il, et la seule exception était les Etats-Unis, ce qui devrait s'expliquer par leur caractère national *powerful*. La majorité des Américains redoutent de vieillir et tentent de paraître plus jeunes qu'ils ne sont, de peur d'être rejetés par la société.

Dans cette logique, madame Neige incarnait le style européen idéal.

Je ne pouvais décemment la questionner sur son âge. Par chance, notre pays dispose d'une judicieuse et furtive manière d'interroger.

— Vous avez dit tout à l'heure que j'étais « gentil », n'est-ce pas ? lui ai-je demandé d'un air parfaitement innocent, sans cesser de faire aller mon couteau et ma fourchette.

— En effet. Vous êtes quelqu'un de tout à fait gentil. Votre épouse est une femme comblée.

— Elle ne me l'a jamais dit.

— Mais elle n'en pense pas moins. Vous aurais-je froissé ?

— Non. Inversement, je dirai que je suis un velléitaire. Je suis natif de l'année du Lièvre, voyez-vous. On dirait bien que tous ceux de cette année-là ont ce regrettable trait de caractère. Ma femme le dit souvent. Je suis « incapable de prendre une décision ».

Madame Neige m'a dévisagé d'un air grave. Ma tactique aurait-elle été éventée ?

— Les natifs du Lièvre sont gentils mais velléitaires... Effectivement, c'est peut-être bien le cas.

Se remémorait-elle ses amants d'autrefois, un sourire apparut sur ses lèvres, son expression se fit juvénile.

— Vous avez un homme en tête ?

— Ce n'est pas faux.

— Et vous ? ai-je insisté, du tac au tac.

— Essayez de deviner. Puisque le signe zodiacal se reflète dans le caractère.

— D'accord, mais je ne le connais pas encore, votre caractère.

— Disons que je suis active.

Elle ne m'apprend rien. Une Faucheuse active a de quoi épouvanter mais si elle fait partie de la bande d'amies de Setsuko, j'ai devant moi une vieille plus qu'active, envahissante.

— Je suis incapable de rester en place. Pour ce qui est de l'argent, je suis regardante. Mes amants me plaquent parce que je suis un paquet de nerfs. J'en suis bien consciente, mais c'est comme ça.

— Je vois. Vous êtes du Rat ?

Elle a confirmé d'un index levé, sans lâcher sa fourchette.

Je me suis aussitôt livré à un calcul mental sans en laisser paraître. Moi qui suis né en 1951 je suis Lièvre, elle aurait donc trois ans de plus ?

Non, impossible. Mais en admettant qu'elle n'ait pas huit ans, un cycle zodiacal supplémentaire de douze ans ferait d'elle une octogénaire, ce que je ne pouvais croire, on aura beau dire ce qu'on voudra sur notre époque anti-âge.

— Euh, madame. Seriez-vous mon aînée de quelques années, ou alors une grande aînée, de plusieurs ?

— Je suis au regret de vous dire que ce n'est pas « quelques ».

Chapeau. Mieux, miracle ! suis-je tenté de dire.

Le plat de résistance était une sole meunière. Un autre de mes plats favoris.

On ne nous avait pas demandé quel degré de cuisson nous voulions et j'en avais conclu à du poisson, mais de là à me voir servir une sole meunière !

— Vous vous êtes renseignée auprès de ma femme ?

— Pardon ? Me renseigner... ?

— Sur mes préférences en matière culinaire, je veux dire.

Elle a posé ses doigts devant ses lèvres et a ri.

— Vous êtes vraiment doué par les compliments, vous. On reconnaît bien le commercial sorti d'une université d'élite !

Telle n'était pas mon intention. Si c'était moi qui avais consulté la carte, je n'aurais pas manqué de faire ce choix : consommé, coquilles Saint-Jacques, sole, dans l'ordre. Cela correspond à mes goûts et plus encore à ma

forme actuelle.

— Comment dire ? On dirait une sorte d'adieu à ce bas monde.

J'ai laissé échapper cette plaisanterie cynique. Je n'ai pas le sens de l'humour. Mes traits d'esprit les meilleurs ratent quasi inmanquablement leur cible, par contre, allez savoir pourquoi, je fais souvent rire les autres sans le vouloir.

— Soyez sans crainte. Je ne manquerai pas de vous ramener à l'hôpital.

Ses paroles m'ont fait plaisir. Je n'ai pu retenir un petit sourire, aussitôt suivi d'un soupçon : elle ne parle pas de mon seul corps de chair, j'espère ?

Je me régale. Le beurre est délicatement dosé, l'assaisonnement juste à point, c'est exactement ce qui me convient dans les circonstances présentes.

J'avais aussi goûté pour la première fois à la sole après avoir commencé à travailler. Puisque le Japon possède des termes pour désigner la coquille Saint-Jacques et la sole, j'imagine qu'elles existent depuis bien longtemps ici mais je l'ignorais jusqu'alors.

Etudiant, je logeais en foyer et, le matin et le soir, je mangeais sur place ce qu'on nous donnait, à midi je mangeais à la cantine ou un sandwich. Chose inimaginable pour les jeunes d'aujourd'hui, telle était la vie des étudiants d'alors, quand il n'y avait pas de supérettes à chaque carrefour, et cela même si nous étions en période de forte croissance.

Aussi, le plus gros choc que j'aie ressenti en rentrant dans le monde du travail, cela a été ma rencontre avec des plats inconnus de moi, à chaque fois que je devais participer à un repas d'affaires. Et régulièrement je m'émerveillais de ces découvertes succulentes.

— Vous me paraissez apprécier.

— Je vous l'ai dit, j'en raffole.

— Vous m'en voyez ravie. Vous vous sentez un peu mieux maintenant ?

— Je suis revenu à la vie.

Blague à part, c'était un cri du cœur.

Il neigeait toujours. Les couples près des fenêtres étaient repartis l'un après l'autre, dégageant la vue sur la nuit.

Si je devais suivre mes préférences, le dessert serait chaque fois le même. Je venais à peine de me dire cela qu'on nous a servi une glace.

Même pour un menu selon les règles, on a forcément le choix du dessert,

et donc cela ne peut être le fruit du hasard. En plus, le café est un expresso...

Je nageais en plein mystère. Je m'étais d'abord dit que Setsuko lui avait fourni ces informations, mais à la réflexion, étant donné que nous n'avions pas l'habitude de nous payer de tels dîners au restaurant, madame Neige ne pouvait être si parfaitement au courant de mes plats préférés.

— J'ai voulu vous éviter la viande, et je crains que vous n'ayez trouvé ce repas un peu léger...

— Pas du tout. Je relève de maladie, n'est-ce pas ?

Il ne serait pas convenable de demander des explications pour la glace et l'expresso.

Sans détester les douceurs, je m'en passe volontiers. Les pâtisseries trop grasses, je ne les digère pas et je termine toujours par une glace ou un sorbet.

— Dites moi, vous avez décidé du menu en fonction de mes goûts ?

— Mais non. Mes goûts et les vôtres se trouvent être les mêmes, tout simplement.

J'ai levé la main en direction du garçon.

Je vis des instants d'authentique bonheur, mais ressaisissons-nous. Je dois retourner à l'hôpital.

— Vous acceptez les cartes de crédit ?

— Certainement. Ce n'est pas un bistrot ici.

Bien sûr, mais je pensais au problème du règlement. Supposons un instant que ceci ne soit pas un rêve ni une hallucination, et que quelqu'un utilise ma carte pendant que je suis inconscient. Cela ne manquerait pas de provoquer un beau désordre, non ?

— Pardonnez-moi de vous presser, madame.

— Ne vous excusez pas. J'ai passé un excellent moment.

Je dois éviter de regarder l'heure ; sans doute est-il très tard.

Madame Neige avait posé le menton sur sa main et contemplait la nuit neigeuse. Son expression semblait trahir quelque regret. Si la vie nous avait mis en présence autrefois, songeai-je, je serais sûrement tombé amoureux.

— Vous avez été courageux.

Cette phrase toute simple m'a ému. Je l'ai prise pour ce qu'elle disait, d'autant plus facilement qu'elle émanait d'une inconnue.

OceanofPDF.com

La crique tranquille

J'ai sommeil. Dormir, dormir.

Apparemment, madame Neige m'a ramené sans encombre à l'hôpital, comme promis, mais je ne garde aucun souvenir de ce qui a suivi notre dîner.

J'ai réintégré ma couche dans l'unité de soins intensifs. Reliée à toutes sortes de tubes, ma carcasse est immobile.

Du moins ma sensation d'euphorie n'a-t-elle pas changé. Nulle douleur, peine ou peur, je souhaite juste que la douceur où je me sens plongé se poursuive éternellement.

Je n'ai pas rêvé. Madame Neige m'a bien raccompagné jusqu'ici. Et nous nous sommes séparés au pied du grand sapin décoré pour Noël.

— A présent, vous allez dormir comme un petit enfant, m'a-t-elle dit en me tendant la main. Je l'ai serrée, mais la séparation m'était dure et j'ai pris madame Neige dans mes bras.

— Eh bien, que vous arrive-t-il ?

Le menton posé sur mon épaule, elle m'a frotté doucement le dos de la main.

Peu m'importait à cet instant de savoir qui elle était et pour quelle raison elle m'avait invité à dîner. Elle avait délivré le moribond que j'étais de sa douleur et de son désespoir, elle m'avait rendu heureux. Au point que les flocons tombant en abondance me semblaient de moelleux pétales à la douce chaleur tombant sur moi.

J'avais le sentiment que des mots de gratitude seraient une souillure et je n'ai pu que l'enlacer ainsi.

Après un moment, elle a posé la main sur ma poitrine et m'a repoussé avec douceur. Un geste franc et pur de jeune fille lâchant une corbeille de fleurs dans le courant d'un ruisseau.

Ce n'est pas la Mort mais un ange, ai-je pensé. Et je me suis muré dans le silence, de crainte que la moindre parole ne la blesse.

Souriante, elle s'est effacée dans l'épais voile neigeux.

La suite, je suis incapable de me la remémorer.

— Est-ce que j'appelle la famille ?

Brusquement, j'ai perçu la voix d'une infirmière. Quelqu'un s'est penché sur mon visage. Le médecin de garde ?

— Non, ce ne sera pas la peine.

Hé là, ça va si mal que ça ?

— Mais il y a un homme qui se repose dans le couloir.

— Ah oui ? Oh, ça ira, ne le réveillez pas.

Pas rassurant, cet échange. A l'entendre, l'infirmière devait avoir du métier. Quant au médecin, aperçu furtivement, il était jeune.

Entre expérience de terrain et savoir de spécialiste, c'est la première qui a le plus souvent raison mais c'est le second qui détient le pouvoir de prendre les décisions, en vertu d'un principe hiérarchique discutable.

Toutefois, en ce qui me concerne, je donnerais raison au médecin. Après tout, il n'y a pas très longtemps, je m'étais glissé hors de mon lit et je l'avais réintégré après m'être régalé d'un repas aux fruits de mer. Je ne me voyais pas du tout trépasser.

Un changement se serait-il produit dans mes constantes, suite aux légers efforts que j'ai faits ?

Le médecin donne des instructions, l'infirmière tripote ma poche à perfusion. Quel besoin avez-vous d'y toucher ? Je ne peux pas bouger, ce n'est pas plus compliqué que ça, je n'ai mal nulle part.

J'aimerais juste qu'on me fiche la paix. Pour le moment, ma vie n'est pas menacée, je nage dans le plus exquis des bonheurs.

— Réveillez-moi s'il y a quoi que ce soit.

Le médecin est sorti. Je jurerais qu'il était en train de faire un somme comme ça, avec sa blouse. Dur métier, pas de doute, un fossé sépare l'image qu'on s'en fait et la réalité.

L'infirmière partie à son tour, le calme a repris possession des lieux.

Dans la chambre ni trop éclairée ni trop sombre régnait la clarté feutrée

diffusée par les fenêtres doublées de *shôji*. Quelqu'un en bonne santé s'ennuyerait comme un rat mort, mais moi dont le corps est réduit à une activité minimale, je savoure un moment d'une grande richesse.

La meilleure comparaison possible me semble être avec un ours ou un écureuil bien au chaud dans le trou où ils hibernent. Dans l'entre-deux du sommeil et de l'éveil, ils digèrent peu à peu les baies de l'automne amassées dans leur estomac, tandis que s'écoulent les heures paisibles.

Je me suis rendu compte que ma vie n'avait jamais encore comporté un tel moment de paix, de repos. Mes nuits, je les passais, recru de fatigue, à dormir d'un sommeil de brute inconsciente, chaque matin je me levais d'un bond et prenais la direction du bureau. Que je lise ou regarde la télévision, je ne pouvais me concentrer, je pensais toujours à autre chose. Pareille existence était devenue une seconde nature, avec pour résultat que je n'avais aucune idée de ce que je ferais la retraite venue.

Je n'avais cessé d'être en première ligne.

Admettons alors que je sois heureusement revenu à la vie, la question se pose : que faire pour accéder à une existence nouvelle ?

A la différence d'un soldat affrontant l'ennemi, je connaissais avec précision le jour où je quitterais mon emploi. D'où cette course de fou dans laquelle je m'étais lancé pour atteindre mes objectifs, alors que j'aurais dû commencer par réfléchir. J'avais encore tellement de tâches à accomplir qu'à l'approche de la date fatidique, je me suis même demandé si je ne devais pas la repousser d'un ou deux mois.

Dans ces conditions, je n'avais pas pris un jour de congé. Dès lors que je serais parti, je serais oisif, et pour longtemps, me raisonnais-je. Je ne voyais pas pourquoi je devrais user de ce droit pourtant légitime pendant que j'étais en activité.

Et puis voilà, dès lors que j'ai été parti, je me suis effondré. Les félicitations et applaudissements des collègues et collaborateurs, je les écoutais d'une oreille lointaine. Je n'étais plus obligé de me démener mais c'était une réalité que je n'arrivais pas à concevoir.

Aucun passe-temps digne de ce nom ; rien que j'aie envie de faire dans l'immédiat. En attendant, j'envisageais avec Setsuko de nous offrir le luxe d'un beau voyage à l'étranger, mais même cela restait de l'ordre du raisonnable, ne méritait pas le nom de « rêve ».

Pour dire le fond de ma pensée, je ne pouvais m'imaginer prenant l'avion dans un but autre que professionnel.

Que faire maintenant ? Si je devais conserver de lourdes séquelles, mes chances d'une nouvelle existence se trouveraient considérablement réduites.

Des échos de conversation me parvenaient de la salle des infirmières puis Tôru est arrivé à pas de loup.

— Comment tu vas, Mâchan ?

Comme ci comme ça, tu n'as qu'à voir.

Tôru ne m'a jamais appelé par mon nom de famille. C'est Masakazu ou Mâchan.

Il a pris ma main reliée aux tubes entre les siennes, l'a frottée avec douceur. J'ai ressenti de la gratitude autant que de la répugnance. Mais mon immobilité forcée m'empêchait de me libérer et j'ai dû me laisser faire.

Sa main était épaisse, rugueuse, un véritable gant de base-ball. Des dizaines de milliers de mains serrées durant ma carrière, c'était la plus virile, la plus brutale.

— Setchan est rentrée. J'sais pas si j'peux être utile...

Bien sûr que si, ai-je répondu à part moi.

Sa tiédeur s'est communiquée à ma peau, m'a parcouru tout entier.

— Tu m'entends, Mâchan ?

Je t'entends, oui. Continue, veux-tu ?

— Va pas accepter de baisser les bras, hein.

Je dois certainement avoir un visage paisible. Et c'est ce qui ne lui plaît pas.

Dis donc, tu ne crois pas que tu parles trop fort ? Je veux bien que tu t'imagines parler à voix basse, mais ta voix de stentor gêne tout le monde.

— C'est plus la peine de travailler. Bien payé comme tu l'étais, tu vas empocher un joli magot et toucher une belle retraite. Tu peux vivre pépère même centenaire, mon gars.

Oui, et alors ? Ce n'est pas grand-chose comparé à la fortune que tu as amassée. Ceci dit, je ne me plains pas.

— Que comptes-tu faire pour Setchan ?

Cette question ! Que je sois vivant ou mort, elle sera à l'aise.

— Ecoute un peu, Masakazu. Y a une chose que je brûle d'envie de te dire mais je peux pas. J'suis ton copain de toujours, bon, mais c'est pas pour

autant que j'ai le droit de fourrer mon nez dans les histoires entre toi et Setchan, pas vrai ?

Oh. Dis voir, c'est l'occasion ou jamais. Jusqu'ici, je n'ai jamais prêté l'oreille à tes sermons, mais cette fois je t'écoute, à toutes fins utiles.

J'ai senti ses mains renforcer leur pression. Allons bon, qu'est-ce qu'il va me sortir ?

— T'as rien dit à Setchan, hein ? A l'époque où vous vous êtes mariés, ça la tracassait tellement qu'elle m'a interrogé. Si toi tu pouvais pas parler, j'vois pas comment j'aurais pu lui en dire plus. J'suis pas vraiment au courant, c'est tout ce que j'lui ai donné comme réponse. Je pouvais guère faire autre chose que de rester dans le vague. Du coup, elle m'a plus jamais posé de question. J'te fiche mon billet qu'elle s'est dit qu'il s'était passé de drôles de choses et qu'elle a pris peur. Imagine un peu qu'elle perde son mari, sans rien savoir de plus. C'est pour le coup que tu te prépares un séjour en enfer, je t'dis !

De quoi tu te mêles ? C'est ma vie privée, dis donc. Que je sois né ci ou ça, que j'aie été élevé comme ci ou comme ça, quelle importance ça a pour elle ? Cette histoire me donne la nausée rien que d'y penser et je devrais la raconter à ma femme ?

Il n'en avait pas fini avec son sermon.

— C'est pas que j'te comprends pas, tu sais. Je dirais même plus, j'suis le seul au monde à te comprendre. Tu trouves pas ça bizarre quand même ? Que ta moitié sache pas d'où tu sors, mais que moi, un étranger, je le sache ?

« D'où je sors » ! Il y a de l'abus. Mais c'est vrai que les premières années de la vie sont déterminantes, accordons-lui donc qu'il n'a pas entièrement tort.

Tant qu'à faire, j'aimerais bien être « sorti » d'une manière plus insolite. Pouvoir avouer, par exemple : « En fait, je suis la grue du conte », « Je suis non la princesse mais le prince Kaguya et je suis né dans un bambou », ou bien « Je suis un extraterrestre, j'ai été envoyé dans une capsule depuis un astre disparu depuis ». Si je débitais quelque chose de ce genre, sûr qu'elle serait soulagée.

Hé, Tôru. Il n'y a pas de quoi pleurnicher, voyons. Toi, décidément, tu ne changeras jamais, quand tu n'as pas la larme à l'œil, tu ris ou tu te mets en colère, toujours aussi affairé, dis donc. Heureusement que tu n'es pas

devenu employé de bureau.

J'entendais les sanglots qu'il s'efforçait d'étouffer lorsqu'une idée a surgi en moi.

Il a tout avoué à sa femme. Comme il estime avoir bien fait, il ne peut supporter que je m'accroche à ce secret.

Tout bien réfléchi cependant, sa situation est différente de la mienne. Après le collège, il est devenu apprenti charpentier, son patron appréciait sa personnalité et ses capacités, il l'a pris pour gendre. Autrement dit, ses origines étaient connues d'emblée. Il n'a pas eu besoin d'avouer quoi que ce soit.

D'ailleurs, il aurait de toute façon tout avoué à sa femme. Ni le mensonge ni le secret ne s'accordent avec son tempérament.

Un menteur, moi ? Je ne pense pas. Je me contente de révéler le strict nécessaire.

— Tout ça pour te dire, Mâchan... Faut te réveiller et te confier à Setchan. Lui apprendre combien t'as pu ramer dans ta vie. Si ça te fait honte, demande-lui d'abord de rien répéter à Akane et Takeshi. Les enfants ont pas besoin de le savoir.

Tutut ! Tu me vois lui parler de ça maintenant, au bout de quarante ans ?

Me confier ? De quoi tu parles, là ? Comme si j'étais un Kaguya de conte ou un extraterrestre !

Je n'ai pas de secret. Les années dont parle Tôru ont été un mauvais rêve. On n'a pas besoin de raconter un rêve, et quelques variantes au scénario ne font pas un mensonge.

J'ai réécrit ma vie. C'était pour mener une vie normale.

— Bougre de neige qu'ose pas dire son nom. Ça tombe, ça tombe et ça reste même pas, a lancé Tôru, tourné vers la fenêtre.

Bien fait pour toi, j'ai envie de dire. A ce train-là, tu n'auras pas besoin de travailler demain.

Le tissu dru de la neige continuait de marbrer le mur clair.

J'ai compris ce dont Tôru s'était souvenu en regardant cette « neige qu'ose pas dire son nom ».

Cela remontait à bien longtemps. Mars 1970. La même neige tombait.

Je venais de livrer mes journaux et sortais de la petite boutique lorsque je suis tombé sur Tôru en vêtement de travail. Il attendait. Cigarette au bec, piétinant le sol.

— On chôme aujourd’hui. J’peux y aller avec toi ?

— Tu fais comme tu veux.

J’ignore s’ils avaient vraiment arrêté le travail à cause de la neige ou s’il avait convaincu son patron de lui accorder sa journée. Toujours est-il qu’il m’a fait l’amitié de venir avec moi voir la publication des résultats du concours d’entrée à la fac. Si j’ai très peu de souvenirs de cette période-là, cette journée est quand même restée gravée telle une miniature dans ma mémoire.

Je n’avais pas les moyens d’être recalé et de devoir repasser l’année suivante. Les droits d’inscription au concours étant loin d’être négligeables, j’avais fait l’impasse sur toutes les universités d’Etat sauf une. J’avais déposé une demande de bourse d’études et, par prudence, j’avais aussi déposé ma candidature auprès du journal.

Au départ, j’avais choisi cette fac non parce que je la savais dans mes cordes mais pour son système de bourse de longue tradition. Il était spécifié quelque part une condition sibylline permettant d’être exonéré de droits d’inscription si la personne à laquelle incombait le paiement des droits décédait dans l’année précédant l’entrée à l’université du candidat. » Ce qui, en somme, pouvait se traduire par : On vous aide en cas de tuile, mais si vous n’avez pas le sou, vous ne remplissez pas les conditions requises. »

Je m’étais dit que c’était pousser l’absurdité vraiment trop loin et j’avais postulé, mais, peu rassuré, j’avais assuré mes arrières en faisant aussi une demande au journal.

Bien sûr, dans un cas comme dans l’autre, mon dossier serait examiné après mon admission. Si bien que ce qui importait le plus pour moi n’était pas d’être reçu en tête de liste mais le résultat de cette entrevue.

Vu le milieu d’où je venais, je pouvais déjà tout juste me permettre de fréquenter un lycée municipal à plein temps, en étant logé dans la boutique du journal qui m’employait. Quant à envisager de poursuivre mes études, cela tenait d’une guerre où prévalaient chance et endurance plus que travail.

Lorsque nous avons découvert mon numéro sur le panneau d’affichage des reçus, Tôru s’est laissé lentement tomber à croupetons et s’est mis à tirer sur une cigarette au milieu de la neige qui n’osait pas dire son nom.

Je vais réécrire ma vie, ai-je pensé. Afin de mener une vie normale.

— T’écoutes, Masakazu ? Ta femme et tes gosses peuvent bien me tanner

tant qu'ils voudront, tu peux être sûr que j'pourrai jamais répéter les secrets que t'auras emportés dans la tombe.

J'ai compris, oui. Et puisque j'ai compris, rentre chez toi et dors. Si je reviens à la vie et que l'envie m'en prenne, j'en parlerai. Enfin, juste assez pour que ni Setsuko ni Akane ni Takeshi ne dépriment.

Maintenant, dis voir, tu ne voudrais pas me laisser dormir un peu ? Je me sens merveilleusement bien. Si je peux m'endormir ainsi, je suis sûr de faire un rêve formidable.

L'infirmière est arrivée.

— Euh... Si vous voulez, vous pouvez venir boire quelque chose à notre local.

Je le disais bien, ta voix est pénible à entendre.

— Non, ça ira. J'ai bu une canette de café tout à l'heure.

Abruti. S'agit pas de ça. Elle te suggère de t'en aller.

— Allons, vous ne pouvez pas refuser. Il y a aussi des gâteaux.

— Ne vous dérangez pas pour moi. Les gâteaux, vous savez, je cours pas trop après.

Elle a doucement desserré ses mains, pris mon pouls. Enfin, disons que vu l'appareillage auquel j'étais relié, elle a fait comme si.

— Bon ben, d'accord, allons-y.

Ah, tu as enfin compris. Poussé dans le dos d'une main légère, il a quitté la chambre d'un air abattu, comme un gosse.

Cette infirmière chevronnée. Elle échappe à mon champ de vision mais je jurerais que c'est une beauté.

On dirait que Tôru est en train de se faire servir le thé promis au milieu des infirmières. Mais ne parle pas si fort ! Je me demande si le lascar s'en rend compte.

Bon, je peux dormir maintenant. Quelle sorte de rêve vais-je faire ? Si possible, je ne demanderais pas mieux que de revoir madame Neige...

Mon corps se dissout peu à peu dans le noir. Je perçois à présent des bruits de vagues. Non un ressac violent, mais le flux et le reflux incessant de vaguelettes léchant le bord de mer.

Libéré de mes entraves, je flânais sous un dôme constellé d'étoiles. A un moment, l'une d'elles a grossi, est devenue pièce de monnaie puis boule, jusqu'à finir en cercle étincelant.

Depuis quand étais-je là, je n'en avais pas la moindre idée mais je me

tenais dans une crique tranquille, en plein cœur de l'été.

Le soleil était exactement au zénith, mon ombre occupait une surface minime. J'ai senti soudain la brûlure de gros grains de sable blanc sur mes plantes de pieds.

Aïe aïe, ça brûle !

Je me suis précipité dans la mer tiède. Je portais un short et les vagues minuscules ont léché mes mollets.

Deux promontoires à droite et à gauche étaient couverts de pins. Au-delà, on apercevait la pleine mer. Bien que la topographie fût celle d'un excellent port naturel, je ne voyais pas le moindre bateau de pêche, indice probable que la plage s'avancait loin en pente douce.

C'était la raison de la présence d'enfants qui s'ébattaient par-ci par-là dans l'eau. De surveillants ou de bouées marquant les limites d'une baignade autorisée, je n'en voyais nulle part.

Les vagues de l'océan étaient bloquées à l'entrée de la baie et seuls le vent et les vaguelettes parvenaient jusqu'ici.

Un rêve magnifique. Mais cette fois encore, j'y trouvais un excès de réalisme. Même en faisant abstraction du paysage, la chaleur de ce sable qui m'avait incendié la plante des pieds, le contact du vent trop fort sur ma peau ne pouvaient appartenir qu'à la réalité.

A cet instant, je me suis rendu compte que j'étais déjà venu à cet endroit.

Face au large, j'ai crié les prénoms de ma femme et de ma fille. Qu'elles se donnent du bon temps m'était égal mais l'idée m'était venue qu'elles avaient peut-être faim. Aucune tête ne s'est tournée vers moi malgré mes appels. En revanche, un « Oui ! » m'est parvenu du bord de la plage et ce n'était ni la voix de Setsuko ni celle d'Akane.

Il y avait là une modeste buvette isolée, où une inconnue en légère robe blanche agitait le bras à mon adresse.

Le banc où elle était assise, à l'écart de l'avant-toit auquel s'appuyait une cannisse, recevait le plein soleil. A la voir, elle paraissait vraiment s'être morfondue à attendre on ne sait qui, le soleil était monté dans le ciel, les ombres s'étaient retirées et, bien que restée seule dans la lumière, elle s'était entêtée à patienter.

J'ai regardé à la ronde mais sans apercevoir personne qu'elle aurait pu attendre. Son regard était dirigé droit dans ma direction.

J'ai passé la main sur le devant de mon tee-shirt et de mon bras, m'assurant par ce geste que je ne rêvais pas. J'avais retrouvé toutes mes facultés physiques. Mieux, j'ai cru sentir que j'avais gagné en muscles.

J'étais très probablement sorti d'affaire. Ensuite, j'avais suivi consciencieusement les séances de rééducation et recouvré mes forces perdues, mais je suppose que des troubles affectaient encore mon cerveau car je ne me rappelais rien de ce qui s'était passé jusque-là.

Toujours debout au bord de l'eau, je lui ai rendu ses signes de la main.

Aïe aïe aïe !

Je suis parti en courant sur la plage en faisant de vilains sauts de cabri. L'inconnue s'est mise à rire aux éclats. Comme elle n'aurait certainement pas ri d'une aussi folle manière en présence d'un parfait inconnu ou d'un homme de rencontre, j'en ai conclu que j'avais lié amitié avec elle durant ce temps dont je n'avais pas le souvenir.

— Je suis si contente. Vraiment, quel bonheur !

Elle me félicitait du fond du cœur. Je me suis assis sur le banc, j'ai fait tomber le sable de mes plantes de pieds, puis je lui ai répondu : « Merci, c'est à vous que je le dois. »

Qu'aurais-je pu dire d'autre ? Mon cerveau ne pouvait m'apprendre qui elle était, mais à voir son air heureux, il ne faisait aucun doute qu'elle s'était rongée d'inquiétude.

— Quel bonheur, oui, quel bonheur !

Elle m'a tendu une petite bouteille de limonade entamée, tandis qu'elle me frottait le dos.

— Il fait si chaud. Tenez.

Du rouge à lèvres demeurait sur le bord du goulot mais je n'ai pas hésité. J'étais trop assoiffé, et je savais que cette femme était quelqu'un qui m'était très proche.

La douceur pétillante de la boisson m'a revivifié. Je suis d'une constitution plutôt accommodante car je n'ai pas à suivre de régime, mais nous vivons des temps qui imposent de surveiller en permanence notre santé, si bien que qu'il y avait longtemps que je n'avais pas bu de boisson sucrée.

— Vous auriez dû rester sous le couvert, lui ai-je dit en choisissant mes mots.

— C'est que je dois vous surveiller.

J'ai promené mon regard vers le ciel et sa courbe qui suivait la petite anse. Le soleil radieux déversait ses rayons partout à la ronde et j'ai songé que, n'eût été le souffle qui venait du large, je n'aurais pu rester une seconde de plus ici.

Elle a fouillé dans un panier de rotin, en a sorti une paire de lunettes de soleil aux verres très sombres et les a mises. Son visage sans maquillage s'en est trouvé occulté, seuls restaient les deux traits rouges de ses lèvres.

Probablement sans qu'elle en eût conscience, ses seins se devinaient sous le léger tissu de la robe. Comme je ne pouvais pas trop l'observer, j'ai détourné les yeux vers le ciel et la mer.

Qui êtes-vous ?

Ce n'était pas le genre de question à poser à quelqu'un qui se réjouissait de ma guérison.

Une autre copine du club de gym de Setsuko ? A la différence des jeunes femmes qui s'habillent avec recherche ou s'efforcent de se cultiver, je la trouvais nimbée de l'aura de celle qui poursuit un idéal.

Anti-âge. Un culte bien empoisonnant.

Depuis combien d'années Setsuko fréquentait-elle ce club de remise en forme ?

Je lui avais toujours connu le même tempérament – elle ne prenait pas un gramme, ne souffrait d'aucune maladie et de surcroît n'était pas sportive –, ce qui fait que quand elle me l'avait annoncé, je m'étais demandé ce qui lui était passé par la tête. Mais dès lors qu'elle s'y était mise, sa morphologie avait clairement changé.

Et si tu t'inscrivais toi aussi ? l'avais-je entendue me dire bien des fois, mais sans que cela suscite d'intérêt chez moi. C'est vrai, quoi, après un certain âge, il est plus naturel d'appréhender de voir s'épuiser son énergie que de chercher à se muscler.

Or, Setsuko, qui avait un caractère agréablement réservé mais qui pouvait aussi aller jusqu'à la passivité, avait peu à peu rajeuni, au physique comme au moral, ce que je voyais avec plaisir, de même que je trouvais utiles les informations sur la santé qu'elle rapportait de son club.

A mon avis, c'est grâce à cette activité qu'elle avait comblé le vide qui s'était installé chez nous après le mariage d'Akane. Moi, j'avais mon travail, mais elle, pour qui être épouse et mère représentait tout s'était

retrouvée, je crois, livrée à elle-même. J'en avais conclu qu'elle avait fait le choix le plus sage.

Voyons, me suis-je dit, et je me suis mis à chercher si une personne coïncidait avec les rumeurs que Setsuko m'avait rapportées concernant ses amies du club de gym. Le hic était qu'elle en parlait régulièrement avec flamme lors des repas mais que, non loin d'être excédé, je l'écoutais d'une oreille plus que distraite.

J'ai élaboré une hypothèse sur cette inconnue qui venait de succéder à madame Neige.

D'après Setsuko, celles qui voulaient simplement maigrir ne faisaient pas long feu. Elle renonçaient tôt, qu'elles aient atteint ou non leur objectif. Bref, celles qui méritaient l'appellation de vraies membres du club de gym voulaient s'entraîner et non pas maigrir. En termes de religion, serait-ce la différence qui sépare ceux qui prient et ceux qui recherchent la vie spirituelle ?

En conséquence de quoi, les anciennes formaient un cercle qui se démarquait nettement de celui des suiveuses de régime. C'était un univers on ne peut plus religieux, et féminin. Il va sans dire que ceci n'était pas un commentaire de ma femme mais seulement ce que j'avais déduit de ses histoires.

Je jurerais que les liens à l'intérieur du groupe sont très forts. On peut concevoir qu'apprenant que le conjoint de Setsuko était subitement tombé malade, les copines, dont l'unique doctrine était « la santé », ne lui ménageaient pas leur aide.

Pour commencer, leur meneuse, madame Neige, a fait tout ce qui était en son pouvoir, puis à sa place est apparue cette inconnue en robe d'été blanche. Que vaut cette hypothèse ?

Je n'avais pas pris le temps d'examiner son visage, mais son comportement me disait qu'elle était quelqu'un de calme. Sa façon de s'exprimer suggérait qu'elle n'avait pas un âge bien éloigné du mien. Soit à peu près celui de Setsuko, la petite soixantaine, disons ?

Nous avons partagé le même long silence tandis que nous regardions la crique silencieuse. La bouteille de limonade était posée entre nous et nous y buvions tour à tour. Je ne ressentais pas le besoin de meubler le temps qui s'écoulait. Son silence magistral s'expliquait sans doute par son caractère taciturne. Et son compagnon, ai-je supposé, devait lui ressembler, si bien

qu'ils se parlaient généralement peu.

Les cris joyeux des enfants étaient si lointains qu'ils paraissaient fondus dans le clapotis des vagues. Je les percevais à peu près autant que le claquement du petit drapeau annonçant *Glace pilée* à l'avant-toit de la buvette.

— On peut en avoir une autre ? s'est-elle enquis en s'emparant de la bouteille dont elle a fait tinter la petite bille prise dans le col. Aussitôt est apparu au fond de la cabane un jeune homme athlétique bruni par le soleil.

— Une seule ?

— Oui.

Il a enfoncé la bille-bouchon devant nous. Une scène disparue de notre quotidien ces dernières années. En enfonçant au moyen d'un décapsuleur spécial la bille dans son logement, on libère un petit jet de bulles.

Je ne voyais pas pourquoi nous partagions une unique bouteille.

— Nous avons l'air d'un couple d'amoureux, vous ne trouvez pas ?

Elle m'a tendu la bouteille à laquelle elle venait de boire.

— Ce n'est pas pour me déplaire, lui ai-je dit avec un sourire. J'avais enfin été capable de la regarder en face. Et si je souriais, ce n'était pas du bout des lèvres.

On dirait bien que le but véritable de l'anti-âge n'est pas d'avoir l'air plus jeune qu'on ne l'est. Il est de faire valoir le charme de son âge réel. A ce propos, j'ai comme l'impression que récemment Setsuko a, je n'irais pas jusqu'à dire rajeuni, mais a embelli. Si cela saute aux yeux de celui qui la voit quotidiennement, nul doute que les autres aussi lui trouvent du charme.

Vu le résultat auquel parviennent ceux qui sont lancés dans cette recherche, peut-être devrais-je me convertir ? J'ai la chance de disposer de tout mon temps.

Attends un peu, veux-tu ?

Pas de conclusion prématurée. C'est un fait que l'hypothèse que j'ai envisagée – les copines coopérant à ma rééducation – semble la plus raisonnable. Et l'amnésie qui m'affecte s'expliquerait en bonne logique par des séquelles cérébrales.

Cependant, hier soir – mais est-ce le mot adéquat ? –, en tout cas, ce fameux soir où il neigeait, je me suis échappé de l'unité de soins intensifs et j'ai fait un dîner fastueux. Ajoutons à cela que j'ai constaté de mes propres

yeux que mon corps restait allongé dans mon lit.

S'il en est ainsi, je ne peux éliminer une seconde hypothèse. A savoir que tant madame Neige que cette femme en robe bain de soleil – dont je ne sais si elles sont la Mort ou des anges, si leur mission est de « venir au-devant de moi » ou bien de « m'encourager » – sont deux entités éminemment surnaturelles inconnues de ce monde.

Je ne peux me prononcer pour l'une ou l'autre de ces deux hypothèses antagonistes. En effet, le rationnaliste impénitent que je suis se refuse absolument à choisir la seconde. En somme, je suis conscient que mes principes me poussent à privilégier la première, mais le cran me manque pour trancher.

Natif du Lièvre, hein, indécis ? Oh non. Prendre mes principes pour des vérités va à l'encontre de mon esprit « libéral ».

Pour autant, m'en remettre ainsi à un bienheureux silence ne résout rien. Le moment est venu de l'interroger avec la bonne foi et la franchise qui me sont coutumières.

— Ma femme craint de s'exposer au soleil. Elle dit que ça marque la peau.

— Moi non. J'adore *celui-qui-brille-dans-les-cieux*.

Elle venait d'employer cette expression si mignonne que j'en ai souri. Enfant, je l'employais souvent mais elle a fini par se perdre.

Ces derniers temps, le hasard d'une conversation fait renaître dans ma bouche un mot ou une expression tombés en désuétude. Phénomène de sénescence, j'imagine, qui nous fait perdre les souvenirs proches et, à l'inverse, ramène les plus anciens à la surface. En tout état de cause, je venais d'avoir la preuve que l'inconnue n'était pas d'un âge bien différent du mien.

— Vous permettez que je vous parle de ma situation ?

— Faites, je vous en prie.

— Eh bien, figurez-vous que je n'ai pas encore toute ma tête. Je ne me rappelle pas ce qui m'est arrivé entre mon départ de ma chambre d'hôpital et mon arrivée ici.

Elle a bu une gorgée, sans sourire ni montrer de surprise.

— Il n'y a rien à y faire.

Son profil exposé au soleil ne présentait aucune ombre. Sous sa chevelure ramassée en chignon, le front respirait l'intelligence, et son nez, malgré son

arête rectiligne, était dépourvu de froideur. Je ressentais une véritable fascination.

— Et pour cette même raison, voyez-vous, j’ignore qui vous êtes.

Sans se détourner du paysage marin, elle m’a tendu la bouteille en silence. J’ai perçu l’odeur de son rouge à lèvres mêlée à la douceur qui s’écoulait dans ma gorge.

— Je suis confus de vous le demander, mais pouvez-vous me dire comment vous vous appelez ? Je ne l’oublierai plus cette fois.

Alors, elle a soudain émis dans un bref murmure : « *Irie shizuka* ».

Sans doute qu’elle voulait dire « Cette crique est paisible », mais j’en ai conclu qu’elle venait de me donner son nom.

— Je vois. Votre petit nom est Shizuka, c’est bien ça ?

Son profil s’est relâché, ombré de gêne.

— Si vous voulez.

Bien que conscient du malentendu, je n’ai pas osé l’interroger davantage. Le nom de Shizuka lui allait à la perfection.

— D’accord. Et votre nom est Irie. Madame Shizuka Irie.

— Si vous voulez.

— Je me rends compte que je vous ai causé bien du tracass. Franchement, je ne sais comment m’excuser.

— Il n’y a pas de quoi.

L’été battait son plein. Je m’étais effondré dans le métro en décembre, ce qui faisait que j’avais perdu la mémoire pendant sept voire huit bons mois.

Rien, je ne me rappelais rien. Je m’étais endormi profondément dans mon lit, une nuit où il neigeait, pour me réveiller dans cette anse tranquille. J’ai passé la main sur ma cuisse que dévoilait mon short. Indéniablement, j’étais davantage musclé maintenant. Apparemment, je m’étais donné à fond aux exercices de rééducation. Mes jambes s’étaient amaigries au fil des années. Mes collègues s’en plaignaient tous. Quelle que soit sa morphologie, chacun de nous perd en musculature, ses jambes s’amaigrissent. Je ne peux rien dire des femmes, pour les hommes, en tout cas, cette évolution a véritablement de quoi affliger.

— Vous avez rajeuni, a-t-elle lâché.

Cette courte phrase m’a laissé perplexe. Je ne voudrais pas en jurer mais ces jambes robustes et cette agréable sensation de légèreté ne sont-elles pas le résultat de la rééducation ?

Et si le temps avait fait machine arrière ?

— Vous avez rajeuni, a de nouveau murmuré Shizuka comme pour me convaincre, tout en contemplant la crique.

J'ai interprété ces paroles ainsi : « Vous n'avez pas retrouvé vos muscles à force d'exercices, vous êtes revenu à vos jeunes années. »

Ce n'était décidément pas quelque chose que le rationnaliste que je suis pouvait admettre, tout bien considéré, cependant, rien ne m'étonnait depuis que j'avais été capable de quitter l'unité de soins intensifs pour aller dîner.

J'éprouvais une sensation de déjà-vu devant cette scène. Le paysage, je pouvais l'avoir vu dans une émission télévisée de voyages ou sur des illustrations de magazines, mais le sable brûlant, la brise de mer vivifiante, et jusqu'aux voix enfantines qui se répercutaient sur les falaises, tout cela semblait remonter de souvenirs lointains.

— Je me demande si je suis déjà venu ici.

Elle a hoché la tête.

— Tout à l'heure, vous avez appelé votre femme et votre fille, n'est-ce pas ?

En effet, lorsque, libéré des ténèbres, je m'étais retrouvé en pleine lumière, j'avais lancé leurs prénoms face à la mer. A ce moment-là déjà, présent et passé se confondaient dans mon esprit. Autrement dit, il m'était arrivé de venir ici en famille autrefois.

— Impossible de me souvenir.

— Vous êtes bien indifférent.

— C'est vous qui le dites. Je me demandais si elles n'avaient pas faim.

— Sans plus, quoi, comme toujours.

— Hé, vous dites ça mais n'est-ce pas du devoir de l'homme, ce « sans plus » ?

Elle s'est tournée lentement vers moi. Ses yeux étaient invisibles derrière l'écran de ses lunettes mais son expression suggérait la stupéfaction, ou le mépris.

J'étais sans doute allé trop loin. Alléguer que mon seul devoir était de nourrir femme et enfants, c'était parler comme un primitif.

Les jeunes d'aujourd'hui sont absolument incapables de le concevoir, mais chez les gens de ma génération subsistait la coutume héritée des premiers hommes qui voulait que le mâle parte à la chasse et rapporte du gibier et que la femelle reste dans la caverne à s'occuper des petits. Il est

possible que j'aie fait partie de la dernière génération à avoir conservé ce mode de vie transmis depuis des dizaines de milliers d'années.

S'y ajoutait ma peur viscérale de la faim. Une peur qui continuait d'être plus forte que tout, malgré les mœurs qui privilégiaient désormais la famille par rapport au travail.

— Vous avez retrouvé un plaisir de vivre que vous aviez oublié.

Les souvenirs de cette plage ont ressuscité petit à petit.

— Vous êtes bien à plaindre.

Les hommes en général passent-ils d'agréables vacances en famille ? Est-ce qu'ils ne feraient pas que simuler le plaisir qu'ils en ont ?

A cette époque-là, en tout cas, je n'étais pas disposé à rechercher le repos dans ma famille. J'y voyais une sorte de loge d'artiste pour les entractes, tout au plus un endroit où revoir mon texte avant la scène suivante ou bien souffler et reprendre quelques forces.

Naturellement, les parties de golf avec les clients étaient fréquentes et comme j'étais incapable de m'habituer à leur semaine de cinq jours, j'allais au bureau même si aucun travail ne m'y appelait ou bien je sortais avec un client boire un verre dans un bar.

Aussi, lorsque ma femme et ma fille avaient déclaré avec insistance qu'elles voulaient aller au bord de la mer, cela m'avait laissé de marbre. Je m'étais contenté de remplir mon devoir paternel.

Et nous étions venus sur cette plage. Je crois me souvenir que la société possédait une villa dans une station thermale assez proche et le gardien m'avait indiqué cette crique où la mer était tranquille.

Je ne m'étais pour ainsi dire pas baigné, passant la journée avec l'esprit ailleurs. Oui, j'étais resté assis sur la terrasse de cette buvette à boire de la bière et à somnoler. Akane était encore à l'école primaire. C'était une époque légère, sans ordinateur ni téléphone portable.

— Ça vous est revenu, on dirait ?

— Grâce à vous. Je ne suis pas à plaindre, vous savez. Ces années-là, les affaires allaient encore bon train, chacun sentait qu'il risquait de rester en rade s'il faisait preuve de trop de dilettantisme dans le boulot.

— Vous croyez ? Faites un petit effort, rappelez-vous.

Shizuka était toujours aussi avare de paroles. J'ai parcouru la crique du regard, tandis que me revenaient progressivement mes souvenirs de cette

journée.

— L'être humain oublie ce qui lui est désagréable.

— Ça ne m'était pas désagréable. J'en garde un bon souvenir.

A peine avais-je dit cela que la pioche qui déterrait mes souvenirs les uns après les autres a heurté la roche.

Je me suis avancé pour appeler Setsuko et Akane qui ne se décidaient pas à ressortir de l'eau alors que l'heure de déjeuner était arrivée. Ensuite, après le repas, j'ai laissé Setsuko se reposer dans la cabane et j'ai bâti un château de sable avec notre fille. Je ne savais pas nager. Il n'y avait là rien d'extraordinaire, les écoles de notre génération qui disposaient d'une piscine étaient rares, mais je ne le leur avais jamais dit.

Je me suis retourné brusquement et j'ai aperçu la silhouette de Setsuko figée sous le cagnard. Au premier coup d'œil, j'ai saisi ce qu'elle était en train de faire.

Elle serrait contre sa poitrine la photographie de notre malheureux fils.

Je me suis approché en frappant de mes pieds le sable brûlant, façon pour moi de passer ma colère.

— Tu ne veux pas arrêter, dis ?

J'ai tenté de lui arracher l'étui d'argent en sautoir sur sa peau mouillée. Elle ne l'a pas lâché.

Aucun souvenir de l'échange que nous avons eu ensuite. J'ai vidé ma colère sur elle au lieu de tenter d'adoucir sa peine, elle est demeurée blottie en serrant contre elle la photo, nuque bronzée par le soleil.

Shizuka a dit dans un soupir triste :

— Vous lui devez de vous rappeler un peu mieux que ça.

— « Lui » qui ?

— Mais personne en particulier.

— Moi peut-être ? Trêve de belles phrases ! De quoi vous mêlez-vous ? lui ai-je renvoyé grossièrement.

Subir pareille intrusion dans mon intimité m'avait mis hors de moi.

— Mais ça fait pitié d'oublier comme ça.

— Les choses qu'on est obligé d'oublier, il y en a des tas, allons. C'est quelque chose que vous devriez savoir vous aussi, à votre âge.

Qui est cette femme ? Si elle n'est pas une amie de Setsuko, est-ce qu'elle serait membre de je ne sais quelle secte religieuse ?

Cette possibilité m'effrayait. Setsuko avait beau feindre depuis longtemps

d'avoir fait son deuil, elle portait en elle une blessure qui ne se refermerait jamais. Cela valait pour moi aussi, sinon que c'était sans comparaison avec son attachement maternel. Les années qui passaient ne lui apportaient pas l'oubli, au contraire, elles exaspéraient sa douleur et je n'aurais pas été autrement surpris si elle s'était mise à croire en dieu sait quoi. Elle n'était pas femme à confier sa peine sinon à quelqu'un de très proche. En tout cas, pas aux membres de son club.

— Mentir n'est pas une bonne chose.

— Je le sais bien. Seulement voilà, si nous n'avions pas fait comme si de rien n'était, nous n'aurions pas pu rester ensemble. Nous avons fait semblant d'oublier et c'est très bien comme ça.

Haruya était mort à quatre ans. L'accident de voiture n'avait pas été fatal. Il avait contracté une pneumonie à l'hôpital et on n'avait finalement rien pu faire. Tout s'était passé si vite, un vrai cauchemar. Akane était encore au berceau.

Je tenais Setsuko pour responsable car elle n'avait pas bien surveillé le gamin, mais de mon côté, je m'étais contenté de quitter le bureau un peu plus tôt alors qu'il était au plus bas, nous aurions pu nous lancer sans fin des reproches à la tête. Nous nous étions éloignés l'un de l'autre un certain temps. Et quand je dis « nous éloigner », c'est un euphémisme.

Je n'avais aucun parent de près ou de loin. Setsuko n'était pas aussi défavorisée que moi, mais l'un dans l'autre, nos situations se valaient.

C'est pourquoi n'étaient présents aux funérailles à peu près que les collègues et les locataires de notre immeuble. J'avais opposé un refus catégorique à la venue de mes supérieurs. Dans cet immeuble, les liens de voisinage étaient étonnamment lâches. Ceci s'expliquait par les fréquents déménagements dus aux nombreux changements de postes et au fait que les membres de services différents ne se connaissaient pas. Qui plus est, le bâtiment à trois étages possédait trois cages d'escalier, ce qui lui conférait une structure verticale.

Norio Hotta, qui habitait là, avait bien voulu prendre en charge le déroulement de la cérémonie. Il avait été embauché en même temps que moi et nous étions dans le même service, nous nous entendions bien. Pour ce qui touchait à mon passé, je m'en étais ouvert auprès de lui jusqu'à un certain point.

Il n'y a eu que les Hotta pour nous accompagner jusqu'au crématorium.

Taciturne, ne sachant que dire en guise de consolation, mon collègue a simplement mêlé ses pleurs aux nôtres.

Notre fils disparu tout à coup, inopinément, j'ai ressenti dans son nom, Haruya Takewaki, je ne sais quelle tristesse, quelle solitude dépourvue d'avenir. Le temps que, le four refermé, son petit corps ai fini de brûler, je n'ai pas pensé à autre chose. La patronyme de Takewaki me venait d'un généreux bienfaiteur qui me l'avait accordé. Au fond, je ne savais rien de mes origines. J'imaginais bien que j'avais eu un nom et un prénom, mais la seule chose certaine est que ce n'était pas Masakazu Takewaki. Lorsque j'étais entré à l'université, que j'avais postulé pour une bourse, au moment de mon entrée dans la compagnie et même lorsque j'avais déposé ma déclaration de mariage, j'avais dû à chaque fois m'expliquer sur mon état civil. Je ne pouvais me sentir attaché à un nom qui m'avait valu tant de tracas. Ce n'était qu'un symbole qui m'avait fait acquérir la conscience de mon appartenance sociale.

On m'avait appris que les deux caractères de mon prénom avaient été choisis d'après celui du joueur de baseball Masakazu Kaneda, de l'équipe des Kokutetsu Swallows, qui jouissait d'une énorme popularité au moment de ma naissance. C'était un lanceur d'une classe exceptionnelle.

J'ai hésité au moment de choisir un nom pour notre fils. Non, en fait le problème était antérieur à cela, j'avais peur de devenir père. Moi dont le nom n'était qu'un symbole, je devais léguer mon patronyme, y ajouter un prénom et, en tant que père, me porter garant de cette existence ? C'était probablement quelque chose de naturel pour les gens ordinaires, mais pour moi c'était absolument inconcevable.

Alors, je l'ai appelé Haruya. Puisqu'il était né au printemps. Garder le caractère chinois *haru* pour printemps et y ajouter un autre pour obtenir Haruo ? C'était trop banal. J'ai finalement opté pour Haruya, avec un *ya* s'écrivant de façon moins commune. Pas très sérieux, tout cela.

Nous avons déclaré sa naissance à la mairie le tout dernier jour autorisé par la loi, le quatorzième. C'est dire combien j'avais hésité à choisir un nom pour notre fils et à devenir père.

Pendant que Haruya s'anéantissait dans les flammes, j'ai pris cruellement conscience à la fois de la tristesse que portait son nom et de ma lâcheté. Depuis sa naissance et durant ces quatre années, je crois bien que, sans aller jusqu'au déni de paternité, je n'avais cessé de tergiverser. J'avais décrété

une fois pour toutes que cela n'empêcherait pas le gamin de grandir. Mais cela ne s'était finalement pas passé comme je le croyais.

Les obsèques terminées, nous avons fait installer une tombe. Setsuko et moi nous querellions à chaque stade des cérémonies. Pour des détails, en fait, nous avons fini par nous rejeter mutuellement la responsabilité de la mort de l'enfant. Sans l'entremise des Hotta, je pense que nous nous serions séparés.

— Au fait, je préfère vous dire, afin que vous ne vous mépreniez pas. Ce n'est pas moi qui ai proposé d'oublier. Comment un parent pourrait-il dire une chose pareille ?

Shizuka approuva du chef, tout en me dévisageant.

— J'imagine bien, oui.

— C'est un grand ami à moi. Il s'est mis à genoux devant nous et a eu le cran de nous dire : « Oubliez. »

Après un petit moment passé à contempler la mer d'un air pensif, Shizuka a ouvert la bouche :

— C'est quelqu'un de bien. C'est le charpentier ?

— Non. Même s'il l'avait pensé, Tôru n'aurait pas dit cela. Il ne le paraît pas mais il est du genre péteux.

— Péteux ?

— Timide, je veux dire. Avec moi, en tout cas. Du reste, je le suis aussi. Ce que je viens de vous dire, ce sont les paroles de Hotta.

Hotta nous avait tenu un raisonnement douloureux.

— Faites comme si rien ne s'était passé. Vous n'avez qu'à faire semblant. Vous voulez qu'Akane se retrouve avec un seul de ses parents ?

Ces derniers mots nous avaient convaincus.

Je ne nous voyais pas oubliant le drame. Mais si nous ne faisons pas semblant, ce serait trop pénible pour l'un et pour l'autre. Sûrement Akane resterait avec Setsuko, je paierais une pension alimentaire, et ensuite, si l'un de nous se remariait, le lien ténu qui nous unissait serait définitivement brisé.

J'ai reporté mon regard du côté de la plage soumise à la chaleur du fort de l'été. Était-ce là que je m'étais arrêté après ma course de quelques pas depuis la grève ?

— Tu ne veux pas arrêter, dis ? lui avais-je demandé, d'un ton piteux tenant autant de la réprimande que de la supplication.

Haruya n'avait jamais vu la mer. Il en était question chaque année, mais je n'avais jamais trouvé le moyen de consacrer ne fût-ce qu'une seule journée à mon devoir paternel.

Je suppose que c'en était trop pour Setsuko de feindre l'oubli et qu'elle avait apporté cette photo de Haruya qu'elle tenait dissimulée jusque-là. C'était compréhensible de la part d'une mère, et moi aussi, même si je n'en parlais pas, j'étais demeuré auprès de l'âme de mon fils.

Setsuko avait rompu notre accord tacite. Je n'avais pas la latitude de prendre en considération son chagrin. Simplement, j'ai pris son geste pour une critique à mon égard et même pensé qu'elle avait dû pousser Akane à me harceler pour aller au bord de la mer.

Mes souvenirs s'arrêtaient là.

Je me suis figé sur la petite ombre que le soleil de midi découpait autour de moi, Setsuko accroupie à mes pieds serrant sur son sein l'étui de la photo. A l'arrière-plan s'étendait la crique tranquille, il n'y a pas eu de plan suivant.

— On marche un peu ?

Levant son bras laiteux qui sortait de sa robe légère, Shizuka a appelé le garçon à qui elle a tendu quelques billets de mille yens, ajoutant qu'il pouvait garder la monnaie.

Même si j'avais voulu régler l'addition, je n'avais pas mon portefeuille sur moi.

— Je vous paierai ma part après, sans faute.

Ses lèvres fardées ont dessiné un sourire. Mon ton d'employé de bureau l'avait-elle amusée ?

— Setsuko et Akane ?

— Je ne sais pas.

Elle s'est mise à marcher sans se préoccuper de moi toujours hésitant. Elle avait ouvert son ombrelle et tenait à la main son panier en rotin. J'ai découvert ses sandales de plage, décorées de fleurs artificielles blanches. Je l'ai suivie, les pieds grillés par le sable.

Mon champ de vision s'ouvrait distinctement en face de moi, le flic-flac des vagues était proche, la brise marine embaumait. Pas de doute, j'avais rajeuni.

Je me suis retourné à plusieurs reprises tout en avançant. Sur la buvette isolée, le fanion *Glace pilée* flottait toujours au vent.

Rien d'ambigu dans ce que je voyais autour de moi. Cela ne semblait nullement être un rêve que je ferais sur mon lit d'hôpital.

Nous avons longé la ligne où les vaguelettes venaient mourir. Shizuka ne semblait pas vouloir parler mais chantonait une chanson d'autrefois tout en faisant tourner son ombrelle en dentelle.

Tout à coup, elle s'est immobilisée, m'a confié l'ombrelle, puis, passant son bras sous le mien, a repris sa marche. Un geste d'une telle spontanéité que je ne pouvais m'y soustraire.

Nous n'étions ni dans un film ni dans un roman, on ne pouvait faire revenir le temps en arrière. Si le corps qui a échappé à la mort et subi de dures épreuves récupère brusquement, ai-je songé, on doit se sentir revenu à ses jeunes années. Simplement, pour ma part, le processus de régénération échappe à ma mémoire.

— Ce n'est pas bien d'oublier, a dit Shizuka pour la seconde fois.

— Pas si sûr. A mon avis, les souvenirs sont soumis à un tri. Si l'on devait se souvenir de toutes les choses qui nous sont désagréables, nous n'aurions plus d'avenir possible.

C'est ainsi que j'avais interprété l'admonestation de Hotta. Grâce à lui, j'avais retapé vaille que vaille mon existence.

— Il serait peut-être temps de vous rappeler, non ?

C'est vrai, elle a raison. Setsuko et moi n'avons pas devant nous de quoi fonder des espoirs mirobolants. Vivre vieux et en bonne santé, voyager, voir grandir les petits-enfants, tout au plus.

Même en brisant le tabou et en évoquant Haruya, sans doute n'éprouverions-nous qu'une tristesse adoucie. Au contraire, il m'a semblé que les souvenirs de ces quatre années que nous avons vécues ensemble ne nous reviendraient pas sans nostalgie.

Il se peut que cette étape dans la vie que représente l'arrivée à la retraite soit porteuse d'une signification essentielle. Aujourd'hui, je peux rire de n'importe quel événement dont ce monde à part qu'est désormais la compagnie a été le théâtre, même de la plus irréparable de mes bourdes. J'ai beau faire retour sur mon passé, mon ancienne société n'est plus qu'une espèce de corps céleste totalement étranger à mon modeste avenir.

En me faisant ces réflexions, je me dis que si, dans cet élégant vaisseau spatial de la vieillesse, nous partageons les souvenirs de Haruya que chacun possédait par-devers lui en cachette, nous pourrions peut-être obtenir des

fossiles de toute beauté qui ne nous blessaient aucunement...

Le fait est que nous pouvons lâcher la bride à nos souvenirs, à présent. De la nostalgie, l'un comme l'autre en éprouvera, mais sans qu'elle s'accompagne de chagrin ou de pleurs.

Le sable avait fait place à la grève. J'ai cherché des yeux Akane au milieu des enfants porteurs de seaux en quête de petits poissons.

Pour je ne sais quelle raison, l'Akane que je garde en moi est toujours une petite fille, en dépit des années. Elle a beau avoir eu vingt ans, entrer dans la trentaine, l'image de notre Akane fillette ne s'efface pas.

En levant la tête, j'ai aperçu une terrasse s'avancant sur un promontoire qui interceptait la lumière du soleil.

— Allons déjeuner, a proposé Shizuka en s'engageant dans un escalier en colimaçon accolé à la paroi abrupte. Comme je n'imaginais pas une auberge creusée à même la roche, j'ai conclu à la présence d'un parking au sommet du promontoire.

Je ne me souvenais pas de l'endroit. Riche idée que d'avoir installé cet escalier en bout de terrasse pour la relier à la plage, ai-je pensé, mais je me demande si c'est bien légal, si les consignes de sécurité sont bien respectées.

Les marches étaient recouvertes d'une épaisse couche de peinture blanche. Si elle avait une certaine classe, l'auberge ne semblait pas bien ancienne.

— Oh mais vous ne supporteriez pas la hauteur ?

Shizuka a souri tandis qu'elle faisait tourner le bas de sa robe. Je me sentais défaillir à chaque volée en spirale.

Nous avons grimpé en longeant un énorme palmier à chanvre. Bientôt, la crique nous est apparue dans son ensemble. Étais-je le seul à qui cette montée paraissait longue ?

J'ai le souvenir très net de ma première expérience de la peur. C'était à l'occasion d'une excursion, j'étais en première ou en deuxième année de primaire et nous étions montés à la tour de Tokyo qui avait été achevée peu de temps auparavant. Je crois qu'à cette époque le belvédère était situé beaucoup plus bas que de nos jours, cependant, comme aucun des grands immeubles actuels n'existait encore alentour, la hauteur était plus que suffisante pour avoir le vertige. Rien à faire, je ne pouvais pas m'approcher

du vitrage, je restais collé le dos à la paroi.

— Ça ne risque rien. Venez.

Shizuka m'a tiré par la main. Ma paume devait être comme cette fois-là, moite. Le souvenir m'est revenu. A la montée, nous avons pris l'ascenseur mais l'escalier pour redescendre. Sans Tôru qui m'avait tenu par la main — « Ça craint rien » —, je suis certain que je me serais mis à pleurer et serais devenu la risée de la classe. Dans ces années-là, avoir peur déshonorait les hommes.

— Et après ?

Shizuka écoutait, amusée, cette anecdote de la tour de Tokyo que j'avais entrepris de lui conter sans qu'elle m'eût rien demandé. Elle la ponctuait parfois d'un rire. Une femme peu loquace mais bonne auditrice.

J'étais emporté et le récit de mes autres humiliations l'a réjouie.

La terrasse était déserte, nous avons tiré en arrière un banc émaillé et nous nous sommes assis côte à côte. De cette manière, le sol était invisible, seuls apparaissaient le ciel et la mer à travers les palmes.

Un homme avec une queue-de-cheval est venu prendre les commandes. L'air peu commode, parfaitement à l'aise dans la brise marine, il m'a donné l'impression de ne pas pouvoir vivre ailleurs qu'à cet endroit.

J'ai commandé une bière, Shizuka un café.

— Vous êtes déjà allée à New York ?

— Non.

Je lui ai raconté que le belvédère de l'Empire State Building était à l'air libre et que j'avais été incapable de mettre un pied dehors.

— Vous êtes gravement atteint, a-t-elle fait avec un sourire amusé. Et sur la Muraille de Chine ?

— Pareil.

A partir des années 1980, le volume des affaires avec la Chine avait brusquement augmenté. Si j'étais resté en poste un total de six ans, c'était parce qu'on manquait de personnel parlant la langue. Durant les trois années passées à Shanghai, Setsuko et la petite m'avaient accompagné, mais le problème de l'école se posant, j'étais resté seul ensuite à Pékin.

Chaque fois que nous recevions des clients du Japon, j'étais dans l'obligation de les emmener voir la fameuse muraille. Sur les sites les plus proches de Pékin aménagés pour les touristes, Badaling et Mutianyu, les enfilades de marches montaient à l'assaut de hauteurs escarpées et j'en

concevais une peur encore plus grande que celle éprouvée au sommet de l'Empire State Building.

— Forcément, j'étais avec des clients, je ne pouvais décemment pas me montrer hésitant.

Tout en souriant, Shizuka m'a demandé, intriguée :

— Et l'avion ?

Cela ne me faisait ni chaud ni froid. Autant que je sache, ceux qui sont affligés du même mal sont unanimes là-dessus. Beaucoup ne sont guère à leur aise en avion mais cela vient de l'espace confiné plutôt que de l'altitude, ou bien alors, je crois, de la perspective d'un éventuel accident.

— Votre profession vous y a habitué ?

— C'est probable. Même que ma place préférée est près d'un hublot, figurez-vous.

L'instant d'après, je me suis mis à réfléchir à ce qui pouvait provoquer cette irrésistible acrophobie.

Il est certain que la visite à la tour de Tokyo en première ou deuxième année de primaire a été ma première occasion d'en prendre conscience. Jusque-là, j'aimais beaucoup grimper aux gymnases de jungle et dans les arbres, jamais je crois, je n'avais eu peur des endroits élevés.

Se pourrait-il que, ce fameux jour, j'aie fait je ne sais quelle expérience affreuse ? A laquelle se serait tout simplement substituée la hauteur de la tour ?

Shizuka m'observait, l'air de dire allons, rappelez-vous.

Mais oui. Ce jour-là, je me suis senti triste à mourir. Il était prévu de monter à la tour de Tokyo tout juste terminée et beaucoup de mères nous accompagnaient. Certains pères étaient là aussi qui faisaient tourner leurs caméras huit millimètres.

Le contexte dans lequel s'inscrit cet épisode m'échappe. Ce que je puis en dire, c'est que j'ai eu la sensation que l'espèce « mère », qui appartenait à un monde autre que le mien, venait de faire irruption inopportunément dans cette visite que j'attendais avec une grande impatience. Car je me faisais une vive joie de cette visite. Cela ne m'est par la suite jamais arrivé lors des réunions de parents d'élèves ou des fêtes sportives.

Mères et enfants se pressaient contre les vitres du belvédère. Sans doute parce qu'ils n'étaient pas habitués à une telle hauteur, tout le monde semblait s'être donné la consigne de se prendre la main. Mais moi, à aucun

prix je n'aurais voulu me glisser parmi eux et m'exclamer d'émerveillement. Je me tenais derrière, adossé à la paroi ou accroupi, à attendre que le temps passe.

Je ne ressentais ni jalousie ni envie. Je ne connaissais personne qui aurait pu me serrer fort la main ou me prendre par l'épaule et m'attirer contre lui dans les moments où je me sentais en danger. En un mot, j'avais fait la découverte inopinée de la nature fondamentale et la raison d'être de l'espèce « mère ».

L'appréhension éprouvée à l'idée que tout le monde en avait une et que j'étais le seul à faire exception avait franchi d'un coup jalousie et envie pour se muer en épouvante.

— On dirait que vous avez retrouvé vos souvenirs.

J'ai approuvé de la tête, après une gorgée de bière.

— Ça m'avance à quoi de les retrouver ? Uniquement à me rendre malheureux.

Sans répondre, Shizuka a bu son café. D'un geste distingué, tenant la sous-tasse en soucoupe.

— Tôru m'a pris la main.

J'ai repoussé sèchement la main réconfortante qu'elle venait de poser sur la mienne. Même si son geste était bien intentionné – ou plutôt justement parce qu'il l'était –, cette main qu'elle me tendait me dégoûtait.

J'ai lu de la peine sur son visage. Enrobant, comme s'il s'agissait d'un objet honteux, de sa main droite cette main gauche que j'avais repoussée, elle s'est excusée.

— Non, c'est moi qui m'excuse.

Je ne sais pas si je suis d'un caractère emporté ou pas. Ma nature heureuse me porte à tout prendre du bon côté, cependant il m'arrive aussi de laisser éclater mes sentiments, comme dans le cas présent. Oui, je disjoncte.

Ne sachant où se trouvait le disjoncteur, mes collaborateurs étaient toujours sur le qui-vive. Je ne suis pas loin de penser que mon aptitude en tant qu'employé atteignait là sa limite. Nul doute qu'en qualité de supérieur je manquais d'ouverture d'esprit.

Bien évidemment, je sais, moi, où se trouve le disjoncteur. A peine effleure-t-on ce complexe d'infériorité que je tiens masqué, par exemple au premier mot faisant sentir un préjugé envers l'origine, le cursus scolaire ou le milieu familial, je perds le contrôle de moi-même. Si la discrimination a

un caractère général, je peux encore me surveiller, mais cela se complique dès que mon expérience personnelle est impliquée, alors que l'autre ne comprend pas du tout la source de ma colère. L'épisode avec Shizuka l'illustre à merveille. Il était peu probable qu'une personne étrangère comprenne ce qu'avait de sacré la main de Tôru entourant ma peine de son cocon, plus de cinquante ans auparavant.

— Des fois, je disjoncte. Sans raison.

— Je vous demande pardon.

— Ne vous excusez pas. Ça m'arrive comme ça, sans raison.

— Il y a une raison. Certainement.

— Non, je vous dis.

Elle a bon cœur, je me suis dit. J'avais souvenir d'un échange semblable avec Setsuko. De plusieurs, même. Les rôles pouvaient être inversés. Tout en faisant preuve de ménagement envers l'autre, aucun de nous ne voulait dévoiler la « raison ». C'était comme un accord tacite, une règle entre nous.

Notre banc était surmonté d'une banne de toile blanche. Les ongles de pieds que Shizuka laissait dépasser de l'ombre étaient couverts d'un vernis de la même nuance que son rouge à lèvres.

On jouait du jazz vocal, une musique tout à fait adaptée à ce lieu. Ce timbre chaud ne pouvait provenir que d'un disque vinyle.

Ce patron aux cheveux gris en queue-de-cheval était-il accro aux vinyles ? Ou bien étais-je à une époque qui ignorait encore les CD ?

La bière faisant son effet, le sommeil s'est fait envahissant.

Comme j'écoutais ce vieux disque, un autre souvenir m'est revenu.

Un café sombre, dans une ruelle qu'on atteignait depuis la rue commerçante couverte face à la gare ; un aquarium peuplé d'un petit banc de poissons tropicaux de toutes les couleurs ; une clochette de vache sonnait désagréablement chaque fois que quelqu'un entrait ou sortait.

Cela remontait à près de quarante ans et je ne me rappelais pas tous les détails. Si la date – un 25 décembre – résistait à l'oubli, ce n'est pas parce que c'était Noël mais l'anniversaire de notre mariage.

Peut-être avais-je avancé la date de mes congés du Nouvel An ou pris un jour sur ceux qu'il me restait, en tout cas, ce ne pouvait être qu'un jour de semaine puisque nous avons présenté notre déclaration de mariage au guichet de la mairie.

Je n'avais pas fait de demande en mariage. A mon avis, peu d'hommes appartenant à ma génération en faisaient une. La plupart du temps, on se contentait de faire porter le nom de l'épouse sur son état civil sans organiser de cérémonie. En un mot, on disposait d'une entière liberté, convoler n'avait rien de l'événement normalisé, protocolaire, d'aujourd'hui.

Comme le concubinage était mal vu, nous avons donc décidé, après nous être fréquentés pendant un an, de nous unir de façon administrative.

Nous avons pris la direction de la mairie d'un pas joyeux, mais il restait un point sur lequel il me fallait de toute nécessité obtenir l'accord de Setsuko. Mon état civil énigmatique. Je n'avais aucune envie d'un entretien trop formel, aussi l'ai-je entraînée dans le premier café venu.

Après avoir bavardé de choses et d'autres, j'ai feint de m'aviser tout à coup d'une chose et j'ai posé sur la table la copie de mon état civil. A son tour, Setsuko a sorti le sien de son sac, qu'elle a posé à côté du mien comme s'il s'agissait d'une carte à jouer.

C'est ainsi que l'un et l'autre avons pris connaissance de nos origines, que nous n'avions guère abordées jusque-là.

Bien que complexe, l'état civil de Setsuko était facile à comprendre. Sa mère en avait été radiée un certain nombre d'années plus tôt, très vite remplacée par sa belle-mère, et elle avait trois frères et sœurs. Si sa mère s'était elle aussi remariée et avait eu des enfants, je ne voyais pas où Setsuko aurait pu se sentir chez elle.

Je la plaignais. Moi, j'étais libre de toute attache susceptible de me faire souffrir.

Mon état civil à moi était tout le contraire, on n'aurait pu faire plus sobre. A se demander si un état civil pouvait exister avec autant de blancs.

Mon domicile légal était à l'adresse de l'orphelinat. Case suivante : *Procès-verbal de découverte d'un bébé abandonné* et une date. Bref, j'étais un parfait inconnu et c'était à ce procès-verbal que je devais de posséder un état civil. Ma date de naissance était supposée être le 15 décembre 1951. Nom et prénom du père : *Néant*. Lien de parenté : *Fils aîné*, mais de quelle famille ?

La teneur du fameux procès-verbal ne figurait pas. C'était un état civil d'une concision véritablement artistique, à croire que j'étais tombé du ciel.

Setsuko est restée un long moment penchée dessus. On aurait dit qu'elle tentait de déchiffrer dans ces vides une écriture ancienne disparue.

Enfin, tournant le regard vers l'aquarium aux poissons tropicaux, elle s'est mise à pleurer sans rien dire. Je ne savais si c'était d'apitoiement pour moi ou pour elle.

— Ça te convient ? ai-je dit.

— Mais oui, a-t-elle répondu.

Tout ce qui n'avait jamais eu lieu entre nous – déclaration d'amour, demande en mariage, cérémonie –, tout cela s'est accompli à cet instant.

Il se peut que nous ayons prononcé ces mots et fait ces gestes dans un ordre inverse, mais quelle importance ?

Quand la clochette a tinté et que nous nous sommes retrouvés dehors, j'ai eu l'impression qu'un monde nouveau s'ouvrait devant moi. Lorsque, après ma sortie de l'orphelinat, j'avais emménagé dans la boutique du journal, lorsque, mon concours d'entrée réussi, je m'étais installé dans le foyer de l'université, ou lorsque j'avais intégré la compagnie, j'avais éprouvé le même genre d'émotion, mais jamais aussi distinctement qu'à cet instant. Je me sentais comme un insecte qui n'a pu se métamorphoser malgré plusieurs mues mais se voit enfin pourvu d'ailes et prend son essor.

Je crois que Setsuko ressentait la même chose. L'endroit que l'homme à l'état civil lapidaire et la femme à l'état civil compliqué recherchaient était le même.

Le formulaire déposé, nous avons obtenu deux exemplaires d'un nouveau document, sans qu'aucun d'entre nous ne l'eût demandé, puis nous avons longé le boulevard aux arbres dénudés sans échanger un mot, nous contentant de serrer sur nos cœurs ce précieux talisman.

Est-ce en revenant de là, je ne sais plus, que nous avons loué des habits et nous sommes fait prendre en photo, pour les enfants qui viendraient au monde plus tard ?

— Est-ce que vous êtes croyante ? lui ai-je demandé, tandis que je sentais les premiers effets de la bière.

— Pas du tout, m'a-t-elle répondu aussitôt, ajoutant après un silence : Je ne crois pas plus dans les dieux qu'en Bouddha.

Ce que je m'étais imaginé avec effroi venait d'être réfuté. Dans le même temps, j'ai eu l'impression d'avoir aperçu un fragment de l'existence de cette femme si curieusement distinguée. Je devinais que peines et tracas avaient glissé sur elle sans laisser de stigmates et qu'ils avaient plutôt servi

de terreau chez cette femme raffinée.

Elle avait porté ses doigts à ses lunettes et contemplait l'anse baignée de soleil. Peut-être ma question avait-elle amorcé le flux de mauvais souvenirs.

— Vous êtes amie avec madame Neige ?

Un bref cri de gorge a trahi sa surprise.

— C'est-à-dire que j'ignore son véritable nom. Je l'ai rencontrée un jour où il neigeait, d'où ce nom de madame Neige. Elle est nettement plus âgée que vous, mais c'est une femme tout à fait attirante, vous savez.

— Je ne la connais pas, a-t-elle laissé tomber après un instant d'apparente réflexion.

Pourquoi mentirait-elle ? ai-je songé. S'il en était ainsi, mon hypothèse, que je croyais solide, comme quoi elle fréquentait le club de gym de Setsuko se trouvait elle aussi réfutée. Il est vrai qu'elle n'en avait pas parlé, et que mon argument pour fonder cette hypothèse était uniquement qu'elles avaient en commun une belle harmonie de proportions.

— Voilà que le sommeil me prend.

— Eh bien, faites un petit somme.

— Impossible sur nos chaises japonaises.

— Paroles de prétentieux.

Elle s'est rapprochée de moi. Incapable de résister au sommeil, j'ai confié ma joue à son épaule revêtue de la robe d'été. Bien que maigre, elle m'a offert un confort qui m'a épargné le contact de ses os.

Est-ce parce que le Japon des temps anciens ignorait l'usage des sièges hauts que nos chaises sont dans l'ensemble de petites dimensions ? Ou à cause de notre petite taille et de notre bon maintien ?

Tandis que je somnolais, le soleil estival a décliné, les falaises ont étendu leurs ombres et la crique tranquille a pâli peu à peu.

OceanofPDF.com

Chapitre III

Obligations

La neige n'avait pas l'air de vouloir s'arrêter.

Malgré ça, à peine tombée, elle était absorbée par la terre, cette dégonflée de neige qu'osait pas dire son nom.

Ça fait pas penser à quelque chose, ça ?

Inutile de gamberger longtemps. Moi qu'arrête pas de frimer, le dégonflé qu'ose pas dire son nom, comme cette neige, j'avais le nez en l'air, je regardais sans le voir le ciel nocturne.

Sur la table, une bonne omelette au riz bien baveuse, entamée. J'en étais à mon troisième café. Mes mégots dégageaient de la fumée. J'avais eu tort de choisir une place près d'une fenêtre, comme à mon habitude. Je pouvais pas passer un coup de fil comme ça à Akane vu que les filles étaient couchées, je n'avais pas non plus envie de jeter un coup d'œil à mon portable. Restait que ça : regarder dehors sans bouger, bras croisés.

Avec toute cette neige ce soir, le *family restaurant* était quand même bondé. Il y avait des couples avec leurs enfants. Ils mangent donc pas à la maison, ces gens-là ?

J'ai consulté l'heure sur mon portable. Enfin, à vrai dire, je le fais toutes les cinq minutes. 21:35. Ma parole, ça n'avance pas du tout ! Serait peut-

être temps de retourner à l'hosto. Mais non, qu'est-ce que je raconte, une demi-heure ou à peu près, ça passe trop vite. Laisse-les seuls tous les deux encore un peu. Je pourrai toujours revenir, qu'est-ce que je pourrais faire d'autre, hein ? Que dalle.

Un ami intime, ça fait envie. J'en ai pas un, moi. Parce que la condition pour que j'entre en apprentissage, c'était que je rompe avec mes fréquentations douteuses. Faut dire aussi que c'étaient pas des amis intimes.

Quand le conseiller d'insertion m'a présenté le patron, j'ai tout de suite pensé que ma vie serait là et pas ailleurs. Le morveux abandonné même par ses vieux, l'ancien pensionnaire de maison de redressement, il était d'accord pour le loger chez lui, et même pour le payer et l'aider à gagner sa vie honnêtement comme un grand. J'ai vu là ma première et ma dernière chance. Une aubaine. Probable que le patron avait préféré choisir le gars complètement irrécupérable plutôt que de le juger sur ses capacités.

C'était dans un restau de ce genre, je me souviens. Le conseiller s'était tiré vite fait alors le patron avait pris une table dans la zone fumeurs et balancé son paquet de clopes devant moi en disant : « Fume donc ! »

J'avais encore que dix-sept ans. Avec ça que j'étais sous probation judiciaire et qu'au moindre problème je serais renvoyé en détention.

Je me suis dit que le patron me mettait à l'épreuve et j'ai pas pu me décider à toucher aux clopes.

Bah, faut pas te retenir mon gars, il m'a fait, moi j'aime bien boire et fumer, je m'en fous, tu sais.

Maintenant, y a quand même quelque chose qu'il faudra pas faire. Je peux avoir ta parole ?

J'ai redressé le buste pour lui répondre oui. Il pouvait bien me demander ce qu'il voulait, mon intention était d'obéir.

Tu ne recherches pas ton connard de père.

Ça marche.

Tu ne revois pas ta mère avant d'être devenu un adulte.

Là, j'ai réfléchi un peu, avant de dire encore une fois : « Ça marche. » Je me suis dit qu'il posait ces conditions après s'être mûrement renseigné sur mon passé.

Mon père est un parfait inconnu pour moi. Ma mère devait être au courant mais j'avais même pas envie de lui demander. Pour lui faire un gosse et rien

vouloir savoir ensuite, faut vraiment être un connard.

Ma mère passait d'un homme à un autre, rien que ceux que je connaissais, ça faisait déjà cinq ou six. Est-ce qu'elle se faisait entretenir, est-ce qu'elle pouvait pas se passer de mec ? Ah merde, ça me débecte rien que de penser à ça.

Tout de même, elle était ce qu'elle était, mais elle m'avait mis au monde et élevé, et je gardais de l'attachement pour elle. Il me faudra bien cinq ou dix ans pour devenir vraiment un homme. Elle est plus bien jeune. Elle m'a eu à trente-cinq piges, pensez.

Après mon dernier « Ça marche », j'ai enchaîné par une demande. J'ai demandé au patron s'il voulait bien virer ma paie sur le compte bancaire de ma mère, en retirant les frais de virement, bien sûr.

C'est de ce moment-là que date le premier du million de « Bougre d'abruti ! » que j'ai entendus depuis.

Bougre d'abruti ! T'es encore bien jeunot, dis donc, pour penser à ta mère alors que ton gagne-pain est même pas encore assuré !

Ce coup-là, j'ai pas vraiment pigé ce qu'il voulait dire. Mais avec le temps, c'est devenu petit à petit évident. Il m'avait foutu complètement à poil, pour mon bien. Pas question de rafistoler à mi-chemin, c'était : on reprend tout à zéro.

C'est en le voyant au boulot que j'ai pigé. Quand quelque chose n'allait pas comme il voulait, il foutait tout en l'air et te faisait reprendre depuis le début.

21:40.

J'y crois pas ! Que cinq minutes de passées ! Et c'est comme ça depuis que le beau-père est à l'hosto. Sur le chantier, ici, et même à la maison quand je joue avec les filles, le temps n'en finit pas de passer.

Ça doit être à force de gamberger. Vu que je suis pas du genre à me fatiguer la matière grise, elle a pas l'habitude.

Encore vingt minutes, allez. Laisse-les tranquilles jusqu'à dix heures. Et une fois dans la chambre, faut que j'amadou le boss pour qu'il rentre à la maison.

Il a le même âge que le beau-père, après tout, va savoir ce qui peut lui arriver à lui aussi. En plus de ça qu'il lève sacrément le coude, qu'il fume comme un sapeur et qu'il déteste les toubibs. La patronne peut lui dire ce

qu'elle veut, pas moyen de lui faire avaler le moindre médoc. Même l'examen médical annuel du syndicat, faut que je l'y traîne de force.

Moi qui me fais du mauvais sang pour sa santé, pourquoi j'ai pas fait gaffe à celle du beau-père ? Enfin, c'est un peu tard pour revenir là-dessus, je sais bien.

Il ne boit pas des masses, ne fume pas, dans une grosse boîte comme la sienne, les examens médicaux c'est du sérieux, du coup, je me faisais pas de souci pour lui.

Minute, c'est peut-être pas ça, au fond. Et si des fois je me souciais du patron mais pas du beau-père, hein ?

Arrivé là, je me suis dégoûté de moi-même et j'ai lâché un soupir amer.

Je parie que, mentalement, j'avais établi une priorité. Le patron d'abord, le beau-père ensuite, je m'étais dit. Faut être dégueulasse quand même ! Moi en premier, ma femme après. Sûr que c'est ça.

Je peux toujours attendre, jamais je serai vraiment adulte. C'est pas comme ça que je risque de revoir ma mère un jour.

— Un autre, s'il vous plaît.

Mon quatrième. La serveuse dans son costume de bonniche à chier m'a rempli ma tasse avec l'air de dire « Encore ? ».

Je me demande si elle a des gosses. Ma mère doit plus faire hôtesse de bar depuis belle lurette, je me suis dit. Pourvu au moins qu'elle ait un petit boulot peinard comme celle-ci dans ce genre de restau popu.

Une autre leçon de morale du patron m'est revenue en mémoire.

Ecoute bien, Takeshi. Faire le bonheur d'une femme, c'est aussi ardu que de faire disparaître la guerre de la surface du globe, crois-moi.

Paraît que le boss et le beau-père ont été élevés en institution. Paraît, parce que je connais pas les détails. Perso, je n'aime pas dégoïser sur ma naissance et tout ça. Et donc pas plus poser des questions.

Je crois bien que j'aurais aimé qu'on m'y mette, dans une de leurs institutions. Comme ça, peut-être que j'aurais pu me faire des bons potes. Enfin, je dis ça mais ma mère a beau être ce qu'elle est, elle reste quand même ma mère et j'y aurais pas eu droit. J'ai comme l'impression d'avoir perdu au change à cause de ce demi-malheur.

Les parents du patron sont morts dans un accident de la circulation, j'ai entendu dire ça par la patronne. Je sais plus à quelle occasion elle a laissé

échapper ce détail, mais j'ai juste fait « Ah ? », sans plus. Je voyais pas ce que je pouvais lui demander après ça.

Le beau-père semble pas savoir d'où il sort, m'a dit Akane. Là aussi, pareil : « Ah ? » J'ai fait celui qui n'avait pas entendu et j'ai tout de suite embrayé sur autre chose. C'est que je suis bien placé pour savoir ce que c'est.

N'empêche, les deux fois que j'ai entendu ça, ça m'a secoué. Il m'a semblé que je venais d'avoir d'un coup la solution à deux énigmes. Pour quelle raison le patron a recueilli un mec comme moi ? Pour quelle raison le beau-père a donné sa fille à un mec comme moi ?

La réponse ne fait pas de doute, d'accord, mais j'arrive toujours pas à y croire. J'ai cherché à vérifier plus d'une fois. C'est trop beau pour être vrai, je me disais.

Si c'est la bonne réponse, alors tout ce que je peux dire, c'est que j'ai un pot d'enfer. C'est vrai quoi, le jour où je serai à mon compte et que je chercherai un apprenti, je ne serai certainement pas tenté de prendre un gars sorti comme moi d'une maison de redressement et pourvu d'un agent de probation. Un diplômé de fac d'archi ou un jeune sorti d'un bahut professionnel et déjà à moitié formé, voilà ce que je prendrai, y a pas photo.

Et qu'il se figure surtout pas que je vais lui donner la main d'une de mes filles. Pas question. Si ça se trouve, j'aurai à peine entendu dire qu'il sort avec elle que je lui foncerai dessus pour le cogner. Peut-être même que je lui ferai la peau.

Tout ça pour dire que le patron et le beau-père sont des sortes de dieux et que moi j'ai eu la chance extraordinaire d'être choisi par des dieux.

Pas à dire. J'ai beau réfléchir, je vois pas autre chose.

Ce qui fait que je déprime méchamment chaque fois que j'essaie de savoir pourquoi, mais bon, je me dis, hyper veinard comme t'es, t'as qu'une chose à faire, en mettre un coup.

Ça y est, encore à penser à ça. Quinze ans depuis que le patron m'a ramassé, sept depuis que j'ai épousé Akane, et pourtant c'est encore trop tôt. Je suis foutu de rien faire.

Les enfants n'ont pas besoin de parents pour grandir, à ce qu'on dit, eh ben, moi, j'ai pas grandi comme il fallait.

C'est le patron et la patronne qui m'ont rendu le service de me remettre d'aplomb. Et avec eux le père Takewaki et la belle-mère ; Akane ; les gosses. Tous ensemble, ils m'ont élevé. Hyper veinard et hyper heureux comme pas deux, je suis.

Luli et Shion sont mes trésors. Je détestais les mômes avant, mais c'est pas pareil pour les miens.

Leurs noms, c'est moi qui les ai choisis. Comme *akane* désigne cette couleur rouge vif du soleil couchant qu'on appelle garance, j'ai pensé que ça serait chouette de les nommer chacune d'une jolie couleur et je me suis plongé dans un catalogue de décoration intérieure.

Pour Luli, j'ai vu dans les bleus que *luli* ou *ruri* désigne la couleur lapis-lazuli. Pour l'écrire, y avait un peu trop de traits à mon goût et je savais pas bien non plus dans quel ordre les tracer, mais j'ai trouvé que ces deux caractères en jetaient. *Luli Ôno*... Je la vois déjà devenir actrice de cinéma.

En consultant le nuancier, j'ai appris que rien que pour les bleus, y avait une quarantaine de nuances. Dont le lapis-lazuli donc. Tu devrais aussi potasser la déco intérieure, j'ai pensé. Le *shion* fait partie des violets, c'est le nom de je sais plus quelle plante, ah oui l'aster tartare. *Shion Ôno*... C'est pas le nom d'une violoniste, ça ? Les violets aussi, y en avait plus de trente nuances. Le monde est décidément couvert d'une infinité de couleurs.

L'envie m'a pris de ne pas me contenter de bâtir des maisons mais aussi de m'occuper des plans, de la déco, du mobilier, du jardin, de tout, quoi.

Dans dix ans, je rebâtirai la maison d'Ôgikubo. Et c'est moi qui m'occuperai de tout. Le toit sera *akane* – garance ; les murs *luli* – lapis-lazuli ; le jardin sera le domaine exclusif des violets clairs des *shion* – des asters.

Je vois d'ici la réaction du beau-père : « De quoi tu te mêles ! Occupe-toi donc de ton boulot ! » Pourtant, j'en rêve. Ce sera l'œuvre de ma vie.

S'il n'a pas fait de moi son gendre adopté, ce n'est pas parce que *Takeshi Takewaki* sonnait mal. Ce nom de famille, au départ, c'était un emprunt, Akane m'a dit, et il n'y est pas attaché.

La classe ! Du coup, je pourrais coller l'une à côté de l'autre nos deux plaques à l'entrée de la maison que j'aurai bâtie, avec ces noms auxquels lui et moi on n'est pas attachés : *Takewaki* et *Ôno* !

Si je veux pouvoir réaliser ce coup-là, faut d'abord que le boulot que je

fais donne satisfaction au patron.

C'est pour ça, je me donne dix ans. Et alors, les beaux-parents, je réparerai les tristes vies qu'ils ont eues.

21:50. Bon, allons-y tranquillou.

J'ai avalé une bouchée de mon omelette au riz, avec une grimace. Y a pas à dire, faut qu'elle soit bien baveuse et onctueuse, sinon elle est immangeable.

— Merci beaucoup.

J'avais à peine mis le nez dehors que j'ai été pris de frissons et j'ai resserré mon col de veste.

La femme qui m'avait servi était bien plus jeune que ma mère. Enfin, je dis ça mais ma mère, je sais pas comment elle est maintenant.

Je l'ai revue au mariage, ça fait un bail, et puis quand Luli et Shion sont nées. Tiens, vraiment pas plus souvent que ça ?

Elle m'envoie un mail de temps en temps mais il arrive chaque fois en pleine nuit, alors je réponds pendant la pause du lendemain. Elle m'a jamais téléphoné.

Et ses mails, ben, franchement, ils me filent carrément le bourdon. On voit tout de suite qu'elle a un coup dans le nez en les écrivant. Ils sont bourrés de fautes, avec des émojis à la mords-moi-le-nœud, va piger ce qu'elle veut dire. Mais bon, je peux pas les ignorer, alors je réponds, style « Ici, tout le monde va bien. »

Je l'ai toujours vue chialer quand elle avait bu un coup de trop. Quand j'étais même, j'avais du chagrin en pensant à tout ce qu'elle devait supporter, mais quand j'ai compris que c'était la picole qui lui faisait cet effet, j'ai trouvé ça grotesque.

Je me demande si elle est pareille aujourd'hui. Est-ce qu'elle m'écrit en chialant, par honte de le faire si elle téléphone ?

Chaque fois que je pense à elle, je me traite de salaud. J'ai beau me dire que j'irai la chercher quand je serai à mon compte, je le pense pas sérieusement. Qu'elle cause des ennuis à Akane, qu'elle pleure devant les gosses, pas question !

Soixante-sept ans ? Elle peut plus trouver à bosser dans un *family restaurant*, j'imagine. Pour autant, elle vient pas me réclamer des sous, ce qui veut dire qu'elle doit s'être dégoté un homme qui a des moyens. D'ailleurs tous ceux qu'elle collectionnait avant étaient à peu près des mecs

bien...

Plutôt sombre, je trouve, cette avenue Ôme. Peu de passants, peu de bagnoles, cette neige à gros flocons elle est faite pour elle.

Si c'est un rêve, j'aimerais que ça s'arrête. J'ai fait rouler ma tête, cligné des yeux tout en marchant. Mais l'avenue est restée l'avenue, sous la neige.

Je venais juste de pénétrer dans l'enceinte de l'hosto quand les décorations du grand sapin se sont éteintes d'un coup. De surprise, je me suis bloqué. Non, c'est pas ce que tu crois, il est dix heures, c'est l'heure d'éteindre les lumières.

Si jamais il arrivait quelque chose au beau-père, de ma vie je fêterais plus Noël, je pourrais pas. Les gosses seraient à plaindre, c'est sûr, mais je crois que je changerais pas d'avis. Leurs *merry* ou *happy*, rien à cirer.

Je me suis débarrassé de la neige sur moi et je suis entré dans le pavillon.

OceanofPDF.com

L'infirmière

Plus aucun signe vital.

Arrêt cardiaque. Pouls non palpable. Naoko Kojima secoua le médecin en train de dormir.

— Docteur, docteur. Monsieur Takewaki ne donne plus de signes vitaux.

Un jeune interne se serait déjà levé d'un bond. Un vieux de la vieille prendrait les mesures adéquates même avec des yeux lourds de sommeil. Mais un médecin autour de la trentaine est tellement habitué à ne voir la mort que dans le corps physique qu'il n'inspire qu'une confiance limitée. Il jette l'éponge trop vite.

— Docteur, docteur !

Voilà pourquoi je ne me plais pas en USI. En vingt-cinq ans de carrière, Naoko avait souvent travaillé dans des services de soins dits « mineurs » parce que n'ayant qu'un lointain rapport avec la mort. Lorsque, plus jeune, elle avait travaillé dans l'unité de soins intensifs d'un autre établissement, elle avait très vite accusé le coup, incapable de supporter tension nerveuse et scènes dramatiques.

— Docteur, docteur !

A quoi bon le réveiller, je vois déjà ce qui va se passer. Ne t'occupe pas de lui. Avant tout, prendre les mesures de survie qui s'imposent et attendre l'arrivée de la famille, c'est tout.

Monsieur Takewaki est décédé. Considérer qu'il vit encore, maintenir le cœur en activité une trentaine de minutes, c'est suffisant, et quand la famille sera au complet, annoncer avec la solennité d'usage l'heure du décès, voilà ce que le médecin de garde devait faire. Du moins était-ce l'opinion de

Naoko.

— Docteur.

Elle se réveilla au son de sa propre voix. Elle releva la tête du bureau sur lequel elle dormait, regarda le monitoring.

J'aime mieux ça. Il est vivant.

— Que vous arrive-t-il, Kojima-san ? Reposez-vous un peu, s'inquiéta une jeune infirmière.

Naoko regarda l'horloge : vingt-deux heures, bien trop tôt pour prendre du repos, se dit-elle.

— Ah, je me suis laissée aller. Ce n'est pourtant pas l'âge, Aichan. C'est ce système de relève à deux équipes. Il est trop pénible.

Elle s'était trouvée désappointée en apprenant que la mère de cette collègue était plus jeune qu'elle. C'était normal après tout, il n'y avait qu'à faire le compte, mais à l'instant même, elle avait vu des enfants dans toutes les infirmières qu'elle considérait jusque-là comme des collègues. Et elle s'était proposée pour ce service de nuit afin d'échapper à cette différence d'âge qu'elle ressentait.

— Tu sais, ma petite Ai... chuchota-t-elle. J'ai rêvé que monsieur Takewaki était *sutetta*.

— Non, c'est pas vrai, Kojima-san !

Naoko se sentit soulagée de voir que l'autre avait compris le sens de ce terme d'argot médical. *Sutetta* signifie être décédé. Ce terme qui vient de l'allemand *sterben* était un de ceux qu'elle avait appris dans sa jeunesse, mais bien peu de collègues le connaissaient de nos jours.

Un exemple : lorsqu'il lui arrivait de dire « corps de garde » pour poste des infirmières, on riait. Autrefois, c'était un terme tout à fait commun, tout le monde l'avait à la bouche et le prononcer était devenu inconscient chez elle.

— Oui. Figure-toi que je me suis assoupie et quand j'ai soudain rouvert les yeux, monsieur Takewaki ne présentait plus aucun signe vital. J'ai eu un choc et j'ai voulu réveiller le docteur...

— Qui ne s'est pas levé, hein ? C'est pas que dans les rêves qu'il est comme ça, vous savez.

Effectivement, c'est une plaie, un docteur de garde qui a tant de mal à se réveiller.

— Tu crois qu'il dort ?

— Comme un bébé. Espérons qu'il ne se passera rien.

— Et alors, je me suis réveillée pour de bon et j'ai vérifié les fonctions vitales.

— J'ai compris. Vous m'avez fait peur en criant tout à coup : « Docteur ! » Et bien sûr, le docteur ne s'est pas réveillé.

— Voilà, tu as deviné.

Aichan se redressa pour regarder par-dessus le comptoir vers le lit de monsieur Takewaki. Celui-ci dormait toujours dans le petit espace au-delà de l'allée.

— Dites, Kojima-san. Ce Takewaki, vous ne le trouvez pas bel homme ? Grand, distingué comme il est... Il dort depuis son arrivée, je peux pas vraiment savoir, mais ces tempes, c'est bien ce qu'on appelle *romance grey*, pas vrai ?

— Oh mais tu connais cette vieille expression, ma parole.

— La chef m'a raconté qu'il était administrateur dans une maison de commerce. Je ne serais pas surprise s'il avait séjourné un bon moment à New York ou à Paris, vous ne croyez pas ? Et son épouse, elle est belle, elle aussi.

Parfois, le silence de ce service effrayait Naoko. Dans les pavillons ordinaires, on sent la présence de la vie, alors qu'ici il n'y avait ni douleur ni tourment. Il y avait simplement des vies qui emplissaient l'espace de leur mutisme. Elle avait l'impression de se trouver dans une église plutôt que dans un service hospitalier. Et il lui était arrivé de se prendre plus pour une bonne sœur que pour une infirmière.

— Pour ça oui, il est bien fait de sa personne. Il est grand, beau. Et puis, c'est aussi un gentleman.

— Hein ? Est-ce que par hasard vous le connaissiez ?

Naoko opina. Elle le connaissait très bien.

Elle l'avait rencontré vingt ans plus tôt. Elle s'était accoutumée à son travail mais pour se rendre compte qu'elle n'en voulait plus, et elle rêvait de refaire son existence.

Peut-être était-ce même plus tôt ? Elle avait encore sur elle son biper et une télécarte. Des objets que les jeunes d'aujourd'hui n'avaient sans doute jamais eus sous les yeux.

Elle ignorait qu'il s'appelait Masakazu Takewaki. Il faisait toujours la

queue dans la même file, au même endroit en tête de quai, dans l'attente de la même rame.

La dernière porte du second wagon en partant de la tête. Même quand la rame sur l'autre bord du quai devait démarrer la première, elle restait toujours le dos tourné à sa place dans la file d'attente. A cette heure du matin, il y avait foule, rien ne l'obligeait à prendre précisément ce train, mais il lui convenait très bien pour être là à la passation des consignes de huit heures trente. A peine quelques minutes de retard, et elle avait l'impression que sa journée de travail s'enclenchait mal. Une habitude animale, pourrait-on dire ?

Monsieur Takewaki aussi, supposait-elle, avait pris l'habitude de prendre ce train pour arriver à l'heure à son bureau au centre de la capitale.

C'était l'heure de pointe. Aux usagers venant de la ligne JR s'ajoutaient ceux qui descendaient les escaliers des entrées nord et sud. Le bel homme de haute taille servait de repère à la petite Naoko. Comme elle l'apercevait régulièrement avant les guichets, elle en avait conclu que leurs domiciles respectifs devaient se trouver de part et d'autre de la gare. Son quartier à elle, à proximité de l'entrée nord, faisait plutôt centre urbain, au sud c'était un quartier résidentiel.

— Bel homme, gentleman. Euh, serait-ce que vous et lui... ?

— Ne va pas te figurer je ne sais quelle bêtise. C'est un voisin, allons. Enfin, pas vraiment un voisin, en fait.

— Vous vous dérobez, là. Ça cache quelque chose.

Rêver de lui dans son sommeil, est-ce que cela cachait quelque chose ? Bien sûr, elle avait dit ça pour la taquiner mais Naoko apprécia à sa juste valeur la spéculation de sa jeune collègue.

— On dira ce qu'on voudra, ce système de rotation à deux équipes vous tue. Moi, à l'hôpital où j'étais avant, on travaillait à trois équipes.

— Ne te plains pas, tu es encore jeune. Tu t'y feras très vite.

De trois équipes on était passé à deux et, s'il fallait admettre que les relèves s'en trouvaient simplifiées, Naoko n'avait pas imaginé qu'elle serait à ce point éprouvée physiquement. Une journée de congé ne permettait pas de rattraper la fatigue accumulée au long des seize heures d'affilée du service. L'introduction du roulement par deux équipes était l'ultime solution pour pallier le manque chronique de personnel.

Quelqu'un qui se rendait au travail depuis plus de vingt ans par la même rame. C'était aussi banal que ça.

Naoko ne pouvait se défendre de voir en Masakazu Takewaki une partie de sa propre vie. Inutile de dire que la femme en elle n'avait jamais eu conscience de l'observer en tant que représentant de l'autre sexe. Malgré tout, en découvrant le visage du patient au moment de relayer les ambulanciers, le choc qu'elle avait ressenti aurait pu être le même que pour un parent ou un amant à la dernière extrémité.

Elle n'avait jamais fait de favoritisme entre les patients, mais celui-là, elle ne voulait pas le laisser entre d'autres mains. Voilà pourquoi elle continuait de remplacer la collègue absente pour cause de grippe. Elle prenait son poste à seize heures trente, le quittait le lendemain matin à neuf heures quand la collègue de jour venait prendre le relais. Dormir entre-temps ne serait-ce que deux heures, il n'y fallait pas songer.

Elle avait beau réfléchir, il n'était qu'un passager allant au travail par la même rame qu'elle. Rien de moins, rien de plus. Elle ne voyait aucune justification à pareille fixation.

En attendant, un souvenir puis un autre lui revenaient durant l'interminable nuit.

A l'heure de pointe, leur station était le cadre d'une lutte intense pour prendre possession d'une place assise, mais monsieur Takewaki était un homme comme il faut. Il n'essayait pas de s'asseoir à tout prix, se plaçait en général à côté de la portière d'en face et commençait à lire son journal. Elle ne savait pas ce qui l'obligeait à prendre cette rame mais il se comportait ainsi invariablement.

Lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois, il avait donc un peu plus de quarante ans. Il avait forcément vieilli depuis, mais l'impression qu'elle avait de lui n'avait pas changé. Ses cheveux grisonnaient, il portait à présent des lunettes pour lire le journal. C'était à peu près tout.

On le disait administrateur d'une maison de commerce, mais si c'était quelqu'un de cette importance, il aurait dû disposer d'un véhicule de fonction. Cependant, à voir les gens qui venaient à son chevet, elle se disait qu'après tout, il était peut-être bien administrateur.

Elle se rappelait maintenant qu'elle avait été un certain nombre d'années sans le voir. Lorsqu'elle l'avait aperçu de nouveau faisant la queue sur le quai, des années plus tard, elle avait bien failli le saluer, spontanément d'un

: « Contente de vous revoir ! »

S'il travaillait pour une maison de commerce, il avait dû être muté à Paris ou à New York. Y était-il avec sa famille ? Ou peut-être seul ?

— Mais qu'est-ce que vous avez, Kojima-san ?

Elle s'était oubliée dans le rappel de ses souvenirs jusqu'à laisser couler des larmes.

— Désolée, c'était pour rire.

Aucune importance, tu sais. Le quiproquo fit chaud au cœur à Naoko.

Elle avait connu l'amour comme tout un chacun. Néanmoins, cela n'avait jamais été réciproque. Chaque fois, soit l'autre la quittait, soit c'était elle qui prenait ses distances. Il lui semblait qu'elle n'avait connu qu'une suite de séparations.

D'ailleurs, le métier d'infirmière est incompatible avec une vie sentimentale normale. L'emploi du temps est trop contraignant pour avoir des rendez-vous. Se débrouillait-elle quand même pour avoir un créneau, elle était trop épuisée pour pouvoir même préparer un repas.

Elle était si passionnée par son travail qu'elle le faisait passer avant sa vie amoureuse. Encore n'en avait-elle pris conscience qu'après une remarque d'une collègue.

Vous êtes trop sérieuse. Vous ne m'ôterez pas de l'idée que vous sacrifiez votre bonheur.

Elle avait raison. Ses liaisons duraient au plus quelques mois, le record de longueur jusqu'ici avait été de deux ans, et ç'avait été avec un médecin mesquin au possible. Rétrospectivement, chacune de ces aventures s'était avérée stérile.

Mais elle avait été vingt longues années avec monsieur Takewaki. Ils n'avaient échangé aucune parole, leurs regards ne s'étaient jamais croisés, et pourtant, monsieur Takewaki faisait partie de sa vie.

Lorsqu'elle avait entendu le vieux travailleur qui venait le voir quotidiennement lui parler de son enfance, cela l'avait beaucoup émue. Ses mains s'étaient immobilisées.

— L'un et l'autre, on est des orphelins, vous savez.

Il avait ajouté qu'ils avaient été élevés dans le même établissement de l'Assistance publique. Les yeux ensommeillés, il devait s'être dit qu'il avait trop parlé, mais elle avait trouvé touchante la mine penaude qu'il avait eue

à la fin de sa phrase.

Elle avait attendu qu'il soit endormi sur la banquette du couloir pour consulter la liste des visiteurs.

Epouse : Setsuko. Nom du vieux : Tôru Nagayama. L'ouvrier bien bâti aux cheveux teints en marron, probablement un employé : Takeshi Ôno.

Akane Ôno devait être la femme de Takeshi Ôno mais Naoko avait compris au premier coup d'œil qu'elle était aussi la fille de monsieur Takewaki. Sa fille unique, présuma-t-elle.

Une profonde émotion la gagna à dessiner les liens reliant tous ces gens. Il a derrière lui un terrible parcours, pensa-t-elle. Se peut-il que j'aie été attirée par cet homme que je n'ai jamais fait que croiser le matin dans le métro parce que son terrible parcours personnel transparaissait à travers sa personne ?

Monsieur Takewaki est condamné. On ne peut pas l'opérer et il est toujours dans le coma.

Katsuo Sakakibara a quatre-vingts ans. Il repose depuis huit jours dans le lit voisin de monsieur Takewaki.

Ils sont séparés l'un de l'autre, moitié par une cloison, moitié par un rideau, et ce sont les patients les plus lourds du service.

Monsieur Sakakibara a fait un infarctus cérébral dans son petit appartement où il vit seul. Le pire des scénarios possibles. La chance a voulu que l'aide à domicile soit arrivée et ait pris les mesures de réanimation qui s'imposaient, si bien que le cœur battait encore tant bien que mal quand on l'a transporté aux urgences.

Le cœur présente des antécédents d'infarctus et il faut bien reconnaître que son fonctionnement ne donne pas satisfaction. En cas d'infarctus du myocarde ou de sténocardie, un AVC s'avère toujours à haut risque mais, peut-être parce qu'il dépend d'un autre service, le docteur est avare de détails sur ce sujet.

Naoko passa auprès de chacun des patients. Ils dormaient toujours à poings fermés. Un de ces jours, pas très lointain, est-ce que ce sera à moi de débrancher ces appareils ? se demanda-t-elle.

Monsieur Sakakibara se plaisait beaucoup à l'hôpital. Les anciennes travaillant encore ici le connaissaient toutes. Il se présentait un peu avant l'heure du début des consultations, à neuf heures, entamait une conversation

animée avec tous ceux et celles qu'il connaissait, prenait son déjeuner au restaurant puis s'en retournait. La plupart du temps, il n'était pas venu pour une consultation. Comme beaucoup d'autres vieillards d'ailleurs, sinon que lui était quelqu'un d'enjoué et n'avait pas son pareil pour mettre de l'ambiance dans cette petite communauté.

Malgré tout, elle ignorait qu'il vivait seul. La personne à contacter en cas d'urgence était son fils mais celui-ci n'avait jamais laissé son nom sur la liste des visiteurs. Il était domicilié à Osaka. Les vieillards qui venaient à son chevet appartenaient à la communauté de l'établissement.

— Monsieur Sakakibara, est-ce que vous m'entendez ?

Elle effleura son visage de la main. C'était plus fort qu'elle, elle n'avait pu se retenir de lui parler. *Tu vois bien, tu n'es pas faite pour travailler en USI. Aussi longtemps que tu seras ici, tu ne trouveras jamais l'âme sœur. Vu qu'en fait c'est à eux ici que tu as envie de dire « Je vous aime ».*

Dans le couloir, Takeshi Ôno était en train de secouer monsieur Nagayama.

— Patroon, c'est mauvais pour la santé, voyons. Faut rentrer vous coucher.

Le genre qui, une fois dans les bras de Morphée, a le plus grand mal à émerger. Et qui ronfle avec ça !

Cesse de penser aux proches de monsieur Takewaki, décida-t-elle. *Plus tu en sauras et plus tu auras de chagrin, peut-être bien.*

Au premier regard, à l'arrivée du brancard monté des urgences au rez-de-chaussée, elle l'avait reconnu.

Bien sûr, elle ignorait son nom. Son âge, soixante-cinq ans, l'avait surprise. Sa mise soignée, son allure lui donnaient un air beaucoup plus jeune. Elle en était même venue à croire qu'il était immuable et que c'était son âge à elle qui se rapprochait du sien.

Qui aurait dit qu'elle retrouverait ici cet homme que, normalement, elle n'aurait jamais dû revoir lorsqu'il serait parti à la retraite ?

Domicilié à Ôgikubo, arrondissement de Suginami. Amené depuis la station de métro Shin Nakano. Aucune erreur possible.

Pourquoi son épouse qui l'accompagnait depuis les urgences tenait-elle dans les bras une gerbe de fleurs ? Naoko lui avait demandé de la laisser à l'extérieur et c'était alors que monsieur Nagayama lui avait expliqué la

situation.

Cette gerbe était lourde de l'affection de plein de gens. On l'offrait en témoignage de sentiments qu'on ne pouvait pas exprimer. Sauf que Naoko ne connaissait pas alors la triste histoire de ces fleurs.

Cet homme qui avait fait durant quarante ans le trajet en métro jusqu'à son bureau avait reçu ces fleurs lors de la fête donnée en son honneur pour son départ à la retraite. Et ce même jour, le dernier, il s'était effondré, trahi par ses forces. A quatre stations de celle d'Ôgikubo. Quatre stations du terminus.

Naoko n'avait pas fait allusion à ses liens avec lui. En effet, quelle importance y aurait-il eu à expliquer qu'elle l'apercevait dans la même voiture chaque matin lorsqu'elle était de service de jour ?

Il ne semblait pas porter autre chose que cette gerbe. Son manteau et son cache-nez, sa fille, qui lui ressemblait beaucoup, les tenait contre sa poitrine depuis leur arrivée.

Naoko avait versé des larmes silencieuses tandis qu'elle poussait le brancard sur roues. Elle était habituée à pleurer ainsi. *Contente-toi de serrer les mâchoires sans rien dire. Concentre-toi sur ta tâche.*

Monsieur Takewaki avait toujours un attaché-case à la main. Une fois monté dans la rame, il le déposait au bord du porte-bagages puis se plongeait dans la lecture du journal, à sa place habituelle près de la porte.

Naoko n'avait pu brider son imagination et se figurait un Takewaki bien vivant au retour du pot d'adieu, debout à cet endroit avec la gerbe à la main.

Toutes les fois qu'elle l'apercevait sur le quai, il se tenait bien droit. Dans son esprit, il devait se tenir ainsi à sa place, l'allure empreinte de dignité, jusqu'à l'instant où la conscience l'avait abandonné.

OceanofPDF.com

Le caïd

Vous parlez d'un raffut.

Qu'on ne puisse pas dormir peinard, passe encore, mais qu'on ne puisse pas mourir peinard, ça fait chier, quoi.

Hé, infirmière !

Merde, c'est vrai qu'elle m'entend pas. Comme c'est mal commode d'avoir un pied et demi dans la tombe...

Katsuo Sakakibara est le caïd de l'hôpital. Non pas, cela va sans dire, dans le sens qu'on donne au terme pour désigner un malfrat du voisinage. Il n'est pas un vieillard fréquentant l'endroit que monsieur Sakakibara ne connaisse, et quand ils le croisent, ils sont les premiers à s'approcher pour le saluer, c'est pourquoi il porte bien son surnom de caïd.

Tous les agrandissements et modifications que l'hôpital a subis en ont fait un ensemble d'une grande complexité, mais pour monsieur Sakakibara, aucune question le concernant ne reste sans réponse. Il lui arrive même de faire le guide lorsqu'un patient ne trouve pas son chemin.

Il vient en consultation à peu près une fois tous les deux mois, juste pour vérifier sa tension et se faire ausculter, ce qui prend à peine cinq minutes. Depuis qu'à son médecin habituel a succédé un homme qui pourrait être son petit-fils, il a cessé de lui parler de la pluie et du beau temps.

Sakakibara a des antennes à la place des oreilles. Il sait par exemple parfaitement que le médecin qui s'est longtemps occupé de lui est décédé d'un infarctus. Mais toutes les vérités n'étant pas bonnes à dire, il ne l'a pas révélé à ses compagnons de la communauté. D'abord, ce serait porter atteinte à la réputation de l'hôpital, et puis un toubib spécialiste du cœur qui

claque d'une crise cardiaque, ça la fout aussi mal que le bactériologiste Hideyo Noguchi mourant de la fièvre jaune.

Qui se souvient de comment était cet hôpital autrefois, plus grand monde, j'imagine. Il y avait un grand portail en métal, et comme c'était avant que les malades viennent en voiture, le parking était encore un jardin couvert de gazon avec un jet d'eau au beau milieu.

Le pavillon central pour les auscultations était en béton, sur deux étages, avec à l'arrière des bâtiments en bois qui entouraient un jardin. Y avait pas de Sécurité sociale à l'époque, les patients payaient des gens pour les accompagner et à midi, la fumée des sardines qu'on grillait en brochettes envahissait tout l'établissement.

Il est devenu ce qu'il est maintenant un peu avant les Jeux olympiques de Tokyo, je crois bien. La ligne de métro a été prolongée au-delà de Shinjuku, jusqu'à Ôgikubo, et le nom de Toden, pour les trams municipaux, a disparu. C'est à cette époque que tout a changé, de fond en comble.

Faites chier. Mettez-la en veilleuse. Infirmière, faut lui dire quelque chose, soyez sympa.

Bon, je dis « infirmière » mais vu le nombre d'hommes qu'il y a aujourd'hui, faut faire gaffe à ce qu'on dit.

C'est madame Kojima qui est de service cette nuit. Ça lui fait plusieurs nuits de suite. Tâchez de pas vous surmener !

C'est égal, beau brin de femme, je trouve. Une beauté pareille, c'est à se demander pourquoi elle n'a pas trouvé chaussure à son pied.

Monsieur Sakakibara connaît Naoko Kojima depuis son entrée en fonction à l'hôpital.

Après l'infarctus qui avait failli lui coûter la vie, c'est elle qui a été chargée de sa rééducation. Une pathologie cardiaque n'entraînant pas de dommages moteurs, la rééducation ne dépassait pas le stade de conseils sur le quotidien, mais la perspective de voir une jeune et belle infirmière l'avait suffisamment motivé pour qu'il s'y rende assidûment.

Le tabac, interdiction absolue ; l'alcool, avec modération ; le sel, réduire la quantité ; prendre sa tension sans faute matin et soir. Ne pas négliger de faire de l'exercice, raisonnablement, faire attention aux variations de température.

Lui qui avait vécu jusque-là sans accorder la moindre attention aux avertissements qu'on lui donnait s'était montré docile avec madame

Kojima. Et s'il a plus ou moins tenu le coup depuis, soit vingt bonnes années, c'est à elle qu'il le doit.

— Bon, ben, je vais te laisser pour aujourd'hui, Mâ.

Ah ben, c'est pas trop tôt. Merci d'être passé. Mâ t'a entendu, te fais pas de bile.

— Moi, je vais rester. Prenez pas le chemin des écoliers, patron. D'ailleurs, je vais appeler votre femme.

Fous donc le camp, toi aussi. Qu'est-ce qu'ils ont à se succéder les uns les autres, à chialer et à s'agiter comme ça ! V'là un malade que la discrétion n'étouffe pas, j'vous jure.

Les bruits de pas évanouis, un silence creux s'installa dans le service.

Il neige toujours. Le rideau n'a pas été tiré et Sakakibara est sensible à cette attention, qui ne peut venir que de madame Kojima.

Tout inconscients qu'ils sont, j'aimerais qu'ils sentent une nuit neigeuse comme celle-ci, si rare à Tokyo.

Sakakibara contemplait la neige par l'interstice de ses paupières baissées. Il ne pouvait bouger son visage mais l'ombre cotonneuse projetée par les lampadaires de la rue glissait le long de la paroi. Rien d'autre ne donnait l'impression d'être naturel dans cette chambre bourrée d'appareils et il en bénit le Ciel.

La neige lui chuchotait quelque chose. « Tu as vécu quatre-vingts ans, il serait peut-être temps de te faire une raison, non ? »

Mais il y a beau temps que je m'en suis fait une raison. J'aime pas l'expression mais disons que je peux partir sans regrets. La médecine a fait tellement de progrès, j'suis d'accord pour crever, seulement il se trouve que j'peux pas, voilà tout.

Il se remémora le moment de sa chute. C'était une journée comme les autres. Il ne se sentait pas malade.

Il avait déjeuné d'un toast et de lait comme d'habitude, avalé ses médicaments puis, à l'heure prévue, huit heures quarante-cinq, était sorti pour « se rendre à son travail » avec entrain.

Le petit immeuble de bois et mortier où il a emménagé bien des années auparavant est habité par dix personnes sur deux niveaux ; il a pris de l'âge, lui aussi, mais est encore solide. Quand il s'est installé ici, les maisons revêtues de mortier valaient bien les immeubles en béton armé actuels.

Une pièce de six tatamis et une cuisine de seulement deux tatamis. Pas de

salle de bains mais un bain public à proximité. Toutefois, chaque appartement disposait de toilettes à chasse d'eau, ce qui lui conférait un bon niveau de modernité pour ces années-là.

Il n'a jamais vu son propriétaire. Le loyer, une agence immobilière envoie quelqu'un pour l'encaisser en fin de mois. Il serait bien incapable de dire combien de fois il a renouvelé son contrat de location – une fois l'an – et de toute façon, il n'a jamais envisagé de déménager.

Les locataires sont surtout des étudiants et de jeunes célibataires. Comme, de plus, le renouvellement s'est accéléré ces dernières années, il n'a jamais le temps de les connaître.

Malgré cela, une chose qu'il apprécie beaucoup : les jeunes d'aujourd'hui sont polis et vous saluent : « Bonjour ! », « Bonsoir ! » S'il ne retient pas leurs visages, c'est qu'ils se ressemblent tous.

Son « trajet professionnel » est bien fixé. Enfiler une ruelle à travers un tel fouillis de bâtisses qu'il est sûr d'y rester au moindre incendie, de là monter la pente douce qui mène au carrefour de l'avenue Ôme ; en fait, cette pente n'a rien d'aussi fatigant que le suggère le verbe *monter*. Il était encore confiant dans ses jambes.

Cette courbe qui n'en finit pas doit être le vestige d'une ancienne voie du temps où l'on poussait des carrioles et convient à merveille pour le « trajet professionnel » du vieillard. Dans ce secteur, l'avenue forme une sorte de crête, les côtés nord et sud étant tous deux en pente.

Traverser au feu, descendre sur quelques mètres, puis c'est l'hôpital. La salle d'attente n'a plus aucun siège de libre avant même que débutent les consultations et, chaque fois, il traite à part lui les gens d'imbéciles. A quoi bon venir d'aussi bonne heure, on n'attend pas moins, pas besoin de se presser autant. Il est vrai que parmi ce tas d'imbéciles, celui qui remporte la palme de l'imbécillité n'est autre que lui-même qui vient alors que rien ne l'y oblige.

Monsieur Sakakibara aime bien l'hôpital. Il y rencontre plein de connaissances. Il faut dire que depuis vingt ans qu'il le fréquente, il a été hospitalisé à plusieurs reprises. Sans famille, vivant seul, peu importe la situation de chacun. Les vieillards oisifs se retrouvent, discutent, étalent leurs misères de santé, débattent de choses anodines tout en regardant l'écran extralarge de la télé. Cela sans déranger les voisins, dans le respect des règles du savoir-vivre.

Ce n'étaient pas les endroits qui manquaient pour tuer le temps, mais non, il préférait celui-ci, on ne le ferait pas changer d'avis.

Quand donc est-ce arrivé ? Hier ? L'an passé ? Katsuo Sakakibara ne le sait pas.

Ses souvenirs sont clairs et nets : il a pris son déjeuner comme toujours au restaurant du premier. Le menu du jour, spaghettis à la napolitaine et petite salade. Café compris.

Dieu sait pourquoi, il a pensé à son ex-femme. Il ne l'a pas revue une seule fois depuis qu'elle a quitté le foyer conjugal en emmenant leur fils, il y a de cela une éternité. Suite à la visite d'un avocat plusieurs mois après, il a apposé son sceau sur le formulaire de divorce sans hésiter plus que cela.

Il n'avait pas eu l'impression d'avoir perdu quelqu'un, au contraire, il s'était senti libéré des tracasseries familiaux et soulagé. Il était tombé des nues en se découvrant à ce point indifférent.

Son fils, il le voit quelquefois. Il a fait des études universitaires, intégré une grosse firme ; une fois, il est venu lui faire une visite surprise en compagnie de sa fiancée, mais ces derniers temps, Sakakibara est sans nouvelles de lui. Il sait qu'il a trois petits-enfants mais il ne les a jamais vus ni ne connaît leur nom.

Il s'était rappelé son ex-femme, sans s'en expliquer la raison. Elle devait être en bonne santé, le fiston l'aurait averti dans un cas grave, mais il s'était demandé comment elle vieillissait. Il avait parcouru des yeux le restaurant mais c'est en vain qu'il l'avait comparée avec celle-ci, avec celle-là, il n'avait pu se faire une idée de l'effet que les années avaient eu sur la trentenaire qui l'avait quitté.

Le repas achevé, il avait quitté les lieux. Ses drôles de complices s'égaillaient au moment du déjeuner. Il présumait que la plupart avaient un foyer, une famille.

Un camion-grue s'était accoté au sapin populaire qui se dressait là et on était en train de le décorer pour Noël. C'était un arbre énorme que Sakakibara voyait déjà faire l'important devant la porte du bâtiment avant toutes les transformations. Probablement avait-il cessé de croître car il lui trouvait la même taille qu'autrefois.

Si la coutume de le décorer était toujours la même, dans le temps, c'était à peine si on éclairait des étoiles dorées et argentées avec des ampoules

miniatures, mais on en était arrivé aujourd'hui à des illuminations aux airs de kermesse. L'électricien lui ayant appris que ce serait allumé à partir de la soirée prochaine, il s'était promis de venir bientôt au spectacle. Une occasion de se réjouir était née.

Rentré chez lui d'un pas tranquille, il avait entrepris de faire le ménage. C'était le jour de visite de l'auxiliaire de vie. Qu'elle trouve porte close n'était pas un problème, elle repasserait, aussi avait-il décidé de se rendre au bain public comme à son habitude.

Le quotidien de Katsuo Sakakibara était ainsi réglé comme du papier à musique.

Il ne se souciait pas des autres. Mais le célibataire qu'il était s'avérait assez économe et tenir son ménage ne lui causait aucun souci.

La clientèle du premier bain était celle des habitués. Quasiment tous vivaient une retraite paisible, même si certains auraient pu être les enfants des autres tant leurs âges différaient. Les retraités étaient vraiment partout. S'y mêlaient un chauffeur de taxi et un jeune type qui travaillait dans un café. Il était prêt à parier que l'un et l'autre possédaient une salle de bains chez eux, alors était-ce la flemme de faire chauffer un bain, ou le plaisir de venir à ce bain public ? Allez savoir.

S'il les connaissait depuis des années, ils n'étaient pas intimes au point d'avoir de longues conversations. Comme il habitait tout près, il ne se livrait pas comme il le faisait avec ses camarades de l'hôpital.

Une fois ressorti du bain, sa petite bouteille de lait. Qu'il avait appréciée comme à l'ordinaire. Après quoi, il était rentré chez lui d'un pas nonchalant puis s'était glissé sous la couverture de la table chauffante pour regarder la télé. Comme il ne comprenait pas ou trouvait insipides la plupart des émissions actuelles, il ne regardait plus que les informations. En décembre particulièrement, où il n'y avait pas de grand tournoi de sumo, c'étaient les infos de l'après-midi jusqu'à celles de dix-sept heures trente, puis il se préparait à dîner et mangeait lentement, attentif à ne pas avaler de travers, avant de revenir aux infos de vingt et une heures.

L'auxiliaire de vie ne semblait pas être passée pendant qu'il était au bain. Car elle ne manquait jamais de coincer sa carte dans le chambranle de la porte.

Même s'il ne rencontrait aucun problème, les courses, par exemple, pas une fois il ne lui avait demandé de les faire pour lui, elle l'incluait dans sa

tournée des vieux qui vivaient seul. C'était l'occasion de faire un brin de causette, et puis cela apportait du réconfort.

Etrangement, Katsuo Sakakibara ne se voyait nullement trépassant. Certes, à quatre-vingts ans, la perspective n'était pas sans l'effleurer, mais il restait convaincu que ce ne serait pas demain la veille.

Pour cette raison, lorsque, bien réchauffé dans le *kotatsu*, il avait senti ses forces se retirer subitement et était devenu incapable de remuer les membres, il n'avait pu imaginer l'inimaginable, qu'un malaise lui arrivait. Assez souvent, après tout, le sommeil lui tombait droit dessus.

Il avait perdu connaissance sans souffrir. C'est à peine s'il avait le souvenir confus de l'entrée de l'auxiliaire de vie et du raffut qui avait suivi.

Je veux pas d'un autre hôpital ! s'était-il dit au moment où on l'emmenait.

Ça suffit. J'ai fait mon temps. J'ai vécu ma vie à moi et j'en suis pas mécontent.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV

Le quartier où coule une rivière

Tsuki. Hoshi. Kumo. Kaze. Yama. Kawa. Umi.

Comment se fait-il qu'il y ait tant de mots de deux syllabes pour parler de la nature ? me suis-je demandé. Lune. Etoiles. Nuages. Vent. Montagnes. Rivières. Mer.

Hana. Ame. Yuki. Tani. Suna... Tiens ? Il n'y en a pas d'autre ? Pas un nom propre, un nom commun, je veux dire ? Fleurs. Pluie. Neige. Vallées. Herbes. Sable.

On dirait qu'il y en a autant qu'on veut, il suffit de réfléchir, mais le compte à rebours avait commencé et j'ai perdu mon calme. Ça risquait de sonner.

Iwa. Ishi. Michi. Rochers. Pierres. Chemins. Hum, ce n'est pas ça, non. Bon, allons-y pour *Yume*. Alors ? Rêve ?

Ding dong ! Ça sonne la bonne réponse... J'ai poussé un soupir de soulagement.

C'est une bonne chose que l'ennui. C'est un temps pendant lequel on pense à des choses sans importance. Un temps laissé à la pensée et à l'imagination non productives. A ce qu'il me semble, l'humanité disposait par le passé d'abondants et fertiles loisirs au terme desquels on disait adieu

avec élégance à cette vie.

Or, une époque est venue, sans qu'on sache bien quand, où penser à des choses futiles s'est vu taxer de fainéantise, les actes non productifs ont été bannis, on s'est mis à vivre en gardant confinées pensée et imagination. Nul doute que l'allongement indéfini de l'espérance de vie n'a rien changé à la donne : notre existence est courte et la mort à peu près stérile.

A présent que je suis dans ce sale état, ma mémoire a perdu tout sens de la chronologie, les événements me paraissent s'être produits hier. Je mets cela sur le compte de mon inaptitude chronique à me pencher sur le passé ; les différentes phases essentielles de ma vie émergent chacune à leur tour à ma mémoire, puis disparaissent comme autant de photos disposées sans ordre dans un album ou de données accumulées dans les oubliettes de mon ordinateur, sans que je sache bien de quand elles datent.

Dans l'immédiat, je ne peux ni n'ai rien à faire.

Ce que je n'avais encore jamais éprouvé, l'ennui, est venu meubler mon temps.

— Hé, m'sieur Takewaki.

Une voix rauque a lancé mon nom à l'improviste.

— Vous vous ennuyez, pas vrai ? Vous voulez pas faire un p'tit tour dehors ?

Un vieillard inconnu était penché vers moi.

— Euh, nous nous sommes déjà rencontrés ?

— Rencontrés, rencontrés... Pas vraiment. J'suis votre voisin de lit.

— Ah bon, mon voisin ?

Dans ce service, les lits sont séparés par des cloisons et des rideaux.

— Vous êtes ici depuis trois jours ou quelque chose comme ça, mais moi, ça fait huit jours. Et j'peux vous dire que je me tourne les pouces, c'est à devenir fou.

— Vous êtes de la famille ?

— Quoi ? J'en ai pas de famille. C'est moi qui suis couché ici.

Ça y est, encore quelque chose d'incompréhensible qui se produit, on dirait bien.

Je ne suis pas en train de rêver, ça ressemble trop à un rêve pour en être un. Mais cela ne peut pas être la réalité.

Le dîner avec madame Neige a été un moment agréable. De même que la journée passée avec Shizuka.

Cependant, sortir avec ce vieux monsieur ne me dit rien.

— Merci de votre invitation, malheureusement, je ne suis guère en condition.

— Et ma condition à moi, alors ? Et j’peux même pas dire « guère », moi.

— Vraiment ? Donc, vous voyez, il nous faut être raisonnables, vous et moi.

Il a émis un « Merde ! » doublé d’un claquement de langue. Vulgaire, négligé. Le genre avec qui je ne peux certainement pas m’accorder. Et qui plus est, difficile à fréquenter.

— Dites voir. Vous vous ennuyez pas ?

— Oh, pour m’ennuyer, si, je m’ennuie. Euh, vous voudrez bien m’excuser si je vous demande votre nom ?

— En effet. J’aurais dû l’faire plus tôt. Moi, c’est Katsuo Sakakibara. Le nom s’écrit comme celui de Yasumasa Sakakibara, le général d’autrefois, et Katsuo avec le *kanji* « vaincre ». L’homme qui gagne, quoi. Ça en jette, avouez ! Enfin, seulement le nom, je veux dire. Parce que j’suis né dans des années où le casse-pipes, on vous y envoyait à plein. On a dérouillé, faut dire. Le pays, moi pareil, on a morflé, quelque chose de bien.

Il me donne l’impression d’être avide de conversation. Dans ces conditions, je crains de devoir lui tenir le crachoir. Je peux dire adieu à ma tranquillité.

— Monsieur Sakakibara, c’est bien ça ?

— Appelez-moi Katchan. Vous, c’est Mâchan, pas vrai ? Et votre nom de famille, voyons...

Il a plissé les yeux vers la plaque au pied de mon lit.

— Mais oui, bien sûr. Takewaki. Et Masakazu, c’est votre prénom.

— En effet. C’est Mazakazu.

Sans doute avait-il entendu parler Tôru. La langue bien pendue et l’esprit vif.

— Masakazu Takewaki. Joli nom, ça. Faut remercier vos parents.

De quoi je me mêle. Non mais.

— Avec ça, groupe sanguin A. Genre bilieux, quoi. Médecin traitant, le docteur Suzuki. Lequel de Suzuki, ils sont trois ?

— Neurologie.

— Ah, le fameux jeune. Pas bon, ça. Il enterre tout le monde, même ceux qui pourraient encore s’en tirer.

Je veux bien que ce soit une plaisanterie, mais il pourrait tenir compte des circonstances. Seulement, les calmants devaient faire leur effet et je me sentais d'une belle ouverture d'esprit, à croire que j'étais déjà presque un Bouddha.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ?

— La figure.

— Je parle sérieusement.

— La tête.

— Mais encore...

— C'est pas une vanne. J'ai les vaisseaux sanguins là-haut qui sont bouchés, à ce qu'il paraît.

— Je vois. Un infarctus cérébral.

— Ah, faut m'écouter, vous voulez bien, Mâchan ? Vu que j'ai fait un infarctus du myocarde y a vingt ans de ça, je m'tenais à carreau de c'côté-là. Et alors, paf, ce coup-ci, ça a pas été le cœur mais la tête ! C'est quand même pas des choses à faire, avouez ! Moi qui me bats bien en face à la loyale, je m'fais comme qui dirait poignarder dans le dos !

Le moulin à paroles s'était enclenché. Que se passerait-il si une infirmière nous surprenait ainsi, je me suis demandé, et je me suis fait du mauvais sang.

— Dites, si nous sortions un peu ?

— Eh ben voilà, très bien !

Il s'est relevé, l'air de jubiler. Survêtement, ample veste ouatée, bonnet de laine et gants. Il y avait à redire à son aspect mais pas à son visage souriant.

— Vous avez pas quelque chose d'un peu mieux à vous mettre ? a-t-il dit en me regardant avec insistance dans mon costume. Son ton n'était pas celui de l'ironie ni de la plaisanterie. Mais je suppose qu'il n'était pas le seul dans ce pays à avoir ce genre de regard. Costume bleu sombre et chemise blanche composaient mon uniforme d'employé de bureau.

— Je n'ai guère de temps à vous accorder, vous voudrez bien m'excuser.

— Hein ? Comment ça ? Enfin quoi, Mâchan. Dites-vous bien que maintenant, des trucs que vous devriez absolument faire, vous n'en avez plus.

J'ai encaissé le choc de ces derniers mots. J'ai eu honte de cette formule que j'avais l'habitude de débiter quand se présentait un entretien qui ne m'emballait guère.

Je me suis tourné face à la fenêtre et au paysage enneigé pour faire mon nœud de cravate et aplatir mes cheveux. Je me suis trouvé bonne mine.

— Ça caille dehors, attention. Faut vous habiller chaudement.

Le vieillard qui me donnait ce conseil portait une veste de survêtement dont le col largement ouvert donnait froid dans le dos. Et il avait de simples sandales aux pieds.

— Vous rentriez du bureau ?

— Oui. Enfin, on peut dire ça comme ça.

— Ben moi, je suis arrivé habillé comme j'étais.

Sur une inspiration, j'ai défait mon cache-nez et le lui ai enroulé autour du cou.

— Oh, merci bien. Z'êtes bien prévenant, dites.

— Vous croyez que c'est une bonne idée ? Vous et moi sommes de grands malades.

— Bah, on meurt qu'une fois.

Tout en passant un bras dans la manche de mon manteau, j'ai poussé le rideau me séparant du lit voisin, sur lequel j'ai laissé tomber mon regard. Un autre Katchan y dormait tranquillement.

— Il vit toujours, j'imagine ?

— Comme il peut. Il s'ennuie à cent sous de l'heure, c'est tout.

Dans le poste des infirmières, le personnel vaquait à ses occupations nocturnes.

— La jeune, la plus près, c'est Aichan. Et là-bas, l'appétissante, c'est Kojima-san.

— Ça alors. Vous connaissez tout le monde ici, je vois.

— C'est un peu ma boîte à moi où j'aurais vingt ans de service.

Mon regard a rencontré celui de la plus âgée et je me suis figé, une sueur froide le long de l'échine. Mais non, le sien était dirigé vers mon autre moi-même gisant sur son lit.

— Elle vous voit pas, ayez pas peur. Mais qu'est-ce qui vous arrive ?

Je la trouvais certes sympathique et séduisante, mais à la voir à cette distance, elle venait soudain de m'apparaître comme quelqu'un de proche.

Qui était-ce ?

Travaillait-elle à l'infirmerie du siège social, ou bien l'aurais-je aperçue à l'hôpital d'Ôgikubo où il m'arrivait d'aller ? Non. C'était quelqu'un qui m'était plus familier.

— Alors, pas mal, cette Naoko Kojima, hein ? Gentille, compétente, et jolie femme avec ça. Ça fait un bail que j’la connais et je peux vous dire qu’elle a gagné en beauté par rapport à autrefois.

Ça y est, j’y suis. La femme qui prenait le même métro au départ d’Ôgikubo. Le doute n’est plus permis. Elle descendait à Shin Nakano. Elle était dans la même voiture à la même heure, mais pas tous les matins. Et l’explication, la voilà : la rotation de ses heures de service.

— A vrai dire, nous nous voyons depuis vingt ans, l’un dans l’autre.

Bruit de gorge de Katchan, soudain muet une fraction de seconde.

— Ouais, bah. J’vais pas mettre les pieds dans l’plat.

Après un raclement de gorge lourd de sous-entendus, il m’a tiré par la manche.

Dans le couloir, des parents à la mine inquiète discutaient en étouffant leur voix. Pas de Takeshi. Sorti, probablement pour reconduire Tôru.

— Sont bien avancés. Ça sert à rien de rester ici. A moins qu’ils attendent qu’on crève ? jura Katchan.

Lui qui disait n’avoir pas de famille, vivait-il dans la solitude ?

— Ouais, j’ai bien un fiston qu’a réussi, et puis des petits-enfants bien mignons, mais je leur ai dit que c’était pas la peine de venir.

Fanfaronnade grosse comme lui. Comment aurait-il pu le leur dire, d’abord ? Sans compter qu’en pareil cas, je ne voyais aucun parent obtempérer sans rechigner. Mais j’ai décidé de ne pas céder à l’indiscrétion.

— En tout cas, je vous plains, Mâchan. Jour après jour, ça n’arrête pas, les visites, et ça pleure, et ça s’agite...

— Pardon pour la gêne que je vous occasionne.

— Bof, ça m’aide à supporter l’ennui, simplement, je me disais que vous deviez en avoir jusque-là.

— Non, pas du tout. Je leur en suis même très reconnaissant, ceci dit avec toutes mes excuses...

— Et allez donc. « Avec toutes mes excuses », c’qu’il faut pas entendre !

De nouveau, petit juron et langue qui claque. Sale habitude. J’ignore le genre de vie qu’il a eue mais les aléas de l’existence ne lui ont pas servi de leçon, semble-t-il.

L’ascenseur appelé, il a adopté un ton boudeur pour chuchoter, en levant les yeux vers l’indicateur d’étage :

— Faut pas mourir, dites. Z'avez encore du monde pour vous pleurer.

La porte s'est ouverte devant nous, en est sorti Takeshi. Un « Tiens ! » m'a échappé.

— Votre fils ?

— Non, le mari de ma fille.

— Pas étonnant qu'il vous ressemble pas.

J'avais vu juste, il était allé reconduire Tôru. Le dos de sa veste de travail était mouillé.

Nous avons franchi sans incident la porte de l'accueil de nuit, au rez-de-chaussée. Les mêmes gros flocons tombaient.

D'un geste désinvolte, Katchan s'est emparé de parapluies en plastique dans le porte-parapluies.

— Ça ne se fait pas, allons.

— Pour ce que ça coûte ! Les gens vivent dans le luxe par les temps qui courent.

Nous n'avions pas fait deux pas qu'il s'est mis à débiter des souvenirs.

— Quand j'étais gosse, figurez-vous, des pébroques, j'en ai piqué je sais pas combien, j'allais les revendre au marché noir. On connaissait pas ces trucs comme le plastique ou le vinyle à l'époque, les pépins avaient de la valeur. En général, ils étaient en coton, en soie pour les plus luxueux. De toute façon, ils laissaient tous passer la flotte au bout d'un moment.

— C'est vrai, oui. Ils étaient imperméabilisés mais ils devenaient lourds une fois mouillés.

Il a levé plus haut son parapluie pour me regarder. Il était plus petit d'une bonne tête.

— Vous êtes plus vieux que j'croyais.

— J'ai soixante-cinq ans.

Son « Hein ? » accompagnait un petit air étonné. Je ne savais pas s'il fallait y voir de l'admiration ou de la moquerie.

— Sans blague ? Décidément, les gens font plus jeunes au jour d'aujourd'hui ! N'empêche que le monde est mal foutu, je trouve, travailler jusqu'à cet âge pour finalement tomber en pâmoison comme ça en rentrant du boulot ! Faut dire aussi que dans le temps, des vieux de quatre-vingts ans, on n'en voyait pas non plus.

Katchan aurait donc dépassé les quatre-vingts ans. C'est encore quelqu'un de robuste. Cela n'a plus rien d'exceptionnel aujourd'hui, mais je me

rappelle qu'étant gamin, il n'y avait pour ainsi dire pas d'octogénaires. Ils étaient en quelque sorte les centenaires de maintenant.

Vingt ans de moins. Ainsi, j'aurais quarante-cinq ans ? Non, c'est trop jeune ! Allez, accordons-nous une remise de vingt pour cent et disons cinquante-deux ou cinquante-trois. C'est bon, me semble-t-il.

A quoi est dû ce rajeunissement accéléré ? Primo, aux avancées de la médecine. Secundo, à l'amélioration du régime alimentaire. Tertio, aux progrès économiques. C'est tout ? Cela a sans doute fait évoluer le genre humain, mais je n'apprécie pas pour autant ce « tomber en pâmoison comme ça en rentrant du boulot. »

— Et vous les vendiez combien, les parapluies que vous voliez ?

— Ça, j'sais plus trop bien. J'ai souvenir que grâce au premier j'ai pu me payer une soupe au riz et des sardines au marché noir. Du coup, j'y ai pris goût. De toute façon, vu qu'il savait qu'ils étaient chapardés, c'était le revendeur qui imposait son prix. En plus de ça que l'inflation faisait doubler les prix du jour au lendemain.

J'ai calculé mentalement son âge. S'il avait quatre-vingts ans, c'était un gamin de neuf ans en 1945.

Nous nous sommes mis en marche sous la neige, parapluie contre parapluie.

— Bientôt, j'ai appris à piquer les chaussures. Je faisais celui qui joue à cache-cache et j'entrais par devant ou par les portes de derrière, à droite à gauche, et je volais les chaussures et les *geta*. Si par la même occasion il se présentait des pépins, quelle aubaine ! Les chaussures, inutile d'avoir la paire pour les fourguer ! On voyait des gens qui en portaient des dépareillées.

— Je sais que je suis indiscret mais vous n'étiez pas encore un peu jeune ?

Il ne m'a pas répondu, a continué un moment sous la neige. Peut-être bien que ma question était indiscrete, en effet. Nous sommes arrivés en haut de la montée, avons pénétré dans une rue commerçante couverte et là, il a replié son parapluie et posé une question pour lui-même qui m'a attristé.

— Je me demande ce qu'ils sont devenus, les autres. Est-ce qu'ils sont allés jusqu'à quatre-vingts, eux ?

Il était sur le point de s'arrêter et je l'ai incité à continuer d'une petite poussée dans le dos.

Bien que né seulement six ans après la fin de la guerre, je n'ai conservé aucun souvenir de paysages de désolation. Je me souviens juste de soldats américains qui voyageaient sur la ligne Chûô.

Je n'ai pas compris ce que Katchan voulait dire par « les autres ». Les gosses qui étaient ses complices pour les chapardages ? A moins que ce ne soit toute cette population qui composait le paysage d'alors : vendeurs au marché noir, civils en maraude à la recherche de nourriture, filles des rues qu'il connaissait de vue ?

En tout état de cause, l'Histoire avait dressé un véritable mur entre lui et moi, mur que mon imagination ne me permettait pas de franchir.

— Vous n'avez pas froid ?

— Chaud plutôt. Les médicaments font leur effet.

Je n'arrivais pas à faire le lien entre le moi en train de dormir sur mon lit d'hôpital et le moi qui déambulait nuitamment dans le quartier. Une chose au moins était certaine, le produit qui m'était instillé faisait son effet. Douce sensation d'ivresse, d'euphorie. Un léger feu m'échauffait le visage, qui allait s'amplifiant, s'intensifiant jusqu'aux extrémités de mes membres.

Comme nous attendions au carrefour que le feu passe au vert, Katchan m'a proposé :

— On se prend un bain, vite fait bien fait ?

— Pardon ?

— Oui, au bain public. On va pas tarder à puer si ça continue.

Depuis l'avenue Ôme, la chaussée descendait en pente douce. De chaque côté, les alignements de constructions accolées les unes aux autres – habitations et commerces – évoquaient une époque Shôwa qui n'aurait connu aucun changement.

— Nakano. Kôenji. C'est plus populaire qu'on ne croit, par ici.

Son parapluie sur l'épaule, il a continué d'avancer en me racontant l'histoire du quartier.

— On dit que les gens dont les maisons avaient brûlé au moment du grand tremblement de terre du Kantô, en 1923, se sont installés en grand nombre ici. Quand je suis arrivé, y avait encore un tas de maisons basses qui dataient de cette époque-là. Comment on dit déjà ? Vous savez, ce qu'on a construit après la catastrophe du Tôhoku...

— Ah, vous voulez parler des cités de logements provisoires. Là où vivent les réfugiés.

— Tout juste. Je crois me souvenir que ça y ressemblait. Une fois que les choses se sont un peu tassées, certains sont retournés d'où ils venaient, Honjô et Fukagawa, mais pas mal se sont fixés définitivement ici. J'ai beaucoup entendu parler de cette catastrophe, ma foi.

— Je vois. Et voilà pourquoi un quartier populaire s'est constitué en plein faubourg.

— Comme vous dites. Seulement, y a une suite. A peine vingt ans après la catastrophe, rebelote, c'est ceux qui avaient perdu leur maison dans les bombardements qui ont rappliqué, ce coup-là. Dans le tas, y en avait qui trouvaient ça amer, pensez, être obligé de fuir deux fois, à cause du tremblement de terre d'abord, et puis des bombes. Les malheureux, on les interpellait à coups de « Hé, bon retour au bercail ! » Vous dire si les natifs d'Edo ont la dent dure.

— Et tout a brûlé chez vous aussi ?

— Non, moi c'est pas pareil. Je me suis marié l'année des Jeux olympiques de Tokyo et on est venus se mettre en ménage ici.

Au 39 de Shôwa. 1964. J'étais en première année de collège. Katchan devait avoir dans les vingt-huit ans. Une année historique.

Je présume que les retombées économiques de l'événement ont été considérables, mais rétrospectivement, l'effet le plus important me semble être l'impact qu'il a eu sur les mentalités. Les Jeux olympiques ont galvanisé la population, poussé chacun à se dire : « Il faut que j'en mette un coup, moi aussi. »

Arrivés à mi-pente, nous avons enfilé une ruelle et j'ai découvert un îlot de pavillons et de petits immeubles serrés à étouffer. Là, l'urbanisme n'avait pas du tout envisagé la venue de la civilisation de l'automobile.

— Passe encore que ça fasse le désespoir des livreurs, mais que les ambulances puissent pas entrer, ça mérite réflexion, non ? Attendez-moi une minute.

L'immeuble devant moi était apparemment celui où il vivait. J'ai rabaissé mon parapluie et contemplé l'enfilade des habitations sur lesquelles la neige tombait.

Cinquante ans s'étaient écoulés sans que rien ne change, ma parole. Pour un peu, en tendant l'oreille, on aurait pu entendre les exclamations des familles devant leur téléviseur retransmettant les Jeux.

Katchan a disparu derrière un muret de moellons, j'ai deviné qu'il ouvrait

une porte, avant de voir une lampe s'allumer à une fenêtre du rez-de-chaussée.

Il m'a dit n'avoir pas de famille. Et aussi qu'il s'était marié l'année des Jeux. D'une manière comme de l'autre, il mène apparemment une existence bien solitaire.

— Pardon pour l'attente. Tenez.

Une petite serviette et une savonnette dans sa boîte. Sa proposition de se rendre au bain public paraissait sérieuse.

— S'il y avait ma femme, j'aimerais bien qu'on boive un petit coup ensemble. Seulement, comme je vous ai dit, ça fait huit jours que j'découche, c'est plein de poussière.

Le temps que je cherche, vainement, quoi lui répondre, il m'a soulagé en ajoutant :

— Croyez pas qu'elle soit morte avant moi. Elle en a eu marre, à force de me voir picoler, jouer et aller aux putes.

Arrivés au bas de la descente, il y avait un revêtement qui semblait recouvrir quelque ancien égout ou cours d'eau, et un pont sommaire.

— On dirait qu'il y avait une rivière ?

— Ouais. Quand on l'a recouverte, j'ai trouvé que ça faisait plus beau mais maintenant, je regrette les odeurs. On a beau en avoir fait un jardin public, les gosses de maintenant sortent pas pour jouer, c'est tout juste bon pour ceux qui promènent leur chien.

Le garde-fou qui restait devait-il sa survie à ceux qui déploraient la disparition progressive du vieux quartier ?

Une fine couche de neige recouvrait la promenade. Un peu plus loin, au beau milieu d'un îlot de petites habitations, j'ai découvert le bain public, une construction à l'ancienne à la haute toiture à pignon.

Je suis resté un moment en admiration devant cette silhouette majestueuse. Les bains publics ayant survécu dans Tokyo sont pour la majorité situés dans des immeubles. Jamais encore je n'avais vu d'établissement d'une telle prestance.

— Z'avez connu les bains publics ?

— Tout à fait. Je me souviens bien.

L'absence de foyer familial n'était pas la raison pour laquelle j'avais fréquenté les bains publics. Mais j'en conservais une foule de souvenirs doux à mon cœur. Il y avait près de l'orphelinat un de ces établissements où

les enfants comme moi se rendaient une fois par mois. Devenu lycéen, j'allais au bain depuis la boutique du journal où j'étais logé et nourri. Cédant aux instances de Haruya, j'allais de temps en temps à celui qui avoisinait l'immeuble de la compagnie.

— Tiens, Katchan. T'es pas en avance, dis donc.

A peine venait-il d'ouvrir la porte que la voix du patron à son poste a fusé.

— En avance, pas en avance, j'viens quand ça m'arrange, tiens.

— Ça n'arrête pas de tomber, bon sang.

Le patron faisait à peu près l'âge de Katchan. Le petit bonhomme s'est haussé au-dessus de sa chaise pour jeter un coup d'œil à son minuscule jardin intérieur où tombait la neige.

— Avec tout ça, je fais pas d'affaires, moi.

— Ce qu'il faut pas entendre. Mais ça fait belle lurette qu'elles sont au point mort, tes affaires.

Deux clients étaient dans le vestiaire, deux ou trois silhouettes féminines tout au plus se laissaient deviner à travers la paroi de verre dépoli. Ce n'était effectivement pas la seule faute de la neige.

Tiens ? Je venais de m'aviser d'une chose. Katchan et le patron tenaient une conversation tout ce qu'il y a de normal.

— Ton ami, il revient du bureau ?

— Ben, disons que c'est pas vraiment l'cas. Va savoir pourquoi, le gars aime bien être tiré à quatre épingles.

Je suis donc visible, moi aussi. En sorte qu'il ne s'agit pas de ce qu'on nomme une expérience de sortie du corps mais d'une hallucination qui me le ferait croire ? Est-ce une fonction du cerveau qui provoque cette anomalie ou un produit qui a pour effet secondaire cette hallucination, en tout état de cause, le résultat est d'un incroyable réalisme.

— Eh ben, Mâchan ! Z'êtes dans la lune. Pas encore réveillé ou quoi ?

C'est logique, oui, tout s'explique. Moi qui ai perdu conscience, je fais des rêves tout à fait réalistes qui sont meublés de choses que, dans mon subconscient, je meurs d'envie de voir réalisées.

J'avais faim et donc j'ai dîné dans le restaurant français en haut de cette tour. J'avais envie d'être au soleil et en bonne santé et donc je me suis rendu au bord de cette crique en été. Et cette fois, j'ai envie de me tremper

de tout mon long dans un bain brûlant, de me laver les cheveux, de me raser et de me débarrasser de la crasse que j'ai accumulée ces trois derniers jours.

Madame Neige. Shizuka. Katchan. Trois personnages créés afin que mon histoire soit plus empreinte de naturel que dans la réalité virtuelle. Je parierais que telle est la véritable nature des « anges » et des « fées », ces entités à l'ambiguïté autant religieuse qu'ésotérique.

Parvenu à cette conclusion, je me suis enfin défait de mon manteau humide. Pas de casiers automatiques. Sur le vaste plancher du vestiaire, des paniers de vannerie destinés aux vêtements.

Tu vois bien. C'est impossible dans la réalité. Les casiers automatiques ont fait leur apparition dans les bains publics aux alentours des Jeux olympiques. Et si le patron tourne le dos à l'entrée, c'est pour avoir l'œil sur les vestiaires et prévenir les vols.

J'ai retiré mon costume, l'ai plié, suis passé à la cravate.

— Bouh, on se les gèle. J'ai le palpitant qui va s'mettre en berne. J'passe devant, Mâchan, j'vais me réchauffer.

— Entendu. Je vous rejoins tout de suite.

Quand j'ai ôté ma chemise, une vilaine odeur m'a pris au nez. Non qu'elle m'indispose mais elle est carrément insupportable. Encore une preuve du réalisme de ce bain public imaginaire.

Un argument supplémentaire pour admirer la réussite de cette hallucination. Ainsi, je disposais de toute cette quantité de souvenirs aux tréfonds de mon cerveau, comme dans une resserre aux murs épais jamais ouverte.

Une énorme glace parfaitement entretenue. Une balance à cadran gradué avec l'inscription *prière de monter doucement*. A mi-hauteur d'un premier pilier, une pendule, et sur un second, un petit autel dédié au sanctuaire Akiba. Des pancartes de réclames pour des commerces du quartier faisaient le tour de la salle, camouflant les fentes des parois. Restaurant de *soba* garantissant une « livraison rapide », prêteur sur gages « sérieux », atelier de photographie proposant des « photos d'identité en tout genre ».

Ainsi, mon cerveau avait enregistré des informations à ce point détaillées.

J'ai ouvert la porte vitrée et me suis vu accueilli par un énorme mont Fuji. Je n'ai pu retenir un « oh ! » de surprise.

La montagne séparait de sa masse altière le bain des hommes de celui des

femmes, nous offrant la noblesse d'une composition où son versant s'étalait largement jusqu'à la plage de Miho et sa célèbre pinède. L'autre face côté femmes était invisible mais j'ai imaginé qu'on avait représenté des forêts et un lac.

A son pied, deux baignoires. La tête de Katchan couronnée de sa petite serviette émergeait de la surface de l'eau. A part lui, il y avait pour toute clientèle un vieillard plongé, immobile, dans le bain chaud, et un jeune homme en train de se raser. De temps à autre, de petits cris aigus parvenaient du bain des femmes.

Je me suis lavé au robinet, me suis plongé prudemment dans le bain le plus chaud. J'ai levé les yeux en grondant. La vapeur s'échappait par la lucarne sur le plafond peint en blanc.

Je doutais qu'on puisse trouver endroit d'une plus grande propreté. J'avais la sensation non pas de prendre un simple bain mais de me livrer à des ablutions.

— C'est plus chaud qu'à la maison, pas vrai ? m'a demandé Katchan en guettant mon expression. Faut c'qui faut, pardi.

Je ne faisais qu'entrer et sortir dans l'eau chaude, Setsuko s'éternisait dans l'eau tiède, le réglage de la température donnait régulièrement matière à dispute entre nous.

Je sentais la chaleur s'immiscer par tous mes pores, mes chairs s'amollir. A combien de dizaines d'années remontait mon dernier bain pris hors de la maison ?

— Pour les vieux, rien ne vaut un bain brûlant, hein ?

— Moi quand j'étais jeune, c'était un bain tiède.

Le vieillard qu'on aurait pu prendre pour un bonze en pleine pratique de mortifications, immobile à l'autre bout de la baignoire, intervint tout à coup :

— Un bain brûlant ne vaut rien pour la santé, qu'ils disent. Ouais, c'est vite dit ! Je suis pas venu à l'âge que j'ai grâce aux bains tièdes, moi.

— Vous avez bien raison, a glissé Katchan.

— Et ça concerne pas que l'eau du bain. Allez savoir pourquoi, ces derniers temps, « faible teneur en sucre », « faible teneur en sel », « basses calories », on n'a plus que ça à la bouche, une vraie misère, je vous jure ! Moi j'ai pas envie de faire de vieux os en me forçant à bouffer ces trucs de merde.

— Tout à fait.

— Si c'est pour crever après m'être mis plein la lampe de bonnes choses et plongé dans un bain bien chaud, c'est pas moi qui vais y trouver à redire. Moi qui vous parle, ça fait quatre-vingt-cinq ans que j'ai fait comme ça, c'est bien la preuve que c'est pas si mauvais qu'on l'a dit.

Là, Katchan n'a su que hocher la tête.

— A propos, dites-moi. Ça fait un bout de temps que je vous avais pas vu. Vous étiez hospitalisé peut-être ?

— Hein ? Du tout, du tout. J'ai aucun problème de santé. J'étais chez le fiston.

— Ah, à Osaka ?

— Voilà, à Osaka.

Il s'est tourné vers moi, a grimacé un sourire.

A sa façon de parler et son air imposant, le vieillard avait tout de l'habitué de longue date du quartier. Quant à son âge, il suggérait qu'il était un fils de sinistrés du tremblement de terre du Kantô, ou bien qu'il avait lui-même échappé in extremis aux bombardements de 1945.

— Dites, le jeunot au fond, vous le connaissez ?

— Non, pas du tout.

— Incapable de plonger un orteil dans le bain chaud, figurez-vous. Chaque fois, il se lave, se lave les cheveux, se rase, se douche et hop, dehors. Peut-être qu'il peut pas parce que c'est trop chaud pour lui ou qu'il a pas envie, j'saurais pas dire. Tenez, vous n'avez qu'à voir.

Le jeune en question était grassouillet, la peau blême. Était-ce un de ces *hikikomori*, comme on appelle ces jeunes qui se coupent de tout lien social ? Je le trouvais quelque part hors de notre monde ; son regard était figé.

Après s'être douché méticuleusement, il s'est éloigné sans un regard pour le bain où nous étions. Dans le panier qu'il tenait devant lui, j'ai aperçu une floppée de shampoings, démêlants, savonnettes mais l'absence de serviette m'a laissé perplexe.

— Regardez-moi ça. Il cache même pas ses bijoux de famille.

Et le vieillard s'est lancé dans une interminable tirade contre le sans-gêne des jeunes d'aujourd'hui, avant de nous saluer d'un « Pardon de vous laisser » et de sortir de l'eau.

— Vous avez tout à fait raison. Dans le monde des salariés en CDI, l'expression « les jeunes d'aujourd'hui » est taboue. Jolie mentalité que la

leur, en effet ! Je me suis senti soulagé de vous entendre la prononcer.

Pouvoir dire ce qu'on a envie de dire est le privilège des retraités. Leur situation les exonère de responsabilité, ils ne sont pas comptables de leurs propos. Les récriminations de ce vieil homme à la langue bien pendue venaient de me le faire comprendre. Libre à moi dorénavant de me répandre en plaintes, en calomnies ou en médisances. Puisque je suis désormais hors système.

J'ai allongé mes jambes en lâchant un *ouf* ronflant.

— Alors, comme ça, faut plus dire « les jeunes d'aujourd'hui » ? Et en quel honneur ? a demandé Katchan, l'air perplexe, après un moment de silence.

— C'est vrai. La raison en est, voyez-vous, que des centaines de ces « jeunes d'aujourd'hui » sont recrutés chaque année. Dès lors, tout le monde est sur le même bateau et les anciens ont autre chose à faire qu'à les dénigrer. Ils doivent assurer leur formation.

— Sûrement. Et par les temps qui courent, pas question de trop les engueuler ou leur forcer la main, j'imagine. Ça doit être la galère pour les former.

— Vous parlez du *power harassment* ? Le problème est de savoir comment ils vont prendre ce que vous leur dites, du coup il faut bien faire attention quand vous les réprimandez. Ce genre de *compliance* au sein de l'entreprise émousse les relations humaines au lieu de les enrichir. Il est vrai que c'est une étape dans le processus de maturation sociale, on ne peut pas le nier.

— Je suis largué, là, a-t-il grommelé mais il m'a quand même paru avoir saisi les grandes lignes de mes propos.

— Ha, ha. C'est donc ça.

— Quoi donc ? N'allez pas vous imaginer je ne sais quoi, s'il vous plaît.

— Mais non, Mâchan. Je pensais à ces deux-là, y a une drôle de relation entre eux.

Il a eu un mouvement de menton en direction du vestiaire. Le vieillard faisait des exercices d'assouplissement face à la grande glace, le jeune sans serviette séchait sa rondlette anatomie avec une serviette de bain surgie d'on ne sait où.

— Une drôle de relation ?

— Comme j'veus le dis. Mais vous inquiétez pas. S'agit pas d'une

histoire entre père et fils. Ecoutez plutôt.

Toujours plongé dans l'eau, Katchan s'est rapproché de moi et a poursuivi en jetant des coups d'œil en biais vers le vestiaire voisin :

— Ça remonte à quelques années. Le vieux n'était pas encore le gâteux complet que vous voyez, ni l'autre le gros lard qu'il est devenu. Un jour que moi et le vieux, on prenait notre bain, voilà-t-y pas que le jeune tourne le robinet d'eau froide. C'était pourtant pas un gosse, à son âge il a osé prétendre qu'il pouvait pas entrer parce que c'était trop chaud ! Comme mauviette, il se posait là, avouez. En plus de ça qu'il l'a fait sans même nous demander notre avis. Comment voulez-vous qu'il se fasse pas enguirlander avec ça ?

— Ma foi, ce ne sont pas des façons. Et vous l'avez vraiment enguirlandé ?

— J'ai pas l'air mais me quereller, c'est pas dans ma nature. Lui faire la leçon, ça m'emmerdait. Non, c'est le vieux, vous auriez entendu l'engueulade qu'il lui a passée ! « De quoi tu te mêles, dis donc ! T'es pas chez toi ici ! » On dirait pas mais c'est un ancien pilote de l'aéronavale, il rigole pas question bonnes manières. Vous n'avez qu'à le voir. Chaque fois qu'il sort de l'eau, gymnastique militaire comme au bon vieux temps.

Le bonhomme continuait sa gymnastique devant la glace. Ses mouvements trahissaient une indolence que son âge justifiait mais n'en avaient pas moins une élégance que j'ai trouvée remarquable.

— Et ça s'est terminé de quelle manière ?

— Normalement, un type viril, de deux choses l'une, ou il se serait excusé ou il lui aurait balancé un : « Va te faire foutre, vieux connard ! » Eh bien non, il n'a fait ni l'un ni l'autre. Il a détourné la tête et il est sorti. Depuis, je l'ai jamais revu dans le bain. Et le vieux, pour rien au monde il lui adresserait la parole. Alors, ça vous dit quelque chose, c'te histoire entre les deux ? C'est ce que de nos jours dans les entreprises on appelle, euh, comment déjà ? *power* quelque chose.

— Du *power harassment*, vous voulez dire ? Eh bien, je n'en suis pas si sûr.

Un coup d'œil m'a fait découvrir le jeune homme grassouillet en train d'imiter les mouvements de gymnastique du vieillard, loin devant lui. Leur expression à tous deux était sérieuse. C'était bien vrai, je comprenais ce qui les unissait.

— A propos, le patron, il n'en a plus pour longtemps à mettre la clé sous la porte. Il n'a personne pour lui succéder. Comment faire autrement ?

Le vieux et le jeune partis, la salle, un peu plus vide, se fit plus claire.

Comme s'il avait attendu le moment où nous ne serions plus que deux, Katchan s'est lancé dans une confession mélancolique.

— J'suis pupille de la nation. J'ai pas de souvenir de cette nuit du 10 mars. Cent mille morts en une seule nuit, un million de gens jetés à la rue. Et moi, pris en plein dans ce bombardement, rien d'étonnant que je me souviennne de rien. Les mômes qui avaient perdu parents et foyer, ça manquait pas. Je m'demande ce qu'ils sont devenus, tous. Savoir s'ils ont pu vivre jusqu'à quatre-vingts ans...

J'ai fait alors le rapprochement avec les vols de parapluies et de chaussures. Ayant survécu tant bien que mal, Katchan, devenu adulte, s'était marié et installé dans le quartier l'année des Jeux olympiques. Les sinistrés victimes des bombardements étaient innombrables, peut-être avait-il profité de certaines relations.

Et puis, sa femme et son fils avaient fini par se lasser de le voir boire, jouer et être infidèle. S'il n'avait rien inventé, telle devait avoir été sa vie, dans les grandes lignes.

— Pour tout vous dire, moi je suis un enfant trouvé, ai-je alors déclaré, pensant qu'il venait de me faire des confidences dont il avait honte.

— Ah bon ? a-t-il répondu simplement, sans paraître vouloir rien me demander. Je me suis fait prendre la main dans l'sac en train de chaparder dans un vestiaire de bain public, figurez-vous. Ouais, voler des parapluies et des chaussures m'avait mis en appétit, et l'étape suivante, ça a été les habits. J'avais dix ans, j'étais seul au monde, on m'a envoyé en maison de redressement, mais je m'suis tout de suite évadé pour retourner à notre maison d'Ueno.

— Vous voliez dans les vestiaires des bains ?

— J'avais une complice, une fille un peu plus vieille que moi. Je profitais qu'elle détournait l'attention du caissier...

Une vision s'est fait jour devant mes yeux par-delà la vapeur.

Le patron du bain est en grande conversation avec une cliente que je ne vois pas. A voir son expression niaise, dois-je conclure que la jeune fille est d'une grande beauté ?

La porte du côté du bain des hommes s'est légèrement entrouverte pour

laisser un garçon crasseux se glisser à l'intérieur. Katchan.

Il s'empare de tous les vêtements dans les paniers à portée de main et s'enfuit.

Hé ! Au voleur ! Au voleur ! Mais les cris lancés par un client arrivent trop tard, le gamin a déjà sauté dans ses sandales et s'est enfui, il passe le balluchon à un complice caché derrière un poteau télégraphique, leur butin ne va pas tarder à repasser entre d'autres mains.

— Le boulot ne payait pas tellement pour la peine qu'on se donnait. Et puis, ça pouvait pas se faire sans Mineko.

— Mineko ?

— Ouais, celle qui attirait l'attention des caissiers. Elle n'avait pas sa pareille. Faire du charme à un adulte quand on n'a que onze ou douze ans, c'est pas donné à n'importe qui.

Il a fermé les yeux qu'il avait levés vers la lucarne. Je l'ai imaginé projetant sur l'écran de ses paupières la jolie fillette, soixante-dix ans plus tôt.

— Et elle n'était pas seulement dotée d'un charmant minois, ah non. Les copains et moi, on lui mangeait tous dans la main. Le rôle de chacun, la part de chacun, c'était elle qui décidait de tout. On n'avait rien à dire. Même si ça ne rapportait pas grand-chose, on était content d'être avec elle.

Quel genre d'existence avait ensuite vécu cette jeune idole charismatique des petits orphelins ? Mon intérêt s'était éveillé mais mon imagination était complètement dépassée.

— Allez expliquer ça. J'ai complètement oublié mes petits camarades voyous, y en a pas un que j'aie eu envie de revoir ne serait-ce qu'une fois, mais Mineko, elle, son souvenir n'a jamais cessé de me hanter. Si je croisais une femme qui me rappelait un peu son image, je me mettais à compter sur mes doigts pour deviner son âge. Plus tard, je me suis dit, une beauté comme elle est devenue actrice de cinéma, ça fait pas d'doute. Du coup, j'allais voir tous les films où jouait une actrice qui me faisait penser à elle. Je parle là de la grande époque où il y avait deux films par séance, avec changement de programme hebdomadaire, l'âge d'or que cinq ou six compagnies ont instauré d'un coup. Vous pigez le topo ?

— Oui, je me souviens très bien. C'était avant que la télévision soit omniprésente dans les foyers. Et alors, vous l'avez retrouvée, cette Mineko ?

Il a eu l'air de réfléchir un peu.

— Ça m'est arrivé d'en être sûr. Mais en y repensant après coup, je comprenais que c'était impossible. Probable que j'en pinçais pour elle.

— Elle a été votre premier amour ?

— Peut-être bien.

Dans ces années-là, rien n'exerçait sur moi un effet plus mélancolique que le cinéma. Avant que le petit écran fasse son apparition dans notre quotidien, le septième art était indubitablement le champion toutes catégories des divertissements. Mais les petits pensionnaires de l'orphelinat ne pouvaient pas entrer dans les salles de quartier pourtant présentes devant chaque gare ou station de métro et dans les rues commerçantes. A la rigueur on nous organisait une séance, les soirs d'été, en tendant un drap dans le jardin.

C'est ce qui fait qu'aujourd'hui encore, je peux me remémorer avec netteté la fraîcheur des murs carrelés sur lesquels les photos d'artistes étaient collées, la douce odeur et les échos ténus de musique filtrant de l'obscurité.

Jusqu'au milieu des années 1960, les cinémas étaient des espaces de rêve pour tous les adultes, même ceux qui n'avaient pas été orphelins.

— Il m'est arrivé de me trouver nez à nez avec un gars que j'avais aucune envie de voir, mais j'en ai jamais croisé que j'aurais aimé revoir. Les dieux sont des peaux de vache.

— Vous pensez qu'elle va bien, Mineko ?

— M'est avis qu'elle doit être heureuse. La beauté est un avantage. Je parie qu'elle s'est trouvé quelqu'un de bien et qu'elle est devenue une dame riche à millions.

— Dans ce cas, tout espoir n'est pas perdu.

— Où vous allez, là ? On a tous les deux quatre-vingts balais, tout de même ! On me la mettrait sous le nez que je la reconnaîtrais même pas. D'ailleurs, Mineko devenue Madame Mineko et moi dans cet état, pas question que je me présente devant elle.

Le rire de Katchan s'est répercuté aux quatre coins de la salle. On aurait dit que maintenant qu'il était remonté jusqu'à cette image de la jeune Mineko, prononcer ce nom lui procurait un plaisir ineffable.

— Je vous envie, savez-vous. Je n'ai pas de ces agréables souvenirs, moi, ai-je laissé échapper, avant de ravalier les plaintes qui allaient suivre.

Katchan, de son côté, ne m'a pas posé de question.

De nouveau une vision au-delà de la buée.

« Bonsoir ! »

La première chose que faisaient les enfants à leur entrée dans le vestiaire était de saluer d'une courbette, comme il faut, le patron perché à sa caisse.

« Bonsoir, les enfants. »

Souvenir cher à mon cœur. Avec une dose d'amertume qui me retient de vraiment l'affirmer.

Nous devions à la générosité du patron d'être invités une fois par mois, ce dont nous nous réjouissions, mais ce plaisir a duré tout au plus jusqu'en primaire, car une fois au collège, il nous pesait désormais de devoir chaque fois nous incliner en remerciement de sa bonté, et nous nous sentions aussi humiliés d'être exposés au regard des autres clients.

Même si nous avons pu oublier cette humiliation, le regard que nous détournions ne manquait jamais de tomber sur des pères venus avec leurs enfants. Père et fils – cette relation si naturelle en ce monde, et à mes yeux plus essentielle encore que celle avec la mère, je ne savais pas ce que c'était. Et quand j'ai appris le mécanisme de la reproduction, cette relation m'a paru encore plus irremplaçable.

— Il ne faut pas courir.

Nous n'avions pas besoin qu'on nous le dise, nous savions nous tenir. Ou plutôt, nous étions conscients de notre condition.

— Il ne faut pas faire couler de l'eau froide dans le bain.

Cette règle de savoir-vivre, il va sans dire que nous la connaissions. Tout comme nous savions que si nous trépignions et avions la chair de poule, un client aurait pitié et tournerait le robinet d'eau chaude pour nous.

Tout en clignant des yeux en direction des petits fantômes, Katchan s'est enquis :

— Vous y êtes resté jusqu'à quel âge ?

— J'ai terminé le collège puis j'ai trouvé à me loger dans la boutique d'un journal. On pouvait rester à l'orphelinat jusqu'au lycée, mais j'avais trop envie d'en sortir.

Les silhouettes évanouies, un adolescent au crâne rasé est entré, accompagné par le patron de la boutique.

— Voici un nouveau. Merci d'avance pour lui.

— Bonsoir, jeune homme.

Le caissier a incliné les lunettes avec lesquelles il lisait le journal et m'a jeté un rapide coup d'œil.

J'ai failli lui adresser une formule de politesse mais j'ai gardé le silence. La patron m'avait payé mon entrée. Tu es un client, tu n'es pas obligé de t'incliner, me suis-je dit. A l'instant même où cette pensée me venait, j'ai éprouvé un sentiment de liberté tel que j'en aurais presque hurlé.

La boutique avait elle aussi son règlement, mais il était lié au travail de distribution des journaux et ne concernait pas la vie quotidienne.

Je venais ainsi de faire ma première découverte de la liberté, à un endroit inattendu.

Je revenais le plus vite possible du collège, distribuais l'édition du soir, apprenais mes leçons, puis me rendais au dernier bain de vingt-deux heures. Prendre un bain chaque jour était de règle à l'orphelinat, mais là, j'avais beau me priver, la dépense n'était pas négligeable.

— L'année où vous êtes entré au lycée, c'était quand ?

— En 1967.

Les Jeux olympiques, l'année de mon entrée au collège, restent un repère dans mon adolescence. Je suis entré au lycée trois ans plus tard.

— Et ça coûtait combien ?

— Vingt-huit yens. C'est passé à trente-deux en fin d'année, je pensais quand même pouvoir m'en tirer pour mille yens par mois, mais cela n'a pas tardé à passer à trente-cinq...

C'était un temps d'inflation chronique, la vie enchérissait d'une année sur l'autre. Certes, les salaires suivaient mais à mon avis, les lycéens qui travaillaient comme moi étaient perdants.

— Vous avez trimé dur, on dirait pas pourtant, a émis Katchan comme s'il pensait tout haut, sans chercher à en savoir davantage.

— Non. Tout compte fait, cela a été des années heureuses. Je ne craignais pas pour ma vie, j'avais de quoi manger.

Dans ces années-là, je n'avais pas réellement le sentiment de « trimer dur », de souffrir autant qu'on pouvait le penser. L'absence de parents toujours prêts à vous faire la morale renforçait la plénitude de ma liberté. Je dirais que savoir qu'on croyait que je souffrais était à peu près la seule chose qui me faisait souffrir.

Le garçon nouvellement affranchi disparu, apparurent un père et son enfant.

Ces deux-là, je ne veux pas les voir. Je me suis assis sur le bord de la baignoire, j'ai incliné le front.

— Veux-tu, Haruya ? Ce n'est pas poli.

— Allons, ça ne risque rien. Les enfants d'aujourd'hui sont trop bien élevés.

Nous étions un samedi soir et j'avais amené Haruya au bain. Une habitude prise du temps où nous habitions un logement octroyé par la société. Pendant ce temps, Setsuko préparait le dîner. Haruya faisait son apprentissage du civisme en fréquentant cet établissement. Mais surtout, je le confesse, j'adorais prendre mon bain là.

— Qu'est-ce qui vous arrive, Mâchan ?

— Rien, rien, ai-je éludé, avant de m'asseoir devant les robinets. La glace devant moi me renvoyait l'image de l'heureux couple père-fils.

J'ai vécu jusqu'ici sans penser que j'avais souffert mais il y avait là une grande exception. Chaque fois que l'image de Haruya traversait mon cœur – et même si c'était un souvenir heureux – je cessais de respirer, je baissais la tête et attendais qu'elle passe en serrant les dents, je ne pouvais pas faire autrement.

— Tiens, tourne-toi, a-t-il dit en me tutoyant soudain.

Katchan s'est mis à me savonner le dos. J'ai senti la crasse se détacher peu à peu de ma peau.

— Y a des choses qu'il faut oublier, sans quoi la vie n'est pas possible, tu sais.

Avait-il lu dans le tréfonds de ma poitrine par-delà mon dos ? Ou l'heureux couple fantôme était-il visible également à ses yeux ?

— Moi, tiens, je m'souviens pas du tout de ce fameux soir. Pas ça de souvenir ! C'en est même étonnant.

— Ce « fameux soir » ?...

— Le soir du 10 mars 1945, bien sûr. Soit j'ai tout gommé moi-même, soit ce sont les dieux qui ont eu la bonté de me faire tout oublier, j'en sais rien mais toujours est-il que c'est le noir complet là-dedans. Quand j'ai repris mes sens, j'étais debout au milieu des ruines.

Il m'a soigneusement rincé à l'eau chaude puis m'a donné une tape sur l'épaule.

— T'es costaud. T'es pas encore à la veille de passer l'arme à gauche, ce serait dommage.

— C'est vous qui le dites, la décision ne viendra pas de moi. A mon tour de vous laver.

Il a tourné vers moi son dos amaigri.

— Dans le temps, même si on se connaissait pas, on se lavait souvent le dos mutuellement, et puis voilà, un jour est venu où ça n'a plus été que « moi d'abord ».

Moi d'abord. L'expression m'a évoqué paradoxalement le bon vieux temps. Lorsqu'on trouvait normal d'aider autrui et aussi de se faire aider. Je me la rappelais à présent.

— C'est pas des traces de moxas, va pas croire.

Ses épaules et son dos portaient des cicatrices de brûlures.

— Je m'souviens de rien. On m'a emporté à la mairie, au poste de soins où on m'a appliqué de la pommade, et c'est à ce moment-là seulement que je m'suis mis à chialer tellement j'avais mal. J'ai jamais vu moi-même mais paraît que ça a laissé des marques comme celles de moxas. Des éclaboussures de napalm, sans doute.

Les souffrances d'un garçon que les bombes incendiaires avaient privé de parents et de maison et avaient brûlé jusque dans ses chairs ne pouvaient que dépasser mon imagination. C'était le genre d'événement dont on dit qu'il n'existe qu'un moyen pour y survivre : oublier.

Il paraît que lorsque la souffrance physique devient extrême, le corps libère des endorphines qui produisent le même effet qu'une drogue. Si tel est le cas, je présume qu'existe aussi une hormone qui efface les souvenirs douloureux afin d'aider à continuer de vivre.

— C'est seulement ce qui s'est passé cette nuit-là que vous avez oublié ?

— Ouais, tout juste. Je dois dire que ça fait bien mon affaire. Grâce à ça, j'ai que des bons souvenirs.

Père et fils fantomatiques avaient disparu. Je me suis adressé au dos de Katchan pour m'excuser.

— Excusez-moi. Je n'aurais pas dû vous poser cette question.

— De toute manière, j'peux pas me rappeler, alors c'est pas grave. Mais tu as l'air bien sérieux, dis, a-t-il commenté en relevant les yeux vers moi. Bon, maintenant qu'on est réchauffés, si on y allait ? Qu'est-ce que tu dirais de vider un godet en sortant d'ici ? J'connais une roulotte qu'arrête pas de se délabrer mais qui reste ouverte dans le jardin public, sur l'ancienne rivière.

— C’est une bonne idée, lui ai-je dit en souriant en retour.

Pourquoi donc avait-on choisi un tel endroit pour installer cette minuscule gargote mobile ? Dehors, nous avons fait quelques pas sur l’espèce d’allée pavée recouvrant la rivière et j’ai aperçu la roulotte *yatai*, faite d’une remorque de vélo aménagée et couverte, fleurant le bon vieux temps.

Il y avait encore des passants. Quand on dit jardin public, on pense verdure, cependant il ne fallait pas s’attendre à trouver du charme à l’endroit. L’horizon à l’arrière-plan était constitué du mur nord d’un petit immeuble sans fenêtres ni balcons. En somme, tout donnait à penser que le tenancier s’installait délibérément dans un endroit assez écarté pour ne pas attirer l’attention ni causer d’embarras.

— Bonsoir. Oh mais, t’es donc pas mort ?

Le patron, à qui je donnais le même âge que Katchan, semblait avoir du mal à mouvoir son embonpoint dans cet espace exigu.

— Ben non, tu vois. M’enterre pas trop vite.

— Paraît qu’on t’a emmené en ambulance et qu’on n’a plus eu de nouvelles de toi depuis.

— Ah bon, et pourquoi pas ? Et si j’t’e prenais au mot un d’ces jours, tiens ? Euh, la bière, ce s’ra pour une autre fois. Du saké bien chaud.

Des petits coussins étaient ficelés à des tabourets au pied desquels étaient posés des braséros en terre. L’avant-toit dépassait largement, protégeant nos dos de la neige. Je ne sentais pas le froid.

— C’est ton fils ?

Le patron avait glissé un œil vers moi tandis qu’il remplissait une assiette.

— Ha ha ! T’as entendu ça, Mâchan ? On t’a rajeuni, là.

— Parce que je m’trompe ? Je vous trouve un air de famille pourtant.

— Forcé, tiens. On est des vieux copains d’hosto, on a fini par se ressembler un peu. Pas moyen de manger, pas possible non plus de boire ou de fumer, et en plus de ça on s’expose pas à ce bon vieux-qui-brille-dans-le-ciel. Lui, c’était un grand manitou dans une grosse boîte, mais comme nos vies pèsent pareil, il occupe le lit d’à côté. Le monde est bien foutu, hein ? Qu’on soit du dessus du panier ou qu’on en soit plutôt le cul, quand faut y passer, c’est kif-kif.

Œuf, algue *kombu*, friture de tôfu et légumes hachés. Pour un menu que le

patron venait d'improviser, il était à mon goût.

Le saké humectait agréablement ma gorge. Avec les années, je suis de plus en plus convaincu que notre saké national chauffé à température du corps n'a pas son pareil dans le monde.

On dit qu'il y a depuis quelque temps un engouement général à l'étranger pour le saké, qui en fait un segment porteur, le plus vendeur à l'exportation. Son prix unitaire étant faible, on doit pouvoir en dégager des marges intéressantes. Ce qui explique sa cherté en dehors du Japon.

— La rivière est là, carrément sous nos pieds, a chuchoté Katchan, la bouche en cul-de-poule pour ne rien perdre de son verre rempli à ras bord.

— Quand est-ce qu'on en a fait un boyau ?

— Un boyau ?

— Je veux dire que j'aimerais savoir quand elle a été enterrée.

— Alors là ? s'est-il interrogé, avant de se tourner vers le patron.

— L'année avant les Jeux. Jusque-là, j'étais installé devant le pont, pouvez m'faire confiance, je suis sûr de c'que je dis. C'était le bon temps. Mes *oden*, je les faisais entre cinq et dix yens, et malgré ça je gagnais ma vie.

— Ouais, ça m'revient maintenant. Quand je venais ici l'été, j'étais bouffé par les moustiques.

Ces propos insignifiants sonnaient agréablement à mes oreilles. Mais si c'était bien l'année précédant les Jeux olympiques, cela voulait dire que le tenancier de cette *yatai* l'amenait ici depuis un bon demi-siècle. Même pour un commerce normal, durer si longtemps n'est pas une mince affaire.

— Une rivière, c'est façon de parler, il s'agissait plutôt d'un ruisseau plein de gadoue où les eaux usées s'écoulaient. Mais quand même, ça avait son charme d'être au bord. Ça puait, c'était plein de moustiques, alors les gens ont exigé qu'on la recouvre d'un pavage. N'empêche que c'était autrement plus sympa que ce jardin artificiel, maugréa le patron en train d'écumer son chaudron.

J'imagine que ce projet a fait l'unanimité parmi les riverains. Et je suis bien sûr qu'on n'a pas eu l'idée d'aménager un égout et de redonner vie à la rivière.

— Du charme ? Ouais, à tout prendre. L'été, le soir de la fête de Tanabata, les gosses se mettaient sur le pont et ils lâchaient des bambous nains avec

un tas de bandes votives accrochées après. Le genre de charme qu'on voit plus. Ce disant, il a parcouru des yeux le sol à nos pieds et questionné le patron : Elle était si étroite que ça ?

— Non. Beaucoup plus large. Avec l'autre moitié, ils ont fait l'allée. A croire qu'il faut absolument que tout ait son utilité.

Les deux vieillards avaient observé de près les transformations que Tokyo avait subies. A cette pensée, j'ai rétracté mentalement l'adjectif « insignifiants » dont j'avais qualifié leurs propos.

Les paysages disparus ne demeurent pas dans les mémoires. On a beau chercher comment ils devaient être jadis, l'image s'en est perdue. Seul demeure le soupçon que cela devait autre chose que ce qu'on voit à présent. Ce qui reste de souvenirs du Tokyo en mue permanente, ce sont des ossements amoncelés.

— Dis voir, Mâchan... Katchan m'a paru se réveiller tout à coup, en brisant le lourd silence qu'il observait tout en faisant rouler lentement sa boisson sur sa langue. Je suis pas qualifié pour me mêler de ta vie, j'sais bien. C'est une belle réussite, tu sais.

Sans comprendre s'il me complimentait ou me dénigrait, je lui ai répondu par une question :

— Ma vie serait « une belle réussite » ?

Il a acquiescé d'un bref oui.

Je suis revenu sur ce que j'avais pu lui raconter de mon enfance.

Mais oui. Je lui avais dit que je n'avais guère de bons souvenirs des bains publics. Entre autres choses, je lui avais dit, succinctement, que j'avais été élevé dans un orphelinat, que j'avais vécu dans la boutique où je livrais les journaux. Il ne s'était pas montré intéressé, quant à moi, je n'avais pas raconté grand-chose, à ce qu'il me semblait.

— Ouais, très réussie, j'dis.

Le fait qu'il le répète encore m'a irrité. Je n'ai pas le sentiment d'avoir eu une existence qui sorte de l'ordinaire. D'ailleurs, je ne veux pas penser cela, ni ne dois le penser. Et là il me semblait qu'il piétinait allègrement cette volonté.

— Holà, je me suis mal exprimé, on dirait. Si je t'ai contrarié, excuse-moi, tu veux ?

— Vous voulez dire qu'elle est mieux que la vôtre ?

Après un bref « Ah ! » de surprise, il m'a adressé un regard triste.

— Mais non, allons. Recroquevillant les épaules dans sa veste doublée, il s'est remis à siroter. Ecoute. C'est pas ça, c'est que j'ai pensé que t'étais un sacré bonhomme. On dit que les enfants grandissent très bien sans parents, mais c'est pas vrai. Le corps, oui, peut-être bien qu'il pousse mais c'est pas devenir adulte, ça. Toi, tu as été à la faculté, tu es entré dans une grosse boîte et tu es arrivé à quelque chose. C'est pour ça que j'ai dit que ta vie était une belle réussite. Chapeau.

— Et par la même occasion, une veine de mon cerveau s'est rompue.

— Qu'est-ce que tu peux y faire à ça ? C'est pas de t'être démené toute ta vie qui va changer les choses de ce côté-là.

Nos deux rires ont fait fondre l'embarras qui s'était installé. Je me suis dit qu'il n'avait pas pu prononcer ces simples mots : « Tu as été courageux. » Une formule trop sentimentale pour lui, malaisée à manier.

— C'est vrai que dans ces années-là, on mangeait enfin à sa faim, mais tu en as quand même bavé, m'est avis. Je me trompe ?

C'était peut-être cela, oui. J'ai bien compris ce qu'il voulait dire.

C'étaient les années du miracle économique, à vous donner le vertige, dans la foulée de la reconstruction. Mais je n'ai su que j'avais grandi en plein cœur de ce même miracle qu'après avoir étudié les principes de l'économie.

Même si la société devenait plus riche à vue d'œil, la vie à l'orphelinat changeait peu. On croyait encore que le bien-être était une question de bonne volonté et non un devoir social. Bien entendu, les enfants non plus ne considéraient pas comme un droit acquis l'existence qui leur était octroyée, ils croyaient bénéficier des bienfaits accordés par la société. Par exemple, les appareils électriques que nous voyions débarquer, avec bien du retard sur les foyers ordinaires, et qui étaient pour la plupart des dons des fabricants ou d'associations de bienfaisance.

— Les enfants plus âgés de trois ou quatre ans semblaient avoir beaucoup souffert de malnutrition, mais à notre époque, la situation s'était considérablement améliorée. Nous étions les laissés-pour-compte de la prospérité. Pourtant, tout allait beaucoup mieux dans le pays.

Moi qui ai été élevé à cette époque, je ne comprends pas l'expression « inégalités sociales ». En effet, si on la définit simplement par « le fossé entre les riches et les pauvres », on voit que la société actuelle est infiniment plus équitable qu'elle ne l'était il y a cinquante ans.

— Je veux bien le croire. Quant j'étais mouflet, tout le monde autour de moi avait l'estomac dans les talons, tout le monde était en haillons. Ce qui fait que je ne me sentais pas malheureux. Alors que pour toi, ça a été dur dès le début.

— Ça, c'est votre opinion. L'Etat-Providence s'était amélioré, l'environnement se montrait plus propice, même si c'était avec du retard. Et j'ai pu en tirer parti.

Il s'est contorsionné pour écarter le petit rideau, a levé la tête vers le ciel cotonneux.

— Les enfants ont besoin des parents pour devenir des adultes.

— Ce n'est pas vrai.

— Mais si. Je parle en connaissance de cause, j'ai pas grandi comme les autres.

Je m'étais laissé aller. Jamais je n'avais parlé de ma jeunesse à un inconnu. C'était un sujet tabou même dans la famille et j'ai regretté de l'avoir évoqué avec autant de légèreté.

— T'as connu les tiens, de parents ? m'a décoché soudain Katchan sans cesser de regarder le ciel de neige

— Non.

Un « Ah ! » à lui déchirer la poitrine s'est échappé en même temps que le souffle blanchâtre d'un soupir.

— C'est vraiment moche, ça. Mais je m'y attendais un peu.

— C'est vous qui le dites ! Un enfant qui a oublié ses parents est plus à plaindre que celui qui n'a pas connu les siens.

— Mieux vaut encore quand on les a oubliés. Les miens sont morts brûlés vifs sous les bombes mais toi, qu'est-ce que tu peux dire des tiens, hein ? Ils étaient pas vivants, des fois, non ?

Appréhendant que le tenancier ne nous écoute, j'ai fait un quart de tour sur mon tabouret.

— On ne peut pas parler d'autre chose ? Ça me coupe l'envie de boire.

— Bon. Je veux bien arrêter mais faut être clair, quoi. Comment ça se fait que t'aies pas connu tes parents ?

— Je ne vois pas pourquoi je serais obligé de vous raconter tout ça. Ce sont des données personnelles, que je sache.

— Et voilà, encore à parler charabia ! Je veux savoir, explique-toi, merde !

Tenant cette fois ensemble le *noren* écarté, nous avons porté notre verre à nos lèvres et bu. Pareille revendication était bien dans son caractère.

J'ai levé la tête vers les gros flocons qui s'abattaient. C'était une neige éphémère née dans la lumière feutrée des lampadaires et qui se résolvait en eau, à peine au contact du pavement.

— Je suis un enfant trouvé. J'ai été abandonné la veille de Noël 1951. La date de naissance qui est portée à mon état civil, le 15 décembre, n'est qu'une supputation. Je ne sais rien de la personne qui m'a abandonné ni de l'endroit où j'ai été déposé. Je ne vois pas non plus la nécessité de le savoir.

C'était là tout ce que je savais de ma filiation.

La genèse de ma date de naissance et le fait que j'avais été abandonné une veille de Noël, même à mon épouse je n'en avais rien dit. Car j'avais estimé que mon récit serait trop cruel à son cœur de femme. Cet anniversaire que les miens me fêtaient, l'échange de cadeaux neuf jours plus tard pour le réveillon de Noël, je les avais toujours vécus avec détachement.

C'étaient des rites qui gagnaient en éclat à mesure que l'histoire familiale se gravait, mais, chose surprenante, ma souffrance ne s'en trouvait pas allégée. Au contraire, ma rancune impuissante envers mes parents inconnus ne cessait de croître avec les années.

Le visage comme le nom de ce père et de cette mère si haïssables m'étaient inconnus. Et c'étaient en même temps le visage et le nom inconnus de ceux que j'aurais dû chérir plus que tout.

— On ne peut rien y faire.

— Tout est une question de point de vue. J'y ai gagné d'être libre comme l'air. Pas d'obligation non plus de m'occuper d'eux plus tard.

Il sécha son verre, éclata de rire.

— C'est pas rigolo tout ça mais permets que je rigole. T'as parfaitement raison. Ils sont pas si nombreux, ceux qui peuvent tourner le dos à leur famille et vivre comme ils veulent.

— Pas de piété filiale à assurer, pas de charges. Je ne sais pas ce qu'en pensent les autres, mais je me demande même si je n'y ai pas trouvé mon compte. Sans me vanter.

Avançant de nouveau les lèvres pour ne rien laisser perdre de son saké, il a opiné.

— Je suis mal placé pour parler mais je suis d'accord. Pas d'attaches,

c'est comme qui dirait moitié de tracas en moins. Je te ressers ?

— Merci, ça suffira. Ça ne vaut rien pour la santé.

— Ça, c'est la meilleure ! Comme si t'étais encore en état de te soucier de ta santé !

Soixante-cinq ans de vie, c'est bien court, ai-je songé soudain.

Je venais de prétendre que c'était un bonheur d'être un enfant abandonné. C'était aller trop loin dans la bravade. Il était plus exact de dire que je m'étais relevé de mon malheur.

Mais si tout devait finir maintenant, je n'y trouverais pas mon compte. Si, comme on le dit, l'existence est « pareille à une corde tressée d'heurs et malheurs », alors il me restait à vivre quinze ou vingt années heureuses. Ou était-ce trop demander ? A l'approche de la fin, chacun de nous formulait-il le même souhait, indépendamment de ce que sa vie avait connu de vicissitudes, et se disait-il que le compte n'y était pas ?

— Ben, moi, j'en ai plus qu'assez. J'aurais dû griller à neuf ans et voilà que j'ai vécu jusqu'à quatre-vingts balais. Si je m'en sors encore cette fois, c'est pour le coup que j'passerai pour un vieux qui n'en a jamais assez !

Il a réglé l'addition, écarté le *noren*. Il s'était tout juste avancé de deux pas qu'il se cramponnait au tronc humide d'un arbre.

— Ne crois pas que le pied m'a manqué. En sortant, j'écoute toujours le bruit de l'eau comme ça.

J'ai collé à mon tour l'oreille au cornouiller qui avait poussé au bord du pavement et, effectivement, j'ai perçu un gazouillis souterrain.

Le train rouge et blanc

J'ai rouvert les yeux en percevant une bousculade.

Bien évidemment, je ne m'étais pas réveillé. Disons que mon âme envolée je ne sais où avait réintégré mon corps demeuré immobile.

Va-et-vient agité de pas. On pousse quelque chose avec des roulettes, des objets métalliques s'entrechoquent. J'ai entendu les paroles peu rassurantes échangées par les infirmières.

— Vous avez joint la famille ?

— Oui, on m'a dit « J'ai rien à voir là-dedans » et on m'a raccroché au nez.

— C'était le numéro à appeler en cas d'urgence ?

— On m'a répondu : « Vous n'avez qu'à décider, je ne suis au courant de rien, vous m'ennuyez. » Qu'est-ce qu'on fait ?

— C'était bien le fils ?

— Quelque chose a dû se passer entre eux. Il ne vient pas voir son père, il habite à Osaka. Le nom est différent, ce qui me fait dire qu'il doit y avoir eu un divorce. On ne peut pas l'obliger.

— Tant pis alors.

L'infirmière expérimentée s'appelle Naoko Kojima. C'est Katchan qui me l'a appris. C'est la belle femme qui voyageait en même temps que moi depuis Ôgikubo.

Arrivé à ce point de mes réflexions, j'ai retenu mon souffle. L'agitation venait de se déplacer vers le lit voisin.

— Monsieur Sakakibara, on va s'accrocher, hein ? Noël est bientôt là, et puis ce sera le Nouvel An...

C'est donc que l'état de Katchan s'est aggravé. Ensemble, nous sommes allés au bain, avons bu dans la roulotte puis sommes revenus tranquillement sous la neige.

— Eh bien, bonne nuit, Mâchan.

— Merci pour l'invitation. Bonne nuit.

Après ces mots, nous nous sommes fourrés chacun dans notre lit, il y a juste un instant, me semble-t-il.

Ce n'est pas impunément qu'un grand malade prend un long bain brûlant puis boit de l'alcool. Peut-être m'avait-il invité pour devancer une fin qu'il savait imminente ?

Au retour, il avait levé les yeux vers le sapin aux décorations éteintes et avait murmuré :

— Un bon bain, du saké, je peux partir sans regret maintenant. Ah si, j'aurais quand même bien aimé revoir encore une fois le sapin tout pavoisé.

Je présume qu'ayant grandi durant les années sombres, il adorait les illuminations.

Il m'avait complimenté sur ma vie « très réussie », selon lui. Cette appréciation venant de quelqu'un à qui la vie avait fait subir de dures épreuves, je me devais de l'accepter en toute sincérité.

Quel rêve est-il en train de faire ? S'il pouvait être dans un Eden où ni douleurs ni peurs n'existent. Un Eden dépourvu du facteur Temps, éternel.

Mourir c'est retourner au néant, aucun doute là-dessus, mais je suis convaincu que pour y parvenir, un phénomène de libération temporelle se produit. Même si cela ne dure que quelques minutes, aux yeux de celui qui s'en va, un monde est là qui attend, peut-être des décennies, peut-être le temps d'une nouvelle vie entière, voire quelque chose comme une éternité.

D'ailleurs, ce qu'on nomme « le temps » est un vaste à-peu-près. Je serais bien étonné que la journée d'un adolescent ait la même durée que celle d'un vieil homme. A durée objective égale, chacune considérée subjectivement est différente. Cela étant, je suis enclin à penser qu'à l'instant fatidique, lorsque la chair est arrivée au terme de son dépérissement, l'esprit de chacun émerge dans sa subjectivité et que le temps, création sociale par définition, perd tout son sens.

L'éternel Eden qu'on nous promet est le Paradis bouddhique de la Terre pure.

Tandis que je me faisais ces réflexions, mon cœur s'est apaisé.

Je me suis remémoré les paroles de Katchan : « Le monde est bien fait. Qu'on soit du dessus du panier ou qu'on en soit plutôt le cul, quand faut y passer, on est tous égaux. »

Il avait parfaitement raison. J'ai compris cela en devenant l'hôte de cette unité de soins intensifs. Les technologies de pointe bénéficient à tous les patients sans distinction. En vérité, « la vie pèse pareil ».

Les conciliabules des infirmières ont de nouveau filtré à travers le rideau. *Hé, faites un peu attention, j'entends tout, ici !*

— Ceux qui viennent le voir, ce sont des amis qu'il s'est fait ici, je crois. Oui, ils se retrouvent tous les jours dans la salle d'attente. On peut voir leurs coordonnées sur la liste des visiteurs.

— Tout de même, ce sont des étrangers. Et on ne pourra pas les contacter avant demain matin. Si c'est comme vous dites, ils se retrouvent à huit heures et demie, pas vrai ? Enfin, on dira ce qu'on voudra, ce sont des étrangers.

Ainsi, elles cherchent quelqu'un qui accepterait d'assister aux derniers instants du malheureux Katchan sans famille. On ne débranche un malade en fin de vie qu'avec l'assentiment de ses proches. Voilà où en est arrivée la mort aujourd'hui.

— Alors il ne reste que la mairie ?

— C'est ce que le protocole prévoit. L'auxiliaire de vie qui s'occupe de lui est probablement la personne la plus proche.

Et moi, je ne peux pas faire l'affaire ? ai-je eu envie de dire.

— Sauf que cela nous emmène à neuf heures du matin. Juste quand nos équipes se relaient. En contactant les collègues de jour, nous aurons l'air de nous décharger sur eux, vous ne croyez pas ?

Elle ne perd pas le nord, cette jeune femme. A n'en pas douter, les derniers instants d'un agonisant sont une lourde charge tant administrative que psychologique.

Je présume que si la déclaration de décès a lieu après neuf heures, les tâches qui suivent seront à la charge de l'équipe de jour. Chose à éviter, semble dire cette jeune infirmière.

— Je vais consulter le docteur. Je sais ce qu'il va répondre, de toute façon...

— Et vous, Kojima-san, votre avis ?

— Pour moi, c'est simple, je souhaite qu'il ait quelqu'un auprès de lui, que ce soit l'auxiliaire de vie ou ses amis de l'hôpital. Nous tous ici sommes des étrangers, après tout.

Un bref instant passa et la même jeune infirmière répliqua :

— Kojima-san, restez près de lui, s'il vous plaît. A mon avis, pour monsieur Sakakibara, vous êtes plus proche que son auxiliaire de vie ou ses amis de l'hôpital.

Quel métier éprouvant, ai-je pensé. Impossible à mener si on y pense trop. C'est un affrontement quotidien avec la mort.

En quarante-quatre ans de travail, je crois n'avoir jamais été confronté à la mort. Bien sûr, de nombreux collègues sont décédés dans l'intervalle, et il y en a qui ont perdu la vie dans des accidents de la route au cours de déplacements et d'autres qui ont été victimes d'attentats terroristes, mais nous n'étions pas exposés vingt-quatre heures sur vingt-quatre à de tels dangers. En ce sens au moins, je dois reconnaître que mon métier était une bénédiction.

On dirait bien que Katchan était une personnalité notoire dans cet établissement.

Madame Kojima a de nombreuses années de service à son actif. Cela fait vingt ans que je la vois dans le métro, le matin. Donc cela doit faire autant de temps qu'elle connaît Katchan.

Le cafard m'a pris. La réponse du médecin était évidente. Inutile de repousser une tâche dont la conclusion est déjà là.

Après un court échange, la voix du médecin m'est parvenue.

— Est-ce que d'autres problèmes se posent ?

— Aucun, a répondu madame Kojima.

J'ai eu la sensation que l'air de l'unité de soins intensifs venait de revêtir une consistance glaciale. Je prendrai la liberté de rester près de lui, me suis-je dit à part moi.

Le médecin a appelé je ne sais qui sur son PHS. J'ai cru comprendre qu'il demandait son autorisation à un collègue. En pareille occasion, la décision ne devait donc pas être prise par un seul ?

Puis tout s'est déroulé avec une précipitation inattendue. D'abord, le médecin a décliné son identité sur un mode très formel.

— Docteur Suzuki, de garde cette nuit. Permettez-moi de faire les constatations.

C'est un rite. Puis cela été le tour des infirmières de déclarer en chœur :
« Si vous voulez bien, docteur. »

Des bruits inquiétants ont suivi.

— Aréflexie pupillaire. Absence de clignements de paupières. Bruits du cœur non audibles. Absence de mouvements respiratoires spontanés. Pouls non palpable. Electroencéphalogramme plat.

Tout cela énoncé sans interruption sinon celles des « oui » émis par le personnel infirmier.

Aussi longue qu'ait été la marche ayant mené jusqu'à la mort, l'acte même de la mort ne doit pas traîner. Puisqu'« on n'y peut rien. »

Après un moment de silence, le médecin a fait sa déclaration :

— Décès constaté le 20 décembre à 1 heure 32 minutes du matin.

Toutes ces paroles avaient été murmurées, mais elles étaient parvenues distinctement jusqu'à mes oreilles. Voilà, je l'ai accompagné, ai-je songé.

La première fois que j'étais présent à un décès. J'ai eu beau en douter sur le coup, c'était bien vrai, cet instant suprême, je ne l'avais vu qu'au cinéma et à la télévision.

N'avoir assisté aux derniers instants de personne en soixante-cinq années de vie, est-ce vraiment impossible, statistiquement parlant ou au regard des relations humaines ?

Eh bien, la réponse saute aux yeux. Toutes ces années, le Japon n'avait pas connu de guerre, je n'avais ni père ni mère ni aucun autre parent. Hormis un accident se produisant sous mes yeux, comment aurais-je été témoin de la mort de quelqu'un, à plus forte raison obligé de lui fermer les paupières, moi qui n'avais aucun parent ?

Les mots de Katchan me sont revenus à la mémoire. « Pas d'attaches, c'est comme qui dirait moitié de tracas en moins. »

C'était juste. Il avait eu de la chance, lui à qui cette « moitié de tracas » avait été épargnée. Et moi aussi, seulement, il me manquait encore quinze années de vie pour goûter au bonheur.

Je ne veux pas mourir maintenant, ai-je pensé pour la première fois.

Tu ne veux pas mourir maintenant, dis-tu ?

Curieux que cette pensée me vienne à ce moment précis. Car celui qui est allongé là n'est autre que moi, sans doute possible, à la dernière extrémité.

Il n'y a pas en moi une once de peur ou de souffrance. Au contraire, de ma vie je n'ai connu pareil sentiment de bonheur.

J'ai envie de dire que ce n'est pas uniquement dû au produit qui passe goutte après goutte dans mes veines. Je gage que c'est l'effet d'une drogue maison, je veux dire élaborée par mon propre cerveau, d'où elle coule à flot.

Ce « Je ne veux pas mourir maintenant » ne signifie pas que je m'accroche à la vie, non, tout au plus que je souhaite, bien modestement, par exemple faire un voyage à l'étranger avec Setsuko, ou pouvoir regarder un peu plus longtemps grandir Luli et Shion.

Qui plus est, luxe extraordinaire, je puis même goûter à des expériences d'un prosaïsme extrême comme sortir à volonté de cette chambre, m'asseoir à la même table que l'élégante madame Neige, contempler la mer en compagnie d'une beauté énigmatique, et finalement aller au bain public avec un malade dont le passé est semblable au mien, puis m'installer avec lui au retour à une *yatai* et boire un verre.

De l'autre côté du rideau, on s'est mis à arranger le corps en vue de son départ d'une existence qui vient de se clore. Les infirmières s'affairent avec des gestes adroits, sans un mot.

Quand le brancard portant la dépouille sans âme de Katchan s'en est allé, un espace dénué de sens, inquiétant, s'est installé à côté de moi.

La neige continue de tomber en teintant le plafond de taches. L'éclairage m'a paru avoir quelque peu baissé.

— Bon, ben, j'y vais.

Katchan était penché sur moi.

— Ah bon ? Dans ce cas, je vous accompagne un bout.

Je me suis redressé et je suis descendu du lit.

— Penses-tu, c'est pas la peine. On dirait qu'il y a déjà quelqu'un.

— J'insiste. Laissez-moi vous accompagner.

— Encore cette tenue !

Il a fait claquer sa langue, souriant de me voir dans mon costume.

Un gosse qui a oublié le visage de ses parents est infiniment plus à plaindre que celui qui n'a jamais vu les siens. Voilà pourquoi, ai-je jugé, je me devais d'accompagner un Katchan qui n'avait personne pour le faire.

— Merci pour tout !

Il a agité la main à l'intention du personnel du poste puis a quitté le service.

Enfant, je m'étais embarqué avec Tôru dans un petit voyage aventureux.

Je n'ai pas retenu le contexte. Je ne pense pas non plus qu'il y ait eu une raison particulière. Nous étions un samedi après-midi d'avant les grandes vacances et tout s'est déclenché soudain alors que nous revenions de la petite école en nous amusant sur le chemin.

Nous avons marché en folâtrant jusqu'à la station de la ligne Chûô et là, contemplant une rame de couleur orange à l'arrêt en bout de quai, l'un de nous, mais lequel ? peut-être personne, a proposé de monter.

Une ou deux fois par an, nous avions l'occasion de prendre le train pour quelque excursion ou visite scolaire. Nous avions, pendu au cou, un sachet porte-talisman contenant de la petite monnaie pour pouvoir téléphoner à l'orphelinat en cas d'urgence, largement de quoi nous payer le métro.

— Ce Tôru, c'est bien ce patron charpentier ? Continue, tu m'intéresses, m'a pressé Katchan, impatient d'entendre la suite, tandis que nous marchions sans but. La nuit était avancée, enfin il ne neigeait plus.

— A vrai dire, c'était la première fois que je prenais le métro.

— T'as pas parlé de la ligne Chûô ?

— Eh bien, voilà...

Il se trouvait que Tôru et moi nous étions souvenus que la presse avait annoncé que le prolongement de la ligne Ôgikubo venait d'être inauguré. Shinjuku était loin mais nous nous étions dit qu'Ôgikubo devait être tout près, et nous n'avions pas anticipé que notre voyage en métro prendrait les dimensions d'une aventure.

Notre décision prise, le reste a suivi dans l'enthousiasme. Autres premières pour nous, l'achat des tickets au distributeur, après le passage aux contrôles sans accompagnateurs.

Mitaka. Kisshôji. Nishi Ôgikubo. Sur cette courte distance, le paysage champêtre de la plaine de Musashino faisait progressivement place à la ville. Songeant que notre escapade nous vaudrait tout un plus un bon savon si nous rentrions avant la nuit, nous nous étions donné le mot.

On avait fait l'école buissonnière et puis on n'avait pas retrouvé notre chemin. On s'était acheté des petits pains et on les avait mangés tellement on avait faim.

Il va sans dire que dépenser ses sous en friandises était strictement interdit, mais la faute serait beaucoup moins grave que d'avouer que nous avions pris la ligne Chûô et le métro. Comme c'est moi qui avais eu l'idée

de ce mensonge, je suis tenté de dire que c'est moi aussi qui ai prononcé ces excuses.

— Le métro a été prolongé jusqu'à Ôgikubo en début d'année, deux ans après les Jeux, je crois me souvenir.

Si la mémoire de Katchan était bonne, cela s'était passé à l'été 1962. Nous étions des écoliers de cinquième année.

— J'ai bossé sur le chantier de la ligne, figure-toi.

Les voitures étaient peu nombreuses à cette heure de la nuit. Arrivé au carrefour, Katchan s'est arrêté.

— Ah, vraiment ?

— La conjoncture était bonne, on manquait de bras. Même la paie des journaliers augmentait tous les mois, c'est te dire. Le premier ministre avait promis publiquement que les revenus doubleraient, et pour une fois ce n'étaient pas des blagues. Le coût de la vie aussi grimpait, mais quand même pas jusqu'à doubler, et la vie était devenue beaucoup plus facile. C'est à ce moment-là que je me suis marié.

Il parlait de ses années heureuses, pourtant une grimace a laissé voir ses dents jaunies.

Un jour, nous avons découvert que la ligne Ôgikubo ne portait plus cette appellation. Les premiers temps de la mise en service, on en avait fait une publicité retentissante. C'est la raison pour laquelle nous pensions que le métro encore inconnu pour nous était arrivé tout près.

Je suis tenté de me dire que, dans notre esprit, le bonheur universel que tous deux nous appelions de nos vœux – un bonheur qui allait de soi pour tout le monde, par expérience, mais dont nous étions les seuls à ne pas jouir – ce bonheur universel avait consenti à venir jusqu'à nous. Il était à notre portée, pour peu que nous ayons un minimum de courage.

A cet âge, nous ne croyions pas encore à notre propre malheur.

Nous rêvions, par exemple, qu'un beau jour nos parents, qu'on ne sait quelle erreur avait amenés à se défaire de nous, feraient une apparition inopinée dans une américaine avec chauffeur en livrée pour nous reprendre. Ou bien c'était un oncle ou une tante d'Amérique qui, ayant enfin retrouvé ma trace, m'emmènerait dans un de ces pays radicalement différents comme on en voyait dans les dramatiques à la télé.

Cependant, le pitoyable était que cette aventure ne pouvait faire de nous des *fugueurs*. Pour la simple raison que nous n'avions pas de foyer familial

d'où nous enfuir.

Dans de telles conditions, comment notre acte était-il défini ? C'était une *évasion*, voilà la réponse.

Même après qu'on l'eut rebaptisé de l'élégant « institution de protection de l'enfance », lorsque quelqu'un disparaissait de ce qui était encore pour beaucoup un « orphelinat », il se rendait coupable du même délit de *désertion* que pour l'armée ou d'*évasion* pour la prison. Par la suite, nous devions endurer bien des fois ce terme infâme de déserteurs.

Ce jour d'été, donc, Tôru et moi nous étions évadés, avions déserté. Pourquoi vous êtes-vous enfuis ? Nous avons résisté à toutes les brutales remontrances. Nous n'avons fait que pleurer, incapables que nous étions de répondre, mais cela ne signifiait pas du tout que nous nous repentions. Simplement, ce mot de désertion qui s'abattait sur nous comme un fouet impitoyable nous faisait trop mal.

— Pardi, les garçons adorent tout ce qui est moyen de transport. Alors, comme ça, vous avez eu envie de prendre le métro ?

Il m'a gentiment passé la main dans le dos. Quiconque nous aurait vus à cet instant aurait trouvé insolite ce spectacle d'un vieil homme en consolant un autre.

Néanmoins, ce geste, de la part de quelqu'un qui ne parlait guère de lui, m'a fait découvrir une partie essentielle de sa vie.

Le garçon qui autrefois s'était retrouvé seul au monde dans les décombres et qui avait tant bien que mal survécu de larcins et de mendicité, avait participé à la construction du métro ! La ligne achevée, il avait décidé d'habiter près de la voie. Je parierais que l'histoire des deux gosses rêvant du métro l'avait empli d'une joie sans pareille.

— Finalement, vous êtes montés ?

Je lui ai répondu d'un hochement de tête énergique. Que nous importaient toutes les réprimandes et les humiliations que nous risquions d'encourir ensuite, rien n'aurait pu nous faire renoncer à la vue qui nous attendait sur le quai de départ de la station d'Ôgikubo.

Sur une carrosserie rouge carmin courait une bande d'un blanc immaculé parcourue par une vague argentée.

Six wagons à destination d'Ikebukuro. Une rame rouge et blanche qui décrivait une boucle dans le sous-sol de la capitale. Qu'est-ce qu'il peut y avoir d'aussi beau dans le monde ? me suis-je demandé.

Lune. Etoiles. Nuages. Vent. Montagnes. Rivières. Mer.

Le pasteur disait que toutes les belles choses en ce monde étaient les créations du Seigneur. Mais ce n'était pas vrai. Les plus belles choses, ai-je pensé, ce sont les hommes qui les ont faites.

Nous sommes restés un petit moment sur le quai, hésitant à monter. Nous étions fascinés par cette vue. Il est possible que ce soit à cet instant-là que Tôru, habile de ses dix doigts depuis tout petit, a décidé ce qu'il ferait plus tard dans la vie.

La sonnerie du départ a retenti, nous sommes montés. Au moment où les battants de la porte se sont refermés, nous avons laissé échapper une exclamation. Les portes des trains n'avaient qu'un battant, c'était la première fois que nous voyions ce système coulissant à doubles battants.

Il n'y avait pas grand-monde à l'intérieur. En m'asseyant, une paix étrange, que je n'avais encore jamais éprouvée, m'a envahi. Une quiétude, une absence totale d'appréhension, à croire que j'étais dans le giron maternel.

— Vous avez été jusqu'où ? m'a demandé Katchan en plissant les paupières.

— Jusqu'à Shinjuku. Nous avons voulu sortir pour acheter les billets de retour mais l'employé nous a dit que nous étions allés trop loin. Quant à payer le supplément, nous ne savions pas comment faire.

— Et c'est alors qu'on vous a arrêtés.

— Nous n'étions pas des enfants d'école privée en uniforme. Nous étions en maillot de sport, crâne rasé, le cartable dans le dos. Ne vous inquiétez pas pour l'argent, suivez-moi, nous a dit un autre employé qui nous a conduits dans un bureau.

— Disons que c'est normal.

C'est ainsi que notre aventure métropolitaine a pris fin. Nous les avons suppliés, nous payerons ce qu'il faut mais n'avertissez pas l'orphelinat, mais ils n'ont rien voulu entendre.

— Normal aussi.

Une heure ne s'était pas écoulée qu'un employé de l'orphelinat était déjà là. J'imagine qu'il avait dû se dépêcher et prendre un express de la ligne Chûô, mais au fond je me demande s'il ne nous suivait pas depuis le début, tant notre petit voyage aventureux m'avait semblé long.

— Tout est bien qui finit bien.

Oui. Tout est bien qui finit bien.

— On peut dire que le métro et toi, vous avez vraiment des affinités, dis donc.

— Ce serait intéressant que ce soit le signe d'un bon karma. Comme quoi, je ne vais pas mourir.

— T'es encore jeune. Encore un coup de collier, allons. Moi, j'en ai assez, j'ai mon compte.

Il a rajusté frileusement le col de son *hanten* ouaté et s'est remis à marcher vers le fond de la ruelle couverte.

— Vous allez où ? lui ai-je demandé en le rattrapant.

— Je t'ai pas demandé de me suivre, alors me demande pas. Je suis ni un dieu ni le Christ, comment veux-tu que je sache ce qui m'attend ? En attendant, je m'en vais toujours prendre le métro. Moi aussi, je lui suis attaché comme qui dirait indissolublement.

— Mais la première rame n'est pas pour tout de suite. Les rideaux de fer de la station sont encore baissés.

— Voyez-vous ça ! Si vraiment on a des affinités, ça devrait être ouvert.

Je revois ce qui s'est passé cette journée d'été dans ses détails les plus distincts. Avec les mêmes émotions. Si j'ai construit ma maison à Ôgikubo et fait le trajet en métro pendant quarante ans, c'est peut-être à cause de cette expérience d'enfant.

Les lampes au néon éclairaient à flots le pavé mouillé, les rideaux de fer étaient levés.

J'ai consulté ma montre sans réfléchir : plus de deux heures du matin. Mais prendre le métro en pleine nuit n'était plus pour moi un objet d'étonnement.

Ce n'est pas un rêve de moribond que tu es en train de vivre, ni une hallucination provoquée par quelque drogue, tu es en train de faire l'expérience d'un autre monde existant par-delà le monde réel, voilà ce que j'en étais arrivé à penser.

Du fond de cette éclatante lumière le métro soufflait son haleine. C'était celle que j'avais sentie pour la première fois en compagnie de Tôru.

— Tu voudrais pas me regarder partir de là ?

Il a pointé le doigt en direction de l'avenue Ôme mouillée.

— Pourquoi ?

— Du quai d'en face, ça se fera plus facilement.

L'idée m'a paru lumineuse. Quiconque est né, a grandi puis vécu de longues années à Tokyo a dû au moins une fois ou deux se séparer de quelqu'un sur un quai. Une séparation sans contact de mains ni appel, un simple échange muet de regards par-dessus la voie qui cadre bien avec les nuits de la capitale.

J'ai traversé d'un pas tranquille l'avenue déserte et parcourue d'éclairs de phares sporadiques. L'entrée de ce côté-ci était ouverte, elle aussi.

J'allais m'engager dans l'escalier quand, m'étant retourné sans y penser, je me suis arrêté.

Katchan était adossé au gros tronc d'un ginkgo dénudé par l'hiver, en train de fumer. Toutefois, ce n'était pas le petit vieillard vêtu de sa veste doublée mais le jeune Katchan en combinaison de travail et bottes de caoutchouc, avec son casque de protection sur la tête.

Preuve que je n'avais pas la berlue, il agitait les mains vers moi d'un geste souple et juvénile, depuis l'autre côté de la chaussée.

Il n'avait fait que m'écouter débiter mes jérémiades sans s'étendre sur sa propre histoire. Et il avait qualifié d'un élogieux « très réussie » ma vie dont je n'avais fait que rougir jusque-là et que j'avais tenue secrète même devant les miens.

Pourquoi ne m'étais-je pas soucié d'en apprendre plus long sur lui ? Ne fût-ce que jusqu'au moment où le garçon qui avait tout oublié dans les décombres avait travaillé à faire passer le métro sous cette avenue Ôme ?

Tout à coup, je l'ai revu, l'oreille collée au tronc d'un des arbres de la rue, après que nous avions bu dans la roulotte. C'était sa façon, m'avait-il dit, d'écouter couler la rivière aujourd'hui enterrée.

Nous avons vécu jusqu'ici en plongeant nos souvenirs aux tréfonds de la terre, bien qu'avec un sentiment tenace de nostalgie.

J'ai descendu marche après marche à pas lents comme si je pénétrais dans mon propre cœur.

Après la mort, l'âme reprend possession de notre dépouille au moment où nous avons connu le plus grand bonheur de notre existence passée, avais-je entendu dire. Voilà qui est bien commode, mais si c'était vraiment la vérité, j'en conclus que le Katchan qui travaillait sur le chantier du métro était alors on ne peut plus heureux.

C'était le début d'un développement économique étourdissant. L'époque miraculeuse du doublement du PNB, autrement dit du revenu de chacun

d'entre nous.

Katchan s'était marié, avait eu un enfant. Même l'orphelin de guerre avait ainsi bénéficié de ces bienfaits miraculeux.

A l'intérieur régnait un silence total, profond. Ni employés ni voyageurs. J'ai pris un ticket au distributeur et franchi les guichets.

C'était la station Shin Nakano telle qu'elle était jadis, dépourvue de façade de quai. Les gares de cette ligne n'ont d'ailleurs presque pas subi de rénovation. Est-ce parce que le design originel était particulièrement réussi, que le matériau en céramique était robuste ? Le temps avait patiné les carreaux et créé une atmosphère romantique.

Je me suis appuyé à la paroi pour tendre l'oreille, les yeux clos. Un grondement de roues métallique m'est parvenu du fond des ténèbres.

— Mâchan !

J'ai relevé les paupières à cette voix enfantine. Katchan se tenait en face, au bord de la voie dans la direction d'Ôgikubo.

Un tout jeune Katchan. Coiffé d'un chapeau doublé d'une visière pare-soleil, vêtu d'une chemise d'un blanc éblouissant et d'une culotte courte bleu sombre, il tenait la main de ses parents.

— Mâchan ! On jouera encore tous les deux, hein ? Adieu !

Son père, en costume de lin, m'a salué en portant l'index au bord de son panama ; sa mère m'a adressé un sourire de ses lèvres maquillées de rouge.

— Adieu.

J'ai agité la main. Il avait raison, se séparer dans le métro est plus facile. Si quelqu'un s'était trouvé là, nous ne nous serions rien dit ni n'aurions agité nos mains.

Le train est arrivé. Avec des wagons de l'ancienne ligne Ôgikubo à la carrosserie rouge carmin parcourue d'une vague argentée sur une bande immaculée.

Adieu, ai-je murmuré une seconde fois.

J'ai repris ma position contre la paroi et fermé les yeux.

J'estimais avoir assisté suffisamment longtemps à son départ. Je ne voulais pas le voir à la fenêtre de sa voiture en train de s'éloigner.

La rame avait disparu. D'où venait-elle, où se dirigeait-elle, la question me laissait indifférent.

J'ai fait quelques pas sur le quai retombé dans le silence, je me suis assis

sur un banc de plastique. Je n'avais rien à faire ni endroit où aller dans l'immédiat.

Voilà ce que l'on ressent lorsqu'on vient de quitter quelqu'un. Le fait est qu'un monde s'en est allé, que l'autre soit une maîtresse ou un ami intime, que la séparation soit provisoire ou pour l'éternité. Un vide instantané s'était formé dans mon cœur et j'avais perdu toute notion de temps et de lieu, pareil au naufragé qui se réveille rejeté sur la plage d'une île déserte. Une telle expérience, je l'avait faite bien des fois dans ma vie.

Au fait, une rame allait-elle aussi se ranger le long de ce quai ?

J'allais redevenir celui que j'étais au temps où je connaissais mon plus grand bonheur et sauter souplement dans une voiture. A cet instant, mes signes vitaux disparaîtraient, les miens accourraient à l'hôpital, le médecin constaterait mon décès d'un ton solennel.

Il n'y avait pas là de quoi m'effrayer particulièrement. Seulement, quelque chose me disait que cela ne se passerait pas aussi bien que pour Katchan. Tout d'abord, j'ignorais à quel moment se situait mon plus grand bonheur. J'avais connu une vie d'étudiant difficile. Les premiers temps du mariage sont une période idyllique pour tout un chacun mais je n'y avais pas goûté, accablé par mon travail comme je l'étais. Dirais-je que c'était plutôt lorsque j'étais en détachement à l'étranger ? Non plus, car les jours qui avaient suivi la perte de Haruya ne pouvaient être heureux.

Au bout du compte, mon avenir de nouveau retraité ? Question vide de sens.

Il y avait une autre raison pour laquelle cela ne se passerait pas aussi bien que pour Katchan. Lui avait perdu le souvenir du passé, moi, de passé, j'en étais dépourvu. A supposer même que mon père et ma mère viennent m'accueillir, j'ignorais qui ils étaient. Le saurais-je que je ne garderais pas mon sang-froid. Il est probable que je les accablerais d'injures et leur refuserais tout pardon en dépit de leurs excuses les plus désolées.

Une bouffée d'air tiède a déferlé.

C'est l'instant où je sens la présence d'un dieu dans le métro.

D'abord son souffle effleure mes joues ; puis le bruit de ses pas me parvient ; après quoi, une clarté surgit et sa silhouette apparaît.

Je ne prétendrai naturellement pas que le métro est une entité divine. C'est une manie chez moi de vouloir trouver une nature divine à bien des choses, ce que je mets sur le compte de mon caractère réfractaire à toute existence

de dieux quels qu'ils soient.

A l'orphelinat, un pasteur nous rendait une visite hebdomadaire, il nous faisait lire la Bible à haute voix, nous entretenait de récits édifiants. Mais le style littéraire désuet nous rendait le livre parfaitement abscons, et le zèle déployé par le saint homme renforçait encore l'impression irrépressible que tout cela m'était imposé.

En primaire, je considérais que ces heures ennuyeuses étaient le prix à payer pour le parasite à la charge de la société que j'étais, mais une fois entré au collège, je me suis opposé à l'obligation qui m'était faite de joindre les mains pour le Créateur à qui je devais pareil destin. Enfin, lycéen, je craignais d'oblitérer mon avenir en m'en remettant à autrui, fût-ce un ou des dieux.

C'est ainsi que je suis devenu un athée convaincu. Je fête Noël, je vais au sanctuaire le Premier de l'an, mais cela n'a pas d'autre sens pour moi que celui de réjouissances traditionnelles.

Le souffle a fait place aux bruits de pas.

Dois-je monter dans cette rame ? Personne ne se tient sur l'autre quai pour assister à mon départ, j'ai beau parcourir ce quai-ci sur toute sa longueur, aucune forme humaine ne vient au-devant de moi.

Bientôt, une lumière a percé les ténèbres, la divinité rouge et blanche est apparue.

La rame de six wagons sans un seul voyageur s'est immobilisée le long du quai, les doubles battants des portes se sont écartés.

Je n'ai pas à proprement parler tergiversé. Car je me suis dit qu'il n'y avait pas de raison que la bonne nouvelle que Katchan avait reçue ne soit pas aussi pour moi. En somme, j'avais la conviction que prendre ce métro ne signifiait pas mourir.

J'avais dîné dans un grand restaurant, flâné sur un rivage estival, m'étais confortablement trempé dans un bain chaud, et c'est avec un sentiment d'expectative que je me demandais ce qu'on avait préparé à mon intention.

Je me suis assis à la place la plus proche de la porte. Non que j'aie toujours tenu à m'asseoir mais il convenait de ménager ma carcasse d'agonisant. Même si je doutais fort d'avoir un second malaise, si cela devait malgré tout se produire, cela compliquerait les choses.

Quelques personnes étaient présentes.

Un couple de vieillards à la Philémon et Baucis. Setsuko et moi aussi

formons un couple de vieillards aux yeux des autres, mais ces deux-là me paraissaient avoir une douzaine d'années de plus que nous.

Le mari, qui portait une élégante casquette et un manteau de tweed semi-long, était un monsieur comme il faut, à l'allure d'intellectuel, le menton reposant sur le pommeau d'argent de sa canne. Son épouse lui tenait le bras et lui chuchotait à l'oreille je ne sais quoi mais qui devait sans doute rester inaudible pour lui, gêné par le vacarme de la rame.

Soudain, j'ai souhaité que nous aussi avancions en âge de la même façon. Non pas – surtout pas – en reproduisant la tradition de l'épouse soumise, non plus que le mode américain du mari sous le joug de sa femme, mais nous formerions un couple d'amis intimes. Le genre de vieux époux devenu fréquent de nos jours.

Une femme collée à un téléphone portable, occupée à jouer ou pianoter sur son clavier. Que ce soit l'un ou l'autre, comment est-il possible de s'oublier avec tant de crédulité dans des activités d'une aussi totale futilité ? Qu'on ne vienne surtout pas me dire que ce gaspillage insensé qui sévit simultanément dans le monde entier est le signe du haut degré d'intelligence auquel le genre humain est parvenu.

Cinéma et littérature reviennent souvent sur des scénarios d'une humanité bientôt dominée par des robots dotés d'intelligence artificielle, mais mon humble avis est que cet avenir est déjà à l'œuvre. Ces petites boîtes magiques qui tiennent dans la paume de la main ont un aspect tout à fait pacifique, sont dépourvues de membres susceptibles de servir d'armes, résultat, personne n' imagine rien qui soit destructeur en elles ni n'a conscience d'être assujetti à une machine.

Le jeune homme qui dort d'un sommeil lourd proche de l'évanouissement, au-delà de cette esclave, pourrait être le tenancier d'un restaurant de *râmen* ou d'un bistrot.

Mes préférences vont à la façon de vivre de ces jeunes gens pleins de ressources, plutôt qu'à ceux qui définissent leur vie à coups de diplômes dans notre société de méritocratie.

Pour parler comme Katchan, ma vie a été une belle réussite. Mais cela n'a jamais été qu'une belle réussite d'employé de bureau, j'aurais dû connaître une autre vie, plus heureuse, plus gratifiante.

C'est pour cela que j'ai toujours envié celle de Tôru, même si je ne l'ai jamais dit. Et de même lors de ma première rencontre avec Takeshi, je

n'avais aucune réticence en tant que père d'Akane.

Moi compris, les passagers sont au nombre de cinq. Je ne sais pas d'où vient ni où va cette rame rouge et blanche.

Les voitures sont petites. Les voies qu'empruntent la Japan Railways et les compagnies privées sont du même gabarit qu'à la surface, mais sur les anciennes lignes Ginza et Marunouchi, elles sont de dimensions nettement plus compactes.

Lorsque j'ai pris la nouvelle ligne Ôedo, mon cœur a vibré à la vue de ces wagons aux dimensions modestes du bon vieux temps. Voilà ce que j'appelle le Métro, ai-je pensé.

Il ne fait pas de doute que le fait que métro et voies de surface se chevauchent est bien commode, mais je ne peux m'empêcher de voir là quelque chose d'indécent, comme le croisement de deux espèces animales différentes. Car pour moi, le métro n'est pas un chemin de fer souterrain mais un moyen de communication en soi, issu du concept d'exploitation tridimensionnelle de la ville.

Il y a dans cet espace relatif du métro l'intimité de citadins pris dans une vie trépidante mais humble, et je les sens se reconforter, se disputer, s'encourager mutuellement sans ouvrir la bouche.

Oui. Il y a un instant, j'ai remercié le vieux couple, critiqué la femme au portable, encouragé le jeune endormi. Et de cette même manière muette, peut-être bien que ceux-là ont remercié, critiqué ou encouragé le vieillard surgi à Shin Nakano.

Je me sens incapable de m'adresser à quelqu'un en ces termes chargés d'émotion, et le ferais-je que je ne crois pas qu'on m'approuverait, aussi je garde cela dans le secret de mon cœur. Il n'empêche, je suis sûr de mon fait. Sûr que les petits wagons regorgent d'intentions louables.

Sans qu'aucune annonce n'ait été faite, la rame rouge et blanche s'est rangée le long du quai de la station Nakano Sakaue.

Une station pleine de mystère pour moi qui ne l'ai jamais fréquentée.

Au beau milieu du quai, l'embranchement d'une voie secondaire pour rames de trois wagons. Drôle d'aménagement, me suis-je étonné, intrigué également par l'existence de cette ligne desservant trois stations seulement.

Depuis que j'ai commencé à aller au bureau et en revenir tous les jours en métro, cette ligne secondaire me donne l'impression de rêver. J'ai comme la sensation qu'un autre monde inconnu s'étend au bout de cette courte ligne

qui bifurque depuis cette station où je n'étais encore jamais descendu.

De l'autre côté du quai était arrêtée une rame de trois wagons arrivée de ce même monde inconnu.

Les portes se sont ouvertes dans un vacarme énorme, une femme en manteau bordeaux et étole blanche est montée. On pouvait voir en elle une dame de qualité et tout autant une femme se donnant des airs supérieurs. Un agréable béret de laine dénotait le bon goût.

Elle a pris place un peu plus loin sur ma banquette. Lorsque le train a démarré, la fenêtre en face s'est muée en miroir, me renvoyant l'image d'une authentique beauté. Je lui donnais dans les trente-cinq, quarante ans. Il m'a semblé qu'elle se montrait telle qu'elle était, sans mentir sur son âge. Je la devinais détachée des contingences quotidiennes ou plutôt d'une pureté qui devrait mettre à distance les fantasmes des mâles lorgnant sur elle.

Pensant qu'elle fixait son regard sur moi dans le miroir noir, j'ai détourné les yeux. Chose étrange, les autres passagers avaient disparu. Etaient-ils descendus à Nakano Sakaue, pendant que j'étais fasciné par cette femme ? Ou bien n'y avait-il jamais eu personne ?

N'oublie pas, me suis-je raisonné, que ce n'est pas le métro auquel tu es accoutumé.

Tu as dit adieu au petit Katchan sur le quai de la station Shin Nakano. L'architecture, le type de wagon différent de ceux d'aujourd'hui. Et donc...

J'ai fermé les yeux. Et donc, cette femme qui venait de monter à Nakano Sakaue m'emmènerait-elle outre-tombe ?

Le temps de me poser cette question, la banquette s'est enfoncée de façon bizarre et j'ai senti que la femme se glissait auprès de moi.

— Qu'est-ce que t'as à m'ignorer ? A faire semblant de rien ? m'a chuchoté l'inconnue d'un ton vulgaire.

J'ai rouvert les yeux avec crainte. Je me suis reconnu, en bien plus jeune, dans la vitre d'en face.

— Alors, on s'habitue ?

J'ai traduit par : « Alors le malade est habitué à cette vie de barreau de chaise, dîner en ville, balade au bord de la mer, bain public ? »

— Oh non. Même si j'y trouve beaucoup de plaisir, je ne peux pas dire que je m'habitue. N'oubliez pas que je suis un grand malade.

— Pardon ? Je ne pensais pas à ça. Je voulais savoir si tu t'étais fait à ta

vie d'employé de bureau.

La vitre m'a renvoyé le portrait d'une nouvelle recrue dont le costume n'a pas encore pris un seul pli. Mais c'est un vrai boudin que cette cravate ! Je penche en avant sous le poids de l'insigne de la compagnie à mon large revers. Et cet attaché-case sur mes genoux !

— Je ne connais pas encore l'ABC du métier. Je passe mes journées à me faire houspiller.

J'ai analysé la situation avec lucidité. 1974, an 49 de Shôwa. Pas d'erreur. L'année où, d'une vie en position de défense désespérée, j'étais passé à l'offensive.

Car c'est ainsi que l'entrée dans le monde du travail se présentait pour moi. J'avais pris un emploi dans une maison de commerce pour le seul motif que le salaire était intéressant ; après tout, je vivais seul et je n'avais aucune autre raison à faire entrer en ligne de compte.

Je n'avais pas de dettes mais une partie de ma bourse était une simple avance. J'avais le sentiment qu'il me fallait la rembourser pour que le handicap qui pesait sur moi depuis ma naissance disparaisse enfin. Voilà pourquoi j'attachais une telle importance au salaire.

— Faut pas t'en faire. T'es bien plus capable que les autres.

Elle a croisé ses jambes que dissimulait une jupe longue, s'est tournée légèrement de biais et m'a donné une tape sur l'épaule.

Ça fait plaisir de revoir des bottines à lacets, ai-je songé. C'est vrai que ce type de femme a fait son apparition dans ces années-là.

Cette fois, il ne s'agissait pas d'une copine de gym de Setsuko. Cette femme n'était pas mince parce qu'elle suivait des cours de gym, non, il sautait aux yeux qu'elle était atteinte d'une carence en protéines. Les jeunes étaient tous minces, le mot « régime » existait bien mais il ne concernait que les femmes d'un âge avancé. Auquel cas, celle-ci, apparemment bientôt quadragénaire, devait probablement y consacrer pas mal d'efforts.

— Mais ils sont très forts, vous savez. Je ne crois pas du tout être aussi capable.

— T'as tort, crois-moi. T'as pas connu les mêmes problèmes.

En voilà une qui ne mâche pas ses mots. Encore que ça pourrait se justifier par la différence d'âge. Quand je pense aux soixante-cinq ans que je porte invisibles en moi, il y a de quoi être irrité, mais bon, vu les circonstances, laissons glisser.

Les reproches qu'on m'adressait à l'époque n'étaient pas tous liés au travail. Ils portaient sur ma façon de parler, de me conduire, sur un travers sans conséquence.

Bref, j'étais fondamentalement dépourvu de ce sens commun qu'on acquiert dans la vie par le biais des parents. Si je savais témoigner du respect, j'ignorais comment faire preuve d'humilité, comme j'ignorais les choses les plus fondamentales et les plus évidentes comme manger correctement avec des baguettes, brûler de l'encens aux funérailles, être attentif aux autres, comment se comporter lors des visites aux clients puis au moment de prendre congé, et bien d'autres encore. Voilà pourquoi je pensais que ce « T'as pas connu les mêmes problèmes. » était hors de propos.

Le métro de ces années-là faisait un vacarme épouvantable. Vacarme qui, pour moi aujourd'hui, était tout particulièrement épouvantable sur la ligne Marunouchi, si je la comparais à l'ex-ligne Ginza. Aux grondements des roues venait se superposer le ferraillement strident du rail de traction électrique et on ne pouvait parler qu'en s'approchant de l'oreille de l'autre.

— Je peux savoir comment vous vous appelez ? ai-je demandé près de son oreille qui exhalait une odeur de parfum.

Après un léger gloussement, elle a chuchoté en se penchant sur ma nuque :

— Ce ne sont pas des manières, jeune homme. On ne demande pas son nom à une femme sans s'être d'abord présenté.

— Mais mon nom vous le connaissez, pas vrai ?

— Non non. Dis-le-moi, allez.

Nous nous parlions quasiment lèvres contre joue.

— Moi c'est Takewaki. Masakazu Takewaki.

Elle a abaissé ses paupières soulignées de faux-cils et, la main toujours sur mon épaule, a fait bouger ses lèvres carminées pour répéter « ma-sa-ka-zu-ta-ke-wa-ki » en une sorte de psalmodie de sûtra.

C'était un peu théâtral, on aurait dit une actrice manquée de quelque troupe underground. Et qui, confondant scène et réalité, taquinerait un jeune salarié croisé par hasard dans le métro.

J'ai passé les doigts sur le bord de mon attaché-case.

— Vous voyez ? Masa, *juste*, Kazu, *1*, Take, *bambou* et Waki, *le côté*.

Elle a hoché la tête une fois. Les femmes étaient très maquillées à

l'époque, mais je me suis dit qu'elle devait être belle sans fard.

Année mémorable entre toutes que cette année-là où j'étais passé de la défense désespérée à l'offensive. L'impression que j'en gardais était très forte. Cela avait été une année longue, pesante, intense.

Crise pétrolière et ses répercussions, affolante montée opportuniste des prix. Je m'étais félicité de la chance qui m'avait fait passer précisément à ce moment-là d'une vie d'étudiant désargenté à celle de salarié.

Première croissance négative de l'après-guerre. Malgré cela, le prix des terrains avait triplé en trois ans et les collègues plus âgés se désespéraient de voir disparaître tout espoir de faire construire.

En 1974, j'ai échappé de peu à la mort lors de l'attentat à la bombe contre les bureaux de Mitsubishi Heavy Industries. Le nouvel immeuble de notre siège était achevé et le ban et l'arrière-ban des nouvelles recrues avaient été mobilisés pour participer au déménagement. J'étais en train de déjeuner avec Norio Hotta, recruté en même temps que moi, dans la galerie souterraine du quartier Marunouchi, lorsque les bombes avaient explosé sur le trottoir où nous étions passés quelques minutes plus tôt. Cet attentat avait fait huit morts.

L'inconnue m'a soufflé à l'oreille :

— Moi c'est Mineko. Mine, *le sommet de la montagne*, et Ko, *l'enfant*.

Devais-je lui dire que je la connaissais ? J'ai hésité.

Mineko. Le premier amour de Katchan. La jeune beauté qui était l'idole des petits orphelins de guerre.

Pas si vite ! Est-ce que le compte y était ?

J'ai fouillé mentalement dans les souvenirs qu'il m'avait racontés. L'anecdote était courte mais elle m'avait marqué.

Mineko avait quelques années de plus que lui, onze ou douze ans au lendemain de la défaite. Elle était la reine des combines. Rôles et parts du butin étaient tous fixés par elle. Personne n'y trouvait à redire.

Si elle avait, disons, douze ans en 1947, elle en avait trente-neuf en 1974.

Evidemment, c'était un peu tiré par les cheveux que d'en décider ainsi à ce seul nom de Mineko, mais quand je pensais à mes guides lors de mes brèves échappées de l'unité de soins – madame Neige, Shizuka Irie, Katchan –, l'apparition de Mineko me semblait la suite logique des choses.

Mon cœur a tressailli. Où Mineko me conduisait-elle ?

Un restaurant par une nuit enneigée, une mer tranquille au cœur de l'été, un bain public bien tenu dans un quartier populaire. Autant d'endroits que le moribond que j'étais désirait de tout son être.

Tu ne te refuses rien, me suis-je dit. J'ai cherché quelle autre scène je souhaitais vivre, sans en voir aucune. Mais j'aurais juré qu'elle était programmée. Si c'était un bienfait du ciel, je n'étais pas sûr d'avoir fait assez de bonnes actions pour mériter le bonheur qui m'était accordé.

Je n'ai pas demandé à naître, quelqu'un m'a mis au monde sans me demander mon avis, à mon tour j'ai vécu sans demander l'avis des autres. Les autres peuvent en penser ce qu'ils veulent, c'est ainsi que je le ressens et pas autrement. Tout le monde dit que ne pas avoir de parents est un grand malheur, mais moi, cela me donne une liberté qui envoie au diable tous les coups du sort.

— Dis-moi, tu me sembles désœuvré.

— C'est vrai, je le suis.

— Dans ce cas, sortons ensemble.

De surprise, les tressaillements de ma poitrine se sont figés l'espace d'un instant, comme pris dans la glace, puis m'ont ramené à la réalité. J'avais entendu « sortir avec elle », dans le sens particulier que ce verbe a pris ces dernières années, alors qu'avant il dépassait le cadre des relations homme-femme pour désigner plus largement les relations sociales. En cette année 1974, Mineko avait prononcé ces mots « sortons ensemble » sans la moindre arrière-pensée.

— Pas de problème, ai-je fait d'une voix neutre, avant de m'interroger sur la réalité de mon temps libre à cette époque.

Stage de recrutement immédiatement suivi du déménagement du siège social. Avais-je pu prendre des jours en été ? Aucun souvenir.

Septembre, inauguration de la ligne aérienne régulière Tokyo Haneda-Pékin, la rumeur qui faisait de la Chine notre nouvelle frontière s'était concrétisée du jour au lendemain.

Cependant, deux ans seulement s'étaient écoulés depuis la normalisation des relations entre les deux pays et on manquait d'informations vis-à-vis de ce nouveau partenaire.

On avait pourtant créé un stage de chinois destiné aux jeunes employés. Avec l'entraînement spécial à l'anglais que je suivais en parallèle, les six premiers mois de mon entrée dans la maison m'avaient donné l'impression

d'être revenu à l'époque où je préparais le concours d'entrée à l'université.

Et donc même si en ce temps-là une belle inconnue croisée dans le métro m'avait fait des avances, je crois, hélas, trois fois hélas, que je n'aurais pas eu le loisir de boire ne fût-ce qu'un café en sa compagnie.

Nous sommes arrivés à Shinjuku. A ma grande surprise, la station connaissait l'affluence des débuts de soirée. A croire qu'on avait mis en scène une énorme réception bidon avec des centaines de figurants, tout cela pour m'enjôler, moi, tout seul.

— Tu as dîné ?

— Oui et non.

— Alors, allons toujours boire un café.

Les portières se sont ouvertes, nous sommes descendus en luttant contre le flux des voyageurs qui se ruaient à l'intérieur. Mineko n'a rien fait pour se libérer de ma main qui s'était refermée sur son bras.

Nous nous sommes engagés dans le souterrain où l'on diffusait des chants de Noël. Manifestement, il ne s'agissait pas d'une comédie destinée à me mystifier. Les gens que nous croisions étaient trop hétéroclites, leurs expressions trop naturelles.

— A quoi penses-tu ?

— A rien de spécial. Quelle chance que ce rendez-vous avec une belle femme, je me disais.

— Je préférerais être plus jeune, désolée.

— Ne dites pas ça ! Joyeux Noël.

— C'est gentil. Joyeux Noël.

Le fait est que trop d'années nous séparent. Ces regards qu'on nous jette parfois, c'est sans doute parce qu'on voit en nous de singuliers amoureux.

L'endroit où nous sommes installés est un café *junkissa*.

Les jeunes d'aujourd'hui ne connaissent probablement même pas ce terme. Je pense que ces « authentiques cafés » s'étaient donné cette appellation pour se démarquer des bars à hôtesse qui se multipliaient à cette époque-là.

C'était la plus accessible des activités qui fleurissaient durant ces années glorieuses, mais je crois qu'elle a entamé son déclin aux alentours de cette même année 1974.

Plus les loyers augmentaient par suite de l'emballement des prix du foncier, plus les secteurs proposant des prix unitaires bas avaient du mal à

tenir le coup. A fortiori dans une catégorie où les dépenses de personnel étaient incompressibles. Face à cette inflation galopante qui a donné naissance à l'expression « affolement des prix », aucune résistance n'était possible.

S'ils n'étaient pas propriétaires de leur fond, ces cafetiers qui travaillaient en famille, servant le midi des repas du jour et le soir de l'alcool, ne pouvaient guère espérer durer. Ou alors, c'est qu'ils ne tenaient pas un vrai *junkissa*.

Je dois préciser que si je suis très au courant de ce genre de détails sans importance, c'est parce que je joignais les deux bouts durant mes années d'université en travaillant à temps partiel dans un café. Le campus était éloigné du centre de la capitale, chose rare alors, et il était difficile pour un étudiant vivant en foyer de dégoter un petit boulot dans le voisinage. Par chance, un camarade de foyer qui venait d'avoir son diplôme avait bien voulu me proposer de reprendre ce job.

— C'est logique. Le loyer et les dépenses de personnel...

Mineko m'écoutait d'une oreille attentive tout en jetant un regard circulaire sur la petite salle.

Derrière le comptoir, le tenancier quinquagénaire, à la caisse son épouse, dans la salle leur fille. La superficie ne devait pas dépasser les cinquante mètres carrés, le premier et le second étage étant probablement utilisés comme appartement.

— En fait, je rêve de tenir un petit café. Je ne servirais pas d'alcool. Je déteste trop les hommes soûls.

— C'est difficile de nos jours, vous savez. La vie ne cesse d'enchérir mais on ne peut pas demander au-delà de deux cents yens pour une tasse de café.

Envisageait-elle sérieusement de tenir un café ? J'ai vu ses épaules s'affaïsser légèrement, puis elle a lâché une bouffée de fumée. A chacun de ses gestes elle était à croquer.

Je lui ai fait signe de rapprocher son visage.

— Et puis, ici, l'impôt foncier est une charge énorme. Toute la famille travaille pour rien.

Avoir un modeste café était, je crois, un rêve sans prétention que caressaient pas mal de gens dont la ville constituait le cadre quotidien.

L'image qu'on s'en faisait était celle d'un métier moins âpre au gain que

dans le monde du business, qui ne permettait pas de gagner gros mais était solide, honnête. A vrai dire, moi qui avais travaillé quatre ans à temps partiel dans un énorme café de plus de cent places sur deux niveaux, je savais combien cette activité à petits profits était difficile et déprimante.

— Oublions ça, a lâché tout bonnement Mineko en écrasant sa cigarette à peine entamée.

— Vous renoncez facilement. Vous m’avez pourtant dit que vous en rêviez !

— On se tait, a-t-elle répondu en me donnant un petit coup du bout du doigt sur le front avec une grimace facétieuse. Entre nous deux continuait cette intimité née dans le métro.

— Je vais te dire une bonne chose... a-t-elle repris en se penchant par-dessus la table. Ce n’est pas moi qui finance.

— Vous comptez emprunter ? Alors là, mieux vaut laisser tomber tout de suite.

— Quel enfant ! J’ai un protecteur, tiens. Si je lui annonce que j’ai envie d’être patronne de café, il n’hésitera pas une seconde à me verser la somme nécessaire. Et si je me plante, il n’est pas méchant, il ne me demandera pas de la rendre.

— Ah, ça change tout dans ce cas. Ce commerce est peut-être fait pour vous, alors.

Elle s’est reculée vivement.

— Ce qui veut dire ?

— Ben oui, vous n’aurez pas à restituer cette somme, pas vrai ?

Elle a remué sa fine mâchoire d’un air ébahi, laissé retomber ses interminables faux-cils. Comme j’aimerais la voir au naturel, ai-je songé.

— Si je ne peux pas me permettre d’échouer, c’est justement parce que c’est de l’argent qui vient de là.

Avais-je devant moi une petite maligne ou une femme honnête, je ne comprenais plus.

A mes yeux, c’étaient les deux seules voies qui s’étaient offertes aux orphelins de guerre.

— Tu es bien placé pour le savoir, toi, a-t-elle dit en plissant les yeux comme pour lire dans ma vie.

Un enfant seul au monde ne saurait vivre avec l’échine souple. Tout doit être programmé, calculé. Pareille méthode oblige à manier une épée dont

les deux tranchants ont pour nom honnêteté et rouerie.

Sous couvert de regarder de temps à autre le paysage par la fenêtre, je regardais mon visage qui émergeait à la lueur de l'abat-jour.

C'était bien moi, indéniablement, jeune homme de vingt-trois ans, mais je n'étais pas plus étonné que cela, seulement gêné.

J'ai réfléchi au comportement que j'aurais envers elle si je la rencontrais à mon âge actuel. Il y aurait sans doute quelque progrès par rapport à cette fois et à mes vingt-trois ans. J'aimerais l'inviter dans un bar ou un restaurant d'hôtel de Nishi Shinjuku et l'interroger, l'air de rien, sur sa vie.

Mes forces physiques ont décliné, ma mémoire s'est passablement affaiblie, mais je ne me plains pas de mon âge. Je dirais même plus, débarrassé du poids des divers appétits qui me tenaient à leur merci, je me sens bien. Bien sûr, si je fais abstraction de ce vaisseau sanguin cérébral qui m'a lâché dans le métro...

Les femmes qui m'entourent, moribond que je suis, ont chacune leur charme mais aussi leur caractère bien à elles. J'en deviendrais presque admiratif devant tant de qualités réunies.

Madame Neige est une aristocrate des temps modernes. Après avoir séjourné longtemps à l'étranger, elle est revenue au pays à la mort de son époux et mène une vie élégante. C'est à mes yeux une vieille dame d'exception, que je suppose capable d'élégance jusque dans la mort.

Celle qui s'est présentée sous le nom de Shizuka Irie est une adepte du mystère, elle n'a rien révélé de sa vie. J'ai même été incapable d'imaginer quoi que ce soit. C'est une femme remarquable, capable d'effacer tout soupçon de son passé.

Au regard de ces deux-là, Mineko m'a laissé l'impression d'un personnage détaché, magnanime. Cela n'a rien pour me surprendre quand je songe qu'elle a été la figure charismatique des petits orphelins. De l'existence d'un protecteur je déduis qu'elle est célibataire.

L'hiver de la vingt-neuvième année après la guerre. Pour celui que j'étais alors, la guerre était une histoire du temps jadis. Mais pour un grand nombre de mes compatriotes, c'était un événement vieux seulement de vingt-neuf ans.

Si je l'interrogeais sur l'existence qu'elle avait eue jusqu'ici, je voyais déjà Mineko répondre sans s'émouvoir, cependant, le courage m'a manqué pour la questionner sur ces jours que je n'imaginais pas autrement

qu'agités.

Elle était loin d'être bavarde. Sa façon de s'exprimer tenait tout entière dans son regard taciturne.

— Vous en avez vu de dures, hein ? me suis-je enhardi à déclarer tandis que nous longions le parc Chûô.

Je ne voulais pas dévoiler ce que je savais de son passé et, de son côté, elle n'en a rien dit. Mais même s'il comportait les épreuves les plus insupportables, même s'il défiait les mots, moi qui n'ai connu qu'une période pacifique, je me sens l'obligé de Katchan et de Mineko.

Elle s'est arrêtée, écrasant sous ses bottes les feuilles sèches d'ormes zelkova, a levé la tête vers la vaste étendue de ciel nocturne. Il n'y avait que quatre gratte-ciel. Et les nombreuses fenêtres obscures laissaient les étoiles imposer leur lumière.

— Toi, tu en as vu de bien plus dures, allons.

— Pas du tout. Je suis un enfant des trente glorieuses, n'oubliez pas.

La façon dont les orphelins de guerre ont grandi à leur sortie des ruines est une chose qui dépasse notre imagination. Katchan et Mineko, en 1945, étaient des enfants des rues totalement seuls au monde. Et à l'instar de maints pays en voie de développement aujourd'hui, l'Etat était désarmé devant cette situation.

— Ce n'est pas mon avis. Une chose est d'être malheureux quand tout le monde l'est, une autre est d'être malheureux quand tout le monde est heureux.

J'ai voulu répliquer mais ma gorge s'est nouée, j'ai soudain éclaté en sanglots comme un gamin qu'on vient de gronder. Comment peut-elle dire froidement une chose aussi terrible, ai-je pensé, incapable de couvrir mon visage ni même de baisser la tête.

Il aurait suffi que je prononce un seul mot, et tous mes efforts et ma résistance passés auraient été réduits à néant, mes amis m'auraient tourné le dos car ce mot aurait changé aussitôt en mépris leur compassion envers moi.

Et pourtant, c'était l'indéniable vérité. C'est pour cela que j'avais toujours tenue cette cruauté enfermée tout au fond de ma poitrine, pareille à un lourd rocher.

Mineko m'a serré contre elle. La douce chaleur de sa poitrine est passée

en moi. Nos lèvres se sont manquées, ce sont nos joues qui se sont posées l'une contre l'autre, bien fort.

— Pour parler franchement, tout ça a été bien dur, oui.

— Et donc je vous prie de ne pas insister. Laissez-moi mourir, s'il vous plaît.

Tandis qu'un sanglot aussi long qu'un ultime soupir s'échappait de sa gorge, elle m'a caressé le dos, la nuque, a passé le peigne de ses doigts fuselés dans mes cheveux de neige.

OceanofPDF.com

CHAPITRE V

La fille unique

Incapable de trouver le sommeil, Akane tapait un mail.

Cher papa.

Comment te sens-tu ?

Il faudrait bientôt te réveiller, tu sais. Ici, les petites voudraient te voir. Luli paraît deviner ce qui se passe, mais à Shion j'ai dû expliquer : Grand-père est en hibernation avec les ours.

Mais si les ours se réveillent, il va être mangé.

Ne t'inquiète pas, les ours ne se réveilleront pas avant l'arrivée des beaux jours. Et grand-père ne va plus tarder à ouvrir les yeux, tu sais.

Faut qu'il se lève doucement sans faire de bruit. Pour pas réveiller les ours.

Bah, grand-père est très fort pour rentrer tout doucement sans bruit à la maison et pour sortir pareil. Alors, les ours ne remarqueront rien.

Tu crois qu'il va se réveiller pour Noël ?

Cette question, ma chérie ! N'oublie pas qu'il a des cadeaux pour vous deux, qu'on va faire une fête et qu'il doit avoir sa part de gâteau.

Pas vrai, papa ?

Je n'ai jamais eu ni grand-père ni grand-mère. Toi et maman n'y êtes vraiment pour rien, je sais bien mais n'empêche que je me sentais un peu triste. C'est pour ça que je te demande de rester encore longtemps le bon-papa de Luli et Shion.

C'est la seule prière que je te fais. Sois gentil, sors tout doucement de ton antre sans réveiller les ours.

Akane

Akane continuait d'envoyer des messages qui ne recevaient pas de réponse. C'était une conversation à sens unique, néanmoins elle percevait la présence paternelle et s'en trouvait rassérénée. Peu lui importait que ses messages arrivent ou non à destination.

Si elle venait à l'hôpital en alternance avec son mari, c'était pour éviter que les petites ne le voient dans cet état. Elles devaient garder dans leur mémoire le souvenir d'un bon-papa de grande taille et élégant, d'un superman aux beaux cheveux argentés et parlant couramment anglais et chinois.

Puisque c'est ainsi qu'elles le voyaient, apparaître dormant attaché par tous ces tubes ne serait pas convenable.

Un mail arriva en faisant vibrer la nuit, elle bondit du fauteuil. *Waouh ! Une réponse !*

Il venait de son mari. *Ce qu'il peut être contrariant, je vous jure.*

Pas de changement chez ton père. Tension 118-68.

Ta mère est HS, je lui ai dit de rentrer.

Ce serait bien si elle pouvait passer une bonne nuit. J'ai dîné au *family restaurant*.

Demain, elle me remplace, je vais au chantier. Le patron est d'accord. T'inquiète, je dors mieux ici qu'à la maison.

Dors bien.

Elle avait envie de voir son père. Non pour qu'il la sente à côté de lui, par sincère désir d'être présente. Mais son mari ne la laisserait pas y aller. Il alléguait qu'il ne voulait pas s'occuper des enfants, mais elle n'était pas dupe.

Il ne veut pas que je pleure, que je souffre. Akane ne se l'expliquait pas autrement. Son mari était un être transparent.

Les filles avaient fini par s'endormir. Vu l'heure, elles en auraient jusqu'au matin.

Elle écarta le rideau de la fenêtre, leva les yeux vers le ciel nocturne. La neige paraissait s'être arrêtée de tomber. En face, les décorations de Noël scintillaient çà et là aux fenêtres des immeubles. Au-delà apparaissaient les gratte-ciel de Nishi Shinjuku. Le loyer ici était un peu plus cher que la moyenne mais c'était ce paysage nocturne qui les avait décidés pour cet appartement.

Takeshi avait déclaré que quand son beau-père prendrait sa retraite, il agrandirait la maison d'Ôgikubo pour qu'ils puissent y habiter tous ensemble. C'est pour ça qu'ils n'achetaient pas d'appartement, même si cela obligeait à payer un loyer élevé.

Elle lui en était reconnaissante. Mais il n'avait pas encore révélé le projet à son beau-père, apparemment. Lui qui n'était intimidé par personne, allez savoir pourquoi, devant son beau-père, il faisait profil bas. *Pourtant, papa n'est pas quelqu'un de si difficile que ça...*

Après avoir enlevé la buée de la vitre du bout des doigts, elle y appuya son front.

Ton père est à la retraite maintenant, il serait temps que je lui parle de ce projet, avait dit Takeshi, la fête de Noël serait une bonne occasion, tu crois pas ?

Elle n'avait qu'une inquiétude. Était-ce judicieux vis-à-vis de la mère de Takeshi ? Son père au moins, croyait-elle, était très à cheval sur ce sujet.

Ma mère a un mec, alors ça n'a pas d'importance, estimait Takeshi. Mais il n'avait jamais rencontré l'homme en question et ne semblait pas bien au courant du train de vie maternel.

Le cœur d'Akane se faisait lourd quand elle pensait à cette belle-mère à laquelle elle était liée par un fil si ténu. Soixante-sept ans, deux de plus que son père à elle. Ce n'était pas un âge où votre fils unique était censé vous ignorer ; et voilà qu'en plus il voulait prendre chez lui ses beaux-parents... Elle ne comprenait pas bien son véritable motif.

Il se plaisait à répéter qu'il n'était pas ingrat envers ma mère. Mais il persistait à l'éviter. Quand Akane voulait mettre la question sur le tapis, il se fâchait aussitôt. Elle supposait qu'ils se donnaient au moins des nouvelles de temps en temps, mais il ne lui en donnait jamais à elle.

— Qu'est-ce qu'il faut faire, à ton avis ? s'enquit-elle, penchée sur son

troisième enfant en caressant son ventre de femme prête à accoucher.

Personne ne l'avait prévenue de ce qui était arrivé et Akane ne trouvait pas cela normal, mais elle ne connaissait même pas son numéro de téléphone. Tout au plus connaissait-elle son nom, Keiko Ôno, son âge et le fait qu'elle vivait en appartement à Ochiai.

La naissance était prévue pour le 15 janvier. Une fois de plus, ce serait une fille. Elle n'avait pas encore réfléchi au prénom. Takeshi aurait aimé un garçon, elle en était sûre, par contre son père s'était réjoui sans réserve. « Trois sœurs, c'est chic », avait-il déclaré. Sans en être bien certaine, elle avait compris ces paroles comme : « Ça fait penser à un roman ou à une dramatique à la télé. »

A moins que... Peut-être que son père redoutait que ce soit un garçon ? Cet aîné mort à quatre ans, sa mère l'évoquait parfois avec un air nostalgique, lui, par contre, donnait l'impression de n'avoir toujours pas fait son deuil. Serait-ce quelque chose de propre aux hommes ?

Elle n'avait aucun souvenir de son frère. Son image, elle y pensait avec émotion quand elle regardait des photos, mais, peut-être à la suite d'un rangement, il n'en restait qu'un tout petit nombre.

Ce garçon appelé Haruya n'avait pas pour elle la réalité d'un frère disparu et apparaissait plutôt comme un ange avec qui elle aurait été en contact dans sa petite enfance.

Oui, un ange qui serait remonté au ciel avant qu'elle n'eût atteint l'âge de raison. Ses parents n'avaient jamais fait allusion à leur douleur, de façon à ce que cette seule image subsiste chez elle.

— On ne va tout de même pas la laisser tomber, hein ? C'est ta grand-mère, après tout. Elle caressa de nouveau celle qui serait très bientôt sa fille.

Takeshi appelait sa mère « Keiko-san ». Ou bien par son adresse, « Ochiai ». « Maman » était réservé à la mère d'Akane.

Lorsqu'elle lui avait fait observer qu'il n'avait pas besoin de témoigner autant d'attentions à sa belle-mère, il s'était assombri.

— J'fais pas preuve de tant d'attentions que tu dis. L'autre, je l'ai jamais considérée comme ma mère. Tu peux pas piger, toi, mais j'ai envie de dire que si elle a autant besoin d'un homme, qu'elle aille faire ça là où son gosse peut pas la voir ! Et quand c'est fini avec un, hop, un autre ! Et chaque fois elle me le présente, tu te rends compte ? Oui, les choses ont fait que j'aie un

petit frère, vois-tu, bien plus jeune que moi. C'est pas croyable, merde ! Et tu voudrais que je l'appelle comme j'appelle ta mère ?

Fais-le pour elle, allons, lui avait-elle demandé. Il n'avait pas voulu. Et pourtant, ce n'était pas quelqu'un d'entêté, il s'excusait de bonne foi quand il voyait qu'il s'était trompé, et si quelqu'un lui faisait un reproche, il restait tout confus, embarrassé, mais dès qu'il s'agissait de sa mère, il se butait radicalement.

C'était peu de temps après leur mariage et Akane savait encore très peu de choses sur les jeunes années de Takeshi. Le choc n'en avait donc été que plus violent.

Qu'il n'ait pas connu son père, qu'il ait tourné au mauvais garçon et été envoyé en maison de redressement, tout cela appartenait au passé, mais pas ses relations avec sa mère, qui n'avaient pas changé.

« Mère célibataire » : on s'imagine une femme forte qui élève sa progéniture seule, sans l'aide d'un homme. Mais les situations matérielles étaient multiples, pensait Akane, et beaucoup étaient plus difficiles que cette définition convenue ne le laissait penser. Elle se sentait incapable d'en vouloir à la mère de son mari. Elle se disait que la venue d'un enfant, tôt ou tard, amènerait peut-être Takeshi à comprendre ce que sa mère avait enduré.

Or, Luli et Shion venues au monde, celui-ci s'était encore plus éloigné d'elle. Plus il aimait les filles et plus sa haine pour sa mère paraissait grandir.

Akane en arrivait à s'inquiéter de l'adoration qu'il leur portait. Il leur était si dévoué que c'était à se demander qui des deux était la mère. Lui qui manquait plutôt de patience, jamais il ne levait la main ni la voix devant elles. Bien des fois, Akane s'était même dit qu'elle ne pouvait rivaliser sur le chapitre des sentiments. C'était bien parce qu'il était comme ça qu'il ne pouvait pas pardonner à sa mère.

Et c'est pour ma mère à moi qu'il s'est pris d'affection, pensait-elle. Takeshi et la mère d'Akane étaient si proches que parfois on le prenait pour son fils.

Maman voit-elle dans Takeshi mon frère aîné devenu grand ? Takeshi voit-il dans maman l'image de l'idéal maternel ?

Maman, pour tout dire, est du genre cool. Elle fait intellectuelle, quant à ses émotions, elles ne se lisent pas sur son visage. Cela peut lui donner un

abord rébarbatif, mais inexplicablement, elle s'est immédiatement bien entendue avec Takeshi.

J'ai dit « cool », mais pas dans le sens originel du mot anglais car maman n'est en aucun cas quelqu'un de « froid ». Jamais flatteuse, toujours détachée. Ce qui lui confère, aux yeux de Takeshi, un caractère aux antipodes de celui de sa mère biologique, j'imagine.

— Pourvu que ta grand-mère passe une bonne nuit, dit Akane à sa fille à naître.

Elle ne se lassait jamais de ce genre de conversation, c'était pareil avec les deux premières.

— Vraiment, je vous expliquerais bien mais je ne sais pas par quoi commencer. Je n'ai pas confiance en moi, tout ça est si compliqué.

Quand donc avait-elle appris le triste parcours de ses parents, s'interrogea-t-elle. Elle n'avait jamais reçu d'explication en bonne et due forme. Dans son esprit, son père et sa mère s'y étaient pris séparément, non pas en une fois mais petit à petit, un peu comme on procède au sevrage d'un enfant.

Quelles explications devrait-elle donner le jour où les enfants l'interrogeraient sur « la grand-mère d'Ochiai » ? Lorsqu'elle se disait que Takeshi risquait bien de déclarer devant elles que cette femme n'existait pas, une oppressante mélancolie s'emparait d'elle.

Quant à en parler avec sa mère, elle connaissait déjà la réponse. « C'est à vous deux d'y réfléchir. Je n'ai pas à me mêler de ce problème. »

Son père, par contre, y réfléchirait sérieusement. Il ferait la leçon à Takeshi.

Je voudrais tant te voir, papa, songea-t-elle.

OceanofPDF.com

Obligations

Wouah !

Réveillé par le bruit, je me suis redressé en sursaut et j'ai crié.

Mon portable que je tenais contre moi s'est trouvé éjecté et a failli être piétiné par une infirmière.

Le brancard qui disparaissait sous un drap blanc s'est arrêté, l'infirmière a gentiment ramassé mon appareil.

— Euh... je... je m'trompe, dites ? ai-je demandé d'une voix de crécelle. Elle a eu un petit sourire avant de faire oui de la tête. *Dites-moi que c'est pas le beau-père, hein ?*

D'ailleurs c'est impossible, je dormais dans le couloir, il n'a pas pu s'en aller sans qu'on m'avertisse.

Je ne m'attendais guère à voir ça. Un patient qui décède dans une unité de soins intensifs, rien d'étonnant à ça, mais un cadavre accompagné seulement par des infirmières et qu'on embarque en catimini pour dieu sait où... C'est normal, ça ? En général, la famille rapplique au galop, ou bien quelqu'un reste dormir dans le couloir comme je le fais, bref, c'est bizarre qu'il n'y ait eu personne pour assister aux derniers instants !

— Ah ! j'ai encore beuglé en pigeant enfin. Les deux infirmières qui attendaient le grand ascenseur se sont retournées d'un seul mouvement. *Faites excuse. J'ai pas l'air mais j'suis un pétochard et j'crie d'abord. J'ai une voix à prononcer les points d'exclamation qui veulent rien dire.*

— Qu'est-ce qui vous arrive ? m'a demandé une des deux, un peu contrariée, on aurait dit.

— C'est le vieux monsieur d'à côté ?

Bingo ! Celui qui était dans le lit voisin du beau-père. On disait qu'il vivait seul et n'avait pas de famille, j'en ai entendu parler, moi aussi.

Ce genre de chose, probable qu'il faut le régler en vitesse et en secret. Forcément. Ça s'rait emmerdant que quelqu'un les interpelle.

— Vous permettez que je l'accompagne ? j'ai demandé, mais je m'étais déjà accordé la permission. La porte de l'ascenseur s'est ouverte justement à ce moment-là. Les deux infirmières, le mort et le parfait étranger que j'étais y sont entrés vite fait.

Tiens ? Mais qu'est-ce que tu fabriques ? T'es pas bien réveillé ou quoi ? T'as pas l'air con, tiens.

Arrête. J'veais l'accompagner, puisqu'il n'y a personne pour le faire.

Après avoir pressé sur le bouton B2, la plus jeune des femmes m'a demandé : « Rez-de-chaussée ? » Comme si elle n'avait pas compris et pensait que je sortais m'en griller une ou pour aller à la supérette.

— C'est bien comme ça, Aichan, a fait la plus âgée.

Pas étonnant venant d'elle.

— Monsieur veut l'accompagner, a-t-elle repris d'une voix douce, et Aichan a levé les yeux vers moi avec l'air de quelqu'un qu'a du mal à faire le point.

— Vous le connaissiez ?

Vraiment, elle pige rien.

— Je le connaissais sans le connaître, mais on dirait que personne de la famille ne peut venir, alors... Je me mêle de ce qui me regarde pas, peut-être ?

Aichan a fixé ses grands yeux sur moi puis m'a répondu :

— Non, pas du tout. C'est nous qui vous remercions.

Sa collègue plus âgée était tournée face à la porte en acier inox, lèvres serrées. J'ai trouvé interminable le peu de temps qu'on a mis pour arriver au deuxième sous-sol.

J'ai pensé franchement qu'il y avait dans la vie des métiers sacrément pénibles. Avoir à affronter la mort tous les jours, c'est quelque chose que je pourrais pas supporter. Sur un chantier on risque sa vie, c'est entendu, mais on dira ce qu'on voudra, la sécurité passe avant tout.

On ramène les gens à la vie, on les fait mourir. Ce coup-ci aussi, tiens, ils ont débranché le type, lui ont fait sa toilette et ils l'emportent maintenant au

sous-sol. M'est avis qu'à force de faire ce boulot, ça ne leur fait plus rien, enfin non, on dirait tout de même que c'est pas le cas.

La meilleure preuve, c'est cette infirmière, la plus âgée, tournée vers la porte avec l'air d'endurer de la tristesse, et le « C'est nous qui vous remercions » d'Aichan, dit avec chaleur. Dur métier. Il faut bien des gens pour le faire.

Au sous-sol, le couloir était d'une couleur crème pas très ragoûtante. Des espaces servant d'entrepôts, des archives et, au bout, une plaque MORGUE.

Quel besoin d'écrire ça ! Suffit qu'on sache que c'est ici, merde. Tant qu'à mettre une plaque, pouvez pas écrire autre chose, non ? En anglais, en français, je sais pas, moi. Ça m'a fait gerber, moi, ce MORGUE.

Quelque chose m'est tout à coup venu à l'esprit pendant qu'on marchait au sous-sol, un truc idiot.

Est-ce que ma mère va finir comme ça un jour ? Transportée dans une morgue sans personne à côté d'elle ?

Ma mère. Oui, la biologique. Elle m'a engendré, mais elle m'a pas pour autant élevé. Les gens disent « élever toute seule ses gosses » mais là, ça n'a pas du tout été le cas.

Je me suis longtemps trouvé égoïste de penser ça. T'as l'esprit tordu, je me disais. Et puis on a eu Luli, puis Shion, et en vivant avec elles, j'ai fini par me dire que si l'un des deux était dans l'erreur, c'était pas moi mais bien ma vieille.

Je me demande ce qu'elles ont mangé à midi, si elles ont fait la sieste. J'arrête pas de penser à elles, même au boulot.

Ma mère, c'était pas comme ça. Y avait toujours un mec qu'elle aimait plus que moi. Combien de fois elle s'est absentée en me laissant sans nouvelles pendant des jours et des jours, même que parfois y avait plus rien dans le frigo. « Ce n'est pas parce que je t'ai mis au monde que je te voulais. » Toujours la même rengaine. Quand j'avais fait une connerie, que je lui réclamaï des sous. Non, pas que dans ces moments-là, quand elle était de mauvais poil, qu'elle avait un coup dans l'aile, j'y avais encore droit.

C'est pas plutôt gratiné, ça ?

On se ressemble, pas très futés, pour le vocabulaire elle en a encore moins

que moi et a tendance à le répéter en boucle, c'est normal, on n'y peut peut-être rien, mais faut s'mettre à la place de celui qui écoute.

Pour résumer, je dirai ceci. C'est ma mère qui m'a donné la vie, mais c'est d'autres qui m'ont élevé, autour de moi. Surtout celui qui m'a remis sur le droit chemin au dernier moment, alors qu'y avait plus qu'une solution pour moi, intégrer les yakuzas. Et aussi Akane qui m'a rendu heureux une fois que je me suis plus ou moins refait une conduite, les enfants, le père et la mère d'Akane.

Mais, comment expliquer ça ? La mienne de mère, que je devrais détester, j'arrive pas à l'oublier. Au lieu de me tourmenter comme ça sans arriver à me décider, je ferais mieux de lui refiler un gros paquet de fric et de rompre nos liens une bonne fois pour toutes, seulement voilà, en fin de mois je lui envoie un peu de blé, histoire qu'on puisse continuer de s'envoyer des mails *Merci. – De rien.*

Je me demande bien ce qu'elle pense. Qu'elle n'a que ce qu'elle mérite, au fond ? Que je lui rends la monnaie de sa pièce en la délaissant ? Ou encore que je lui ai carrément tourné le dos ?

C'est bien possible, d'ailleurs.

— Vous pouvez être certain que monsieur Sakakibara est heureux. Il en a terminé avec les infirmières maintenant.

C'était son nom, Sakakibara ? J'aimerais bien savoir le genre de vie qu'il a eue.

La morgue était tellement éclairée qu'on en avait plein les mirettes. J'aurais pas aimé y traîner si ça avait été éteint, remarque.

Le visage du mort était paisible. Il n'avait certainement pas souffert, on aurait dit qu'il avait juste eu le temps d'être surpris de se voir partir.

— Je vous en prie.

J'ai brûlé un bâton d'encens en premier, à l'invitation d'Aichan. Je voyais pas pourquoi et de quel droit c'était à moi de le faire, mais elle a dû se dire qu'il valait mieux que je passe avant le personnel qui avait terminé son boulot.

C'est possible, ça ? Vivre aussi vieux que soixante-dix ou quatre-vingts balais et n'avoir personne pour vous dire adieu ? Alors qu'il avait sûrement pas vécu tout seul sa vie durant.

— Il n'avait pas de famille ? j'ai demandé tellement ça me travaillait.

— La personne à contacter était son fils mais on nous a fait savoir qu'il ne

se sentait plus concerné. Leurs relations avaient l'air d'être plutôt compliquées.

Je crois que revenir sur cette conversation l'a attristée car elle s'est essuyé les paupières avec son mouchoir. *Hé, attention, c'est pas un mouchoir ! C'est le carré de tissu qui recouvrait la figure du vieux.*

J'ai retenu mon souffle, lu son nom sur sa poitrine.

Naoko Kojima. Douce et belle, et peut-être bien célibataire. En principe, on n'essuie pas ses larmes avec ce truc-là...

— Mais il doit bien avoir de la parenté ?

— Je pense que oui mais l'hôpital ne dispose que des coordonnées d'urgence. De toute façon, on ne peut rien faire tant que les bureaux de la mairie ne sont pas ouverts. Ce genre de cas arrive parfois ces derniers temps, vous savez.

Le « Ah ! » que je voulais répondre s'est transformé en un misérable soupir. Je venais de songer que si je répondais « Je ne me sens plus concerné », ma mère pourrait bien connaître le même sort.

Plus de parents ni de frères et sœurs encore en vie. Aucune relation avec les parents plus éloignés. Son mec actuel, je l'ai jamais rencontré mais s'il est marié de son côté, j'imagine qu'il fera celui qu'est pas au courant. Et d'abord, rien ne dit qu'elle n'a pas prétendu avoir un homme par pure vanité.

Auquel cas, je suis le seul à pouvoir assister à ses derniers instants. Et ça se terminera de cette manière si je dis « Je ne me sens plus concerné ».

— On a du mal à y croire, vous trouvez pas ? Qu'on soit marié ou pas, qu'on ait été élevé par les uns ou les autres, je trouve que là n'est pas la question. Même s'il était le pire des minables, c'est quand même son paternel, quoi ! Et faut que ce soit un étranger qui brûle l'encens ! C'est scandaleux de dire qu'on ne se sent plus concerné !

— Vous avez tout à fait raison. Ça me met en colère, moi aussi, vous savez.

J'avais pas spécialement pété un câble. En débinant le fils ou la fille du vieux, mon intention était de faire le serment que jamais j'agirais pareil, que je laisserais pas ma mère reposer dans une tombe abandonnée de tout le monde.

Je crois pas que je serais triste si je la perdais. Peut-être même qu'au contraire je me sentirais débarrassé d'un poids. Par contre, je suis sûr d'une

chose, j'en chialerais de dépit.

J'aimerais bien qu'on me dise pourquoi je devrais m'occuper de son enterrement sous prétexte que je suis son fils, alors que j'ai pas d'amour pour elle, ni elle pour moi. Quant à ceux qui accepteraient de venir la veiller, je vois guère que mes collègues de chantier et les proches d'Akane. Un fils né sans être désiré devrait donc se farcir ça ?

A force de gamberger, je me suis mis à pleurer pour de bon. J'ai l'air fin.

— Tenez.

Ça partait d'un bon sentiment mais j'ai refusé avec douceur et fermeté. *Vous êtes gentille, Kojima-san, mais je préférerais autre chose que ce bout de tissu.*

— Tenez.

Celle qui me tendait une canette de café en prononçant le même mot, c'était Aichan qui s'était absentée un peu, apparemment pour aller jusqu'au distributeur. Même que c'était un café comme je les aime, sans sucre. La marque, je m'en fiche, le tout est que ça soit en canette. Sûr qu'elle a un mec, elle, j'ai pensé.

Café au lait pour Kojima-san. Et thé vert au chevet du vieux.

— Bon, je vais remonter. Soyez gentil de rester encore un peu.

Aichan a disparu avec la légèreté d'une fée. Elle est drôle, elle, avec son « encore un peu », j'ai déjà fait plus que ma part, moi, et sans qu'on n'ait rien demandé. On n'a rien à se dire, Kojima-san et moi. Quant à me retrouver tout seul ici, j'en meurs pas d'envie non plus. Mais le café en boîte reste bon même en pareille occasion, allez expliquer ça.

— Vous êtes son gendre adopté ? m'a demandé Kojima-san une fois qu'on a eu levé notre canette vers le défunt.

— Non, mais ça y ressemble. Ma femme est fille unique et moi, j'ai pas de parents.

Un mensonge de rien du tout mais qui m'a soulagé.

On a rapproché deux chaises du cadavre et on s'est posés là comme si on était de la famille.

— Fait pas chaud ici.

— C'est normal.

— Y a pas de chauffage ?

— Il y a un climatiseur mais uniquement pour le froid.

Quel idiot ! J'ai enfin compris la raison du froid qu'il faisait et j'ai arrêté

de secouer mes jambes à petits coups nerveux. La belle-mère m'a engueulé je sais pas combien de fois, c'est une manie chez moi, je peux pas me corriger. Ça me fait penser, tiens, ma vraie mère, elle m'a jamais engueulé, ç'aurait été pour mon bien, pourtant. Et pas seulement pour cette sale habitude, j'ai jamais pris une correction sérieuse.

— Ah, bien sûr, ça serait embêtant qu'il fasse chaud, pardi. En fait, je trouvais que le vieux avait pas l'air d'avoir froid. Avec un simple drap sur lui comme ça...

Elle a baissé la tête, souri au milieu de ses larmes. Chouette profil.

— Vous savez, ce n'est pas monsieur Sakakibara, là. C'est ce qu'il portait sur lui.

Je crois bien que j'oublierai jamais ces mots. L'âme du vieux était déjà montée au ciel. Ça, c'est ce qu'il portait sur terre. C'est sa mue qui est là. N'importe qui peut mourir, on n'est pas triste quand on se dit ça.

Domage que j'aie pas eu une grande sœur comme elle. Est-ce que je serais attiré par les vieilles, des fois ? Ma femme, par exemple, elle a trois ans de plus que moi. Je ferais quand même pas un complexe maternel ?

En se réchauffant les mains avec sa canette de café au lait, Kojima-san a dit une drôle de chose, tout à trac :

— Je connais monsieur Takewaki depuis très longtemps, figurez-vous. Cela fait peut-être plus de vingt ans. C'est un monsieur charmant, n'est-ce pas ? Grand, bel homme.

J'ai pas pu faire descendre le café que j'avais dans la bouche. *Hé, c'est quoi ce truc ? « Je le connais depuis très longtemps »... Plus de vingt ans par-dessus le marché !*

— Je prenais chaque matin le métro à la station Ôgikubo, voyez-vous. Nous ne nous sommes jamais adressé la parole.

Hein ? J'ai bien entendu ? Qu'ils puissent pas se parler, je comprends, avec tous les gens autour. N'empêche, merde, la faire habiter pendant vingt ans dans le voisinage, beau-père, vous aurez beau dire, ça c'est moche, alors !

La question est de savoir si je vais transmettre cette nouvelle bouleversante à ma belle-mère. J'ai poussé un grognement.

— Euh, Kojima-san. Sa femme est au courant ? j'ai demandé une fois que j'ai pu enfin avaler mon café.

— Pardon ? Oh non, madame Takewaki ne le sait pas, bien sûr. Mon

Dieu, qu'est-ce que j'ai dit là !

— Mais non. Chance que je vous ai posé la question. Si ça fait des histoires plus tard, je réglerai ça.

— Mais ça ne fera pas d'histoires, voyons.

— Ouais, on dit ça, on dit ça, je vous ferai pas d'histoires, je vous causerai pas d'ennuis, seulement, résultat des courses, ce genre d'affaire entre un homme et une femme finit toujours par tourner en cirque infernal. Vous vous en doutez pas mais je vais vous dire, j'ai réglé plus d'une embrouille entre jeunes marlous. Faites-moi confiance, allez. Vous pouvez être tranquille.

Elle a eu l'air de réfléchir, puis elle a porté le bout de ses doigts à ses lèvres et poussé un petit rire tout bas. C'était une façon de rire d'un autre temps, du genre qu'on peut voir dans les feuilletons télé.

— Ecoutez, vous vous méprenez. Je n'ai jamais parlé avec monsieur Takewaki, donc vous n'avez pas d'inquiétude à avoir. Nous nous trouvions chaque matin dans la même rame de métro et à la même place, et cela pendant vingt ans, c'est tout.

Je me suis senti rougir. J'ai encore secoué hardiment mes guiboles et émis un « J'plaisantais », mais j'ai tout de même senti ma plaie s'agrandir.

Ok, j'suis soulagé, mais en fait je réalise pas franchement. C'est vrai, quoi, aller au boulot en métro, j'sais pas ce que c'est. On se trouve chaque matin, le patron et moi, dans la même petite camionnette, et ça depuis dix ans et plus. Comment j'pourrais comprendre, hein ?

Je serais né dans une famille normale, j'aurais fait le lycée et puis la fac, peut-être que je s'rais allé au bureau dans un train bondé, moi aussi. Enfin bon, là, j'affabule.

Tous les jours, on le prend à la même heure et on monte dans la même rame, ça se fait sans réfléchir. C'est d'Ôgikubo que le métro part, après tout. Du coup, y a rien d'extraordinaire à ce qu'une inconnue avec qui on n'a jamais échangé un mot soit à côté de vous pendant vingt ans. Même plus, ça serait naturel.

Voilà le genre de relation qu'ils devaient avoir, le beau-père et elle. Et il a eu une syncope en revenant du pot d'adieu et il a été transporté là où elle travaille. J'y crois pas !

— Y avait donc rien entre vous, ben, j'aime mieux ça.

Elle a eu l'air de réfléchir. Question boulot, elle y va rondement, alors

qu'en fait je la verrais plutôt nonchalante.

— Exactement. C'est mieux ainsi, oui. Et pourtant, quelque chose me fait penser que nous ne sommes pas des étrangers.

En buvant mon café, j'ai envisagé le cas où « le beau-père et Kojima-san ne seraient pas des étrangers », mais non, aucun intérêt. Les histoires fangeuses entre homme et femme, moi, ça me gave. Non, le cas où « quelque chose me fait penser que nous ne sommes pas des étrangers » est vachement plus romantique.

Quelque chose me fait penser qu'on n'est pas des étrangers. Ça, j'y pige bien. Le caractère et l'apparence, ça n'a rien à voir. Dès le départ, je me suis dit qu'on n'était pas des étrangers. Et pourtant, j'avais beau réfléchir, je voyais rien de ressemblant entre nous.

Après, j'ai su pour son enfance et j'ai plus eu de doutes. Voilà pourquoi je me sentais proche de lui, je me suis dit.

Mais c'est pas ça quand même. C'est pas aussi simple. Y a qu'à voir, Kojima-san, qui est carrément étrangère, elle dit la même chose.

D'après moi, c'est pas le genre d'homme qui emporte l'affection. Il a un peu trop l'air d'appartenir au gratin. Pour autant, je le fréquente pas par obligation. C'est pas un père, mais c'est pas non plus un étranger.

J'étais en train de me répéter sans vraiment gamberger ce que Kojima-san avait dit quand, bingo !, la réponse m'est tombée du ciel. De surprise, j'ai fermé les yeux.

Le beau-père représente à lui tout seul les malheurs du monde. Je parle pas du fait qu'il connaît pas ses vieux, qu'il a été élevé à l'orphelinat, des trucs comme ça, non, la pauvreté, une maladie, un handicap de naissance, un accident, la guerre, les haines mutuelles, les malheurs qu'on endure plus ou moins du fait qu'on est des êtres humains, ils se sont tous incarnés dans sa personne.

Mais voilà, comme il a des dehors de businessman, de monsieur de l'élite cool et dandy, il ne vient à l'idée de personne de l'associer au malheur. Simplement, je crois, on ne voit pas en lui un étranger. Car il matérialise tous les malheurs du monde. Même le plus petit reste collé quelque part à sa personne.

— Kojima-san... Vous pouvez retourner à votre poste, vous savez. Moi, je vais rester encore un peu.

Mais qu'est-ce que j'dis là ?

— Ah, vraiment ? Je suis bien contente pour vous, monsieur Sakakibara.
C'est bien triste d'être tout seul, pas vrai ?

Parce que vous avez déjà vu une mue se sentir triste d'être seule, vous ?
C'est moi, oui, celui qu'est triste !

— Vous voulez bien cacher son visage, dites ? Ça m'fout les jetons.
Lui tenir compagnie, c'est à peu près tout ce que j'suis capable de faire.

OceanofPDF.com

L'épouse

Il y avait de la poussière partout dans la maison.

Elle ouvrit les fenêtres en grand pour aérer, passa l'aspirateur, sans prendre le temps d'enlever son manteau. Mais aux premières marches de l'escalier, ce fut plus fort qu'elle, elle décida de remettre ça au lendemain.

Cette maison si familière, où elle avait passé beaucoup plus de temps seule qu'en compagnie de son mari, s'avérait indifférente envers Setsuko.

Pour le moment, rien ne l'obligeait à quelque tâche particulière. Prendre son bain, se laver les cheveux, dîner puis dormir à poings fermés. Rien d'autre ne l'attendait.

Elle ne fit pas chauffer le bain, se contenta d'une douche, voulant éviter de rester seule avec ses pensées. Habitude acquise de longue date, elle s'aperçut qu'elle avait lavé du riz pour deux. Ce qui est fait est fait, elle prépara donc de la soupe de miso et disposa les deux bols à la place de son mari.

— Oh non ! Me voilà devenue une vraie vieille. Allez, mange.

Elle crut entendre en face d'elle son mari prononcer son habituel *itadakimasu* au moment de se mettre à manger.

Elle n'avait pas d'appétit. Avec ce qu'elle avait trouvé, elle avait préparé un menu au goût de son mari. Deux tranches de saumon grillé, épinards blanchis ; pour la soupe, poireau et algues.

Même quand il rentrait au milieu de la nuit après une soirée arrosée, c'était : « J'ai faim. » Manger le dégrisait et dès qu'il était rassasié, au lit. Son curieux tempérament faisait que, malgré cela, il ne grossissait pas.

Existe-t-il un bon usage en matière de plats servis à un absent ? Elle avait

entendu dire que c'était une forme de prière pour le salut des voyageurs, mais elle trouvait cette offrande plus logique pour un malade incapable d'avaler quoi que ce soit.

— C'est sûr que tu dois avoir faim avec seulement des perfusions.

S'avisant qu'il devait également avoir soif, elle ouvrit une canette de bière. Elle se servit aussi. Elle l'accompagnait régulièrement.

— Alors, c'est bon ?

Il acquiesça de la tête avec son petit *hon* enfantin. Jamais il ne trouvait à redire à la nourriture. Même lorsqu'ils mangeaient à l'extérieur et que Setsuko ne trouvait pas cela bon, il se déclarait satisfait. Quant aux plats qu'elle lui préparait, il lui en faisait des compliments.

Cela sonnait creux comme des mots d'amour qu'on est accoutumé à entendre, mais ce n'en étaient pas moins des mots d'amour, et chaque fois ils lui faisaient plaisir.

Quelque chose lui disait qu'il ne croyait toujours pas que prendre un repas était un droit légitime. Aussi respectait-il toujours les bonnes manières, qu'il soit dans un *family restaurant* ou dans un grand restaurant. Assis le buste bien droit, il n'oubliait jamais les formules d'usage.

— Mange, mange, il faut vite te rétablir, dit-elle face aux plats déposés pour l'absent et elle crut voir ce dernier sourire furtivement et hocher la tête. *Hon*.

Il avait tout à coup ce genre de mine enfantine, les années ne l'avaient pas changé. Setsuko aimait ces instants où l'ingénuité s'épanouissait sur son visage. Cependant, elle était incapable de prédire quand et à quelle occasion surgirait cette métamorphose.

— Comme ce voyage à l'étranger ne devrait pas être possible avant un moment, à ta sortie de l'hôpital, nous irons dans un hôtel thermal. Etant donné la saison, un endroit bien chaud s'impose. Izu, par exemple ?

Hon.

Lorsqu'ils avaient pris leur premier repas en tête à tête, elle s'était fait la réflexion que c'était quelqu'un qui mangeait « correctement ».

Elle n'entendait pas par là qu'il avait de bonnes façons de table, ni qu'il ne laissait rien dans son assiette. Elle avait du mal à se l'expliquer clairement mais il lui paraissait dégager une impression de correction, sans rien d'animal dans son comportement.

Certains hommes ne vous donnent pas envie de manger une seconde fois avec eux, en dépit de toute la sympathie qu'ils vous inspirent. Et si on pose pour condition que ce soit « en tête à tête », ils sont encore plus nombreux.

Elle avait du mal à se rappeler leur première rencontre. Elle avait interrogé plusieurs fois son époux mais lui non plus n'en gardait pas un souvenir bien clair.

Elle se rappelait que c'était un ami de fac à elle, responsable d'un service avec qui Masakazu était en relation d'affaires, qui les avait fait se rencontrer, mais pas moyen de se rappeler le moment, la raison ni le lieu. D'ailleurs, ce bon ange n'était pas un ami très proche et elle conservait l'impression qu'il avait vite regagné le ciel en les laissant ensemble.

Que les souvenirs leur fassent défaut était signe qu'aucun des deux n'avait fait forte impression sur l'autre. Leur premier repas n'avait donc pas revêtu l'allure d'un rendez-vous amoureux. Nécessité professionnelle ? Ou loisir commun ?

En tout cas, même elle n'aurait su dire où se trouvait le restaurant en question, elle avait trouvé que son mari se tenait assis bien droit en face d'elle, tenait son bol à riz et se servait de ses baguettes avec une grande élégance.

Avec lui, je me sens disposée à partager un repas quand il voudra.

Peut-être que lui aussi avait pensé la même chose ce soir-là.

Le dîner de son mari en place, elle se sentit calmée. Ce qu'elle s'expliqua par le fait d'avoir échappé en partie à l'irritation née de sa propre impuissance.

Elle ne croyait pas qu'un voyageur ou un malade puisse se rétablir pour avoir avalé ce repas fantôme, mais elle s'avisa que cela avait quelque vertu pour celle qui l'avait servi. Il ne faut pas se moquer des superstitions.

Tout à coup, cette scène déclencha en elle une sensation de déjà-vu. Alors qu'elle aurait juré n'avoir jamais eu ce geste pour son mari.

L'interminable attente vaine d'avant-dîner. Non, le terme était mal choisi. Il n'oubliait en effet jamais de prévenir et elle ne s'était jamais fait un devoir de l'attendre.

Ses baguettes se figèrent lorsqu'elle y pensa. Elle ne se mêlait pas de ses problèmes professionnels mais lorsqu'elle avait préparé un repas en y mettant tout son cœur, immanquablement, il la remerciait d'un : « C'est

bon. »

A la pensée qu'elle avait posé son repas sur la table pendant près de quarante ans, elle entrevit soudain avec un véritable effroi la perte éventuelle de cette existence. Elle ignorait qu'elle était une ménagère aux idées aussi vieillottes, en rien différente du temps de sa grand-mère ou de sa mère.

Détournant son regard de la triste table vide, elle regarda dans le jardin par le rideau largement ouvert sur la nuit. Elle trouva qu'il était tombé dans une terrible désolation durant ces trois jours. Et se dit que ce laisser-aller venait non pas d'elle qui avait négligé de le soigner, mais de l'absence du regard du maître de maison.

Bientôt quarante ans depuis le dépôt de cette simple déclaration à la mairie. Quel genre de noces était-ce donc ? Il devait sans doute y avoir un nom pour cet anniversaire.

On ne connaissait pas cette coutume moderne qui veut qu'on passe la soirée de Noël entre amoureux. Le père rentrait avec un gâteau acheté après le travail, tout le monde s'installait autour de la table chargée de mets, on échangeait les cadeaux. Telle était la manière normale de fêter la Noël. L'ironie du sort avait voulu que, dépourvus de famille normale, ils fêtent cette nuit de Noël à la façon des amoureux d'aujourd'hui, après quoi ils avaient tout à coup décidé de s'unir.

Et pourtant, ce n'était pas un doux souvenir. Une année s'était écoulée sans qu'ils se parlent de leurs situations réciproques, ils avaient pris cette décision engageant leur avenir par une sorte d'accord tacite, sans qu'il y ait eu demande en mariage ni déclaration d'amour.

Quand elle avait découvert le passé de son mari à la lueur de l'aquarium où nageaient des poissons tropicaux dans l'antique café, elle avait remercié le ciel. En se disant que les dieux, dans leur générosité, avaient donné à cet homme la même vie désespérante que la sienne.

Vingt-cinq et vingt-deux ans. Ils n'avaient pas des âges à se précipiter tête baissée dans le mariage mais elle s'était dit qu'un homme tel que lui ne se présenterait pas deux fois. Elle ne pensait pas à ses études ou à sa profession mais aux valeurs dont elle ne doutait pas qu'ils les partageaient.

Même une fois les amis devenus amants, chacun continua d'ignorer l'enfance de l'autre. Aucun visage de parent proche n'émergeait de leurs

conversations. Si son mari ne cherchait pas à savoir et passait à un autre sujet comme si celui-ci était tabou, ce devait être qu'il avait ses raisons, présumait-elle.

Sa copie d'état civil était pleine de blancs. Pour Setsuko qui avait toujours détesté la complexité du sien, le document prenait l'aspect d'un objet sacré.

Elle ne se souvenait plus pourquoi ils s'y étaient pris de cette manière. Ils avaient consulté leurs copies respectives, pris la direction de la mairie, déposé leur déclaration de mariage. Pas de place pour les sentiments, ni rires ni larmes, leur union s'était faite comme ça, dans le calme, à l'image d'oiseaux qui s'apparient et construisent leur nid.

Encore aujourd'hui elle ne savait pas grand-chose de l'enfance de son mari. Car c'était pour elle dénué d'importance.

Le domicile légal figurant à l'état civil indiquait l'adresse d'un établissement de l'Assistance publique, le patronyme Takewaki était emprunté à une personne charitable et la date de naissance, le 15 décembre 26 de Shôwa, était supposée.

Est-ce que ce n'est pas suffisant, au fond ? Du moment qu'avec ces origines il mène une vie respectable, je n'ai pas le droit de fouiller dans son passé.

Elle en profita pour quitter son travail. Dans ces années-là, on trouvait normal qu'une femme démissionne à l'occasion de ce « joyeux événement ».

A force de rester face à son double se reflétant dans la vitre qui donnait sur la nuit, son dos s'arrondit, ses forces la quittèrent et elle se vit à la place de l'Urashima Tarô du conte, vieillissant soudainement pour avoir ouvert la boîte offerte par la reine du palais sous-marin.

Un mari qui perd sa femme vieillit mais une épouse privée de son conjoint rajeunit, dit-on.

Elle n'en croyait pas un mot. Si son mari rendait l'âme sans avoir repris connaissance, elle savait qu'elle-même disparaîtrait dans l'instant. Sans mourir ni vieillir, effacée irrémédiablement.

Portant la main à son cou sous le peignoir de bain, elle songea qu'elle devait avoir un peu maigri.

Une fois couchée, elle ne dormirait sûrement pas. Mais elle ne voulait pas avaler un somnifère.

La présence d'un chien ou d'un chat, une nuit comme celle-ci, lui aurait apporté du réconfort. Tous deux aimaient les bêtes mais ils n'avaient pu se résoudre à en avoir, la perspective d'une éventuelle mutation à l'étranger les en ayant dissuadés.

Quand elle était petite, Akane était rentrée un jour avec un chaton qu'elle avait déclaré vouloir garder, mais Setsuko avait fait valoir que les animaux étaient interdits dans l'immeuble de la société – ce qui était vrai – et elle était sortie pour lui rendre sa liberté. Sur le chemin longeant la rivière, les cerisiers étaient en fleurs. Le petit chat avait miaulé, Akane avait pleuré, finalement imitée par Setsuko.

Chacune se désolait pour une raison différente. Les larmes de Setsuko étaient dues à la solitude, à l'absence de parents proches et moins proches à qui ils auraient pu confier le chat en cas de besoin. Elle avait beau avoir maintenant sa propre famille, être engagée dans une nouvelle existence, le passé la poursuivait telle une ombre.

Bon, faut quand même dormir un peu, se dit-elle en élevant la voix, et elle monta dans la chambre à coucher. La maison avait trente ans mais Tôru Nagayama s'était totalement investi dans sa construction et, même si on y avait apporté entre-temps quelques modifications, toutes les ouvertures fermaient encore parfaitement. Quant aux matériaux, on devait avoir utilisé ce qu'il y avait de meilleur car les années ne faisaient qu'ajouter à leur lustre.

Comme son mari détestait toute décoration superflue, la chambre avait le dénuement d'un entrepôt vide. Pièce à l'occidentale d'un peu plus de vingt-cinq mètres carrés, lits jumeaux. Pour seul meuble une armoire, pas de tableau ni de fleurs. La chambre en semblait immense.

Derrière la vitre de l'armoire souriait leur petit garçon Haruya. La photo avait perdu ses couleurs, pris une teinte brunâtre uniforme.

Elle s'assit sur le bord de son lit, demeura un moment à regarder Haruya.

— Je sais que c'est beaucoup demander, mon chéri... commença-t-elle avant de fermer les yeux de toutes ses forces. Comme elle disait, c'était beaucoup demander. N'emmène pas papa.

Si magnifique que soit le paradis, je ne crois pas que Haruya y soit heureux. Puisqu'il n'y a ni son père ni sa mère. Elle savait bien que toutes les divinités étaient impuissantes face à ce malheur.

L'interstice entre les rideaux laissait passer le clair de lune. Côté sud, la

rue était large et le ciel vaste. Les soirs où la pleine lune passait au sud, ils avaient l'habitude d'ouvrir les rideaux et de s'endormir noyés dans le flot de lumière argentée.

Il dormait couché en chien de fusil. Lorsqu'elle le regardait ainsi offert à la clarté lunaire, elle croyait voir le petit garçon qui s'en était allé et une tristesse montait en elle.

La neige avait cessé et la lune était apparue. Demain, lui aussi se réveillerait.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VI

Le clair de lune

Hé, Setchan !

Tiens, elle n'est pas là ? En l'appelant comme cela, par la pensée puisque je n'ai pas de voix, elle devrait pourtant se pencher sur moi.

Hé !

Ah, mais oui. Elle est rentrée à la maison. Elle a pris son bain et elle est en train de profiter d'un bon sommeil. *Tu n'as pas à t'inquiéter de me voir comme ça, tu sais. Je ne ressens rien du tout et je n'ai pas l'impression que je vais mourir.*

Une chose, pourtant... Il n'y a pas de quoi me plaindre, je sais bien, mais reposer sur le dos tout le temps comme ça, ma foi... L'infirmière me frotte le dos avec douceur pour prévenir les escarres, d'accord, mais elle refuse de me mettre sur le flanc. Dormir en position fœtale, c'est une habitude que j'ai depuis tout gosse. On ne peut pas faire quelque chose ? Il est vrai aussi qu'avec tous les tubes que j'ai là, je ne peux sans doute pas me mettre dans cette position.

A l'orphelinat, on nous avait dressés à dormir sur le dos. Ce n'est pas qu'on y était obligé, bien sûr, mais mes plus vieux souvenirs remontent aux

environs de 1955 et donc il y a de fortes chances pour que les règlements de caserne aient été encore en vigueur.

Reste que j'ai toujours dormi tourné de côté. Je crois que c'était ma façon de me rebeller contre leur discipline. La providence ou le mauvais sort m'avaient accordé de vivre en institution, mais j'ai à peine eu l'âge de comprendre les choses que je me suis dit, tu ne dois pas te soumettre aussi facilement à ces règles, puisque tu ne fais rien de mal. Était-ce une revendication légitime ou bien de l'égoïsme, j'avoue que je ne le sais toujours pas.

En fin de compte, je n'ai jamais pu me défaire de cette habitude de dormir sur le côté. Recroquevillé comme un fœtus.

L'inconvénient de cette position m'est apparu quand j'ai commencé à coucher avec des filles. Dormir après avoir habilement passé mon bras sous la nuque de ma partenaire était une chose dont j'étais incapable, l'affaire faite, je lui tournais vivement le dos, je serrais mes genoux entre mes bras et m'endormais enroulé sur moi-même.

A ma énième conquête, une fille plus âgée m'a fait un sermon et j'ai pris conscience que ce n'étaient pas des manières de faire. Si je ne m'étais pas amendé, peut-être que je n'aurais pas pu épouser Setsuko et qu'aujourd'hui ne pouvant supporter ma position dans le lit, j'aurais promptement pris le chemin de l'au-delà.

Est-ce la lune qui éclaire le mur ? On dirait que la neige a cessé et qu'elle brille haut dans le ciel devenu limpide dans toute son immensité. J'aimerais bien me lever pour la contempler à loisir. Car j'aime madame la lune, bien plus que les fleurs, la neige et le soleil.

Je me demande pourquoi je suis si épris d'elle, moi qui ne suis ni une jeune fille de conte ni un esthète. C'est quand elle est dans son plein que je la préfère. Mais je l'aime aussi à chacune de ses phases successives et, pour prendre un exemple, je ne me lasse pas de la contempler quand elle se présente avec la minceur d'un fil.

A mon avis, l'intellect n'y est pour rien, j'ai au fond de moi une sorte d'instinct qui me pousse à la chérir. Je n'ai jamais cessé de rechercher le clair de lune indispensable à ma vie, de la même façon qu'on cherche, nez au sol, la nourriture indispensable pour vivre.

C'est viscéral, l'explication s'arrête là. Si ça se trouve, c'est à cause de la tendresse et l'amour que tu n'as pas reçus de tes géniteurs. Enfin, je n'en

jurerais pas.

Je ne suis pas quelqu'un au cœur bien dur. Ni tendre non plus, loin de là, mais je suis aussi capable de chaleur humaine que n'importe qui. Et il me semble que la tendresse et l'amour nous viennent des parents, ce qui n'est pas le cas des connaissances et du savoir.

Dans ces conditions, qui a bien pu transmettre à l'orphelin que j'étais cet amour que tout le monde a en commun ? Je m'en excuse auprès de mes proches mais je dois avouer que je ne vois personne autour de moi.

On ne peut vivre sans amour. Grandir sans tendresse ni amour, c'est être condamné à devenir un délinquant qui ne mérite pas de pardon.

Celle qui m'a fait don de ces sentiments à la place de ma mère et de mon père, ne serait-ce pas la clarté de la lune ? Je pense que dans mon désir de vivre, j'ai contemplé notre satellite naturel, j'ai baigné dans sa clarté, et synthétisé ainsi au fond de mon cœur la tendresse et l'amour.

Je crois sincèrement que la mécanique mentale et physique humaine portait en elle une telle potentialité. De même que les animaux herbivores qui, malgré leur carence en protéines, ont survécu jusqu'ici en développant une puissante musculature.

C'est ce que j'appelle mon « instinct d'amour » lunaire.

Est-ce que cette luminosité vient de la pleine lune ? Il faut à tout prix que je la voie, ai-je pensé. Tout comme le soleil dispense courage et vigueur, cette gentille lune cultive tendresse et amour dans mon cœur.

C'est parce que je n'en possède pas suffisamment à mon gré. Parce que je ne suis pas assez gentil envers ma famille, mes amis, mes subordonnés et tous ceux qui s'efforcent de protéger ma vie dans ces instants présents.

Je voudrais m'exposer au clair de lune et faire peau neuve.

— Takewaki.

Quelqu'un a prononcé mon nom à mon oreille.

— Hé, Takewaki.

Cette fois, j'ai reconnu à qui appartenait cette voix.

Elocution un tantinet maladroite mais sans les coquetteries à la mode chez les jeunes filles de maintenant. Fuzuki Koga n'était guère bavarde et encline à la gêne dans le peu de paroles qu'elle émettait, si bien que j'avais constamment l'impression qu'elle me chuchotait à l'oreille.

Ça me ferait plaisir de la revoir. J'ai prié pour avoir bien entendu.

Probable que je ne m'affligerai pas de sa vieillesse de femme de soixante-cinq ans. Comme sa voix est restée celle de ce fameux jour, je m'attends à ce qu'elle ait toujours dix-huit ans.

— Tiens donc. Depuis le temps ! Par qui tu l'as su ?

Fuzuki se tenait au pied du lit. Et elle était toujours la même.

— Oh, pour ça... Elle a souri. Allez savoir ce qu'elle entendait par là, c'était bien le genre de mots dépourvus de sens auxquels elle était abonnée.

Il faut reconnaître aussi que ma question était absurde. Nous n'avons pas un seul ami commun. Elle n'a donc pas pu entendre parler de ma situation.

— Enfin on se retrouve.

Mis en joie par ces simples mots, je me suis assis sans réfléchir. Toute ma tuyauterie s'est détachée.

— Tu n'as pas changé, dis-moi, Koga.

Je l'appelais Fuzuki dans mes souvenirs, mais maintenant qu'elle était en face de moi, je n'avais pu l'appeler autrement que comme autrefois. Nous avions beau être amoureux fous, prononcer familièrement le prénom de l'autre comme le font les amoureux aujourd'hui nous était impossible.

— Toi non plus, tu n'as pas changé.

J'ai tendu mes mains à la clarté de la lune. Je n'ai pas retrouvé mes mains noueuses de vieil homme.

Allons, ne perdons pas notre temps. Le miracle se poursuit. Mon inoubliable premier amour est là, devant moi, telle qu'elle était par le passé. De mon côté, même si je suppose que cela ne m'est accordé que pour une durée limitée, on dirait bien que j'ai recouvré mon corps de dix-huit printemps.

J'ai sauté au bas du lit. Dans le casier métallique, mon sempiternel costume avait fait place à un jean, un sweat et un blouson en cuir bon marché. Ce que je possédais de mieux à l'époque.

— Une minute. *One minute.*

J'ai refermé le rideau, enfilé les vêtements à toute allure.

Je n'avais jamais pu oublier Fuzuki. Dire qu'elle a été mon premier amour, ma première fille ne suffit pas à l'expliquer.

Nous avons fait connaissance alors que les cerisiers qui coupaient le campus de leur enfilade nord-sud étaient en pleine floraison, nous avons rompu l'année suivante à la même saison et nous ne nous étions jamais

revus. Pour être plus exact, je l'avais plusieurs fois aperçue à la fac mais sans que nos regards se croisent.

Comment avons-nous pu être aussi intransigeants alors que nous nous aimions encore, je ne vois pas d'explication. Ni de mon côté ni du sien.

Dans mon esprit, la mort était préférable à la séparation. Dans l'esprit de Fuzuki aussi, je crois.

J'ai jeté mon blouson sur mes épaules et je suis sorti de la chambre. Mon cache-nez tape-à-l'œil bleu marine et jaune, c'était elle qui me l'avait tricoté. Je croyais bien m'en être débarrassé avant que l'hiver n'arrive, ne voulant plus l'utiliser après notre rupture.

— Koga. Koga.

Pourquoi ne se retourne-t-elle pas ? Elle m'a pourtant bien dit : « Enfin, on se retrouve. »

Elle avait ouvert la porte blanche de l'unité de soins intensifs, s'éloignait dans le couloir jalonné de banquettes. Instable sur mes jambes soudain redevenues jeunes, j'ai suivi sa silhouette d'un pas chancelant.

Duffle-coat beige sur minijupe à carreaux. Les filles d'alors s'habillaient avec discrétion avant que le rouleau compresseur des grandes marques ne survienne.

J'ai un souvenir net et précis de la première fois où je l'ai vue.

Dans le café où j'avais un job, le premier étage était desservi par un escalier en colimaçon. Les murs étaient crépis, de vieilles solives apparentes soutenaient le plafond, il y régnait une tranquillité de resserre d'autrefois. Sans que personne ne l'ait décidé, toute discussion à voix haute y était prohibée.

En découvrant Fuzuki, je crus voir une carte postale. Elle était assise bien droite contre la fenêtre, un livre de poche ouvert à hauteur de poitrine.

Lorsque je m'approchai pour prendre sa commande, elle reconnut mon visage aperçu en cours et me fixa avec une certaine surprise. Avant de me chuchoter :

— Tu as déjà un boulot ?

Nous étions en première année.

— Un ancien du foyer a eu son diplôme et m'a refilé sa place.

J'étais encore en apprentissage et ne savais même pas encore porter un plateau de façon correcte.

Notre première conversation s'est arrêtée là. Cependant, le lendemain,

après nous être croisés en cours, nous sommes allés au restaurant universitaire, et là nous avons brisé la glace avec mille précautions.

La liberté de la vie d'étudiant me laissait perplexe. J'avais déjà connu la liberté après l'orphelinat, quand je m'étais installé dans la boutique du journal, mais cette fois je n'éprouvais pas la même joie sans entrave, le contexte était différent.

Si je peux comparer ma vie en tant que livreur de journaux à un lac à la surface tranquille, ma vie d'étudiant boursier livré à lui-même était comme un océan qui aurait tout à coup déferlé. Je venais de faire mes premiers pas hésitants dans une immensité marine inconnue.

Une fois assise en face de moi au restaurant, Fuzuki s'est présentée d'une manière qui m'a paru terriblement cérémonieuse.

Sortie d'un lycée départemental féminin, elle avait décroché du premier coup son entrée en fac et, à l'entendre, c'était la première fois qu'elle mangeait en tête à tête avec un garçon.

Les jeunes d'aujourd'hui ne le croiront pas, eux qui ne connaissent pas cette barrière érigée autrefois entre les sexes. Mais à notre époque où les lycées mixtes étaient plutôt rares, ces paroles n'avaient rien de surprenant.

Inutile de dire que cela valait aussi pour moi. Si mon lycée était mixte, garçons et filles étaient dans des classes séparées ; le seul moyen de rencontrer des filles, c'était d'entrer dans un club, et cela, un boursier ne pouvait se le permettre.

Pour venir en aide à Fuzuki dont je voyais la gêne, mes premiers mots furent pour lui avouer que j'étais dans le même cas. Mais je ne m'arrêtai pas là. En remontant dans les raisons – pourquoi je n'avais pu avoir de camarades filles, pourquoi je n'avais pu appartenir à un club – je me trouvais obligé d'exposer les tenants et aboutissants de ma situation.

Je sentis alors le besoin de me dénigrer, de me faire du mal. Alors que jusque-là je prenais bien garde à ne rien révéler de ma situation, cette fois, je ne cessai, pendant le repas, de m'étaler sur ma vie, avec autant de détachement que s'il ne s'agissait pas de moi.

Probablement que l'athée que j'étais s'adressait à la silencieuse et calme Fuzuki comme à une madone.

A partir de ce jour, nous avons été liés par une amitié à part. Sans savoir que c'était l'amour qui nous unissait.

Alors même que, selon moi, un cycle de saisons s'est déroulé au-dessus de nos têtes, dans mes souvenirs le visage souriant de Fuzuki était toujours encadré de fleurs de cerisiers.

Mon petit boulot du soir fini, je quittai le café, elle m'attendait sous les cerisiers épanouis de l'avenue longeant la fac. Ces cerisiers ne sont certainement pas une hallucination nocturne, il se pourrait que cela se soit passé peu de jours après que nous avons fait connaissance, voire le soir même du jour où nous avons déjeuné au restaurant universitaire.

Dans ce quartier étudiant, l'atmosphère était dépourvue de tout ce qui peut évoquer les peines et les malheurs. L'avenue qui partait du giratoire devant la gare et filait tout droit vers le sud était bordée sur ses deux côtés de vieux cerisiers, à quoi s'ajoutait le riche feuillage de pins, d'érables et de ginkgos. Par contre, si je ne m'abuse, il n'y avait pas de ces ormes *keyaki* qui règnent en maîtres sur la végétation de Musashino. On devait les avoir abattus parce qu'ils faisaient de l'ombre, pour laisser les cerisiers exprimer toute leur magnificence à la saison des fleurs.

L'enceinte de l'orphelinat où j'avais été élevé se trouvait au milieu d'une forêt de *keyaki*. Leurs frondaisons formaient au-dessus de nos têtes une chape déprimante, quand on s'avancait dans l'automne, leurs feuilles tombaient dru et nous devions assurer des corvées de ramassage qui nous paraissaient ne jamais devoir prendre fin. Peut-être ce quartier me plaisait-il du fait de l'absence de ces grands ormes.

Les amateurs de fleurs de cerisiers étaient pour la plupart repartis. A vingt-deux heures passées, à cette époque, on se serait cru en pleine nuit.

Les passants se raréfiaient à mesure que nous nous éloignions de la gare par l'avenue. Nous cheminions sans mot dire en nous heurtant de l'épaule.

Je me dis aujourd'hui que je devais me repentir de m'être laissé aller à évoquer ma vie passée et que je craignais de lui faire pitié.

Tout à coup, elle dit dans un murmure :

— Tu veux bien me tenir par la main ?

Je voulais croire que ce n'était pas par pitié. Non, c'était l'ambiance fleurie qui lui faisait dire cela, peu lui importait que je sois orphelin ou non, riche ou pauvre.

— Oui, bien sûr.

Je pris un air innocent, m'emparai de sa main. Aussitôt, je sentis celle-ci se retourner en sorte que nos doigts se croisent comme pour une prière. Je

ne voulais pas de sa pitié mais une douce chaleur a gonflé ma poitrine.

Devant l'entrée principale de l'université qui donnait sur l'avenue, on avait élagué les arbres et, au-delà des derniers cerisiers, la lune toute ronde dominait dans le ciel indigo. Nous nous sommes appuyés contre un vieux pilier et, sans détacher nos mains moites, nous avons contemplé sans nous lasser les fleurs lustrées par le clair de lune.

Toute une année, nous avons été amoureux.

Une année, oui. La rencontre puis la séparation ont eu lieu sous les cerisiers aux fleurs épanouies. Pourtant, curieusement, je n'arrive pas à me remémorer la ronde des saisons durant ce laps de temps.

Jeunes comme nous l'étions, nous vivions un amour éperdu qui ne nous laissait pas le loisir d'inscrire dans nos cœurs les faits marquants de la nature. Seul le hasard a placé ces arbres à l'entrée et à la sortie de cet amour.

Les idéogrammes de son prénom indiquaient qu'elle était née en juillet, et elle me disait volontiers : « Je suis ta grande sœur de peu. » Elle était originaire d'une petite ville du département de Nagano. Son père enseignait au collège, elle avait un frère et une sœur plus grands. Le reste, je l'ai oublié. Ce qu'elle disait de son enfance et de sa famille m'entrait par une oreille et sortait par l'autre.

Elle habitait un coquet immeuble du quartier résidentiel. A une époque où une chambre d'étudiant ne faisait que trois malheureux tatamis, lorsqu'on ouvrait la fenêtre, on apercevait la lune à la pointe des feuilles d'un palmier à chanvre, et la première fois que j'y ai été invité, je me sentais tout intimidé.

Elle n'était pas une demoiselle de bonne famille. C'était coquet mais le loyer était bon marché, à la mesure de l'âge du bâtiment, et elle m'a raconté qu'elle avait pris la chambre dès que l'agent immobilier la lui avait montrée.

Une année, pas davantage. J'ai beau revenir sur ces instants et me pencher sur cet épisode de ma vie, cela n'a pas duré. Mais chaque jour de cette année fut marqué d'une entaille au burin. Nous étions trop jeunes, notre amour n'avait pas d'avenir, aussi, je pense que nous attachions beaucoup de prix à chaque instant qui passait. En ne parlant pour ainsi dire pas du passé ni de l'avenir, en continuant de nous attacher au seul temps présent, nous

avons la pureté naturelle des fleurs et des insectes davantage que celle des humains.

Nous ne sommes allés ni à la mer ni à la montagne. Je me rappelle que nous avons pris la ligne Chûô pour nous rendre dans le centre de la capitale, mais si nous étions allés au cinéma, le titre du film au moins devrait m'être resté à l'esprit. Notre univers se résumait à cette ville universitaire de banlieue, et à la chambre de Fuzuki au mur extérieur recouvert de lierre.

A une occasion, je l'accompagnai sur le quai de la gare de Tachikawa, car elle rentrait dans sa famille pour les vacances d'été.

Par scrupules envers moi qui n'avais nul foyer où retourner, elle ne m'avait annoncé son départ qu'au petit matin. J'imagine qu'elle ne savait comment me présenter la chose et que c'est dans cet état d'esprit qu'elle avait vu se lever le matin fatal. Cela me fit mal de voir cette gentille fille baisser la tête pour me dire : « Je te demande pardon. » Ignorant l'affectation l'un et l'autre, c'est avec des choses de ce genre que nous nous infligions des blessures tout en nous aimant.

Nous avons avalé un bol de nouilles sur le quai en attendant le train, puis nous nous sommes quittés en agitant la main de chaque côté de la fenêtre. Je me posai bien des questions, par la suite, sur cette histoire de pays natal qui l'avait rendue malheureuse.

J'ai plaqué celle que j'aimais sous les cerisiers en fleurs.

Sans raison. Non parce que je m'étais lassé d'elle.

J'étais sincèrement épris. Epris de la pointe de ses cheveux jusqu'au bout de ses orteils. Son existence pesait d'un poids plus grand que quiconque au monde. Aurions-nous été cramponnés ensemble à une planche de la barque de Carnéade que j'aurais choisi sans l'ombre d'une hésitation, sans aucune condition, de me sacrifier.

Un soir que, blotti sur moi-même et lui tournant le dos, je poussais la fenêtre à deux battants, la clarté éblouissante de la lune surgit dans la chambre.

C'est à cet instant-là que, soudain, le démon m'inspira. L'unique être que je chérissais du fond de mon cœur ; la bien-aimée pour qui j'aurais donné ma vie ; l'irremplaçable, l'autre moi-même.

Je me suis demandé ce que je deviendrais si je la larguais. Saurais-je m'en tirer ? Tomberais-je jusqu'au trente-sixième dessous ? Ou bien, libéré,

ferais-je de nouveaux rêves ?

Si ce n'était pas là l'instigation du démon, je ne vois qu'un seul mobile à mon acte.

Je l'aime, donc je l'abandonne. Improbable argument, certes, mais je voulais croire que celle qui m'avait donné la vie avait eu cette pensée.

Je voulais me rapprocher d'elle, ne fût-ce que d'un pas. Car même si je ne connaissais ni son nom ni son visage, celle qui m'avait donné la vie était mon idole.

— Koga. Si on en restait là, toi et moi ? fis-je gravement, dos toujours tourné.

Sa respiration se bloqua, je ne la sentis pas en proie à la surprise, à la colère ou au chagrin, mais saisie de tressaillements.

Nous avions beau nous aimer à la folie, nous étions trop immatures, comment nous blâmer ? Et je réalisai alors. Celle qui m'avait donné la vie avait dû connaître cet instant où le clair de lune vous agresse de sa lame effilée.

Je sortis de la chambre, délaissant Fuzuki emmitouflée dans la couverture, incapable de faire un geste. Au moment de refermer la porte, j'eus la sensation, non que je m'en allais, mais qu'une corbeille de fleurs avec dedans ce qui était pour moi quelque chose d'irremplaçable s'en allait au gré d'une petite rivière éclairée par l'astre de la nuit. Vers je ne savais quelle destination.

Je quittai Fuzuki sous les fleurs de l'avenue de l'université peut-être le lendemain, sinon peu de jours après.

Il est probable qu'elle avait deviné la raison qui me faisait partir et qui n'en était pas une. Sinon, elle ne m'aurait pas laissé la quitter aussi simplement.

Chacun sur un bord du fleuve fatal des cerisiers de l'avenue, nous nous sommes dit adieu de la main, puis sa silhouette s'est fondue dans la pluie de pétales hésitant à rejoindre le sol.

— Quel crève-cœur...

— Tout est de ma faute.

J'ai relevé les yeux de mes baskets sales, parcouru des yeux l'anneau du firmament nocturne. Le ciel du côté de Shin Nakano était vaste. La lune à son plein était plaquée au-delà de l'unique gratte-ciel.

- Ça me fait pitié.
- Je comprends.
- Je ne parle pas d'elle. C'est toi qui me fais pitié.
- C'est pourtant moi le coupable. Et moi seul.
- Ça, c'est à voir.

J'ai observé le visage de Mineko. Son beau front et l'arête fine et droite de son nez étaient ourlés par le clair de lune.

Nous étions dans le même parc Chûô mais ce n'était pas le fameux soir où nous nous étions étreints fugacement. Les tours dont je croyais me souvenir étaient réduites à une seule, c'était un hôtel, et des lampes rouges clignotaient à son sommet et à mi-hauteur, comme si l'immeuble respirait.

La nuit tranquille laissait la fumée de la cigarette de Mineko s'attarder en rubans paresseux. Elle m'a semblé un peu rajeunie. J'ai examiné ma tenue, jean et blouson de cuir, et compris l'âge que j'avais.

Qu'est-ce que je fais ici ?

Je me suis élancé à la poursuite de Fuzuki. J'ai aperçu le dos de mon amie, dans son duffle-coat beige, disparaissant au coin du couloir. J'ai regardé vers le bas depuis l'escalier : une fine main blanche glissait le long de la rambarde immédiatement dessous. J'ai crié plusieurs fois son nom mais en vain, elle ne s'est pas arrêtée. M'élançant par la porte latérale de l'hôpital, j'ai poursuivi sa silhouette estompée par la nuit.

Mineko et moi étions assis côte à côte sur le banc d'un petit kiosque en pierre, sur la butte qui dominait le parc.

— Et puis, autre chose... a-t-elle repris en brandissant l'index, en digne aînée qu'elle était. Aucune femme en pareil cas ne sera aussi dévastée que tu veux bien le croire. Elle ne souffrira pas indéfiniment. Au prochain amoureux, elle t'oubliera purement et simplement. Pour te dire qu'elle n'est pas tant à plaindre que ça.

Je me sentais à la fois attristé et soulagé. Mais c'était la fin idéale. Mon souhait était que Fuzuki conserve de moi un doux souvenir, qui ne s'accompagne pas d'une douleur rétrospective.

Hon, ai-je prononcé en guise d'approbation.

— C'est vraiment ça ? Je n'aurais pas cru.

Cigarette au coin des lèvres, elle m'a glissé un regard en biais avec un petit rire.

— Eh oui, c'est comme ça et pas autrement. Les femmes font toutes plus

ou moins les *kamatoto*.

— Les *kamatoto* ?

J'avais tant de fois entendu ce mot sans vraiment en savoir le sens précis.

— Tu ne ferais pas toi aussi ton *kamatoto* ?

— Hein ? Non, c'est vrai, je ne saisis pas.

Elle s'est esclaffée bruyamment. Il m'a semblé que son triste passé transparaissait dans cette façon de rire. Mais je n'ai pas ressenti de répugnance devant cet éclat vulgaire et sans retenue. Au contraire, j'ai ri moi aussi, par contagion.

— Les femmes, vois-tu, montrent du doigt une quenelle *kamaboko* et demandent si c'est du *kamatoto*, du poisson.

— Je comprends encore moins.

— Elle savent très bien, simplement elles font semblant.

— Sérieusement, je ne comprends pas.

— Et elles posent la question sans complexe. *Aucune idée. Connais pas. C'est la première fois. Waouh, mais c'est délicieux !* Et puis...

Elle a passé ses doigts dans ses cheveux coupés court, pointé le bout de sa cigarette vers ma poitrine.

— ... Elle ne t'oubliera jamais.

J'ai détourné les yeux, regardé fixement les lumières de Shinjuku.

Effectivement, c'étaient exactement les mots que Fuzuki avait prononcés, si ce n'est qu'elle avait dit « Je ». De ses lèvres frémissantes, au milieu des tourbillons de pétales.

Je crois bien qu'elle disait la pure vérité. Pourtant, dès qu'elle aurait trouvé un nouvel amoureux, peut-être bien qu'elle m'oublierait. Elle prétendrait ne pas comprendre ce qui tombait sous le sens, ne pas savoir ce qu'elle savait parfaitement, et au moment de la séparation je l'imaginais dire une fois de plus : « Je ne t'oublierai jamais. »

Mineko m'a donné une tape dans le dos, j'ai relevé le front.

— Je ne veux pas te faire de la peine ni te faire perdre tes illusions, tu sais. Un conseil, oublie, toi aussi. Une de perdue, dix de retrouvées.

Elle a continué de me tapoter le dos, puis a appuyé une main sur mon crâne et l'a secoué. Je n'aurais su dire si c'était quelqu'un de froid ou de chaleureux, en tout cas c'était une femme à poigne.

Je me suis laissé faire, sans pour autant douter de sa sincérité.

Celle qui avait fait son apparition dans ma chambre de malade n'était pas un mirage à mes yeux d'agonisant. Debout dans la clarté lunaire se déversant par la fenêtre, yeux rivés sur moi avec un air triste, c'était bien la Fuzuki Koga de ce fameux jour.

Son âme m'avait fait la grâce de me rendre visite. De quitter son enveloppe charnelle profondément endormie – par amour pour moi, sinon parce qu'elle avait tenu sa promesse de ne pas m'oublier – afin de venir se montrer à moi telle qu'en ce fameux jour.

— Enfin, si c'est ce que tu penses, pourquoi pas ? Tu tournes toujours tout à ton avantage. Mais alors, dis-moi un peu, je ne vois pas pourquoi elle s'est enfuie. Elle est venue te voir d'elle-même, alors, tu ne trouves pas ça bizarre, non ?

Positive thinking. Positiver. Je crois devoir à mon heureuse nature d'avoir l'un dans l'autre réussi ma vie. Dans une carrière de commercial, on a souvent des moments difficiles qui, à la limite, poussent au suicide.

Cela ne vaut pas que pour moi. Tôru Nagayama et les autres, tous ceux qui ont connu l'orphelinat ont, à mon sens, plus ou moins ce tempérament. Serait-ce parce que le « ça ne sert à rien de se lamenter » est notre postulat de base dans la vie ? Ou, en mettant les choses au pire, parce que nous avons en commun un optimisme qui nous fait dire « la société y pourvoira » ?

— Oui, pourquoi est-elle partie comme ça ? Ç'aurait été une vieille, je veux bien qu'elle ait eu honte, mais là, elle était encore étudiante !

Bien que sa réponse – « Va savoir... » – ait quelque chose de désabusé, j'ai eu la satisfaction de voir Mineko réfléchir. Le gilet de cuir et la minijupe, sous le maxi-manteau dont le bas traînait sous le banc, devaient être le dernier cri de la mode de ces années-là.

— Dis donc, tu veux me déshabiller ou quoi ?

— Oh, pardon. C'est que je vous trouve élégante.

— Ouais ben, la séduction et toi ça fait deux. Que fais-tu avec cette nuque rasée d'un autre temps ?

La majorité des jeunes portaient les cheveux longs et la mode était à l'unisexe. Cependant, je n'avais pas le loisir de m'intéresser aux mœurs de l'époque. Exposition universelle d'Osaka, piratage de l'avion de la Japan Airlines, émeutes étudiantes, tous ces événements me paraissaient se passer hors de nos frontières.

— Ton amoureuse d'autrefois est venue te voir, elle n'avait pas changé, tu as ouvert les yeux et elle s'est enfuie. Bon, j'ai pigé. Il n'y a pas cinquante explications.

Satisfaite d'elle-même, Mineko trancha sur le mode *negative thinking* par une conclusion qui ne me serait jamais venue à l'esprit.

— Elle est morte, un point c'est tout. Paix à son âme.

Un mouvement irréfléchi m'a fait me lever du banc.

Si la question est de savoir auxquelles nous pensons normalement parmi ces entités immatérielles que sont les âmes – celles des défunts ou celles des esprits ? –, la réponse est assurément, les premières. Et pourtant, l'idée que Fuzuki puisse être morte ne m'avait pas effleuré.

Je me suis mis à tournailler autour du kiosque sur la butte au centre du parc, où les couples venaient se murmurer des mots d'amour en contemplant le paysage nocturne.

Pas une fois je n'avais participé à une réunion d'anciens élèves. A mes yeux, la fac avait été un simple tremplin, un rite de passage pour acquérir le statut d'adulte ; elle ne m'inspirait pas de souvenirs nostalgiques, ni le besoin d'y revenir. Sauf que si j'avais été à ce genre de rencontres, les occasions d'apprendre le décès d'anciens camarades n'auraient sûrement pas manqué.

Sur les cinquante élèves que chaque classe comptait, il y avait peut-être eu cinq disparitions, voire plus de dix. Ce qu'on appelle l'espérance de vie, et que nous prenons à tort pour le nombre d'années que nous sommes assurés de vivre, n'est en réalité qu'un paramètre statistique indispensable aux compagnies d'assurances et n'a rien à voir avec ce que chaque individu a encore à vivre.

Si un ou plusieurs anciens camarades avaient décédé avant d'atteindre soixante-cinq ans, rien de plus normal.

— Mais je vais te dire, mon gars. C'est pas la peine de voir les choses en noir comme ça. Vu qu'elle s'est défilée à peine vous vous êtes vus, c'est qu'elle n'était pas venue t'accueillir.

Oh mais bien sûr, me suis-je réjoui, voilà une autre manière de positiver !

J'ai descendu quelques marches, regardé vers le haut de la butte. Le kiosque en pierre se dressait comme il aurait pu le faire à la pointe d'un cap de la mer Adriatique, et Mineko, éclairée de face par la clarté lunaire, s'y tenait assise, ses jambes sveltes et blanches croisées dans une posture des

plus canailles.

— J’espère tout de même qu’elle ne s’est pas donné la mort à cause de moi.

Je redoutais l’idée que Fuzuki soit morte en pleine jeunesse.

Elle a laissé tomber son regard sur moi et a souri.

— On peut positiver, d’accord, mais faut pas pousser. Là, tu es bien présomptueux. Les femmes ne sont pas aussi faibles que ça.

Elle avait l’air d’une déesse. Bien que facétieuse, malicieuse, cynique, méchante, elle m’était apparue dans un vêtement virginal qui drapait de ses plis vaporeux son corps souple.

Nous avons laissé le parc derrière nous pour partir en flânant en direction des lointaines lumières de Shinjuku.

L’endroit où s’élèveraient bientôt des gratte-ciel était entièrement nu. Aucune silhouette humaine, quelques rares voitures.

Le Shinjuku de ce temps-là ne m’était pas familier. D’ailleurs, tous les quartiers de plaisirs du centre-ville m’étaient étrangers. Ce qui fait que je n’ai presque pas de souvenirs du Shinjuku d’autrefois et de ses transformations ultérieures.

— On va bâtir quantité de gratte-ciel ici. C’est formidable. J’ai du mal à m’en faire une idée, remarquez.

— C’était une station d’épuration des eaux. La station de traitement des eaux Yodobashi, ça s’appelait. Y avait plusieurs énormes bassins et de là l’eau était envoyée dans tout Tokyo.

J’avais beau en avoir entendu parler, je ne pouvais imaginer ce qu’était véritablement ce genre d’installation. Je me souviens toutefois d’une chose, que je ne saurais dater : depuis la place de Shinjuku sortie ouest, alors dénuée d’immeubles, j’avais vu les lueurs rougeoyantes du couchant. Je suppose que le soleil descendait par-delà la station d’épuration.

Voilà pourquoi il y avait une aussi vaste surface vide tout près de la gare de Shinjuku.

Dans ces réservoirs par-dessus lesquels j’avais vu le soleil décliner, j’ai supposé que vivaient des poissons. Des carpes, des carassins, des cyprins. Avaient-ils été sauvés lorsqu’on avait comblé les bassins ? Ou avaient-ils fini enterrés vivants, impitoyablement ?

A cette pensée, il m’a semblé fouler sous mes pieds les cadavres de ces poissons.

— Tu es un sacré naïf, tu sais, ai-je entendu dire Mineko, avec de la stupéfaction dans la voix, tandis que ses bottes frappant le sol déclenchaient des échos entre les murs du tunnel.

— Vous comprenez cela ? J'ai l'air distrait comme ça mais je ne le suis pas.

— C'est dur la vie, quand on ne sait pas faire des choix.

— C'est vrai. Mais égoïste, non, je ne peux pas l'être complètement.

Chaque pas nous rapprochait du vacarme. Peu après, nous sommes parvenus à la place souterraine de Shinjuku sortie ouest, achevée probablement peu de temps auparavant.

Des employés de bureau sortant du travail et des jeunes aux cheveux longs étaient assis par centaines à même le sol et écoutaient un discours. Tout indiquait un rassemblement pacifiste de protestation contre la guerre au Vietnam. De-ci de-là, des gens qui ne se connaissaient pas étaient en grand débat. On ne vivait pas encore dans l'abondance en ce temps-là mais on était sérieux.

La Promenade du métro qui file tout droit sous l'avenue Shinjuku.

Je marche là avec Mineko pour la seconde fois. Sans doute quelques années plus tard, un soir proche de Noël, nous nous rencontrerons dans le métro, passerons un petit moment dans un café du quartier, nous quitterons sous un lampadaire du parc Chûô.

Je revois là le passage souterrain que j'ai emprunté très peu de temps plus tôt. Pour ne pas changer, je n'ai aucune idée si je suis dans le rêve ou le réel, ou dans une réalité virtuelle qui serait le fruit de mon cerveau endommagé. Au reste, tout cela me plaît tant, est si passionnant, que je m'en moque.

Passionnant, mais pas seulement. C'est une expérience fascinante et rare que je suis en train de vivre. Plus extraordinaire encore qu'un voyage dans l'espace.

J'ai recouvré mon corps de dix-neuf ans. Non que le film du temps ait été rembobiné, je serais plutôt tenté de dire que je joue mon propre rôle de jeune homme de dix-neuf ans en ayant conservé le savoir et le caractère du sexagénaire que je suis dans la réalité.

Pendant un petit moment, la puissance de mes jeunes muscles m'a gêné dans ma progression. J'avais la sensation d'être passé du volant d'une berline bringuebalante à celui d'une voiture de sport. Outre la puissance,

accélérateur et freins réagissaient à la moindre impulsion, de même que je sentais le volant m'obéir à la perfection.

J'ai de bons yeux et je m'en targue encore aujourd'hui, mais je retrouvais avec la jeunesse une vue étonnamment nette et éclatante. Mes oreilles captaient les chuchotements échangés par les passants que nous croisions, mes narines enregistraient la moindre odeur corporelle, la trace la plus ténue de parfum.

Ce fut un choc de réaliser que mes différents sens s'étaient engourdis à ce point sans que je m'en aperçoive. Toutefois, tout dépend du point de vue dont on envisage les choses et si je considère que mes cellules se sont peu à peu éteintes au cours d'un long processus, l'idée de mourir me fait moins peur.

Je ne sais pas si Mineko a glissé son bras sous le mien parce que ma démarche était chancelante. Je ne crois pas qu'elle puisse se rendre compte que mon aspect physique cache en fait un vieux au mitan de la soixantaine, mais peut-être pense-t-elle que la perte de mon premier amour m'a ravagé ou que j'ai cherché l'oubli dans la boisson.

Tandis que j'avancais, mon âme sexagénaire a remercié mon corps de dix-neuf ans. Tu as dû connaître des moments où tu aurais voulu dormir, te reposer, mais tu n'as pas cédé à la paresse, tu as tenu bon. Grâce à toi, j'ai pu racheter entièrement mon triste passé et il me reste même encore de la monnaie.

— Il te reste de la monnaie, tu dis ? Je voudrais bien voir ça !

Elle m'a empoigné le bras et s'est arrêtée.

— Vous êtes priée de ne pas lorgner dans le cœur des gens.

J'ai repoussé sèchement sa main. A la seconde même, les passants se sont effacés, nous laissant seuls.

La Promenade du métro avait replongé dans le silence, au sein duquel nous nous faisions face.

— Pardon. Je crois que j'ai été un peu trop indiscrete.

La voix de Mineko a rebondi contre le plafond bas. J'ai regretté mon agressivité.

— Excusez-moi. C'est une mauvaise habitude chez moi, je m'emporte, des fois, je pète un plomb.

— Hein ? Tu pètes un plomb ?

La gaffe. L'expression n'existait pas encore. Elle a été forgée bien après

ma génération mais elle était tellement réussie que tout le monde s'est mis à l'employer. Aurais-je dû dire, « j'ai perdu mon self-control et j'ai laissé éclater mes sentiments » ?

— On ne dirait pas mais je suis du genre soupe au lait. Il m'arrive parfois de perdre patience et de m'emporter.

— La coupe est pleine, alors elle déborde, c'est ça ?

Non, ce n'était pas ça. Je ne prenais pas sur moi face à ce que Mineko disait ou faisait. Ses paroles semblaient sous-entendre qu'elle connaissait tout de ma vie, et c'est cela qui m'avait fait sortir de mes gonds.

— N'y faites pas attention, s'il vous plaît. Vous pouvez rester encore un peu ?

— Pas de problème. J'ai tout mon temps.

J'avais des regrets d'avoir quitté madame Neige ; Shizuka Irie aussi me laissait un manque. Mes guides de ce monde énigmatique étaient toutes belles et attirantes.

Quitter Mineko dans ce passage souterrain, cela voulait dire regagner mon lit soporifique dans l'unité de soins intensifs. Voilà pourquoi je voulais prolonger un peu sa présence à mon côté. Elle avait rajeuni d'autant d'années que moi.

Nous avons repris notre marche, bottes et baskets côte à côte, dans la Promenade du métro désertée. Son bras n'était pas glissé sous le mien mais gentiment passé sur mes épaules.

— Ça ne devrait pas être l'inverse ?

— N'oublie pas qu'on vit à l'âge de l'unisexe.

— Où voulez-vous que nous allions ?

— Si tu ne veux pas me suivre, c'est moi qui t'emmène.

— Ben, c'est que je n'ai pas encore envie de mourir... ai-je lâché, et elle a réagi par un grand éclat de rire, en me secouant les épaules sans cesser d'avancer.

— Tu es un sacré pince-sans-rire, mine de rien !

— Pince-sans-rire, vraiment ?

— Pas de chance, vois-tu, je suis une dure à cuire, je ne vais pas me suicider en compagnie d'un étudiant plus jeune.

Où comptez-vous m'emmener alors ?

— Pas de chance encore, je ne suis pas sevrée d'hommes au point d'emmener à l'hôtel un étudiant plus jeune.

Nous avons poursuivi sur la Promenade silencieuse en échangeant des propos qui s'enclenchaient maladroitement. Elle était plus petite que moi et minces étaient ses hanches que j'attirais contre moi, mais elle avait un corps d'une robustesse que je qualifierais d'essentielle. En me rappelant ce que Katchan m'avait dit, qu'elle était la madone des orphelins de guerre, j'ai acquiescé. Elle en avait l'étoffe.

— Si on prenait le métro ? a-t-elle proposé soudain.

— Et pour aller où ?

— N'importe où. J'ai envie de le prendre avec toi.

Arrivés près du guichet de Shinjuku Sanchôme, à quelques centaines de mètres seulement de la gare de Shinjuku, nous avons levé les yeux sur le plan du métro. Ligne Ginza. Ligne Marunouchi. Ligne Hibiya. Ligne Tōzai. La ligne Chiyoda allait de Kasumigaseki à Kitasenju. C'était un plan où l'on ne s'égaraient pas encore.

Nous avons acheté nos tickets au distributeur analogique, passé le contrôle sans employé. Personne non plus sur le quai.

— Je me demande pourquoi c'est désert, ai-je dit et Mineko, jetant un regard autour de nous comme si elle venait juste de s'en apercevoir, m'a répondu :

— Ça colle mieux comme ça, pardi.

Quelle fille épatante, ai-je songé. Sans doute voulait-elle dire que le silence convenait bien au métro. Mais les gens capables de faire prévaloir l'esthétique sur le rationnel ne courent pas les rues.

Suffit que ça colle. J'ai envié cette fille dont c'était la règle de vie.

Adossés à un pilier circulaire du quai de ce qui me faisait l'effet d'une boîte immergée au fond de la terre, nous avons attendu une rame dont rien n'augurait l'arrivée.

Durant les nuits passées avec la fille que j'aimais, je m'accrochais avec l'énergie du désespoir à chaque minute, chaque seconde qui passait. Le temps que je passais avec Mineko, lui, était paisible.

— Dis-moi, Mineko...

J'avais lancé ça sans y penser et elle a levé la tête avec un air contrarié.

— T'es bien familier, dis donc.

Aïe aïe. Epatante mais compliquée.

Mais elle n'a pas refusé de répondre à ma question.

— Katsuo Sakakibara. Vous le connaissez, pas vrai ?

— Ben non. Qui c'est, celui-là ?

On ne devait pas s'appeler par son nom complet entre orphelins de guerre, me suis-je dit.

— Katchan. D'après lui, il était un peu plus jeune que vous et faisait partie de votre bande.

Ça ne devait pas être un souvenir qu'elle était enchantée de revoir. Elle a levé la tête vers le plafond bas, exposé son visage au courant d'air envoyé par un ventilateur.

— Katsu le geignard. Comment se fait-il que tu le connaisses ?

— Je l'ai eu comme client là où j'avais un petit boulot. Il m'a parlé de son passé, et de vous. Paraît-il que vous avez été son premier amour.

Elle s'est esclaffée puis est partie d'un rire bruyant.

— Son premier amour ? Ah, j'en ai perdu mes cils. Regarde pas.

Elle m'a tourné le dos, s'est penchée sur son poudrier. Ses longs faux-cils s'étaient détachés de ses yeux. Des yeux en amande doux et tristes. Sentant que je venais de voir quelque chose que je n'aurais pas dû voir, j'ai détourné le regard.

— J'en conclus qu'il est toujours en vie. Tant mieux. Je me demande où il vit et ce qu'il fait. Enfin, je dis ça mais c'est pas que je tienne plus que ça à savoir.

Une supposition que ce soit immédiatement après ma rupture avec Fuzuki, donc en 1971. Que peut bien faire Katchan ? Je me suis rendu coupable d'un mensonge si léger qu'il ne compte pour rien.

— Il travaille sur le chantier du métro. Il est marié et père de famille. Selon lui, il ne vous a jamais oubliée. Belle comme vous êtes, il m'a dit aussi, vous êtes probablement devenue actrice de cinéma.

Elle a évacué le sujet d'un « hum » qui dénotait le peu d'intérêt qu'elle y prêtait. J'étais certain qu'elle ne voulait pas se souvenir. La petite bande avait rôdé au milieu des ruines pendant quelques mois après la fin de la guerre, une période que je savais chaotique.

— Autrement dit, toi aussi tu as travaillé là.

Maintenant que j'avais commencé, il me fallait enchérir sur mon mensonge initial.

— Tout à fait. Mais moi je ne maniais pas la pioche. On peut être manœuvre sans piocher, vous savez. Et ça paie bien.

Son claquement de langue peu élégant a été recouvert par le tintamarre généré par le rail d'alimentation depuis le fond du tunnel.

— Le geignard ne se plaint plus, au moins, c'est bien, a-t-elle ricané à voix basse.

Nous avons pris place épaule contre épaule, pareils à des amoureux, dans le coin d'un wagon vide de voyageurs.

J'ai toujours aimé cet emplacement. J'y suis tranquille, je peux poser un bras sur la barre horizontale. Comme je vois par la vitre l'intérieur du wagon voisin, je ne me sens pas oppressé.

Bientôt, un faible grondement nous a enveloppés. Vacarme de roues se répercutant dans le tunnel ; souffles de l'air déchiré ; échos stridents du rail d'alimentation. Malgré tout, je n'ai jamais trouvé cet ensemble bruyant.

Mineko a posé le menton sur mon épaule pour me chuchoter : « Dis-moi de quoi tu rêves », puis elle a rapproché son oreille.

— Je voudrais entrer dans une maison de commerce ou une banque.

— La voie royale vers la réussite, hein ? a-t-elle fait, l'air réjoui.

Je n'avais jamais envisagé ma vie sous cet angle. « Rêve », « espoirs » étaient des mots qui n'appartenaient pas à mon vocabulaire. J'avais continué mes études après le lycée pour la raison que j'avais de bons résultats, et choisi une université d'Etat parce qu'elle permettait de toucher une bourse. Rembourser rapidement le prêt qu'on m'avait accordé m'obligeait à trouver un emploi dans une entreprise qui payait bien. Dans ces conditions, les mots « rêve », « espoirs » n'étaient pas appropriés à ma vie. Même si je cadrais avec ce que les gens appellent « la voie royale vers la réussite », je n'avais aucune idée de ce que serait mon avenir.

Le métro réduit les gens au silence. Les empêche d'exprimer plaintes et mécontentement.

— Et votre rêve à vous ? ai-je demandé, avant de rapprocher mon oreille de ses lèvres.

— Eh bien...

Shinjuku Gyoenmae. Toujours pas d'ombres humaines, aucune annonce radio. Elle a attendu que les portières soient refermées pour me répondre.

— Je veux dire bye bye au Japon et vivre à l'étranger.

— Joli programme. Il vous va à la perfection

On était désormais libre de partir outremer, les voyages organisés venaient

de faire leur apparition, même si ce n'était pas encore à la portée de toutes les bourses.

— Faut que je me dégote quelqu'un de bien.

— Moi, je ne ferais pas l'affaire ?

Elle a eu un petit reniflement amusé puis m'a pincé le lobe.

— Quand tu seras vraiment un homme, moi je serai une vieille.

J'ignorais son âge exact. Mais je la voyais encore prendre le métro dans plusieurs années. Devenue plus belle encore.

Shibuya Sanchôme.

Si ces instants de paix pouvaient se prolonger éternellement... Ces instants si pleins, passés dans cette voiture sans autres voyageurs que moi et cette beauté désintéressée, à échanger des propos sans importance.

Je comprends bien Mineko, moi aussi j'ai voulu vivre à l'étranger.

Ce n'était pas à proprement parler un « rêve ». Je voulais simplement dire adieu à mon passé. Voilà, oui, « dire bye bye au Japon ».

J'y avais pensé tout au plus jusqu'au collège, ensuite, ce type de voyage s'étant rapidement démocratisé, l'étranger a perdu de son caractère de monde à part. Et les success-stories du genre, je vais traverser la mer à bord d'un paquebot où je ferai la plonge et, moi qui suis parti de rien, je deviendrai millionnaire, ont à peine le temps de devenir des légendes qu'elles sont oubliées.

— Katchan était un pleurnicheur, vous m'avez dit.

Je ne voulais pas revenir sur ce passé avec lequel je souhaitais rompre, mais entendre Mineko m'en parler me tentait.

Elle m'a décoché un regard en coin lourd de noirceur. Puis, feignant de lire une affiche publicitaire qui pendait du plafond, elle a pris la parole, de mauvaise grâce.

— Le pauvre a énormément souffert pendant les bombardements, je ne t'apprends rien, et il n'avait que huit ans, rien de plus normal qu'il chiale. Je me suis dit qu'il crèverait de faim si on le laissait seul et je l'ai pris avec nous. Enfin, ce n'est pas tout à fait ça. Il était bien habillé, alors j'ai pensé qu'on pourrait se faire de l'argent si on retrouvait ses parents. Mais que ça reste entre nous, hein !

— Ça alors. Et c'est laquelle la vraie raison ?

— Eh bien, disons que c'est fifty-fifty. C'est comme ça la vie, mon gars. Ceux qui n'ont rien, faut leur venir en aide, d'un autre côté, faut se servir

chez ceux qui possèdent. Si tu penches d'un seul des deux côtés, t'es foutu, tu peux plus vivre.

Sur la vitre d'en face, je l'ai vue prendre un air peiné. *Suffit, arrête de la pousser à se souvenir*. Mais je n'arrivais pas à passer à autre chose.

— Il m'a dit qu'il ne se souvenait de rien.

Elle a eu un double hochement de tête en signe d'assentiment.

— Est-ce qu'il a réellement oublié ou bien est-ce qu'il a décidé d'oublier ? Mais ça revient au même. On arrête ça, tu veux ? S'il est heureux aujourd'hui, c'est l'essentiel, non ?

Je me suis tu. Ma foi, elle avait raison.

La station Yotsuya est une étrange station. Alors que je l'ai passée des milliers de fois, sa réalité m'échappe. On dirait que juste avant que la rame n'y arrive, on y a aménagé décor et toile de fond, que l'on s'empresse de replier dès que nous sommes repartis.

Je ne veux pas dire que c'est une station de piètre apparence. On peut même affirmer que l'esthétique du majestueux bâtiment se dressant le long de Mitsukebashi est un des chefs-d'œuvre d'architecture de l'ère Shôwa.

Ce que je trouve étrange, eh bien, c'est le fait que le métro – théoriquement souterrain – passe par-dessus le train. De même, pour la correspondance, il monte à la surface avant de plonger vers les rails de la ligne JR en fond de vallée.

Le paysage alentour est lui aussi bizarre. L'université trône sur un terre-plein, le terrain de sport a été aménagé sur les anciennes douves du château d'Edo. En face, l'immense palais impérial et la maison des hôtes d'Etat. Ces lieux devaient compter jadis parmi les plus beaux points de vue de la capitale, malheureusement, on s'est borné à les moderniser en façade, si bien que le résultat semble désincarné.

Mon rêve à moi était de devenir un homme comme un autre. Je ne désire pas autre chose depuis mon enfance. Il va sans dire qu'un rêve pareil est parfaitement incompréhensible aux yeux du commun des mortels auquel je brûle de ressembler. Ce n'est pas que je souffre d'un complexe. Je me suis battu par crainte qu'on le pense. Je me suis battu pour être quelqu'un d'ordinaire, pour paraître quelqu'un d'ordinaire.

— Vous voulez bien que je vous parle de mon rêve ? ai-je demandé, comme en crachant du poison, au moment où le train replongeait dans le noir.

— Vas-y, je t'écoute.

Elle a serré mon épaule contre la sienne.

— J'aimerais avoir mon diplôme, devenir employé, me marier, avoir mon pavillon à moi et élever des enfants.

J'ai débité d'un trait, comme une invocation au Bouddha ou la prière de Nichiren, ce rêve dont je n'avais jamais, au grand jamais, parlé jusqu'à ce jour. Les gens ordinaires l'auraient trouvé risible, sans doute, mais pour moi il était infiniment plus difficile à accomplir que le plus grandiose de leurs rêves à eux.

Quand je l'aurai réalisé, je serai prêt à mourir n'importe quand.

— C'est dans tes cordes, tu peux me croire, a affirmé Mineko en prenant mon visage entre ses mains comme elle l'aurait fait d'une balle et en me regardant au fond des yeux.

J'ai pincé les lèvres et opiné. *Oui. Je pourrai mourir n'importe quand, ce sera sans regret.*

Le rail d'alimentation a jeté sa longue plainte aiguë, les néons se sont éteints, n'est demeurée que la lueur des globes en cristal taillé, un bref instant, pendant lequel elle a écrasé ses lèvres sur les miennes dans un baiser subreptice mais vigoureux.

OceanofPDF.com

Soliloque

— Monsieur Takewaki, votre femme vient d'arriver. Réjouissez-vous, ai-je entendu madame Kojima prononcer en se penchant sur moi.

Me réjouir ? Tu parles, il n'y a rien de réjouissant. Ce n'est même pas encore l'aube ! Elle est rentrée à la maison mais je suis prêt à parier qu'elle n'a pas trouvé le sommeil. Elle s'est douchée, a plus ou moins somméillé et, ni une ni deux, elle est revenue ici.

— C'est moi, chéri. Tu vas bien ? How are you ?

I am fine ! Je reviens d'un rendez-vous avec une personne épatante, figure-toi. Un rendez-vous de métro.

J'ai perçu un relent de shampoing émanant de sa chevelure. *Tu es belle, tu sais. Une vraie Française.*

— Beau-père, faut lui dire quelque chose. Elle est rentrée à la maison mais elle a tout juste pris le temps de faire un brin de toilette et la v'là revenue. Moi, bon, que j'sois là ou pas, c'est du pareil au même. Sauf que dans l'histoire, j'ai beau dire : « Bon, j'retourne à la maison, je m'débarbouille vite fait et j'file au boulot, portez-vous bien », comment qu'vous pourriez vous porter bien comme ça, hein ?

Merci de ta compagnie. Une fois sur le chantier, arrête de te prendre la tête pour tout ça, tu veux ? Sois prudent.

On dirait que Setsuko vient de sortir pour raccompagner Takeshi. Le visage las de madame Kojima s'est de nouveau incliné sur moi.

— Vous êtes entouré de gens bien gentils. Pour un peu, je vous envierais.

Madame Kojima s'adresse ainsi à moi de temps à autre. On dirait vraiment qu'elle est convaincue que ses paroles me parviennent.

Je vous entends parfaitement, vous savez. Je suis franchement navré de ne pas pouvoir vous répondre, c'est un fait.

Dire que j'ai pris le même métro pour aller au bureau pendant toutes ces années sans entendre une seule fois votre voix.

Tout le monde s'inquiète pour moi et me fait le plaisir de se pencher sur moi à tour de rôle. Seulement, je suis dans l'incapacité de répondre. Ni de prononcer le moindre mot de remerciement.

Tiens, c'est quoi cette sensation de déjà-vu ? Il ne m'est pourtant jamais arrivé de tomber évanoui ni ivre mort mais j'ai l'impression d'avoir déjà fait cette expérience.

— Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir, soyez sans crainte.

A peine madame Kojima m'a-t-elle dit cela et caressé la tête que j'ai senti mon cœur se gonfler, sans raison, et de mes yeux tournés vers le plafond des larmes se sont écoulées sur mes tempes.

Hé là, qu'est-ce qui t'arrive ? Il n'y a pourtant pas de quoi te lamenter.

Madame Kojima a poussé une brève exclamation. Je crois qu'elle eu l'impression que je l'entendais.

— Ne pleurez pas, tout va bien. Elle m'a gentiment séché les paupières de ses doigts effilés. Dites-vous que nous sommes tous là, avec vous. La vie ne fait que commencer pour vous, vous savez. Vous avez le droit de vivre. Alors, ne pleurez pas.

Fait-elle preuve d'autant de dévouement envers tous les patients ? Ou est-ce parce que le petit bout de vie commune que nous avons partagé a fait de moi un ami du métro ?

Elle a vérifié le monitoring, a serré ma main prisonnière de ses tubes. Dommage que je n'aie pas la force de lui rendre cette étreinte.

Elle a rapproché son visage au point que j'ai perçu son souffle, a prononcé avec une conviction qui ressemblait à celle d'un serment : « Je ne vous laisserai pas mourir. Vous voyez, il faut cesser de pleurer maintenant. »

A ces mots, j'ai compris. Elle venait d'acquérir la conviction que j'étais conscient. Elle avait pris mes larmes pour une marque de renoncement et avait voulu me reconforter, revenant même à la charge pour me gronder. Pour m'empêcher de baisser les bras.

Setsuko est revenue. Quelle explication va donc lui donner madame Kojima ? Médecins et personnel infirmier doivent s'interdire toute parole qui risquerait de faire perdre espoir mais aussi et surtout éviter toute

formulation susceptible de faire naître un espoir.

— Vous permettez, juste un instant ?

Elle a attiré Setsuko près de la fenêtre.

— Votre mari entend, je crois. A peine, mais j'ai senti une réaction.

La réponse monosyllabique de ma femme m'a paru plutôt sèche. *Quel sang-froid, dis donc. Tu ne pourrais pas être un peu plus surprise ?*

— Une réaction, vous dites ?

— Enfin, je ne suis pas sûre, c'était tellement ténu.

Compliments, madame Kojima. Rien qui donne un faux espoir, et surtout rien qui excite l'émotion. Car si vous aviez évoqué mes larmes, qui sait ce que les miens auraient imaginé.

— Ce genre de chose arrive vraiment ?

— Un de nos patients qui s'est rétabli nous a déclaré qu'il entendait parler. Je vous demanderai donc de bien vouloir lui parler souvent.

J'ai applaudi mentalement. *Excellente réponse, madame Kojima. Que n'ai-je eu une collaboratrice de votre valeur !*

Setsuko a rapproché une chaise.

— Je me suis fait gronder par Takeshi.

Elle a posé les coudes sur l'armature du lit, a entouré son petit visage de ses mains. *Ta pose favorite, hein ?*

— Ecoute-moi, chéri.

Mais oui, mais oui, je t'écoute.

— Ce n'est pas parce que je me faisais du mauvais sang pour toi que je n'ai pas pu dormir. J'étais désolée pour Takeshi. C'est vrai. La fin de l'année c'est le coup de feu pour lui, avec les chantiers dont il doit s'occuper, je ne peux pas lui dire de passer la nuit à veiller son beau-père.

Ah, je vois. Tu ne te fais pas de mouron pour moi. J'avoue que je ne m'y attendais guère, mais je te reconnais bien là.

— Et avec ça il me gronde, et hargneux, je te dis pas ! Sans connaître mes sentiments. Tu me vois protester après ça, toi ? Au fond, ce garçon est trop primaire. C'est un esprit superficiel.

Ce qu'il compense par une grande honnêteté. J'ai rencontré bien des roublards dans ma vie, je peux te dire que les francs du collier comme lui sont plutôt rares de nos jours. Tu devrais plutôt t'en réjouir, non ?

Ecoute-moi, Setchan. Toi et moi passons sans aucun doute pour des excentriques aux yeux des autres. Tu dois garder cela à l'esprit. Nous avons

grandi loin d'une atmosphère familiale mais nous avons construit un foyer comme les autres. Il y a sûrement plein de choses bizarres. Mais tu dois faire en sorte que Takeshi et Akane n'en souffrent pas. Il faut être un exemple pour eux.

Désolé, je me suis laissé aller à un sermon mal venu de ma part. D'ailleurs, si j'étais capable de parler, je ne dirais pas cela, je l'avoue.

— Tu sais, si je dois me retrouver seule, je n'habiterai pas chez Akane.

Elle poursuivait ses jérémiades, le menton toujours posé sur ses paumes.

Eh bien, Setchan. J'étais loin de t'imaginer aussi râleuse.

— Oh, je m'occuperai des petites, bien sûr. Mais je ne veux pas être une charge pour eux. Je veux vivre tranquille et quand le moment sera venu, je m'installerai dans une résidence pour seniors.

Pas d'objection. Si j'étais à ta place, je crois que je dirais la même chose. Par chance, nous avons assez d'économies pour voir venir. Et j'ai une bonne retraite. Ne pas dépendre des enfants donc.

— Dis quelque chose, allons.

Sans quitter sa pose préférée, elle a pincé ses lèvres à peine fardées et s'est mise à pleurer.

— Je sais bien que tu es un taiseux, n'empêche que les choses qu'il fallait dire, tu me les as toujours dites, pas vrai ?

Ah bon ? Les problèmes épineux, je les ai tous contournés, il me semble. Rappelle-toi que je ne t'ai même pas fait de demande en mariage.

J'ai réfléchi un moment et ça m'est enfin revenu. Voici probablement sur quoi portait sa réflexion.

Cela fait maintenant quarante ans mais j'en conserve un souvenir très vif. Nous nous étions mariés dans les derniers jours de l'année, ensuite nous avons rendu visite aux beaux-parents au moment où les décorations du Nouvel An venaient d'être retirées de l'entrée.

C'est l'inverse qui est normalement de règle mais elle avait jugé suffisant d'avoir leur approbation après coup. Peut-être même avait-elle déclaré que nous pouvions nous en passer, mais je devais lui avoir allégué que ce serait aller trop loin.

J'étais orphelin de père et de mère, ses parents avaient divorcé quand elle était toute petite et chacun s'était remarié de son côté. Nous ne nous étions rien confié de plus sur nos situations respectives.

Je me demande pourquoi nous n'avons pas cherché mutuellement à panser nos plaies. La vérité, c'est que le simple fait d'en parler nous faisait horreur. C'était un passé humiliant. Nous refusions d'inspirer pitié à l'autre. Notre enfance était quelque chose d'étranger à nous-mêmes et désormais, nous n'avions qu'à cheminer au grand jour, tels des détenus libérés de leur prison.

Son père habitait un vieil immeuble au bord d'une rivière dans un quartier populaire. Elle l'avait prévenu par téléphone de l'objet de notre visite mais, pour une raison de convenance connue de lui seul, nous l'avons rencontré sur la berge balayée par la bise.

Je n'ai eu besoin de débiter aucun des arguments que j'avais préparés. Le mariage de sa fille lui était indifférent, il n'avait pas une once de fibre paternelle, ai-je aussitôt senti. Mais comme moi-même je n'avais pas de parents, je ne pouvais pas lui en faire reproche.

Qu'ai-je bien pu dire durant cet entretien d'une ou deux minutes, je n'en ai aucun souvenir, à part celui d'un froid de canard et d'un ciel sombre. Setsuko était restée derrière moi, ne sachant quelle attitude adopter.

Ses parents ne s'étaient sans doute pas séparés sans raison valable. Il vivait dans la gêne. Mais cet homme qui avait abandonné non seulement sa fille mais tout amour paternel, il m'était impossible de lui pardonner. Aussi lui ai-je jeté en le quittant : « Nous ne nous reverrons jamais plus. » Puis, m'étant tourné vers Setsuko pour confirmation – « On est bien d'accord, hein ? » –, je l'ai vue me répondre d'un hochement de tête plein de force.

Si ça se trouve, je voulais rabaisser celle que j'aimais au même niveau d'infortune que moi.

Notre rencontre avec sa mère a-t-elle eu lieu le même jour ou plus tard ?

Je ne pense pas que c'était le même jour mais comme il soufflait un vent froid dans un ciel également sombre, les deux scènes s'enchaînent dans ma mémoire comme sur le plateau tournant d'un théâtre.

Le plateau tourne. Nous emportant tous deux, qui avançons sans un mot. Vingt-cinq et vingt-deux ans. Je nous trouve cependant beaucoup plus adultes que les jeunes d'aujourd'hui, qui vivent dans le cocon que la société tisse pour eux.

Je n'avais aucune intention de nouer des liens avec les parents de ma jeune épouse. C'était pour rompre que je les rencontrais. Car en comparant

les épreuves, de nature différente, que nous avons vécues par le passé, je trouvais que Setsuko portait un fardeau plus lourd que moi.

Nous nous sommes rencontrés dans un café de Ginza. Chose à laquelle nous ne nous attendions pas, le second mari de sa mère l'accompagnait. Comme si la chose allait de soi. Sous-entendu, il serait notre père à tous deux. Sa mère était une très belle femme. Je savais qu'elle avait eu Setsuko à vingt ans mais elle faisait facilement cinq à six ans de moins que son âge. Impossible à quiconque ne les connaissant pas de penser qu'il s'agissait de la mère et de la fille. Néanmoins, elles se ressemblaient beaucoup. C'en devenait tragique, à considérer leurs positions réciproques.

Les cafés commandés, sa mère m'a surpris en se mettant à parler de but en blanc de son fils. Il allait passer le concours d'entrée au collège. Le motif qui lui faisait énoncer avec fierté le nom d'un établissement réputé m'échappait.

Ses parents divorcés puis remariés, Setsuko s'était trouvée sans foyer et avait été recueillie par sa grand-mère paternelle. Je savais qu'elle avait tout juste pu se permettre d'entrer dans une université de cycle court.

Sa mère était-elle d'une intelligence limitée ? Ou bien avait-elle un fond méchant ? Si ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est qu'elle veut rompre les liens, ai-je pensé.

M'avisant d'un moyen de lui rabattre son caquet, j'ai proposé à son importun de mari d'échanger nos cartes de visite. Si j'étais prêt à étaler mon passé sans rien laisser dans l'ombre, j'avais décidé de taire le nom de ma compagnie. Cela sans raison bien profonde. Disons que je trouvais fastidieux de devoir combler par des explications la faille entre le présent et le passé.

L'homme était chef de service dans une importante entreprise du bâtiment. Lorsqu'il a lu ma carte, son attitude a changé manifestement. Il avait compris que le jeunot qu'il avait en face de lui jusque-là était membre d'une grosse firme lui aussi.

De la même manière, sa femme, laissant de côté ses dithyrambes sur son fils, m'a témoigné subitement de l'intérêt. Je m'étais conduit en écervelé.

Pourquoi avais-je commis la bêtise de sortir ma carte de visite, alors que j'étais venu pour rompre les ponts ? Pour couper le sifflet à la mère, pour river son clou à son compagnon à l'air supérieur ?

Non. Réflexion faite, je pense que c'était pour moi un moyen de plaider la cause de Setsuko, de dénoncer l'intolérable peine qu'elle ne pouvait exprimer malgré toute l'envie qu'elle en avait. Ma façon à moi de dire : « J'ai épousé la fille que vous avez abandonnée et je suis bien résolu à faire son bonheur. »

De mon passé, je peux affirmer que je n'ai rien dit. Nous sommes repartis sous un prétexte ou un autre avant que la conversation n'en vienne là.

Cinq minutes, dix tout au plus. Cette fois, je n'étais pas allé jusqu'à dire « Nous ne nous reverrons jamais plus » comme face au père, mais si sa mère avait cessé son bavardage pour tout à coup éclater en sanglots, c'était à mon avis signe qu'elle avait perçu notre détermination.

Setsuko et moi avons regagné notre plateau tournant et repris notre marche taciturne dans l'avenue aux arbres dénudés. Je ne sais plus si nous sommes rentrés en métro.

Est-ce que je voulais réellement rabaisser celle que j'aimais au même niveau d'infortune que moi ? Est-ce que je lui forcé la main ? Rétrospectivement, j'ai l'impression que mon démon intérieur l'a menacée d'un : « Si tu veux être ma femme, tu viens toute nue. »

Les liens étaient donc brisés. Du moins pour ce que j'en sais, ses parents ont disparu de notre existence. Je ne me rappelle pas que nous ayons reçu le moindre coup de téléphone, la moindre carte postale. Je n'imaginais pas que les liens du sang étaient si précaires.

Je me dis que son bon à rien de paternel est mort. Elle a trois demi-frères et demi-sœurs plus jeunes et ceux-ci n'ont que faire d'une aînée.

Sa mère se porte probablement encore bien. Le sujet est tabou entre nous mais comme cela me tracassait, un jour je lui ai posé la question : « Tu pourrais peut-être prendre de ses nouvelles ? »

Pas un trait de son visage n'a bougé. « Je n'en vois pas la nécessité », m'a-t-elle rétorqué froidement.

Ses yeux noyés de larmes sont toujours fixés sur moi. Les tubes au néon sont restés allumés, si bien que je n'ai pas senti le jour se lever.

Oui, je crois bien que j'aurais mieux fait de me taire. N'y avait-il pas de l'ironie dans ses paroles, « les choses qu'il fallait dire, tu me les as toujours dites » ?

Je croyais qu'à ma retraite nous pourrions avoir le temps de nous confier notre passé, à petites doses. Comme on revient sur une bataille passée.

— Dis, chéri.

Oui ?

— J'ai toujours fait celle que ça n'intéresse pas, mais en réalité, j'aimerais bien en savoir plus sur toi.

Parce que tu crois que c'est intéressant ? Eh bien, tu fais fausse route. Je ne sais rien de ma vie avant l'orphelinat, et il n'existe aucun moyen de savoir. Quant à la vie à l'orphelinat, elle est d'une grande simplicité quand on est seul au monde. Ce n'est pas un foyer familial. Ça fait plutôt penser à l'atmosphère d'une école. Il est plus juste de dire qu'il n'y a rien à raconter, plutôt que je ne veux pas t'en parler.

— Ça me faisait peur, tu sais...

Peur ? Je ne vois vraiment pas pourquoi. Pourquoi avoir peur de connaître l'enfance de son mari ?

— J'étais obsédée par la vision de ton état civil entièrement vierge. Je n'ai jamais cessé de me demander quelle réalité se cachait sous ces blancs. Certaines de vos conversations entre Tôru et toi m'ont mis la puce à l'oreille. Et j'ai fait mes propres déductions à partir de mots saisis par-ci par-là. Mais rien n'est venu remplir ces fameux blancs. Et j'avais peur de l'entendre de ta propre bouche. C'est pour ça que, même si je brûlais de savoir, je feignais l'indifférence. Je te demande pardon.

C'était donc ça. Tu te fais des idées, décidément. Tu crois que je ne veux pas en parler. Mais non, tu n'y es pas. Je n'ai pas de mauvais souvenirs à oublier. Sur ce qui s'est passé avant, aucun élément d'information n'existe. Il n'y a rien de secret, tu sais. Je ne connais ni mon père ni ma mère, ni ma date de naissance précise. J'ignore même si j'ai été abandonné quelque part ou si on m'a apporté à l'orphelinat.

M'est avis que ce sont des choses qu'on ne voulait pas que je vienne à apprendre un jour. Du coup, mon imagination a beaucoup travaillé pendant cette période si sensible que sont les années de primaire et de secondaire.

Peut-être qu'ils sont morts dans un accident de voiture, je me disais ; peut-être qu'ils se sont suicidés en famille et que j'ai survécu.

Mais je préfère ne pas savoir, au fond. C'est vrai, de cette façon j'ai vécu sans en vouloir à personne. Et comme la responsabilité de chacune de mes actions me revenait, au bout du compte, j'ai pu entrer dans une bonne université, intégrer une bonne entreprise.

— Mais tu sais, c'est fini, je n'ai plus peur. Je vais t'interroger sur ces problèmes dont tu n'as jamais pu parler à personne. T'interroger à fond. Me mettre dans la peau d'un inspecteur de police pour t'obliger à cracher le morceau, tu vas voir.

Hé, Setchan. Je viens pourtant de dire que je n'ai rien à avouer ! Ah, c'est vrai, je ne l'ai pas « dit ».

Ceci étant, ce ne serait pas une mauvaise chose que chacun se confie à l'autre. Crache, non pas le morceau, mais ce qui l'empoisonne.

— Je l'ai vu en rêve, figure-toi.

Oh ? Comment cela ?

— Nous étions dans un café à Paris et nous bavardions. Nous nous révélions tout ce que nous ne nous étions jamais dit encore, par bribes. Aux tables voisines, des couples âgés comme le nôtre étaient assis, ils parlaient eux aussi de leur enfance, de leur jeunesse. Alors, nous avons fini notre café, nous avons changé d'endroit et repris notre conversation.

Pas faisable en voyage organisé. Bon, il faut coûte que coûte réaliser cela. Nous offrir le luxe d'un petit voyage en amoureux, une ou deux fois l'an.

— Dis, tu m'écoutes ?

Oui, je t'écoute. Et pas que d'une oreille, pour une fois. Je savoure chacune de tes paroles.

Allez, continue. Ne te gêne pas.

— J'avais décidé que quand je me marierais, je couperais les ponts avec mon père et ma mère. Je ne te l'avais pas dit, mais bon. C'est pour ça, je trouvais inutile de les rencontrer, mais voilà que l'envie m'a prise de crâner, de leur jeter à la figure : « Regardez un peu le bel homme que j'ai épousé. Vous n'avez pas à vous en faire pour moi. »

Et tu es contente ? Je parierais que tu n'as pas cessé de compter les années sans ces parents qui t'avaient rejetée. Seulement, moi, je n'avais pas les tripes pour te questionner. Car c'est moi qui avais tranché les liens entre vous. Mais tu sais, Setchan. C'est très bien comme ça. Ceux qui ont quelque chose à se reprocher, ce n'est pas nous mais nos parents.

Curieux, tout de même. Le sens moral était bien vivant dans nos cœurs d'enfants malmenés par le destin et nous n'en avons jamais voulu à nos parents. Pas vrai, Setchan ? Nous n'avons pas de rancune, toi et moi, envers ceux qui nous ont abandonnés. Je ne t'ai pas entendue une seule fois

te plaindre de ton sort.

Mais une pensée m'a traversé l'esprit lorsque Haruya est né. Il faudrait être un fameux monstre pour abandonner ce petit, je me suis dit. Et chaque fois que je serrais Akane contre moi, je pensais, je ne pourrais pas l'abandonner, même si ma vie en dépendait.

Même chose pour toi, j'imagine. Nous ne nous le sommes jamais dit, mais plus nous passions de temps avec des enfants et plus notre curieuse morale s'effaçait. Et plus notre rancune et notre haine grandissaient.

J'entends gazouiller des oiseaux. Une clarté bleuâtre atteint maintenant murs et plafond. Une nouvelle aube dans ma vie après des milliers d'autres.

Le menton dans le creux des mains, Setsuko a poursuivi :

— Je ne sais pas si je dois me réjouir. Il y a tant de gens pour qui s'occuper de leurs parents est une grosse charge, moi qui fais comme si les miens n'existaient pas, est-ce que j'ai raison ? Quand j'y pense, je me dis que ça ne fait qu'alourdir la charge de mes frères et sœurs.

C'est bien comme ça, laisse. Je ne sais pas grand-chose sur eux mais le fait est qu'ils t'ont abandonnée pour rechercher un autre bonheur, et ça c'est quelque chose que tu ne peux pas nier. Une telle trahison n'appelle ni devoir ni compassion. Tu culpabilises, tu t'illusionnes.

— Dis-moi. C'est de l'ingratitude, à ton avis ?

De l'ingratitude ?... Ne plaisante pas, veux-tu ! On me faisait la morale à l'orphelinat. Toi aussi, on devait te le dire, non ? « Ne déteste pas ton père et ta mère. Il ne faut pas. Car de la souffrance et de la détresse il y en a en chacun de nous. »

J'étais quelqu'un de docile. Sauf qu'une fois marié et devenu père de famille, j'ai compris à quel point cette morale était une mystification. Aucune souffrance, aucune détresse ne justifie qu'on abandonne son enfant.

Le pasteur, les enseignants, ils mentaient tous car ils craignaient que les enfants ayant grandi dans la haine de leurs parents ne nuisent un jour à la société. Ils nous ont fait croire à l'existence de l'amour chez nos parents.

Les tiens, qui ont refait leur vie en pensant qu'à leur propre bonheur, ils sont allés jusqu'à changer d'enfants. On ne m'enlèvera pas ça de l'idée. Ils t'ont sciemment effacée de leur vie. Alors, arrête, s'il te plaît. Les soins à tes vieux parents, les problèmes de tes frères et sœurs, tout ça ce sont des

fantasmes.

Tu n'es pas une ingrate, crois-moi. Ils ne t'ont jamais aimée, après tout.

— Dis, chéri...

Qu'est-ce qu'il y a ? Je te sens triste tout à coup.

— Où es-tu en ce moment ?

Où ? Ben, ici, pardi. Même si je sors parfois pour faire une promenade, il est vrai.

Qu'est-ce qui t'arrive ? Allons, calme-toi, je suis prêt à entendre tout ce que tu veux me dire.

— Eh bien... Si jamais Haruya vient te chercher, sois gentil de ne pas le suivre, s'il te plaît. S'il pleure et fait une scène, fais-lui bien comprendre que sa maman va se sentir triste, alors qu'il reste encore un peu seul. Le pauvre petit, je sais bien...

Elle a couvert son visage de ses mains.

Mais oui ! Si je dois prendre le chemin de l'au-delà, Haruya viendra à ma rencontre. Je préfère cela. Manquerait plus que ce soient mes parents, tiens, je ne les reconnaîtrais même pas !

C'est entendu. Je saurai le raisonner, va.

Mais tu sais, je viens soudain de penser à une chose. Si c'est le cas, pourquoi ne pas mourir ?

Quand il est mort, j'ai songé à mourir. Toi et Akane ; moi et Haruya. J'étais obnubilé par la pensée qu'il n'y avait pas d'autre issue. Je n'arrivais pas à voir les choses autrement.

Ce qui m'a retenu alors, je crois que c'est ma vitalité d'orphelin. Tu ne dois pas mourir, tu dois continuer de vivre, m'a ordonné mon âme d'enfant sans parents qui demeurait en moi.

C'était une injonction très cruelle. J'avais l'impression que vivre, c'était abandonner Haruya. Abandonner mon enfant. Rien ne me semblait plus effroyable.

La chambre s'est éclaircie progressivement. Mais cela ne semble pas une de ces matinées limpides qui suivent la tombée de la neige. Pas de lumière, le vent gronde derrière les fenêtres.

Si rien ne m'était arrivé, je serais en bonne santé, en train de me réveiller. Setsuko serait encore endormie. Je glisserais hors de mon lit, descendrais les marches sans faire de bruit. Ma robe de chambre sur mes épaules, je sortirais prendre mon journal, puis j'irais dans le séjour où je mettrais en

route la cafetière électrique. Ainsi débiterait une longue journée.

Depuis que j'ai atteint l'âge de raison, je ne sais pas rester sans rien faire. Du coup, je me sens désorienté quand j'ai du temps libre. Bien sûr, il y a toujours des choses à faire, mais aucune n'est urgente, mon désœuvrement ne m'autorise pas à empiéter sur le domaine de ma femme, mais je ne me sens plus libre de traîner dans la maison.

Si je me dis « Fais ce qu'il te plaît », le temps me paraît stérile, mais si c'est « Ne reste pas sans rien faire », il devient fécond.

Dans la vie de retraité, loin d'être en contradiction, ces deux pensées deviennent synonymes, or même si elles le sont, on dirait que Setsuko en tient pour « Fais ce qu'il te plaît » tandis que moi c'est « Ne reste pas sans rien faire ».

— Chéri, reviens.

Moi aussi, j'aimerais revenir si ça m'était possible, crois-moi.

— Emmène-moi manger quelque chose de bon. Et fais-moi voir aussi un beau paysage. Je ne peux rien avaler quand je suis seule. Et je n'ai nulle part où aller.

Oui, je comprends. Vu la situation, mes promesses risquent de n'être que des paroles en l'air.

Des bonnes choses, des beaux paysages, à te faire goûter, à te faire voir, j'en connais un tas. Maintenant que le pot d'adieu est derrière moi, je dois me faire à ma nouvelle existence et alors celui qui se disait « Ne reste pas sans rien faire » laissera la place au vieux qui pense « Fais ce qu'il te plaît ». Et alors, je réaliserai les promesses que je t'ai faites, l'une après l'autre.

— Tu m'écoutes, dis ?

Mais oui. Est-ce que cela n'a pas plus ou moins été toujours comme ça ? Chacun disait ce qu'il avait envie de dire, de temps en temps il ajoutait un « Tu m'écoutes ? », histoire de voir si l'autre était attentif ou pas. Monologue ? Dialogue ? Difficile à dire.

« Je ne peux rien avaler quand je suis seule. Je n'ai nulle part où aller. »

Ces paroles m'ont fait quelque chose. Derrière la femme forte qu'elle donne l'impression d'être, Setsuko cache un manque de confiance en elle. Est-ce la peur du regard d'autrui ? Toujours est-il qu'elle ne mange jamais seule à l'extérieur et voyage encore moins en solitaire.

Une véritable révélation m'a fait lâcher un soupir muet.

Ma mort fera d'elle une orpheline. Une orpheline incapable de manger seule, d'aller où que ce soit.

J'ai revu ses parents avec la netteté de gens rencontrés la veille.

Ces monstres qui avaient rejeté leur fille pour assurer leur propre bonheur. Je n'avais pas besoin de les saluer poliment. En prenant pour femme celle que j'aimais, j'avais apporté la preuve de son bon droit. J'avais rencontré ces monstres dans le but de le leur jeter à la face, même s'ils ne devaient pas saisir le message.

Et il ne faisait pas de doute que Setsuko et moi avions proclamé à la face de ce monde perfide qui s'étendait derrière ces monstres également perfides, que nous n'avions désormais plus rien d'enfants abandonnés.

Je referai d'elle une orpheline. Une orpheline qui ne pourra pas manger seule. Ni Akane ni Takeshi ne pourront me remplacer.

Le monde extérieur s'est obscurci tout à coup, l'appareil qui me reliait à la vie s'est mis à émettre un signal alarmant.

Madame Kojima s'est approchée précipitamment.

— Docteur ! Docteur !

Un moment, voulez-vous ? Je ne me sens pas encore prêt.

— Chéri, chéri.

Setsuko n'avait plus la même expression. *Tu ne voudrais pas faire une autre tête, s'il te plaît ? Je te préfère avec ton air habituel de celle qui ne se sent pas concernée.*

— Non ! Non, pas ça !

Ah, ces mots non plus, je ne les ai jamais entendus. Tu n'as jamais dit NON, quoi que je fasse. Sauf ce « Pas ça ! » maintenant... Que veux-tu, j'aurais beau vouloir que cela ne changerait rien à la situation.

Voilà le médecin. Tiens ? Ce n'est pas le jeune de d'habitude, celui-ci est encore plus jeune. Il a les yeux tout ensommeillés, il est plus ou moins paniqué.

Du calme. Face à un problème, priorité au jugement du personnel de terrain. Evite de téléphoner à ton supérieur sous les yeux du patient. Tu te trahirais.

Je venais à peine de dire cela que le médecin de garde a contacté je ne sais qui. Rien que du jargon à eux, absolument hermétique. Madame Kojima n'a pas attendu les instructions, déjà elle préparait la seringue et les produits à

administrer.

Je ne ressens aucune douleur, vous savez. Vous êtes sûrs que vous ne voyez pas les choses un peu trop en noir ?

Setsuko est pétrifiée à côté du lit. Le jeune docteur lui a chuchoté quelques mots. *Hé, j'entends tout, dites donc.*

— Son état s'est un peu aggravé, je vous demanderai d'avertir les vôtres, au cas où.

Qu'est-ce que j'entends ? Je suis si mal en point que ça ? Ce « au cas où », c'est une précaution oratoire, pas vrai, pour qu'ils ne désespèrent pas ? Je ne vois pas pourquoi il faudrait rameuter la famille au petit matin, juste « au cas où » ! Bref, ce qu'il veut dire, c'est : « Il est sur le point de mourir, veuillez avertir les vôtres, s'il vous plaît. »

On doit m'avoir injecté je ne sais quoi de costaud car j'entends les battements de mon cœur résonner comme un tambour dans mes oreilles.

Je sens que je m'enfonce lentement ; le plafond s'éloigne. Mieux vaut ne pas regarder. J'ai fermé mes paupières.

Mon corps a traversé le lit, puis le plancher et s'est enfoncé profondément dans le sol, j'ai reconnu la chaude odeur de la terre. Voici soixante-cinq ans, je naissais de ce même sol. C'est cette terre nourricière qui a accouché de moi, l'enfant sans mère. Si je n'avais pas raisonné de cette façon, je n'aurais pu me faire un allié du traumatisme qui gisait en moi.

Milieu propice ou non, peu importe, moi qui suis issu de la terre, à l'image de ce saint homme conçu par l'opération du Saint-Esprit, je dois continuer à croire en mon pouvoir d'accomplir un miracle.

En relevant les paupières dans la douce chaleur de la terre nourricière, je me suis rendu compte que j'étais dans un wagon désert de la ligne Marunouchi.

Les parois étaient couvertes d'une peinture saumon, le plafond était blanc, le sol vert clair, et la banquettesur laquelle j'étais assis, lie-de-vin sombre.

Le wagon n'était plus de la première jeunesse, loin de là. Il était sûrement déjà en service à l'époque où Tôru et moi avons fait notre escapade. Si tel est le cas, il devrait avoir pris sa retraite depuis beau temps.

Quand je pense que dans ces années-là, la plupart des trains roulant en surface étaient d'une couleur chocolat inodore et sans saveur, je m'étonne que quelqu'un ait eu l'idée de tons aussi exquis.

Une anecdote m'est revenue en mémoire. J'avais un camarade de promo qui avait fait un long séjour en Amérique du Sud. D'après lui, les wagons de la ligne Marunouchi avaient entamé une nouvelle carrière et roulaient toujours, inchangés, dans le métro de Buenos-Aires. « Ils sont tagués de partout mais ce sont les mêmes, figure-toi. »

Nous fêtions son retour au pays dans un bistrot. Ses paroles avaient été aussitôt noyées sous un flot d'autres propos.

Il est inutile de citer l'exemple des locomotives à vapeur, me semble-t-il, pour montrer que le matériel roulant en acier défie les années. L'innovation technique et l'évolution du design s'accéléraient d'une année sur l'autre, on envoie une rame à la retraite après vingt-cinq ans alors même qu'on sait qu'elle pourrait en durer cent.

Je ne lui ai pas demandé d'en dire plus. C'était pour moi comme si le hasard venait de me donner des nouvelles de mon amoureuse. Ainsi, elle vivait heureuse à l'autre bout du globe. Cela me suffisait.

A propos, où est-ce que je me trouve ? Un grondement lointain m'a bouché les oreilles, l'ensemble des vitres s'est mué en une suite de miroirs sombres. Ce n'était pas une lumière solaire inhumaine mais l'obscurité familière qui me tenait toujours dans sa tendre étreinte. C'était précisément à cet endroit que je m'étais ouvert de mon rêve à cette beauté.

« J'aimerais avoir mon diplôme, devenir employé, me marier, avoir mon pavillon à moi et élever des enfants. »

Si, pour beaucoup, cet avenir sans prétention était loin de mériter le nom de rêve, c'était à mes yeux comme conquérir le monde entier. En écrasant ses lèvres sur les miennes, cette fille avait apporté sa bénédiction à mon rêve.

Akasaka Mitsuke. Avait-elle changé de ligne ici ? Un train jaune est venu se ranger le long du quai où je venais de descendre, en quête de son ombre.

OceanofPDF.com

Le berceau jaune

Lorsque la rame quitta Akasaka Mitsuke, elle se dit qu'elle ne pouvait plus revenir en arrière.

Telle était la puissance de son impression que cette station sur la ligne reliant Shibuya à Akasaka lui semblait une de ces barrières d'octroi qui partageaient autrefois le pays.

Les beaux quartiers et les quartiers populaires ; le Tokyo épargné par les incendies provoqués par les bombes et le Tokyo dont il n'est resté que des cendres ; bonheur et malheur ; paradis et enfers. Passé cette barrière, elle ne pourrait retrouver son ancienne existence.

En seulement six ans depuis la fin de la guerre, la ville avait pour l'essentiel retrouvé son aspect d'avant. Dans le champ de vision de Mineko se déployait une cité plus stérile, plus désolée encore que le champ de décombres de jadis. Tokyo avait trouvé une nouvelle vie, arborait un visage innocent, à croire que rien ne s'était passé, que la cité laissait Mineko seule pétrifiée au milieu de ses ruines.

Il ne lui restait qu'une alternative.

Mourir ? Vivre ?

Choisissait-elle de mourir, elle pouvait le faire de trois façons.

Mourir avec l'enfant ? Mourir seule ? Tuer l'enfant ?

Vivre de même se présentait de trois façons.

Vivre ensemble ? Faire en sorte que lui seul vive ? Survivre seule ?

Elle n'avait cessé d'y réfléchir depuis qu'elle avait pris le métro. Mais elle s'était aperçue que plusieurs de ces options n'étaient au fond que des manières différentes de désigner la même chose.

Mourir ensemble ? Vivre ensemble ? La vie pour l'un ou pour l'autre ?

En définitive, elle ne trouva la réponse qu'une fois à la station Akasaka Mitsuke. Elle voulut descendre afin de retourner à Shibuya mais se sentit incapable de s'arracher de la banquette.

Elle se tint dos rond, l'enfant serré contre elle, à écouter se refermer les portes de l'espoir. Un coup de sifflet, la rame s'ébranla. Mère et enfant vivant ensemble, la voie la plus raisonnable, venait d'être éliminée la première.

Cependant, le métro les entourait de sa douce tiédeur.

Notre berceau jaune à toi et à moi. Puisse-t-il nous emporter ainsi jusqu'au bout de la nuit.

Elle a oublié, malgré tous ses efforts.

Elle n'a pas non plus fait semblant.

Elle se demande si elle ne doit pas à la compassion du Bouddha d'avoir oublié d'aussi radicale façon. Sans quoi, il n'y a pas de raison qu'elle ait oublié son nom, son âge et jusqu'au visage de son père et sa mère. Certainement qu'un événement s'est passé ce fameux soir, quelque chose auquel elle n'aurait pu survivre un seul jour si sa mémoire ne l'avait pas totalement occulté.

Les souvenirs de Mineko prenaient naissance sous une pluie grasse au point du jour. La boîte aux lettres en fonte était encore tiède, sa peinture rouge avait résisté à la chaleur du brasier. Blottie à son pied, Mineko, tremblant comme une feuille, contemplait le paysage de ruines.

Alentour, le sol disparaissait sous les monceaux de cadavres, si nombreux – il n'y avait personne pour les enlever – qu'on ne savait où poser le pied. Une vapeur lourde flottait en nappes plus épaisses à mesure que redoublait la pluie grasse, dissimulant cette scène d'enfer à la façon d'une gomme passant par-dessus.

Peut-être que ce brouillard matinal était le souffle émis par les dieux dans leur sagesse. Ayant traversé silencieusement la rue du tram, il avait enveloppé la fillette et fait en sorte qu'elle oublie tout ce qu'il lui fallait oublier pour vivre dorénavant, y compris son nom, son âge et le visage de son père et de sa mère.

Son prénom, Mineko, n'était peut-être qu'un élément de son nom de famille car seul le caractère *MINE* avait pu être déchiffré sur son capuchon

molletonné brûlé par les flammes.

Elle avait été recueillie dans un asile d'Ueno où elle avait passé quelques jours, mais la nuit même où elle avait entendu dire qu'on allait les évacuer dans le département de Yamagata, elle s'était enfuie avec une poignée de camarades.

Yamagata est une région à riz, vous allez pouvoir vous en mettre jusque-là de bon riz blanc. Mineko avait aussitôt vu dans ces paroles un grossier mensonge. C'est bien trop beau pour être vrai, s'était-elle dit. On va faire de nous des esclaves. A tout moment et en tout lieu, elle était la meneuse. Querelles, bagarres, elle ne s'inclinait jamais face aux garçons. C'est alors qu'elle avait choisi de tricher de quelques années sur son âge indéfini. Elle avait compris que ses protégés lui obéiraient plus volontiers ainsi.

Née en l'an 8 de Shôwa, année du Coq, elle avait donc douze ans révolus. Mais elle en avait en réalité deux ou trois de moins. Même si elle était grande, et précoc.

Ses camarades partis, elle se fit sans tarder d'autres alliés. Dans le Tokyo qui était la cible continuelle des bombardiers, les enfants sauvages étaient légion.

Le printemps passa, arriva l'été, puis la guerre déclenchée arbitrairement par les adultes s'acheva de façon tout aussi arbitraire.

Toranomon. Shimbashi.

Les ivrognes rentrant du bureau s'engouffrèrent dans la voiture. Lundi 24 décembre. Ils reviennent d'une fête de fin d'année, songea-t-elle quand, son regard s'arrêtant sur un tricorné garni de papier argenté, elle comprit qu'on était la veille de Noël.

Déjà à Shibuya, les haut-parleurs de la rue diffusaient des cantiques.

— Oh, qu'il est mignon. On dirait l'enfant Jésus.

Un ivrogne accroché à la poignée à ressort suspendue regardait Mineko. Celle-ci recouvrit instinctivement le visage de l'enfant avec sa couverture.

— Et la maman aussi est bien jolie. C'est une jeune et jolie vierge Marie, renchérit le voisin de l'ivrogne.

Espèces de brutes, bêtes répugnantes qui ne pensent qu'à soulager leurs envies. Ils feignent de se tenir bien, les hypocrites, mais faudrait pas gratter beaucoup pour découvrir ce qu'ils sont, ces salauds. Ils ont voulu leur guerre, ils l'ont faite et ils l'ont perdue, et les voilà maintenant qui font les

innocents avec leur cravate autour du cou.

— C'est quoi, son nom ?

Elle leva la tête vers l'inconnu que les lampes, derrière lui, transformaient en ombre chinoise, et sa réponse fut sèche.

— Il n'en a pas.

Les grondements de la rame étouffèrent sa voix.

— Hein ? Tu dis ?

L'homme tendit l'oreille.

— Je lui en ai pas donné. Fichez-moi la paix.

Flaira-t-il quelque chose d'anormal, l'homme s'éloigna, tiré par son compagnon de beuverie qui lui avait pris le bras. « Fous-lui la paix, t'occupe pas d'elle. »

Ginza.

Les passagers laissèrent la place à d'autres. La présence plus nombreuse de femmes apporta davantage d'éclat dans la voiture.

Mineko se sentit honteuse de ce qu'elle portait sur elle, elle s'était enfuie comme cela : un pull distendu, une jupe mince. A quoi s'ajoutaient les *geta* de bois à ses pieds nus, si bien qu'elle aurait passé pour une fugueuse si elle n'avait eu un bébé dans les bras.

Elle murmura à l'oreille de l'enfant : « Pardon, mon chéri. Mais je peux pas te donner de nom. »

Elle s'était dit que puisqu'elle ne pouvait vivre avec lui, elle n'était pas qualifiée pour lui en donner un.

L'éclairage s'éteignit d'un coup, remplacé par les lampes dans leurs globes de cristal taillé. Ignorant quel en était le mécanisme, elle se disait chaque fois que le métro était doté d'une vie et d'une âme propres.

Cette obscurité fugitive déclencha en elle un éclair de lucidité. En dehors des options de vie ou de mort, elle eut la certitude qu'il en existait une troisième.

Celle de la séparation.

Kyôbashi.

Le monsieur assis en face l'observait depuis un moment. Mais dès que leurs regards se croisèrent, il plongeait le sien dans son journal.

C'est bien comme ça, pensa-t-elle. Je ne serai plus à la charge d'autrui. Si on s'inquiétait de sa situation, elle répondrait avec un sourire : « Ne vous en

faites pas, ça va bien. » Elle s'y était préparée.

A l'heure qu'il est, est-ce que la *tatie* est déçue, ou bien est-ce qu'elle est soulagée ?

On venait de déclarer que le marché de Dôgenzaka occupait illégalement la voie publique, aucun étal ne serait plus autorisé à compter du 1^{er} janvier prochain. Alors, lui avait conseillé la *tatie*, il faut que tu réfléchisses à ce que tu vas faire. Avec l'air de penser, enfin, j'ai pu lui dire, sans pleurer ni sourire.

J'ai pas dans l'idée de te mettre dehors, dis-toi bien. Après tout, on peut toujours attendre que l'année soit passée et aller demander conseil à la mairie.

Puis elle lui avait fourré dans la main des billets de mille et de cent yens tout froissés.

Elle avait senti que la femme ne lui avait pas dit le fond de sa pensée. Ces sous donnés à la parasite qu'elle était. Une façon de lui signifier qu'elle voulait qu'elle débarrasse le plancher le plus vite possible.

Peu après, la *tatie* était partie aux bains publics, Mineko avait allaité le nourrisson puis quitté le logement. Le balluchon qui pendait à son cou contenait en tout et pour tout des couches et des dessous à elle, une couverture de l'armée tenant lieu de maillot. Elle n'avait pas réfléchi à l'endroit où ils passeraient la nuit ni au genre d'existence qui débiterait pour eux le lendemain.

Elle avait fait ses adieux au dieu renard Inari, au bord de la voie ferrée, mais elle ne lui avait pas adressé de prière. Elle avait eu beau chercher, elle ne voyait pas ce qu'elle aurait pu lui demander.

A son arrivée sur la place proche de la gare, elle vit sortir du cœur du grand magasin Tôkyû une rame de métro jaune, qu'elle regarda s'éloigner en passant au-dessus d'elle.

Le temps de suivre des yeux sa douce lumière, la vie qu'elle souhaitait perdre dans le froid lui redevint subitement chère et elle décida de prendre le métro.

Elle prit un ticket à l'entrée, dans le grand magasin. De dix yens qu'il coûtait le mois précédent, il était passé à quinze. Mais cela ne lui parut pas cher, dans la mesure où ce prix était valable pour n'importe quelle distance. Une fois sur la partie aérienne, elle se tourna dans la direction où habitait la *tatie*, quartier Mitake, et lui fit un adieu silencieux. Soutenant le bébé par la

nuque, elle le tourna dans la même direction. Tu ne vois pas encore mais c'est là-bas que tu es né, qu'il y a ta maison.

— Dis donc, tu serais pas enceinte ?

On devait être au cœur de l'été quand la *tatie* lui avait jeté ces mots à la figure.

— Quel âge t'as donc ?

— Quinze ans, avait-elle répondu sans se vieillir, dans l'espoir que la femme lui vienne en aide.

Elle la connaissait depuis l'époque du marché noir. la femme avait son étal à l'entrée de celui de Dôgenzaka, vendant l'été de la glace pilée parfumée et, de l'automne au printemps, des patates cuites à l'étouffée absolument délicieuses. Mineko la connaissait du temps où elle vagabondait en petite voleuse de chaussures et était donc mal placée pour la tromper sur son âge.

— Et lui, c'est qui ?

Elle avait secoué la tête sans cesser de sucer sa glace. L'autre n'était pas quelqu'un dont elle était amoureuse. Elle ne s'était pas non plus vendue. Il lui avait fait subir des choses qu'elle ne voulait pas avouer et encore moins se rappeler. Là-dessus elle s'était retrouvée enceinte, un vrai cauchemar.

Ce soir-là, la bonne femme l'avait conduite chez elle, quartier Mitake, et lui avait dit qu'elle pourrait accoucher là. Dans cette minuscule pièce sans soleil de trois tatamis, Mineko s'était crue au paradis.

Aux multiples questions posées sur son enfance, elle n'avait rien répondu. L'ignorance invoquée n'était pas du tout un mensonge mais elle ne savait pas ce que la *tatie* en avait pensé.

Le mari de cette dernière avait été mobilisé et incorporé et depuis, plus rien, il n'avait été ni démobilisé ni déclaré officiellement tombé au champ d'honneur. C'est un beau gars, il se pourrait bien qu'il ait rencontré une jolie fille et qu'il se la coule douce avec elle, avait-elle dit avec un sourire en découvrant des dents saillantes.

Leur fils semblait avoir trouvé la mort dans les bombardements du quartier de Fukagawa. Mineko l'avait laissée parler de ce qui s'était passé cette nuit-là, attendant qu'elle en eût fini en réprimant ses propres émotions, si bien qu'elle n'en avait pas retenu grand-chose.

Elle ne l'avait pas prise en pitié. Ces histoires de vies perdues au combat

ou sous les bombes étaient trop communes. Et la femme n'avait pas non plus pris en pitié cette gamine énigmatique. Elle n'avait pas pu s'empêcher de l'aider, voilà tout.

Elle vivait dans le dénuement. Les dix yens gagnés en vendant glace et patates se transformaient en billets de loterie à cinquante yens ou en billes de jeu de pachinko, il lui était impossible de joindre les deux bouts. Sans compter qu'elle buvait.

Mineko se dit que l'argent offert en cadeau d'adieu ou pour se débarrasser d'elle avait été un douloureux sacrifice. Elle décida qu'elle devait lui en savoir gré.

Nihombashi. Mitsukoshimae.

Il lui semblait qu'elle seule avait été laissée en plan.

On ne voyait plus ni « costumes populaires » ni « pantalons féminins bouffants » du temps de guerre. Les marchés déclarés illégaux avaient été dispersés, les ruines avaient disparu sous les nouvelles constructions. Les usagers du métro portaient tous désormais des kimonos de sortie ou des costumes.

Tout était redevenu comme avant, elle seule se retrouvait à la traîne, sans perspective de rattraper le terrain.

Payait-elle le fait d'avoir été une voleuse ? Mais comment aurait-elle pu se débrouiller autrement pour manger ?

Dérober des chaussures dans les entrées ; chaparder des vêtements dans les bains publics ; des parapluies dans les salles d'attente des gares ; s'adonner au vol à l'étalage. Le temps était fini où il était possible de survivre de cette activité de voleuse.

La *tatie* qui l'avait accueillie le lui avait dit : « Encore deux ou trois ans, et toi aussi tu pourras te faire des sous sans peine. »

Mais Mineko ne s'était jamais donnée pour de l'argent. Sans doute avait-elle hérité cette intégrité de sa mère inconnue car elle n'aurait pu le faire pour rien au monde.

Kanda.

La correspondance amena un renouvellement complet des voyageurs. La dame âgée qui prit place à son côté planta sur elle un regard chargé de soupçons. Mineko replia inconsciemment ses pieds nus chaussés de socques en bois. Ils étaient non seulement sales mais gonflés d'engelures et elle en

avait honte.

— Elle est mignonne, dis-moi. C'est ta petite sœur ?

— Non, c'est un garçon.

Elle n'avait pas répondu, « c'est mon petit frère ». Parce qu'elle ne pouvait mentir, non à cette femme mais au nourrisson.

— Ah, d'accord. Tu le gardes alors ?

Elle acquiesça sans un mot. Cela l'attristait de ne pas être reconnue comme sa mère, mais au moins n'était-ce pas mentir de faire croire qu'elle s'occupait de lui.

— Les garçons aiment tout ce qui roule, s'il est grognon, promène-le en autocar ou en train.

Mineko avait juste envie qu'elle la laisse en paix quand la rame eut la bonne idée d'étouffer la voix de l'inconnue.

D'ailleurs, le bébé était de bonne humeur. Alors qu'à son grand désarroi il pleurait depuis sa naissance, dès qu'ils avaient été ici, il avait cessé d'un coup de vagir.

Ses grands yeux regardaient droit, sans sourciller, vers la rangée de lampes pendant du plafond.

Tu m'as l'air d'apprécier le métro, toi.

La dame donnait l'impression de s'apprêter à dire autre chose et Mineko changea de place.

Cette attirance pour les sièges dans les coins me viendrait-elle de ce que j'ai toujours vécu dans un petit coin de ce monde ? Une chose est sûre, je m'y sens étrangement tranquille, et je peux voir dans le wagon voisin au-delà de la vitre.

La correspondance à Kanda avait en partie vidé la voiture. Mineko voulut donner le sein au bébé.

Quand tu auras vingt ans, j'en aurai trente-cinq.

Et quand tu en auras vingt-cinq, j'en aurai quarante, calcula-t-elle confusément. Si le destin veut bien. J'ai eu si peu de chance jusqu'à présent que je ne peux pas croire que je vivrai jusque-là.

Durant ces six dernières années, elle ne savait pas comment elle avait fait pour échapper à la mort par inanition. En fouillant dans les restes de nourriture et en volant. Peut-être aussi en profitant du bon cœur des gens. Elle avait quand même pu donner le jour à un enfant.

Policiers et fonctionnaires avaient décidé une fois pour toutes qu'elle ne valait rien. Ils ne l'avaient pas aidée une seule fois, si on l'arrêtait, elle risquait la prison. Tant de gens soumis aux ordres du gouvernement avaient été massacrés, elle-même n'avait eu la vie sauve que d'extrême justesse.

Suehirochô.

Suehiro, l'éventail qui se déploie quand on l'ouvre, c'est de bon augure, voilà ce qu'il faut que je me dise. Je rirai autant que j'ai pu pleurer.

Quand tu auras quarante ans, j'en aurai cinquante-cinq.

Et quand tu en auras soixante-cinq, j'en aurai quatre-vingts.

L'éclairage s'éteignit, les globes de cristal émirent leur lumière vacillante. Elle s'efforça de ne pas penser à ce qu'elle s'apprêtait à faire.

Tête, tête tout ton soûl.

Le sais-tu ?

Dans très peu de temps, il y aura une nouvelle ligne, elle rejoindra Ginza à partir d'Ikebukuro. Et on dit qu'un peu plus tard elle sera prolongée jusqu'à Shinjuku.

On pourra passer du métro jaune au métro rouge à Akasaka Mitsuke. Du coup, on pourra aller partout dans Tokyo pour seulement quinze yens.

L'éclairage de secours continuait de clignoter. Mineko pleura, à la faveur de cette alternance de lumière et de nuit. Nul besoin non plus d'étouffer ses sanglots. Le métro l'aidait de ses propres pleurs.

Nous nous sommes rencontrés trop tôt, toi et moi. Ce serait merveilleux si nous arrivions à l'âge adulte tous les deux et que nous nous rencontrions quelque part. Quelque part dans Tokyo où roule un métro jaune, ou rouge, ou bleu, ou vert, ou violet.

Ueno Hirokôji.

Sûrement venus du quartier Ikenohata, trois jeunes G.I. et deux jolies filles, pleins d'entrain, sont montés.

Il manque une fille pour faire trois couples, je me demande si l'absente ne s'est pas butée pour je ne sais quelle raison et les a plantés là.

C'est veille de Noël aujourd'hui. Les cabarets et les dancings sont ouverts toute la nuit et les soldats doivent avoir quartier libre jusqu'à demain.

Le bébé s'était endormi sur la maigre poitrine de Mineko, téton encore dans la bouche. Elle songea brusquement qu'il suffirait qu'elle le serre ainsi contre elle, ne serait-ce qu'une minute, et tout serait fini. Elle n'aurait

ensuite qu'à expliquer en pleurant qu'elle s'était endormie en lui donnant le sein, on n'aurait certainement pas de soupçons.

Elle y mettait déjà toutes ses forces lorsque, à l'ultime seconde, elle sentit que le bébé recommençait à téter. Le courage lui manqua pour priver de souffle cette créature qui montrait une telle rage de vivre.

Pardon, mon chéri, s'excusa-t-elle. Ces mots à peine dits lui laissèrent un arrière-goût amer dans la bouche. Qu'elle les prononce une seconde fois et ce serait la faillite totale, il ne lui resterait plus qu'à se jeter du haut du pont Azuma tout proche.

Elle devait descendre avant le terminus. Mais il lui fallait d'abord rassembler vaille que vaille son courage aussi inconsistant qu'un poisson invendu avarié.

Elle releva la tête pour consulter le plan de la ligne : il ne restait plus beaucoup de stations jusqu'à Asakusa.

Ne t'excuse pas. Tu ne vas pas tuer ce petit, ni t'en séparer, ni non plus l'abandonner, choisit-elle de se dire, tu vas l'aider à vivre.

C'est vrai, quoi. Qu'est-ce que je pourrais envisager d'autre ? Il est si mignon.

Par-delà la fenêtre sombre, elle revit ce qui s'était passé un jour d'été.

Sur un chantier d'Udagawachô, elle s'était trouvée nez à nez avec un ancien de la bande. C'était un après-midi, il faisait une chaleur accablante et elle s'appêtait à boire à un tuyau mis à nu lorsqu'elle reconnut le jeune qui lui tendait une timbale en aluminium.

Plusieurs années s'étaient écoulées mais il n'avait pas grandi pour autant : Katsu le geignard. L'éternel poids mort, l'éternel pleurnichard qui réclamait sa part du gâteau.

Je me suis refait une virginité, je gagne ma vie en transportant de la terre dans des paniers, avait-il expliqué avec importance.

Ce fut l'unique moment de sa vie où elle avait envié un garçon.

A présent, elle ne voulait plus y repenser. Elle n'avait pas voulu de sa compassion.

Elle promena son regard absent dans la voiture presque désertée. Les G.I. et les jeunes filles ; en face, un employé de bureau avec un cadeau de Noël ; un journalier soûl affalé sur la banquette ; un étudiant binoclard aux verres en cul de bouteille, qu'elle reconnut à sa casquette carrée. Et celui-là, plus loin, qui lorgne après les soldats et les filles d'un sale œil, il venait sûrement

d'être démobilisé tardivement.

Si maintenant l'un d'eux m'offrait sa compassion, songea-t-elle, je ne le repousserais certainement pas.

Katsu allait et venait autour d'elle tandis qu'ils cheminaient dans la chaleur lourde et humide. Il lui avait dit :

— Ecoute, Mineko. Tu veux pas que j'devienne son père ? Pense qu'il s'ra vite grand. Tu peux pas continuer comme ça.

— Pour qui tu t'prends, mon gars ! avait-elle frimé. Elle se sentait submergée de gratitude devant la candeur de Katsu. Pourtant, son cœur se soulevait à les imaginer vivre ensemble en partageant leur compassion, eux que les raids aériens avaient dépouillés de tout, jusqu'à réduire en cendres l'image de leurs pères et mères.

Je préférerais encore prendre la tête d'une vraie bande de voyous.

Elle avait fait quelques pas avant de se retourner et de découvrir Katsu le geignard en train de pleurer sous un arbre au feuillage traversé par le soleil, figé sur place, bras maigrichons repliés sur ses yeux, pareil à un enfant qui vient d'être grondé.

Elle croyait se souvenir qu'elle était allée directement trouver la *tatie* qu'elle connaissait sur le marché de Dôgenzaka.

Soldats américains et filles flirtaient en chantant un cantique.

Saizennai. Hôriinai.

C'est pas beaucoup mais faut que je retienne au moins ça... Elle fit bouger ses lèvres.

Ôru izu kâmu. Ôru izu burai.

Elle chantonna au rythme des lèvres fardées des jeunes filles.

L'un des G.I. l'ayant remarquée, il lui fit signe d'approcher. Viens, chantons ensemble.

Elle refusa d'un mouvement de tête. Il ne pensait sans doute pas à mal, mais ne lui avait pas non plus témoigné de sympathie.

Leurs voix prenaient progressivement de l'ampleur. Un des soldats était agrippé à une courroie d'une main et, de l'autre, il se mit à agiter un stylo en guise de baguette de chef d'orchestre. Apparemment, il voulait encourager les autres voyageurs à chanter mais aucun ne se joignit à leur chœur.

La seule à fredonner était Mineko. Elle se sentit heureuse à l'idée que les soldats et les filles bénissaient le bébé, à leur façon à eux.

Sûr que si on était dans le métro new-yorkais, ça donnerait un énorme chœur qui chanterait des cantiques. Pour ce qu'elle savait d'eux, les Américains étaient tous d'un caractère jovial et généreux, de grands enfants.

Ces deux jeunes filles parlent bien anglais. Peut-être qu'elles finiront par trouver un amoureux et qu'elles iront vivre en Amérique.

Elles auront des bébés aux cheveux noirs et aux yeux bleus, qui gambaderont sur le gazon de leur jardin, repus de viande et de lait.

Les voix des soldats sont plus fortes que le vacarme du métro, c'est sans doute parce qu'ils habitent dans des grandes maisons. Des maisons si vastes que ça oblige à parler tout le temps à haute voix pour se faire entendre.

Le temps d'évoquer un flot de lumière et un vent sec, elle prit la décision de vivre un jour dans un pays étranger.

Ses souvenirs d'enfance s'étaient effacés, mais les dieux ne permettraient pas qu'elle oublie cette journée entre toutes. Car ce n'étaient pas les bombardement qui étaient en cause mais elle-même. Qu'au moins cela devienne un vrai cauchemar. Pour cela, il n'y a qu'une seule solution, pensa-t-elle : vivre dans un pays étranger.

Sans parents ni toit, sans argent, tout juste capable de singer ces gens qui parlaient anglais, il n'y avait aucune raison qu'elle puisse réaliser pareille gageure. Pourtant, elle savait que tout deviendrait possible, si elle acceptait d'endurer sa souffrance actuelle.

Et même si elle ne pouvait pas, quelqu'un surgirait qui l'aimerait du fond du cœur et qui ne manquerait pas de réaliser son vœu.

Elle imita les mouvements des lèvres des jeunes filles.

Raunyonbâjin, mazâanchairu.

Hôrîinfasô, tendâanmairu.

Les gens disent du mal de vous, grandes sœurs, mais moi je ne peux pas.

Vous n'êtes pas descendues du ciel à la minute même où la guerre a pris fin. Qu'y a-t-il de blâmable à ce que des étudiantes parlent anglais, elles qu'on a envoyées travailler dans des usines d'armement sans leur permettre de faire des études.

Surîpin hebunriipî. Surîpin hebunriipî.

Elle ne comprenait pas un mot mais sentait les épines se détacher à mesure qu'elle fredonnait. Peut-être que les cantiques avaient les mêmes vertus que les sûtras.

Surîpin hebunriipî. Surîpin hebunriipî.

Mon chéri. Ce sera dur mais il faudra bien travailler à l'école. Car l'égalité régnera dans la société, s'il n'y a plus de guerre.

Rien ne justifie qu'un enfant pauvre cède devant des enfants de riches. Rien ne justifie non plus qu'un enfant sans famille cède devant des enfants qui ont une famille. Donc, ne cède jamais devant personne.

Ueno.

Il est grand temps que je me décide, songea-t-elle.

Elle déposa sur la banquette le nourrisson emmailloté dans sa couverture avant que la rame s'immobilise dans un tremblement général de sa carcasse. Mais les jambes lui manquèrent pour se lever. Clouée sur le siège, elle écouta le bruit lourd des portières qui se refermaient.

Tu es en train de sourire, sur un drap aussi vert que du gazon. Tes menottes violacées serrent le bord de ta couverture râpée.

Mineko se pencha sur la frimousse rieuse, caressa la joue de la sienne. *Incroyable ce que c'est soyeux.*

Il ne faut pas le dire, s'interdit-elle en se mordant les lèvres. Quoi que tu dises, ce ne sera jamais qu'une échappatoire.

La prochaine station est Inarichô. La suivante, Tawarachô. Et après, le terminus, Akasaka.

Elle se rappela soudain qu'après avoir quitté l'appartement de la *tatie*, elle avait joint les mains devant le dieu Inari du sanctuaire au bord de la voie. Elle n'avait pas su quoi lui demander, puis elle avait échoué sur la place devant la gare et là, un métro jaune était passé dans le ciel nocturne.

Bientôt Inarichô. Le dieu renard de Shibuya avait filé à travers les cieux plus vite que la rame et demandé à son collègue d'Iriya, « Je vous la recommande ».

Pas étonnant qu'elle n'ait pu prendre de décision jusqu'ici. Apitoyé, Inari avait fait tout ce qu'il fallait.

Elle détacha son balluchon de son cou, sépara les couches de ses propres dessous. Doute et peine s'étaient mués en quelque chose de dur comme de la pierre. Ses larmes ne couleraient pas.

La rame réduisit sa vitesse. Son grondement se changea en crissements, lumière et noir se mirent à alterner.

Après un dernier baiser, Mineko se dressa.

Abaissant une poignée au ressort rigide, elle l'agrippa des deux mains.

Les wagons s'engagèrent lentement le long du quai de la station Inarichô déserte. Comme pour la contrarier, chaque instant traînait en longueur.

Il ne fallait pas être remarquée par les voyageurs. Par bonheur, la joyeuse bande des G.I. et des filles monopolisait l'attention générale.

N'eût-elle été pendue à la poignée, elle aurait défailli.

Son désir de prier, de supplier, de demander pardon avait disparu, elle ne pensait plus qu'à regarder le bébé couché là devant elle. Lui aussi la regardait, levant vers elle son regard vague.

Elle éprouvait une sensation assez proche de l'apathie qui l'avait saisie au matin du grand raid aérien. Elle songea que ce petit visage souriant allait peut-être, lui aussi, être effacé par les dieux, comme ceux de ses parents disparus de sa mémoire, et elle en ressentit une indéfinissable meurtrissure.

La rame s'immobilisa, les portes coulissèrent. Peut-être surpris par le brusque souffle d'air froid qui venait de s'engouffrer, le bébé grimaça tout à coup et se mit à vagir.

Mineko exécuta une volte-face subite, se rua hors de la voiture. La porte se referma dans son dos, tel un rideau qui se referme sur une scène.

La rame entière s'écoulait. Tout en marchant sur le quai, elle tendit les bras vers sa silhouette, comme une petite fille qui vient de lâcher une corbeille de fleurs au fil d'un ruisseau.

Merveille pour qui j'aurais donné ma vie ; vie née de ma propre vie. Puisses-tu toucher au port du bonheur au terme de ton errance. Elle se dit qu'elle avait bien fait, quoi qu'en penseraient les autres. Seuls pourraient la critiquer ceux qui étaient meilleurs qu'elle.

Le berceau jaune s'éloigna, elle demeura sur place, mains tendues, jusqu'à ce que les lampes arrière se soient fondues dans l'obscurité.

C'était une petite gare entourée de vieilles mosaïques et de piliers en acier. Aucune ombre humaine n'était en vue, à part celle d'un employé peu gracieux à la raideur de mannequin.

Le guichet franchi, elle grimpa quatre à quatre l'étroit escalier. Elle courut encore un moment sur le boulevard pris dans la nuit, jusqu'à un lampadaire solitaire au pied duquel elle se laissa tomber, bras autour des genoux, dans son halo de lumière.

Elle réfléchit tout en reprenant haleine. *Mais qu'est-ce que tu viens de faire ?*

Comme elle levait la tête, elle fut subitement frappée par le tranchant du

clair de lune. Cœur et corps en pièces, irrémédiablement.

Tu peux me faire ce que tu veux. En tout cas, je ne mourrai pas. Et le petit non plus.

Au-dessus de moi continuent de se produire les choses les plus invraisemblables.

Pas des espèces de rêves ni de fantasmes, non. J'ai beau retourner cela dans tous les sens, c'est à l'évidence une expérience réelle que je suis en train de vivre. Je peux donc parler d'« expérience proche du rêve », mais pas de « rêve paraissant réel ».

Un exemple. Je me tiens à l'heure actuelle sur le quai de la station Akasaka Mitsuke et je puis affirmer que tout ce que je vois, entends et ressens sur ma peau est la pure réalité.

Or, le fait que je sois allongé, agonisant, dans l'unité de soins intensifs de cet hôpital est aussi la réalité, et je ne vois qu'une explication à cela : l'existence de ce qu'on appelle des mondes parallèles.

Le métro à destination d'Asakusa est arrivé. La structure de la station Akasaka Mitsuke a été conçue d'une manière ingénieuse. Deux voies différentes mais allant dans le même sens desservent le même quai. Autrement dit, en quittant ici la ligne qui mène à Ikebukuro, on peut prendre directement en face la ligne Ginza à destination d'Asakusa. La partie souterraine de la station comporte en effet deux niveaux.

J'ai emprunté ce métro en usager distrait pas moins de quarante-quatre ans et ce n'est que dernièrement que j'ai remarqué la remarquable conception de la station Akasaka Mitsuke. A ce que je crois savoir, le projet de la ligne Marunouchi était depuis longtemps dans les tuyaux et la station, destinée à servir de correspondance pour la ligne Ginza, était dès le départ prévue pour être à double niveau.

Je tire mon chapeau aux gens de cette époque. Ils ne bâtissaient pas à courte vue mais prenaient la peine d'envisager toutes les potentialités pour en faire profiter les générations suivantes.

Un coup de sifflet et la rame jaune a glissé paresseusement le long du quai.

Tiens. Je ne m'attendais pas à voir un design aussi rétro.

Rivets bien alignés le long des parois d'acier, gros fanal arrondi au front

d'un toit couleur chocolat.

Portes s'ouvrant d'un seul côté ; éclairage indirect, feutré ; parois en lambris et sièges verts. J'oubliais : les poignées suspendues sont munies d'un ressort afin de ne pas se balancer dans tous les sens quand les voitures sont secouées.

« Ça alors », ai-je laissé échapper sous le coup de l'admiration. Je veux bien croire que les ingénieurs du métro qui aménagent les maigres espaces souterrains soient par tradition des perfectionnistes, mais pousser les choses à ce point !

Devant moi, une portière s'est ouverte, comme pour me saluer d'un « Bienvenue ! ». J'ai à peine posé le pied à l'intérieur que j'ai eu le souffle coupé en découvrant l'élégance digne d'un salon de réception. Eclat du laiton et des lambris ; vert du tissu.

Une fille très jeune, attendrissante, tenait dans ses bras un bébé enveloppé dans une couverture.

Qu'y a-t-il ? Où vas-tu ?

J'ai promené mon regard dans le demi-jour de cet espace émergeant du romantique éclairage indirect.

Hé, hé, ça va trop loin dans le perfectionnisme, ça ! Non seulement ils reconstituent fidèlement un wagon ancien mais en plus ils prévoient des figurants pour faire les voyageurs !

Employés rentrant du bureau en épais manteau et chapeau mou ; étudiant en uniforme et casquette carrée ; vieille dame en kimono et cache-col bien noué ; journalier ivre à la petite serviette torsadée nouée autour du crâne.

Et par-dessus le marché, les regards surpris de tout ce beau monde qui convergeaient... vers moi, et moi seul.

Les portières se sont refermées, le métro s'est mis à rouler. La voiture a oscillé un court moment, le noir s'est fait, remplacé par la lueur des globes en cristal taillé. De cet instant je me souviens. Mais je doute fort qu'on soit allé jusqu'à reproduire volontairement l'ancien système d'alimentation électrique.

Je me suis appuyé contre le montant de laiton poli jusqu'à luire, j'ai fermé les yeux de toutes mes forces puis les ai rouverts largement. Aucun changement dans ce que je voyais.

Rien d'étonnant. Ce n'est qu'une autre chose improbable qui vient de se

produire.

J'ai cherché Mineko parmi les voyageurs. Monterait-elle à la prochaine ? Avec le sourire : « Salut, toi. On se retrouve, je vois. »

Je n'en peux plus de l'envie de la revoir. C'est peut-être bien ça l'amour.

Après Akasaka Mitsuke, c'est Tameike Sannô. La station n'existe pas encore, pourtant. Ensuite Toranomom. Mineko ne s'est pas montrée.

Grands dieux, mais c'est le métro de quelle époque ? Pas de celle dont je me souviens, toujours. Ça remonte à beaucoup plus loin. Avant ma naissance ? Dans ces années-là ? Sûrement, puisque les voyageurs ne m'ont pas inspiré de nostalgie, que j'ai vu en eux des figurants de film ou de série télé.

Shimbashi. De nos jours comme autrefois, l'image d'« employés de bureau éméchés au retour du travail » renvoie à ce quartier. S'est engouffré un groupe d'hommes apportant avec eux un air froid et des relents avinés. Un tricorné doré a attiré mon attention. C'est Noël ?

Les ivrognes parlaient fort dans le métro.

— Tu crois que les négociations de cessez-le-feu vont aboutir ?

— Ça, je saurais pas dire. Soi-disant que ce sont les troupes de l'ONU mais en fait, il n'y a que les Américains, alors... Ils vont aller jusqu'au bout, pour en finir une bonne fois, à mon avis. Tu crois pas ?

— Et pour en finir ils lâcheront une bombe atomique, c'est ça ?

— Ça n'arrivera pas. Après tout, c'est un conflit intérieur à un pays étranger. Et puis, pour nous Japonais, vaudrait mieux que tout ça ne s'arrange pas trop rapidement.

Ah oui. La guerre de Corée, au fait, c'était en quelle année ? Plus ou moins quand je suis né, je crois bien. L'économie japonaise a largement profité du boom de la demande provoqué par ce conflit.

— On a beau augmenter la production de charbon, elle ne suit pas. Le Kyûshû et la Corée sont comme qui dirait à un jet de pierre. Dans la région du Chikuhô, sûr qu'ils sont débordés.

— Au fait, c'est vrai, tu as fait la Corée, toi.

— Un an à Séoul, six mois à Daegu, puis la guerre a pris fin. Quand on pense que la guerre avait épargné la Corée, quelle ironie du sort !

— Surtout que le Japon est en pleine croissance grâce à ce conflit.

Les cris du rail d'alimentation se sont mis en travers de leur conversation.

Nous nous cramponnions à nos courroies. Leurs chapeaux mous et leurs manteaux de bonne coupe leur donnaient l'air de businessmen. A moins qu'ils ne soient fonctionnaires.

La fin de la guerre datait d'à peine quelques années. Avait-il été envoyé par son entreprise ou bien expédié là-bas par l'armée ? Beaucoup de firmes s'étaient implantées dans la péninsule qui était alors territoire japonais, et il y avait forcément aussi des installations militaires.

Voilà qui me rappelle qu'à mes débuts dans la société, on disait que notre chef de service avait travaillé dans une succursale coréenne. En fait, je suis prêt à parier que la majorité de la hiérarchie de ce temps-là avait fait ses premiers pas dans la firme avant ou pendant la guerre.

Mais voilà, nous les jeunes n'avions pas conscience du passé de la maison. De la continuité historique qui reliait l'avant et l'après-guerre.

Pourquoi ces cadres n'ont-ils rien dit aux nouveaux venus, comment ont-ils pu feindre l'innocence comme ils l'ont fait ? Sentaient-ils la nécessité de tout passer sous silence pour pouvoir survivre ?

— Au fait, tu as acheté tes cadeaux ?

— Tu connais la réponse, pas besoin de me poser la question. On a quitté le bureau, on est allés s'en jeter un et on est venus directement ici.

— Tu pourrais prétexter que Mitsukoshi était en grève.

— Ha, ha, elle est bonne, celle-là. Dis donc, une grève en pleine bataille commerciale de fin d'année, pour un syndicat de grand magasin, faut le faire !

— « On trouve de tout chez Mitsukoshi, même des grèves », et voilà. Une boîte qui a de la classe.

La voiture a remué, un flottement s'est fait dans l'éclairage, j'ai fermé les yeux et je me suis arc-bouté sur mes pieds.

Veille de Noël 1951. Le jour où j'ai été abandonné.

Ginza.

Aussitôt d'accord pour aller en boire un dernier vite fait, les deux employés de bureau sont descendus.

Femmes et enfants devaient attendre leur retour avec impatience – puisqu'ils avaient parlé de cadeaux – mais les hommes d'autrefois n'en faisaient qu'à leur tête.

Enfin, moi qui dis ça, je ne devais guère être différent. Lorsqu'on

travaillait dans le même bureau, Hotta et moi, on rentrait à n'importe quelle heure. Ce n'était pas un problème puisqu'on logeais dans le même immeuble et les prétextes que nous donnions à nos épouses étaient des chefs-d'œuvre de connivence.

D'abord, en ce temps-là, le mari, une fois hors de la maison, n'avait pas de compte à rendre, c'était la même chose pour les employés, une fois hors du bureau, personne ne savait où ils étaient ni ce qu'ils faisaient. Aussi, quand les bipers nous ont été imposés, je me suis senti ravalé à la condition canine, puis réduit à celle d'un esclave quand le téléphone portable a fait son apparition, une décennie plus tard.

Je me suis assis à une place libre. Malgré les petites dimensions de la carlingue, j'ai trouvé le siège agréablement profond et confortable. Je n'ai pas eu de sensation de froid au contact du tissu.

Il n'y avait quasiment pas de fibres synthétiques à cette époque. Ainsi, je découvrais que l'élégance de cette voiture ne tenait pas qu'à son design mais aussi aux matériaux utilisés.

Je me suis mis à réfléchir en levant les yeux vers le plafond cintré couleur ivoire. Qu'avais-je apprécié le plus au cours des quarante-quatre années de ma vie professionnelle, eh bien, dépassant de loin le plus brillant de mes exploits, c'était le fait que mon ami Hotta avait été promu P-DG. Dire cela à haute voix me ferait courir le risque d'être pris pour un hypocrite, et pourtant je le pense sincèrement.

Il était le seul de toute la société à être au courant de mes jeunes années. Le fait qu'il n'en ait jamais parlé à personne m'a épargné une commisération insupportable, comme des marques de déférence que je ne me serais pas expliquées. Lucide, Hotta savait que tout ce que je voulais était l'équité.

A deux occasions, il m'est arrivé de ne pouvoir retenir un sourire.

La première fois, c'est le jour où Haruya est né ; la seconde, celui où Hotta a été pressenti à ce poste de P-DG.

Grâce à la naissance de Haruya, j'ai acquis le statut de père, ce que je ne pouvais même pas concevoir jusque-là.

Quant à la réussite de celui qui avait apporté l'équité dans mon existence, elle m'a bien plus réjoui que si elle avait été la mienne.

Ce rêve de devenir un homme comme un autre, Haruya et Hotta m'ont aidé à le réaliser. C'était pour moi l'équivalent de la construction de la tour

de Babel.

Kyôbashi.

Les hommes de jadis ont de la personnalité. Si dans l'ensemble ils partagent la même maigreur, sur le visage de chacun est inscrite sa vie propre. Il est vrai aussi que l'existence qu'ils ont dû traverser est quelque chose d'insondable pour quelqu'un comme moi qui n'a pas connu la guerre.

Gageons que la société d'abondance finit par priver l'individu de personnalité. Faut-il s'en lamenter ou non, je ne saurais le dire.

Depuis Ginza, il n'y avait plus de place libre, les gens debout étaient plus nombreux. J'étais maintenant le seul homme à ne pas porter de chapeau.

Je me suis dit qu'ils devaient me donner nettement moins que mon âge, et cette pensée m'a fait du bien. Une dizaine d'années de gagnées, probablement. A cette époque, un sexagénaire était bel et bien un vieillard.

A travers les voyageurs agrippés aux poignées, j'ai entrevu par intermittence une jeune fille tenant un bébé sur sa poitrine.

Elle portait un pull lâche sur une jupe fine, et le cœur m'a fait mal en voyant ses pieds nus dans ses *geta*. C'était elle que j'avais remarquée en premier lorsque j'étais monté à Akasaka Mitsuke.

Qu'y a-t-il ? Où vas-tu ?

Nous aurions été dans le métro actuel que je n'aurais sûrement pas hésité à lui poser ces questions. Seulement, le cran me manquait pour intervenir dans le cours de l'Histoire. Et les autres voyageurs ne paraissaient guère lui prêter attention.

Nihombashi.

Les gens se sont déplacés, la jeune fille est entrée dans mon champ de vision. Quatorze, quinze ans tout au plus. Une jolie gamine aux traits accusés. Dans la mesure où il y a encore beaucoup de familles nombreuses, je présume que le nourrisson est son petit frère ou sa petite sœur. Serait-elle partie brusquement de chez elle parce qu'elle n'en pouvait plus de je ne sais quoi ? Se rend-elle chez ses grands-parents ?

Son col distendu laisse voir son cou nu autour duquel est noué un petit *furoshiki*. Rouge clair, rose, pêche. Indéfinissable. Fleur de cerisier à la pleine floraison. Blanche avec une délicate nuance rouge.

Sous l'effet d'une forte émotion liée à une impression de doux souvenir, je suis resté un moment les yeux braqués sur le balluchon.

Mitsukoshimae.

Une grève en pleine veille de Noël, allons donc ! Avec un nom pareil, la station doit être financée en totalité par le grand magasin dont elle porte le nom et qu'elle dessert. Et effectivement la décoration est somptueuse, et la sortie mène directement à l'entrée de l'établissement.

Bon, c'est égal mais... que peut bien contenir ce carré de toile rose pâle ?

Si elle ne porte pas le bébé dans son dos, c'est qu'il ne tient pas encore sa tête, je suppose.

Je ne peux et ne dois rien faire. Mais les autres, ils peuvent intervenir, eux, comment se fait-il qu'ils ne lèvent pas le petit doigt ? me suis-je étonné avant de planter mon regard sur chacun des voyageurs.

Si les temps changent, une chose au moins ne change pas : l'être humain est ainsi fait qu'il cherche toujours à éviter de se frotter au malheur. En se disant qu'il a déjà bien assez à s'occuper de sa propre personne.

Kanda.

Des voyageurs sont descendus, d'autres montés, cette fois il y avait pas mal de places libres.

Pris d'impatience, je m'apprêtais à me lever quand une femme en kimono s'est assise à côté de la jeune fille. N'y tenant plus, eût-on dit, elle s'est adressée à elle.

La vieille femme s'est penchée sur le bébé et, en souriant, a dit quelques mots à la fille.

Mais, contre toute attente, l'expression de cette dernière s'est durcie. La vieille femme était manifestement bien intentionnée, mais la jeune fille était tout aussi manifestement dans une situation extrême.

Après un bref échange, la jeune fille s'est soudain levée pour changer de place. Dans le coin où elle venait de s'installer, elle s'est mise à donner le sein au nourrisson, avec une certaine gêne, sensible aux regards alentour.

C'était sa mère ?

J'ai regardé ailleurs. On aurait dit que l'ensemble des visages qui avaient suivi les gestes de la jeune fille s'étaient détournés d'un seul et même mouvement.

Une mère de quinze ans et son bébé. Fermant les yeux, j'ai calculé l'âge de l'un et de l'autre. *Quand j'aurai vingt ans, tu en auras trente-cinq.*

Et quand j'en aurai vingt-cinq, tu en auras quarante.

Avec de la chance. Mais le destin peut être changé. Puisque nous sommes

des êtres humains.

Suehirochô.

L'éventail qui se déploie est de bon augure. Je rirai autant que j'ai pu pleurer.

Quand j'aurai quarante ans, tu en auras cinquante-cinq.

Et quand j'en aurai soixante-cinq, tu en auras quatre-vingts.

Les lampes auxiliaires ont trembloté. Le pauvre couple mère-enfant qui se profilait dans l'alternance de lumière et de nuit m'a paru l'image de la sainteté même.

Si ceci est un miracle de cette sainte nuit de Noël, accordez-moi le courage de briser le tabou et d'adresser la parole à cette jeune fille. Pour la première fois de ma vie j'ai prié.

Ueno Hirokôji.

Des G.I. et des Japonaises en goguette sont montés.

Ils en font du bruit ! Voilà mon agréable disposition romantique fichue maintenant.

J'ai fermé les yeux, refermé mon cœur. J'ai à penser à tant de choses dans l'état où je suis. Jusqu'à ce que ce vieux métro arrive au terminus, le temps m'est compté.

Penser à Tôru. Tôru Nagayama, trop proche pour que j'aie jamais pensé à lui. Ni parent proche ou lointain, ni ce qu'il convient d'appeler ami intime, Tôru, qu'es-tu donc pour moi ?

Toi et moi n'avons pas connu nos parents. On ne nous a rien dit des événements qui ont fait de nous des orphelins. C'est ce qui expliquait cette curieuse affinité que nous partagions, comme si à un moment donné les deux garçons du même âge que nous étions étaient tombés du ciel ensemble. Cette solidarité entre nous qui n'étions pas frères ni ne méritions le nom d'amis intimes.

Le principal handicap pour des enfants seuls au monde n'est pas l'absence d'amour. Pour nous, le problème était plutôt que tous les critères d'action et de morale qui forment le cœur et le noyau de la vie nous faisaient défaut. En d'autres termes, nous manquions de cette logique primaire qui nous aurait amenés à nous demander : « Que ferait papa en pareil cas ? Que penserait maman ? »

J'ignore ce que je représentais à ses yeux. En tout cas, voilà ce qu'il était

aux miens.

Peut-être qu'en nous épaulant l'un l'autre nous aurions pu devenir une partie de la forêt, deux de ses arbres, de forme bien peu ordinaire.

Les G.I. et les filles se sont mis à chanter.

Silent night, holy night,

All is calm, all is bright,

Round you virgin, mother and child.

Holy infant, so tender and mild,

Sleep in heavenly peace,

Sleep in heavenly peace.

Akane. Mon ange. Quels qu'aient été le moment et le lieu, quoi qu'il ait pu arriver, sache que tu as fait mon bonheur en demeurant mon ange, sans réserve.

Je peux dire une chose au moins. Quels que soient le moment et le lieu, quoi qu'il puisse arriver, jamais je ne t'abandonnerai.

L'ange est venu plus tard en compagnie d'un autre ange.

Je rêve d'une chose, un rêve encore inaccompli. Faire voir à Takeshi la maison où Tôru et moi avons grandi. Ce fameux orphelinat, semblable à un îlot isolé au milieu des plantations de théiers, dont je ne saurais dire si je dois le remercier ou le détester, ni ce qu'il a vraiment été pour moi. Cette maison de protection de l'enfance que les gens continuaient d'appeler orphelinat, j'aimerais que Takeshi la voie avec moi, même de loin. Et j'aimerais lui raconter mes jeunes années sans rien lui cacher.

Aujourd'hui, je suppose que champs et forêt ont disparu, remplacés par un entassement d'immeubles et de pavillons. L'établissement lui-même a probablement été rasé. Alors, je me contenterai de rester au pied d'un vieil arbre rescapé évoquant cet ancien lieu, ou près de la petite chapelle shintô. « Je suis un enfant trouvé, qui n'avait pas même de nom, tu sais », voilà ce que je voudrais lui dire.

Je n'ai jamais parlé de tout ça à Setsuko ou à Akane. Car j'estime, pour parler comme quelqu'un de la vieille école, que ce n'est pas quelque chose qu'un homme doit évoquer devant des femmes. Parce que ce serait un fardeau pour elles, et que j'en aurais honte.

Takeshi est le seul homme au monde qui ferait une force de ce fardeau et ne dénigrerait pas ma confession.

Ueno.

Un G.I. qui se prend pour un chef d'orchestre s'est mis à agiter un stylo.

Les voyageurs feignaient le désintérêt malgré des mines grimaçantes ou contrariées. Seule la jeune fille, à l'avant de la voiture, chantait en imitant les mouvements de leurs lèvres. En imitant ce cantique chanté non en japonais mais en anglais.

Sleep in heavenly peace,

Sleep in heavenly peace.

Surpris par le sommeil, j'ai fermé les yeux tout en fredonnant.

Il faudra bien travailler à l'école. Car l'égalité régnera dans le monde. Rien ne justifie qu'un enfant pauvre cède devant des enfants de riches. Rien ne justifie qu'un enfant sans famille cède devant des enfants qui ont une famille. Donc, je ne céderai devant personne.

Pas d'inquiétude à avoir. Un siège de métro est autrement plus luxueux qu'une mangeoire.

Dans mon demi-sommeil, je me suis rappelé.

Le carré de toile noué autour du cou de la jeune maman. La couleur des fleurs de cerisiers à leur pleine floraison.

C'était autrefois mon trésor. Sous nos lits de fer récupérés des surplus de l'occupant américain, dans la vaste chambre que nous partagions, nous avions chacun une cantine en bois que nous nommions notre « boîte à trésors », qui contenait nos possessions personnelles et les lettres reçues de nos familles, mais la mienne contenait en tout et pour tout un carré de tissu soigneusement plié.

Le cœur me point quand je me revois, après une gronderie ou une querelle, ressortir de ma précieuse boîte mon *furoshiki* rose pâle et river mon regard dessus. Parfois aussi je le flairais ou le glissais sous mon oreiller avant de m'endormir.

L'ensemble de mes pauvres biens provenait soit de gens charitables soit de l'argent du contribuable, mais ce carré de toile était le seul et unique bien qui m'appartenait en propre depuis toujours.

Ce qu'il avait enveloppé était un mystère. Au moment où j'ai atteint l'âge adulte, je n'avais rien d'autre que lui.

Pour quelle raison cette jeune mère portait-elle à son cou mon *furoshiki* ? J'aurais voulu en avoir le cœur net mais mes paupières avaient le poids du

plomb, je ne pouvais pas détacher ma tête du châssis de la fenêtre.

J'allais encore au collège quand je me suis débarrassé de ce seul et unique bien. Je n'ai pas souvenir des circonstances. La longue tonnelle de cerisiers épanouis surplombant le canal est vraisemblablement un décor rajouté après coup.

Cela n'a sans doute aucune signification, cependant, je ne puis rejeter totalement l'hypothèse qu'il y a un rapport avec le fait que j'ai plaqué mon amoureuse sous un même dais de fleurs de cerisiers.

Le *furoshiki* rose s'éloignant au fil du courant, remontant le temps, s'entortillant entre les doigts d'une jeune fille sur le rivage...

A cet endroit de ma rêverie, je me suis livré au sommeil.

Bientôt, la jeune fille m'a allongé sur le siège recouvert de tissu.

Qu'y a-t-il ? Où vas-tu ?

Avec pour arrière-plan le plafond cintré couleur ivoire, le visage de la jeune mère est penché sur moi, ses yeux noyés d'un amour qu'elle refoule.

Elle a dénoué le *furoshiki* rose qui pendait à son cou, fait le tri dans le peu d'objets qu'il contenait et l'a posé à côté de moi.

Qu'y a-t-il ? Où vas-tu ?

Le métro poursuivait ses lamentations. J'ai gémi, battu des paupières.

Elle a posé ses lèvres sur les miennes. Ce fut un baiser interminable, dévorant. Et j'ai réalisé enfin qui était cette jeune fille.

Mes yeux étaient brouillés, seuls des pleurs pouvaient sortir de ma bouche mais j'ai mis toute la conviction dont j'étais capable pour m'adresser à ma mère.

Ça m'est égal que tu m'abandonnes si c'est pour que tu vives. Je suis un garçon, je pourrai vivre sans toi.

Mais laisse-moi te dire ceci, s'il te plaît.

J'aimerais prendre le métro en compagnie de la belle femme que tu seras à trente-cinq ans.

J'aimerais cheminer au bord d'une crique tranquille en compagnie de la femme encore plus belle que tu seras à soixante ans.

J'aimerais fêter Noël en admirant les lumières éclatantes de l'endroit de ma naissance en compagnie de la femme qui n'aura cessé de gagner en beauté à quatre-vingts ans passés.

Ma jeune maman a gentiment hoché la tête.

Le métro a perdu de la vitesse. Elle s'est levée, a baissé les yeux sur moi en se cramponnant de toutes ses forces à la poignée.

Les portières se sont ouvertes, un courant d'air froid s'est engouffré, nous nous sommes compris. *Tout est fini maintenant.*

Elle a fait volte-face, est descendue sur le quai. J'ai laissé retomber ma tête et je l'ai regardée partir entre deux plis de ma vieille couverture.

Les portières se sont refermées, la rame s'est ébranlée lentement, elle l'a suivie un court laps de temps le long du quai. Bras levés dans son pull distendu, comme au regret de se séparer d'une corbeille de fleurs partant au fil du ruisseau.

Je ne t'en veux pas. Ne te fais donc pas de reproches. Car quoi qu'on dise, il n'y avait pas de meilleur choix pour nous.

Et puis toi et moi allons devenir heureux. Les gens penseront que c'était le pire des choix, mais c'était pour que cette nuit de désespoir devienne la sainte nuit rien que pour nous.

Comprends-tu, maman ? La sainte nuit n'était pas vouée à devenir sainte.

La silhouette de ma mère, mains tendues en avant comme une mendiante, a disparu de la fenêtre.

J'ai clos mes yeux vagues, humé l'effluve maternel sur le *furoshiki* rose.

Ma petite poitrine battait au rythme des échos des roues.

Il n'y avait là nul rêve, nul événement dans un autre monde, je venais de parvenir enfin à un souvenir qui ne pouvait appartenir à personne d'autre que moi.

Haradachô.

Une gare vieille et modeste, la dernière avant le terminus. Derrière la vitre, des piliers d'acier aux rivets massifs formaient une enfilade puissante bien propre à soutenir le cœur de la cité.

Toujours criant, j'ai réfléchi. Si l'endroit où tu te trouves n'avait pas été une voiture de métro, tu serais mort de froid, sans même pouvoir émettre un cri. Assurément, toute perdue qu'elle était, ma mère avait choisi le seul endroit où je pourrais rester en vie.

Elle ne m'avait pas abandonné. Elle avait songé à me protéger. Moyennant quoi, moi qui ne savais faire que crier, j'ai pu vivre par la suite

jusqu'à soixante-cinq ans. Moi qui ne pouvais faire autre chose que crier.

Or, mes cris, perdus dans les grondements du train et les chants de la petite bande, ne sont pas parvenus aux oreilles des gens. J'aurais voulu non pas crier mais hurler pour demander du secours, mais la force me manquait.

Saizennai. Hôriinai.

Ôru izu kâmu. Ôru izu burai.

Je chante avec eux. Ce chant que ma mère n'a pu qu'imiter.

Round you virgin, mother and child,

Holy infant, so tender and mild.

En bon anglais, comme un Américain. Ce chant sacré que ma mère a chanté en y mettant toutes ses espérances, sans en comprendre un mot.

Sleep in heavenly peace,

Sleep in heavenly peace.

Et nous sommes devenus heureux. Les gens blâmeront la mère, auront pitié de l'enfant, mais pas moi. Bien qu'apeurée et tremblante, elle a su prendre la décision la plus judicieuse, choisir le seul moyen qui nous permettrait à tous deux de connaître le bonheur.

Le seul et unique moyen de nous épargner la mort à tous les deux. Et dans la mesure où je suis son enfant et elle ma mère, nous connaissons le bonheur, sans céder devant personne, pour peu que la vie veuille de nous.

Voilà ce que je pensais tandis que je continuais de crier.

Le berceau jaune a réduit sa vitesse en cahotant légèrement.

Les voyageurs étaient peu nombreux. Un G.I. qui avait perçu mes vagissements s'est approché en attrapant une poignée, puis une autre, et s'est écrié d'une drôle de voix : « WHY ? »

A cet instant précis, la rame s'est immobilisée dans un crissement de freins spectaculaire le long du quai du terminus, Asakusa.

Les gens ont accouru, se sont penchés sur moi.

J'ai crié autant que mes cordes vocales me le permettaient, repoussé à coups de pieds la couverture, jeté mes bras en avant.

Je ne réclamaï pas du secours, toutes ces voix de voyageurs qui m'adressaient leurs encouragements étaient pour moi une véritable bénédiction.

Accoururent en premier les filles qui folâtraient avec les soldats.

— Ce n'est rien, mon petit, ce n'est rien, m'a dit celle qui portait un bandana sur ses cheveux rouges permanentés, en me caressant le crâne.

— Ne pleure pas, tout va bien, a dit l'autre, lèvres brillantes de rouge toutes tremblantes, en séchant mes paupières du bout des doigts.

La dame en kimono a dit :

— Nous sommes tous là avec toi. La vie ne fait que commencer pour toi, tu sais.

Loués soient-ils tous. Pour moi, c'étaient là autant de paroles que Dieu venait d'exprimer par leurs bouches.

Car ces encouragements je les avais déjà entendus, mot pour mot, de la bouche de quelqu'un d'autre. C'étaient les paroles, m'encourageant à ne pas mourir, à résister à la mort qu'adresserait sans faiblir cette femme en blanc à l'agonisant que je serais soixante-cinq ans plus tard.

L'étudiant à la casquette carrée, dont les épais verres de lunettes reflétaient les lumières du wagon, m'a dit :

— Tu as le droit de vivre. Alors, ne pleure pas.

Ecartant ce dernier, le misérable démobilisé a serré ma menotte dans sa main :

— Je ne te laisserai pas mourir. Il faut cesser de pleurer maintenant.

Et aussitôt, sous l'effet de je ne sais quelle réminiscence, il a versé des larmes amères.

Le journalier ivre m'a soulevé sans rien dire, en me soutenant adroitement la tête.

— Merry Christmas, a dit un G.I. avec un sourire.

— God bless you, a dit l'autre, la main sur sa vareuse à hauteur de son cœur.

Je me suis dit : « Toutes ces bénédictions qui me sont prodiguées, c'est comme si j'étais né dans ce métro. »

Personne ne me prenait en pitié. Au contraire, je les voyais tous se réjouir. Tous ces gens qui avaient réchappé, chacun à leur manière, à la tragédie de la guerre, avaient devant leurs yeux cette réalité qu'est l'abandon d'un bébé mais semblaient ne pas y attacher d'importance, occupés qu'ils étaient à faire l'éloge d'une vie, la mienne.

Ils se battaient pour me prendre dans leurs bras. On les aurait dits en liesse, comme se réjouissant d'assister à la réincarnation d'un frère ou d'un

ami perdu à cause de la guerre.

J'ai cessé de crier.

Un employé du métro a surgi. Toujours enfoui dans ma couverture, j'ai été serré contre une poitrine couverte d'un uniforme à l'odeur de nuit.

Les témoignages des voyageurs étaient plutôt éloignés de la vérité. Même concernant la station où la mère présumée avait laissé le bébé avant de descendre, les uns parlaient d'Ueno, les autres d'Inarichô, voire de Haradachô. Quant à son allure, leurs souvenirs se résumaient à une jeune fille à la mise négligée. En somme, ils ne nous avaient pas accordé autant d'attention que notre conscience de nous-mêmes nous le faisait penser.

Et ceci faisait très bien notre affaire. Si la station où elle était descendue restait anonyme, ma mère parviendrait certainement à s'enfuir. Il lui suffisait de courir sans se retourner et de disparaître dans la nuit.

Je me suis rappelé tout à coup qu'elle portait de simples socques à ses pieds nus. *Essaie de ne pas tomber. De ne pas rompre une attache à tes geta.* Pendant que le jeune employé qui me tenait dans ses bras interrogeait les gens, un collègue plus âgé a inspecté le contenu du balluchon.

— Hum, pas de mot d'écrit... l'ai-je entendu grommeler. Rien que des couches, pas moyen de savoir son nom. Le pauvre petit est un parfait inconnu, ma parole.

Il devait avoir le cœur tendre car il versa des larmes en pensant à moi.

J'ai l'intuition que ma mère n'avait pas négligé de noter mon nom mais plutôt qu'elle ne m'en avait pas donné. Persuadée que le faire laisserait subsister du regret entre nous deux.

Grâce à cela, j'ai pu bénéficier d'une existence libre de toute attache. Elle aussi, je suppose.

Quitte à souffrir toute ma vie, autant le faire avec le patronyme d'un généreux bienfaiteur et le nom d'un champion de baseball.

Toujours tenu contre la poitrine du jeune employé, je suis descendu du berceau jaune.

Le plafond bas éclairé de lumière chaude s'éloignait dans l'interstice de ma couverture militaire certainement rapportée du front par un soldat anonyme. Lente et solennelle, l'allure mesurée de l'employé évoquait un prêtre shintô allant offrir aux dieux un morceau d'étoffe consacrée. Ne peut marcher ainsi que quelqu'un à qui l'expérience a enseigné combien la vie est une inestimable merveille.

Les voyageurs inconnus continuaient de m'encourager.

Ne t'inquiète pas, sois sans crainte.

Ne pleure pas, tout ira bien.

Nous sommes tous là, avec toi. La vie ne fait que commencer pour toi. Tu as le droit de vivre. Alors, ne pleure pas.

Je ne te laisserai pas mourir. Alors, il faut cesser de pleurer maintenant.

Encouragé par ces voix, j'ai foncé droit dans les soixante-cinq ans qui s'ouvraient devant moi. Mais ce qui m'a le plus donné confiance en moi, c'est cette rame de métro à l'arrêt, majestueuse, le long du quai du terminus. Né dans cet amas d'acier qui avait échappé au destin de navire de guerre ou de char d'assaut, rien ne justifiait que je sois malheureux. Je dirais même plus, je crois bien que j'ai une origine plus heureuse que quiconque en ce monde.

Tout est bien, ai-je songé juste avant que le sommeil s'empare de moi. Fermant les paupières, je me suis laissé aller contre la poitrine de l'homme. Lumière et voix se sont peu à peu éloignées.

Quelque chose m'aveugle.

Instinctivement, j'ai grimacé en me couvrant les yeux. Je suis entouré de toutes parts de lumière et de bruit.

La raison me saute aux yeux : c'est la station d'Ôgikubo le matin. Les voyageurs venus de la ligne JR et la foule qui arrive de la gare routière sont aspirés en bon ordre par les guichets automatiques.

Me rendant compte que le seul obstacle à cette migration, c'est moi, je m'engage dans l'escalier sans comprendre. Je me sens vaguement réjoui. J'ignorais qu'on se sentait si bien pendant les heures d'affluence.

Je me demande où mes pas me conduisent. Alors que j'ai l'âge de la retraite et que la fête en l'honneur de mon départ est terminée.

Les guichets franchis, je descends maintenant un autre escalier, large et court. Rangés en bon ordre sur le quai, les banlieusards qui se rendent au travail s'engouffrent dans les voitures de chaque côté.

Mes chers camarades, qui avez chacun assumé votre vie.

— Ah, madame Kojima, ai-je lâché en apercevant la silhouette dans la voiture qui s'était mise en branle.

Ses yeux emplis de langueur ne m'ont pas intercepté. Appuyée contre la

portière, elle a disparu au loin.

Avec qui va-t-elle passer cette veille de Noël ? A moins qu'elle n'ait pour amoureux que ses patients de l'unité de soins intensifs ?

J'ai raté l'occasion de lui dire merci. Mot qui est sans doute celui qui me met le plus mal à l'aise. Je n'ai aucune difficulté à le dire en anglais et en chinois, par contre en japonais, j'ai toujours un instant d'hésitation avant de le prononcer.

J'en connais la raison. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai été soumis à l'obligation de dire merci à tout adulte de mon entourage. Pour moi, davantage qu'une expression de gratitude, « Je vous remercie » était d'abord une sorte de formule incantatoire qu'il me fallait réciter pour continuer à vivre.

Je me demande si j'ai été capable de l'exprimer correctement lors de mon speech à ce pot de départ obligeamment organisé par mes collègues plus jeunes. Ai-je bien rendu tout ce que j'éprouvais de reconnaissance, avec des mots qui, à cette occasion, n'avaient rien à voir avec une formule incantatoire destinée à ma survie, dans cette salle de banquet bien trop luxueuse pour un simple administrateur de filiale et devant plus d'une centaine de personnes ?

Tandis que j'avancais sur le quai en songeant à tout cela, les rames qui se succédaient avalaient leur ration de voyageurs et j'ai été surpris à un moment donné de me retrouver seul dans la lumière d'où la dernière forme humaine avait été balayée.

'Pa, ai-je cru entendre prononcer.

J'ai regardé à la ronde. Chacun des miens me donne un nom différent. Papa. Beau-père. Chéri.

— 'Pa.

Cette fois, j'ai entendu distinctement. Il n'y a jamais eu qu'une seule personne pour m'appeler de cette manière. Tout en faisant le tour d'un pilier puis d'un autre sous le plafond bas, j'ai crié *HARUYA ! HARUYA !*

— J'suis là, 'pa.

Mon petit Haruya me regardait avec un grand sourire de derrière un pilier.

Son blouson bleu préféré, sa salopette au bas retroussé. Moi qui pensais qu'il me ressemblait, je découvrais à cet instant un portrait miniature de Setsuko.

Après la mort de Haruya, les mots *papa*, *maman* avaient été bannis. Sans qu'aucun de nous deux ne l'eût décidé, ils avaient été enterrés avec lui.

Il circulait dans le métro un souffle agréablement chaud, profondément limpide. Un souffle pur que la terre sous Tokyo avait filtré, au travers duquel j'ai avancé, réprimant mon impatience, vers Haruya.

— 'Pa, t'es chouette comme ça.

J'ai pincé les lèvres, serré fortement les mâchoires. *J'attendais un compliment de toi plus que de n'importe qui au monde. Je n'ai cessé de travailler en pensant à cela.*

— Ah oui ? Mais je n'ai pas mon attaché-case. Je n'ai plus rien à transporter avec moi. Ni documents, ni carte de visite.

Je me suis approché et baissé jusqu'à me mettre à hauteur de ses yeux. De petits doigts sont passés dans mes cheveux désormais tout blancs.

— Je suis un retraité maintenant, tu sais.

— Ça veut dire quoi, « retraité » ?

— Je suis devenu vieux, alors j'ai quitté la compagnie.

— On t'a mis à la porte ?

— Non, non. J'ai eu mon diplôme de fin de travail, voilà.

— T'es chouette pourtant.

Je l'ai attiré contre moi par la hanche. Un relent de lait émanait du col de son blouson. C'était donc l'âge qu'il avait.

— Je ne suis pas chouette comme tu dis, non.

— Comment ça ?...

— Je vais te dire, p'tit gars...

J'ai ravalé ces deux derniers mots à peine échappés de ma bouche. Il ne convenait pas que je m'adresse à lui en ces termes, puisque ma mère n'avait pu être aussi familière avec son enfant.

— Ton papa n'a pas pu te protéger.

Son visage s'est décomposé.

— Mais t'y pouvais rien. Fallait que tu ailles au bureau. Fallait que tu travailles.

Je l'ai grondé à voix basse.

— Sache que ce n'est pas la faute de ta maman. Tout est à cause de moi. Je suis l'homme de la famille et c'est moi le responsable.

Il est vraisemblable que notre génération sera la dernière à invoquer des principes aussi désuets. Il se peut même que je sois le seul, qui sait ?

Pourtant, je m'obstine à croire en ce schéma de paternité hérité du passé. Peut-être, j'imagine, parce que je n'avais pas eu de père contre lequel m'insurger.

Il a hoché la tête. Ce n'est pas le genre d'idée à lui inculquer, ai-je songé, mais je ne voyais pas comment m'exprimer autrement.

Nous étions au cœur du silence qui régnait au fond de la terre. Une paix telle qu'une aiguille tombant au sol aurait provoqué un écho. Caressés par le souffle d'air pur.

Setsuko et moi en faisions trop, je pense. Nous n'arrêtons pas de nous démenner de toutes nos forces, propulsés par le besoin de rattraper tant bien que mal les enfants favorisés, de ne jamais plus être à la traîne.

Et nous avons voulu faire de Haruya et d'Akane des enfants qui ne connaîtraient pas la moindre ombre de complexe d'infériorité. Nos efforts permanents, notre forcing avaient peut-être abouti à écraser notre fils.

— Dis, 'pa, on s'assoit ?

Il m'a pris par la main, m'amenant devant un banc.

— Tiens. Tu peux t'asseoir maintenant.

Je ne m'étais jamais assis sur un banc de quai. Ni sur un siège du métro, à part lorsqu'il n'y avait presque aucun passager.

J'étais trop mal dans ma peau pour le faire quand j'étais jeune. Quelques années plus tard, c'était par vanité masculine, puis, les premiers signes de faiblesse apparaissant dans mes jambes, pour ma santé. En un mot comme en cent, j'étais un entêté. C'est vrai, je pouvais m'asseoir à présent.

Une fois que j'ai été assis, Haruya a fait de même en se tortillant. Ses pieds ne touchaient pas encore le sol.

Je l'ai serré contre moi par l'épaule, j'ai songé à ma mère. Mes vœux au moment de nos adieux, elle les avait réalisés. J'avais pris le métro avec ma jolie mère de trente-cinq ans ; longé la crique tranquille avec la mère encore plus belle qu'elle était à soixante ans ; enfin, j'avais fêté Noël avec une mère heureuse devenue octogénaire.

Mais à aucun moment elle n'avait voulu se présenter à moi en tant que mère. Ni ne m'avait appelé « p'tit gars. »

Je jurerais que je ressemble à ma mère. De visage et de caractère.

— Dis-moi, Haruya. Tu es venu me chercher, pas vrai ? C'est dur à avouer, je sais bien, va.

Il a baissé la tête sans répondre, les pieds ballant dans le vide.

— Quand je pense que je n’ai rien pu faire pour toi, je suis désolé, tu sais.
Il a hoché la tête, avant de dire :

— Mais si, tu m’as accompagné à la maternelle. Et puis des fois t’es venu me chercher aussi.

— Des fois, oui.

Il a relevé le front et m’a fixé.

— Dis, ‘pa. J’ai quelque chose à te demander.

— Dis voir.

Le grondement d’une rame nous est parvenu depuis le fond des ténèbres.

— Quand t’auras cent ans, j’voudrais prendre encore une fois le métro avec toi.

J’ai fait oui de la tête. J’avais un peu le visage de ma mère cette nuit-là.

— C’est ce que tu veux ? Tu ne te sentiras pas seul ?

— Je suis un homme, je m’en fiche. Faut que tu restes plus avec maman et Akane, tu sais. Et maman, tu dois prendre plus soin d’elle. Et t’occuper de ma grande sœur. Et encore plus, encore plus, de ses enfants à elle.

Bien que le grondant parce qu’il pleurait, j’ai pleuré moi aussi.

Extérieurement, c’est tout Setsuko mais c’est tout moi pour le caractère, ai-je pensé. La preuve, c’est que si l’une de mes mères – à trente-cinq, soixante ou quatre-vingts ans – s’était fait connaître, je n’aurais éprouvé aucun ressentiment et me serais contenté de verser des larmes sur les années perdues.

Après avoir fait retentir son sifflet dans le tunnel, une rame rouge et blanche est arrivée.

Haruya est descendu en glissant sur son fond de salopette.

— Bon ben, j’y vais, ‘pa. Bye bye. A plus tard.

Tout comme il le faisait à la maternelle où je le conduisais sur le chemin de la station de métro que je prenais pour aller au bureau, il a agité la main d’un petit air triste puis il est monté.

Les portes se sont refermées. Le train s’est engagé sur la voie improbable qui allait au-delà de l’extrémité de la ligne. J’ai joint mes mains devant ma poitrine que je m’apprêtais à agiter en réponse, j’ai avancé ainsi sur le quai, comme en prière. En hurlant : « Haruya ! Haruya ! » En rugissant comme une bête.

Parvenu au bout du quai, j’ai baissé la tête face aux feux arrière, murmuré « Merci ». Et cette fois, cela n’avait rien de la formule incantatoire de

survie, c'était un authentique « Je te remercie ».

Je me suis retourné, pour découvrir une autre station que celle d'Ôgikubo en fin de ligne.

Shin Nakano. La station d'où le moribond que j'étais avait été évacué.

Avant de rassembler mon courage pour reprendre ma marche, j'ai épongé mon visage avec mon cache-nez fatigué. Très bien. Je vivrai ! Il me reste de la monnaie des efforts que j'ai faits. Je ne laisserai pas Setsuko orpheline. Personne ne pleurera par ma faute.

J'ai passé les guichets, monté les escaliers en longeant les parois de carrelage patiné. Le souffle d'air pur me poussait par-derrière, la clarté du ciel hivernal m'a tendu la main.

Merry Christmas. Je venais de naître du métro pour la seconde fois, et ma poitrine était gonflée des images de tous ceux que je n'oubliais pas.

OceanofPDF.com

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Liberduplex
Sant Llorenç d'Hortons (Barcelone),
Espagne

Dépôt légal : janvier 2020

OceanofPDF.com